
3 1761 07958086 6

LA
PAYSANNE
PERVERTIE,
OU
LES MŒURS
DES GRANDES VILLES.

TROISIÈME PARTIE.

LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R***; recueillis de ses Lettres & de celles des personnes qui ont eu part aux principaux évènemens de sa vie;*

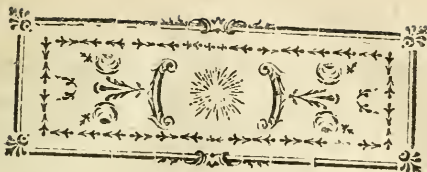
Mis au jour par M. NOUGARET.

TROISIÈME PARTIE.



A LONDRES;
Et se trouve à PARIS.
Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXVII.



LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CX.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

EN vérité, mon cher Comte, vous êtes un charmant Précepteur ; il est

impoſſible de ne point profiter de vos leçons. Pour moi, je me ferai toujours gloire d'y être bien docile, afin de mériter l'honneur d'être un de vos élèves. D'ailleurs, vous poſſédez le précieux talent de convaincre; la perſuaſion coule de vos lèvres auſſi douce que le miel, & elle ſe trouve encore au bout de votre plume. Vous m'avez décidé; je balançais à lier connaiſſance avec la petite Julie, qui m'a fait une ſi vive impreſſion au ſouper que vous nous avez donné; mais la lecture de votre Lettre m'a comme rempli d'une enthouſiaſme amoureuſe. Le même jour que je l'ai reçue, j'ai vôlé à l'Opéra, me flattant d'y rencontrer cette belle enfant. Je ne me ſuis point trompé dans mon attente; elle danſait ce ſoir-là, & s'eſt montrée toute habillée ſur le Théâtre, avant que le Spectacle commençât. Je l'ai abordée en rougiſſant; elle s'eſt apperçue de

mon embarras, & a daigné diſſiper ma timidité par un tendre ſourire; un peu enhardi, je lui ai peint de mon mieux les ſentimens qu'elle m'avait inſpiré dès le premier inſtant que j'avais eu le bonheur de la voir. Elle paraiſſait m'écouter avec plaiſir; j'en concevais de douces eſpérances; mais à peine finiſſais-je mon galant diſcours, qu'elle s'eſt miſe à éclater de rire & s'eſt éloignée en repaſſant quelques pas de ſon entrée. Cette manière de me répondre m'a tout-à-fait déconcerté, & me ſemblait non-ſeulement impolie, mais annoncer encore une extrême indifférence pour ma perſonne. Cependant je n'ai point tardé à m'appercevoir qu'elle était l'indice de diſpoſitions très-favorables, & que c'eſt ordinaîrement de la ſorte qu'une danſeuſe, jeune & folâtre, fait entendre qu'elle eſt ſenſible à l'amour qu'on lui découvre. Comme j'étais reſté à la

même place, piqué de ſa façon d'agir; la petite Julie eſt revenue auprès de moi, toujours en ſautant, & m'a dit, d'une voix baſſe : — » Je n'oſe, Mar-» quis, vous croire bien ſincère, peut-» être ne cherchez-vous qu'à vous » jouer de ma crédulité : ſi je me » trompe, venez me voir chez moi; » nous pourrons nous expliquer plus » commodément qu'ici. Ma demeure » eſt indiquée dans l'*Almanach des* » *Théâtres*; le Rédacteur de ce petit » ouvrage s'intéreſſant beaucoup, ſans » doute, aux plaiſirs du Public «. — Elle m'a quitté à ces mots, en riant comme une folle; & j'ai connu avec joie, combien j'avais été dans l'erreur. Enchanté d'un bonheur auquel je ne m'attendais point, & répétant ſans ceſſe en moi-même les gracieuſes paroles qui venaient de m'être adreſſées, je me ſuis placé dans l'un des balcons. L'Opéra, quoiqu'aſſez intéreſſant, con-

tre l'usage, m'a fort ennuié, jusqu'à ce que la divinité de mon cœur ait paru. Elle a dansé son pas avec une précision & une grâce charmantes: qu'elle était belle! que son port était noble! quelle jambe fine & quel pied mignon! comme j'admirais le développement de ses bras, ses attitudes variées & voluptueuses! Tandis qu'elle charmait tous les Spectateurs, mon âme nageait dans des délices inexprimables; & les applaudissemens redoublés qu'on lui prodigua, me ravirent autant, que si on les eût adressés à moi-même. Je me disais: un jour peut-être je presserai de mes lèvres brûlantes cette bouche mutine, & je serrerai dans mes bras cette taille mignonne. Le Spectacle a fini, que j'étais encore plongé dans une sorte d'extase: je suis sorti beaucoup plus amoureux de la jolie Nimphe, que je ne l'étais en me rendant à l'Opéra.

Je n'ai pas manqué, dès le lendemain, d'aller chez elle ; & c'eſt ce matin que j'ai fait cette intéreſſante viſite. Je l'ai trouvée en peignoir, les cheveux flottans, & prête à ſe mettre à ſa toilette. Elle m'a raillé ſur l'heure à laquelle je venais la voir, & m'a dit malignement, qu'on s'appercevait bien que j'étais nouvellement débarqué de ma Province, puiſque j'ignorais qu'à Paris les Dames ne ſont viſibles qu'à midi, au plutôt. Je lui ai répondu qu'elle devait attribuer mon empreſſement à la vive impatience que j'avais de lui jurer que je l'aimerais toute ma vie. La converſation s'eſt animée, ſans que la préſence d'une eſpèce de Femme-de-chambre nous ait aucunement gênés ; l'aimable créature m'a dit que je ne lui étais point indifférent, & m'a permis de venir très-ſouvent lui faire la cour. Tout en me parlant, elle riait, chantait, s'occupait

de ſa coëffure, & jouait avec deux petits chiens qui ſe mordillaient ſur ſes genoux. Elle eſt d'une humeur vive, pétulante, elle change vingt fois de propos, ne rit point du bout des lèvres, mais ſe livre à la joie avec un tranſport qu'on ne peut ſe diſpenſer de partager : en un mot, vous ſavez, cher Comte, combien ſa gaîté la rend aimable. Je ſuis réſolu de m'attacher la petite folle, ſi la choſe eſt poſſible; mais avant de me lier plus particuliérement, je vous prie de me dire avec ſincérité, ſi par haſard vous ne ſeriez pas mon rival; parlez, & je renonce aux plaiſirs que je me promets : je ſais qu'il eſt peu délicat & très-mal-honnête de vouloir ſupplanter ſon ami; j'eſpère qu'on ne me reprochera jamais ce mauvais procédé.

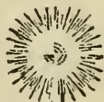
Je ſuis encore le maître de triompher de ma paſſion, qui, je l'avoue,

eſt aſſez ridicule; je ne peux m'empêcher de ſonger quelquefois à Jeannette, & de ſentir combien l'innocence & la pudeur, ajoutent à la Beauté.

Que n'êtes-vous auprès de moi, mon cher Mentor! j'ai tant beſoin d'être éclairé par vos judicieux conſeils! Vous faites depuis quelque tems de ſi fréquens voyages à Verſailles, qu'on ne vous rencontre preſque plus à Paris: eſt-ce que vous ne renoncerez pas bien tôt à cette vie errante?

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 30 Novembre, 17...



LETTRE CXI.

*Jeannette R ***, à ſa ſœur Louiſe.*

Ce 7 Décembre, à dix heures du matin.

AH, ma Sœur! où cacherai-je ma confuſion & mon déſeſpoir? Je ſuis la plus malheureuſe de toutes les créatures..... & je ne peux me diſſimuler que c'eſt par ma faute. Une fatale crédulité m'a conduit dans le piége, & le trouble de mes ſens acheva de cauſer ma perte. Hélas! le voile eſt déchiré, l'illuſion eſt diſſipée; je connais toute la profondeur de l'abîme où je ſuis..... lumière tardive & funeſte!... l'aurais-tu penſé, ma Sœur? L'indigne Abbé T*** n'eſt qu'un

fourbe, un ſcélérat.... Eh! qui aurait oſé ſoupçonner la droiture de ſes intentions? Il avait l'air ſi naturel, ſi tendre, ſi paſſionné! A peine puis-je croire..... Mais le monſtre vient de me découvrir toute la noirceur de ſon projet; il a eu le front de m'apprendre qu'il s'eſt toujours propoſé de me ſéduire, & qu'afin de m'enlever au Marquis & au Comte, qui avaient formé le même deſſein, il a ſu m'attirer dans la maiſon où je ſuis actuellement, qui n'eſt autre choſe qu'un aſyle conſacré à la débauche; la prétendue Tante en eſt la directrice, & les trois jeunes perſonnes qu'il appellait ſes couſines, en ſont les prêtreſſes. Comme il n'eſt point en état de m'entretenir plus longtems, ſa fortune étant trop médiocre, m'a-t-il dit, pour me faire jouïr de l'opulence que je mérite, il veut me procurer un riche libertin, qui, ſi je ſuis docile, va me loger tout de ſuite dans

un Hôtel magnifique, & me donner un ſuperbe carroſſe... Je ne ſais ſi le barbare a long-tems pourſuivi ſon diſcours; mes ſens ſe ſont comme glacés dès les premiers mots qu'il a prononcés; ſaiſie d'effroi & de douleur, plongée dans une triſteſſe muette, je l'écoutais ſans avoir la force de l'interrompre, je n'avais que la faculté de répandre un torrent de larmes, que je ſentais couler le long de mes joues: enfin, je ſuis tombée tout-à-coup ſans connaiſſance aux pieds de l'infâme ſuborneur. Mon état l'a, ſans doute, effrayé; je penſe qu'il a pris la fuite; car quand je ſuis revenue à moi-même, je me ſuis vue ſeule; j'en ai rendu grace au ciel, que j'ai prié avec ferveur de me pardonner mes premières faibleſſes, & de ne point ſouffrir que je devinſſe plus coupable. Cet acte de religion.... le ſeul que j'aie fait depuis long-tems! a porté le courage & la conſolation dans mon

âme, je me ſuis ſentie aſſez de force pour t'écrire l'état affreux où je me trouve actuellement. Que mon ſort eſt différent de ce qu'il était il y a quelques jours! j'éprouvais les plaiſirs paſſagers & trompeurs du vice; maintenant j'en éprouve les peines & les remords. Voilà donc.... Mais j'entends pluſieurs perſonnes monter précipitamment dans ma chambre...... Je t'achèverai le récit de mes infortunes, ſi le ciel conſerve mes jours, & me rend à la vertu.

A onze heures.

J'en ſuis délivrée pour quelques inſtans, elles ſortent de ma chambre, elles me laiſſent ſeule, en proie aux réflexions les plus déchîrantes. Les femmes qui habitent cette affreuſe maiſon, ſe ſont raſſemblées autour de moi pour achever de me pervertir;

une converſation qu'elles avaient cru néceſſaire d'avoir avec ce malheureux Abbé T * * *, les a empêché de monter plutôt. J'ai entendu, malgré moi, toutes les fauſſes raiſons qui engagent certains cœurs vicieux à regarder le libertinage comme une choſe permiſe. Quand on s'eſt rendu coupable d'une faibleſſe, m'ont-elles dit, il faut continuer à vivre dans le déſordre, attendu que le repentir d'une ſeule faute, avérée & publique, ne fait point éviter le mépris général; & que penſera-t-on de moi dans le monde, lorſqu'on ſaura que pendant pluſieurs mois j'ai été renfermée dans un aſyle conſacré aux plaiſirs? D'ailleurs, tout n'eſt que préjugé; il n'y a pas plus de mal de faire le bonheur d'un amant, que celui de tous les hommes qui veulent rendre hommage à nos charmes; & les fautes commiſes en ſecret, ſont-elles moins blâmables que celles qu'on

ne ſonge aucunement à cacher? Il eſt naturel de chercher ſon bien-être; une fille, née ſans fortune, peut ſe procurer un ſort heureux par un moyen fort agréable..... Elles m'ont débité beaucoup d'autres ſophiſmes pareils ou raiſonnemens abſurdes, que je ne te rapporterai point & que tu ne pourrais lire ſans rougir: chacune d'elles diſait ſon mot, ajoutait ſa réflexion, & ſe flattait de me convaincre. Je les écoutais avec un mépris & une indignation qui ne pouvaient leur en impoſer, parce qu'elles me regardent comme leur égale dans le vice: en vain je les ai priées de me faire grace de leurs odieux conſeils; elles avaient trop de plaiſir à excuſer leur vie licentieuſe, en cherchant à m'entraîner dans le deſordre, pour ne point donner une libre carrière à leur ridicule éloquence. Voyant qu'elles continuaient à louer le dernier excès du vice, j'ai pris le

parti de garder un ſilence obſtiné. La vieille, me croyant à demi décidée, m'a détaillé le genre de vie qu'on menait dans ſa maiſon.... O Dieu! que ce tableau m'a pénétrée d'horreur! Croirais-tu, ma Sœur que l'une des trois jeunes perſonnes eſt ſa propre fille?.... J'ai perſiſté à ne rien répondre, on m'a menacée des plus cruels traitemens, ſi je ne me décide pas dès aujourd'hui à ſuivre l'exemple de mes compagnes, & l'on m'a rappellé que je ne pouvais ſortir, & que je n'avais aucun ſecours à eſpérer de perſonne. Après avoir épuiſé les prières & les menaces, toutes ces créatures perverſes, la honte de mon ſexe, ſe ſont enfin retirées, & j'ai entendu qu'on fermait la porte de ma chambre à double tours...... Que vais-je devenir?.... pourrai-je me réſoudre..... je préférerais plutôt la mort.... Comment te faire ſavoir l'horrible tyran-

nie que j'éprouve & dont je ne ſerai point tout-à-fait la victime, puiſqu'il eſt un moyen de m'en délivrer.... Je t'écris en tremblant & dans la crainte d'être ſurpriſe; on m'ôterait alors mon encre & mon papier, ſeule conſolation qui me reſte, quoique j'ignore ſi cette Lettre te parviendra : l'Abbé T*** a lu toutes celles que tu as reçues; jamais il ne ſouffrira que je te découvre ſes indignes procédés & l'aſyle où il me tient captive.... J'entends parler bas contre ma porte, on ſe diſpoſe à l'ouvrir.... je n'ai que le tems de cacher ma Lettre.....

A deux heures, après midi.

O ciel, daigne toujours ſeconder mon courage, & puiſſai-je expier mes fautes par les indignités qu'on me fait ſouffrir! A peine avais-je gliſſé, dans un tiroir, le papier ſur lequel je t'ex-

prime mes douleurs, que j'ai vu entrer dans ma chambre la prétendue Tante de l'Abbé T * * *; ſon air était riant & ſatisfait, & elle était ſuivie d'un homme ſec & maigre, vétu magnifiquement, décoré de pluſieurs ordres, qui paraîſſait fort âgé, & s'appuiait, avec peine, ſur une groſſe canne à pomme d'or. — » Soyez bien docile » aux volontés de Monſieur le Duc, » m'a-t-elle dit, en me montrant le » ſquelette, & votre ſort ſera digne » d'envie «. — Saiſie de crainte, je n'ai fait que balbutier des mots ſans ſuite; mais j'ai repris toutes mes forces, en m'appercevant qu'elle s'apprêtait à me laiſſer ſeule avec le vieillard; j'ai pouſſé des cris douloureux, j'ai tâché de la retenir, ou du moins de ſortir avec elle; je n'ai fait que d'inutiles efforts, elle m'a repouſſée dans la chambre, dont elle a promptement fermé la porte. — » Ne craignez

» rien, Mademoiselle, m'a dit, en
» s'approchant de moi, le ſpectre
» qu'elle avait amené; je me propoſe
» de paſſer avec vous une demi-heu-
» re, pour laquelle j'ai payé là bas,
» dix louis d'or; en voilà deux pour
» vous; ſi vous êtes aimable, je re-
» viendrai quelquefois vous voir: vous
» ſavez quelle eſt la complaiſance que
» j'exige «. — En me parlant, cet
amoureux décrépit me ſouriait & cher-
chait à paraître agréable; mais il n'en
était que plus hideux. — » Ne m'ap-
» prochez pas, m'écriai-je; de mal-
» heureuſes circonſtances, non ma
» volonté, m'ont entraînée dans cette
» indigne maiſon; reſpectez une in-
» fortunée, ou je trouverai des gens
» qui vous feront repentir de votre
» audace & de votre inſenſibilité «.
— Le vieillard changea de couleur,
& je l'entendis marmoter entre ſes
dents, que ma réſiſtance n'était point

naturelle, qu'il était imprudent à lui d'être venu ſeul dans une pareille maiſon, & qu'on ſe propoſait, ſans doute, de l'aſſaſſiner. En proie à ſa frayeur, il s'eſt auſſi-tôt mis à frapper à coups redoublés en criant quon lui ouvrît; la vieille eſt accourue toute étonnée, & il lui a dit, en ſe hâtant de ſortir, que j'étais une bégueule, qu'il fallait m'inſtruire des uſages avant de compromettre d'honnêtes gens; que cependant, comme j'étais jolie, il reviendrait ſavoir ſi j'avais profité des leçons qu'il conſeillait de me donner. L'obligeante Dame lui a fait une très-profonde révérence, & l'a conduit jusqu'au bas de l'eſcalier. A peine a-t-il été parti, qu'elle eſt rentrée dans ma chambre, tranſportée de colère: —
» Voilà donc comme vous agiſſez! s'eſt-» elle écriée, en roulant les yeux d'une » manière épouvantable; vous chaſſez » peut-être de chez moi ce riche Sei-

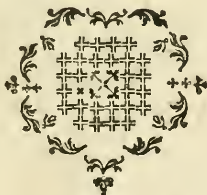
» gneur, qui eſt très-libéral, contre
» la coutume des Grands. Oh bien,
» puiſque la douceur n'y fait rien, je
» ſaurai vous réduire par la force : je
» vous déclare, Mameſelle la Lucrè-
» ce, que vous n'aurez que du pain
» ſec & de l'eau, juſqu'à ce que vous
» ſoyez plus raiſonnable : nous verrons
» ſi votre ſotte vertu vous fera faire
» meilleure chère «. — Elle s'eſt en allée, & un inſtant après on m'a apporté pour mon dîner un morceau de pain & une carafe remplie d'eau. Mais quand j'aurais des mets excellens, me ferait-il poſſible de manger? La nuit s'approche, & je n'ai point encore été tentée de faire mon frugal repas, non par dégoût, ni par excès de délicateſſe, mais parce que mon cœur eſt tellement oppreſſé par la douleur, que mon eſtomach ne ſaurait recevoir aucune eſpèce de nourriture. Ma ſituation m'épouvante au-

tant qu'elle m'afflige. Dans quel lieu ſuis-je renfermée ? Le vice veille autour de moi & ſe flatte de me voir bientôt au rang de ſes victimes..... Plutôt mourir....... Lorſque la nuit ſera venue , ſi j'eſſayais à deſcendre par ma fenêtre , à l'aîde de mes draps ! elle eſt à la hauteur d'un ſecond étage........ Je frémis , je n'oſerai jamais...... Je devrais peut-être invoquer par mes cris le ſecours des paſſans ; mais un éclat pareil achèverait de me déshonorer ; tout Paris ſaurait que j'ai habité une maiſon où le libertinage triomphe...... O ciel ! quelle rhumeur entends-je ?.... c'eſt la voix de l'Abbé T * * * & de ſa prétendue Tante ; ils ſe querellent vivement. Autant que je puis comprendre , par quelques mots qui parviennent juſqu'à moi , la vieille lui demande de l'argent pour les frais de ma penſion : il répond qu'il n'en a point , qu'il a

furieusement dépensé chez elle, & que si elle agissait plus modérément, elle me trouverait plus docile à ses volontés : l'infâme vieille replique, qu'en laissant jeûner les animaux les plus féroces, on est sûr de les apprivoiser; & qu'ainsi elle se flatte de me voir bientôt lui demander pardon de mon bégueulisme..... (Je tromperai ses espérances, je te le jure, ma Sœur). l'Abbé s'emporte, elle insiste sur l'argent, ils en viennent aux injures, M. T * * *, d'un ton furieux, promet de se venger......... Je n'entends plus rien; mon suborneur est sans doute parti : va-t-il effectuer ses menaces? Dois-je m'attendre à de nouvelles persécutions?.... Tout mon papier est rempli; il ne reste de place que pour quelques lignes...... Il me vient une idée; une pauvre femme se tient du matin au soir sous ma fenêtre, où elle demande l'aumône; je vais lui

jeter cette Lettre, avec tout l'argent que j'ai ſur moi, & lui crier de la mettre à la Poſte...... Si je ſavais le nom de la rue où je ſuis, j'aurais pu écrire, par ce moyen, à Madame la Comteſſe de C***; mais cette reſſource m'eſt ravie; il faut que je m'arme de courage, & que je n'attende que du ciel un ſecours qui m'eſt ſi néceſſaire.

JEANNETTE R***.



LETTRE CXII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

NON, Marquis, je ne ſuis point votre rival; je crois même la petite Julie libre de tout engagement, & vous ferez très-bien de la prendre, ſi elle vous convient. J'admire la ſageſſe de votre choix; ſi vous n'étiez tout frais arrivé de la Province, il annoncerait un homme conſommé dans l'hiſtoire des filles entretenues, connaiſſance qu'il n'eſt pas facile d'acquérir. Le Haſard, digne frère de l'amour, puiſqu'ils ſont aveugles tous deux, vous a ſervi beaucoup mieux que le Seigneur & le Financier, qui ſe fient le plus ſouvent à ſes bons offices

offices dans leurs aventures amoureuſes. *Bravo ! bravo !* mon cher Marquis, vous allez marcher dans la route agréable du bonheur ; la jeune perſonne qui doit vous y conduire, eſt tout-à-fait propre pour ce charmant voyage. Elle n'eſt point encore aſſez célèbre pour prétendre à la gloire de ruiner quelque Milord, ou du moins un Seigneur Français ; & elle n'eſt pas non-plus une Beauté aſſez obſcure, pour qu'il n'y ait une ſorte d'honneur à ſe déclarer ſon amant. D'ailleurs, c'eſt une des Nymphes de l'Opéra ; & la moins illuſtre de ces Demoiſelles, fût elle ſurnuméraire, eſt toujours à la mode. Je ne vous cacherai pas que Julie a pendant quelque tems eu le titre de ma maîtreſſe ; je l'aurais peut-être encore, ſi je n'étais aſſez riche, depuis que je jouïs de tout mon bien, pour prétendre aux filles qui jouent le rôle le plus

brillant dans le monde : vous ſavez que celle que j'ai honorée du mouchoir ſurpaſſe par ſon luxe & ſon faſte l'orgueilleuſe Ducheſſe & même Meſdames les Financières : elle me ruinera dans peu d'années, mais qu'importe ! J'éprouverai la ſatisfaction de faire parler de mes dépenſes & de mes folies, & j'aurai ſur-tout le plaiſir, le ſuprême plaiſir de faire enrager ma mère. Vous m'imiterez, Marquis, dès que vous ſerez majeur, ou que proviſoirement quelqu'un de votre famille aura eu la complaiſance de ſe laiſſer mourir, après vous avoir nommé ſon héritier; vous quitterez les Beautés ſubalternes, & vous vous éleverez juſqu'aux déeſſes du premier ordre, telles, par exemple, qu'une G***, ou A***, ou bien encore une du T*** : il eſt vrai qu'il vous en coûtera un peu cher; mais il vaut mieux s'occuper ſans ceſſe d'une ſuite

non interrompue de fêtes, de dépenſes, de prodigalités, que de végéter triſtement tout ſeul au ſein d'une ennuieuſe économie.

Adieu, mon cher Marquis ; nous ne pourons guères nous voir à Paris qu'en paſſant & par quelque rencontre heureuſe : me voilà maintenant comme ſédentaire à Verſailles, à cauſe du devoir de ma charge. Que je vais mener une vie triſte & monotone, tandis que vous goûterez des plaiſirs de toute eſpèce ! Je vous invite à reſter fidèle pendant quelques mois à cette friponne de Julie ; oubliez abſolument votre Jeannette ; ſon ſouvenir ne ſervirait qu'à troubler le bonheur qui vous attend.

Le Comte de C***.

De Verſailles, le 5 Décembre, 17...

LETTRE CXIII.

*L'Abbé T * * *, au Comte de C * * *.*

Vous êtes bien étonné, Monſieur le Comte, que j'aie aujourd hui l'honneur de vous écrire; mais modérez votre ſurpriſe; elle ſera tout-à-l'heure beaucoup plus grande. Cette Lettre eſt pour vous féliciter des plaiſirs dont vous devez avoir joui dans les bras de Mademoiſelle Jeannette. Le galant le plus initié dans les ruſes de l'amour, & que des triomphes nombreux ont couvert de gloire, n'eſt, auprès de vous, qu'un petit écolier, ſi vous avez ſu adoucir par degrés l'humeur trop farouche de notre jolie-Payſanne. Quand une jeune

perſonne eſt véritablement modeſte, que la vertu fait ſes uniques délices, & que ſa pudeur s'allarme au moindre mot de tendreſſe, il n'eſt point facile de l'apprivoiſer & de mettre l'innocence à même d'avouer que toutes les ſenſations agréables ne ſont pas ſeulement le fruit de la ſageſſe. Voilà pourtant ce que vous faites chaque jour en vous jouant, & j'avoue que vous méritez avec la reconnaiſſance des Agnès dont vous avez la complaiſance d'entreprendre l'éducation & d'éclairer l'eſprit; j'avoue, dis-je, que vous avez droit à l'eſtime & au reſpect de tous les partiſans de la volupté, puiſque vous les ſurpaſſez dans la ſcience de vous rendre heureux. Où trouverait-on un amant plus adroit que vous, Monſieur le Comte, timide afin d'être hardi à propos, & qui ſache perſuader en même tems que plaîre?..... Atten-

dez, je crois que je l'ai découvert ce fortuné mortel, &, pour ne pas vous tenir en ſuſpens, je dirai que c'eſt moi, oui, moi-même. Il eſt juſte de vous déduire les raiſons qui me font penſer auſſi avantageuſement ſur mon propre compte. D'abord vous ſavez, Monſieur, qu'il n'eſt point vrai que vous ayez triomphé de la réſiſtance & des préjugés de Mademoiſelle Jeannette ; vous avez bien vu que le commencement de ma Lettre n'eſt qu'une plaiſanterie, ou une ironie, tout comme il vous plaîra de l'appeller. Celui qui a porté le trouble dans l'âme de cette Belle, & qui eſt l'heureux vainqueur, n'a point eu beſoin de vos conſeils. Apprenez les moyens que j'ai mis en uſage pour m'emparer d'un bien que vous convoitiez depuis long-tems. Informé par vous-même que vous alliez au premier jour parvenir au comble de vos

vœux, je ſuis promptement accouru mettre obſtacle à vos plaiſirs, ou les goûter moi-même. C'eſt dans cette double vue que j'avais inſtruit mon élève de toutes les perfidies dont vous cherchiez à vous rendre coupable. Le Ciel a ſemblé vouloir ſeconder ma vengeance & mes amoureux projets; la chaîſe où j'étais avec le Marquis verſa dans un foſſé; j'en fus quitte pour la peur; mon élève eut pluſieurs contuſions & le bras démis; à ſon arrivée dans la Capitale, ne pouvant vôler auprès de Jeannette, pour l'inſtruire de tout ce qu'il ſavait, il la fit prier de venir le trouver; le Domeſtique chargé de cette commiſſion m'était affidé, il me communiqua la miſſive dont il était porteur, & contribua à faire tomber en mon pouvoir la Belle qu'il allait chercher pour ſon Maître : cet homme ſi obligeant vient de paſſer en Angleterre, ainſi

qu'il ſe le propoſait depuis longues années, & brave de là votre vaine fureur. Je vous dirai tout de ſuite, au ſujet de mon départ de Paris, qu'il n'était qu'une feinte : j'avais en effet payé ma place dans la diligence de Lyon, & je m'y emballai, comme vous l'avez vu; mais à quelques lieues de Paris, je prétextai d'avoir oublié un effet de conſéquence, &, je retournai en poſte d'où j'étais parti, & me rendis à l'endroit où j'avais déja conduit Mademoiſelle Jeannette. Cette ſeconde partie de ma narration a beſoin de quelques détails; les voici. Après avoir fait conſentir, non ſans quelques peines, l'objet de vos deſirs & des miens à me ſuivre dans un aſyle reſpectable, où je l'aſſurai que ſa vertu ſerait en ſûreté contre vos piéges, je la menai chez des perſonnes dont les ſervices m'étaient vendus, & dont la ſociété devait lui inſpirer

l'amour du plaiſir : pour vous achever ma confidence, je la conduiſis dans une de ces maiſons deſtinées aux tendres myſtères ; la retraite que j'ai choiſie n'eſt point ouverte à tout le monde, mais ſeulement à un petit nombre d'aimables libertins. La maîtreſſe du lieu eſt l'une de mes anciennes connaiſſances ; j'ai toujours entretenu avec elle un commerce épiſtolaire : pendant mon ſéjour au Château, elle me mandait les anecdotes ſcandaleuſes de la Capitale. Vous ſentez, Monſieur le Comte, que devant loger quelque part notre fière veſtale, il était de ma politique de preférer la demeure de cette bonne Dame : j'étais ſûr d'y pouvoir agir à ma fantaiſie, & il faut être entièrement libre lorſqu'on entreprend de ſéduire une Beauté naïve & cruelle : c'eſt à quoi vous n'avez point penſé. N'étant aucunement gêné, me voyant,

au contraire, ſecondé par toutes les perſonnes de la maiſon, je ne pouvais manquer de réuſſir ; d'ailleurs j'avoûrai, (car il faut être juſte) que vous aviez diſpoſé à la tendreſſe le cœur de l'innocente créature. Quand je me ſuis apperçu que mes diſcours, & ceux des friponnes que j'avais chargées de perfectionner ſon éducation, joints à des lectures voluptueuſes, avaient porté un feu ſubit dans tous ſes ſens, j'ai mis en uſage un ſtratagême qui achève ordinairement de faire tourner la tête à toutes celles qui ſe piquent de ſageſſe : j'ai paru vouloir renoncer à mon état amphibie, à mon habit d'hypocrite, j'ai parlé de mariage. A ce mot reſpectable, la Belle s'eſt adoucie, la pudeur s'eſt envolée & l'amour & le plaiſir ont ſonné l'heure de ma victoire.

Si je vous mets ſi franchement à même de juger combien j'excelle dans

l'art de réduire la plus fière, n'allez pas m'accuſer d'un ridicule orgueil; mon but eſt de vous apprendre que le ſuccès a couronné mes efforts, & que j'ai ſu déranger un peu vos projets, ainſi que je vous l'avais promis. Vous voyez que je tiens parole. Cette aventure vous rendra peut-être plus défiant dans vos galantes entrepriſes; vous ne célébrerez vos triomphes qu'après les avoir remportés, & vous aurez moins de mépris pour le moindre de vos rivaux. Je prétends encore l'emporter ſur vous, Monſieur le Comte, par un trait frappant de générofite. Lorſque vous avez cru que la belle Jeannette allait s'attendrir en votre faveur, vous avez rompu l'accord que nous avions fait enſemble, & au milieu de vos chants anticipés d'une victoire incertaine, vous m'avez durement ſignifié de chercher fortune ailleurs, & que vous vouliez garder

pour vous ſeul un bien dont je devais avoir ma part. Eh bien, moi, qui ne ſuis qu'un ſimple roturier, j'aurai des ſentimens plus nobles, je daignerai partager mon bonheur avec vous; je ferai même davantage, je vous l'abandonne tout entier. Oui, Monſieur, actuellement que ma vengeance eſt ſatisfaite, & que mon amour n'a rien à deſirer, je vous cède la jolie Payſanne; je vais la renvoyer avant qu'il ſoit vingt-quatre heures. Il vous reſte encore une inſtruction très-néceſſaire à lui donner : apprenez-lui que les riches & les grands Seigneurs ſont comme les Fermiers d'une belle perſonne, pourvu qu'elle ſoit tout à la fois & tendre & intéreſſée.

Je ſais que ſans nul égard pour la reſtitution que je m'apprête à vous faire, vous direz beaucoup de mal de moi. Mais ſi l'on ſavait le motif de votre colère, on ſerait tenté d'en

rire, & l'on ajouterait peu de foi à vos difcours. Pour moi qui fuis maintenant de fang-froid, je vous prie de croire que rien ne m'empêche, Monfieur le Comte, d'être bien fincérement votre très-humble & très-obéiffant ferviteur

* * * *.

De Paris, ce 9 Décembre, 17...

LETTRE CXIV.

Le même, à la Comteffe de C * *.*

MADAME,

Des raifons importantes m'obligent à vous taîre mon nom; mais aucune confidération ne peut être affez forte pour m'empêcher de faire une

action honnête ; de même, je l'avoue à ma honte, que l'amour de la vertu ne saurait être assez puissant pour modérer en moi l'attrait impérieux qui m'entraîne vers le plaisir : il semble que deux âmes, d'une nature toute opposée, m'animent tour-à-tour ; l'une m'engage à pratiquer la sagesse, & l'autre me fait trouver mille charmes dans la volupté. Tyrannisé par les impulsions de cette dernière, j'allai chercher hier au soir à calmer le trouble de mes sens dans une de ces maisons que la pureté des mœurs devrait proscrire, mais que la crainte d'un plus grand mal oblige de tolérer. Après avoir encensé en rougissant l'idole de mes passions, je m'apprêtais à sortir, quand la maîtresse du lieu, voulant m'engager à lui rendre quelquefois visite, me dit qu'elle allait me montrer une jeune personne qu'on travaillait à guérir des

préjugés ridicules de l'enfance, & qui ne tarderait pas à devenir la compagne des Beautés complaisantes qu'elle avait rassemblées. Je la suivis par curiosité ; elle me conduisit dans un endroit écarté de sa maison, ouvrit une porte fermée à double tour, & j'apperçus..... jugez de mon étonnement en reconnaissant Mademoiselle R***, que j'ai souvent vue chez vous, Madame. Ses larmes m'ont pénétré jusqu'au fond du cœur ; j'ai frémi sur les dangers de sa situation, & j'ai détesté pour lors sincérement l'indigne femme qui osait employer la violence pour entraîner la vertu dans le crime. Je me suis promis de la secourir, & de faire succéder la confusion & le désespoir à la joie qu'éprouvent déja les malheureuses qui se flattent de n'avoir plus à rougir devant elle. Voilà, Madame, les motifs qui me procu-

rent aujourd'hui l'honneur de vous écrire. Arrachez une infortunée à la demeure que le vice ſeul doit habiter, & dans laquelle elle ne peut être retenue que par la force. Mais hâtez-vous de vôler à ſon ſecours, non dans la crainte qu'elle ne ſuccombe aux perſécutions ; mais afin de la délivrer promptement d'une ſituation qui doit être pour elle plus cruelle que la mort, & qui, vu la délicateſſe de ſon tempérament, met ſa vie en danger. L'infâme maiſon où elle eſt renfermée depuis trop long-tems, eſt ſituée dans le Marais, près du Boulevard, rue....... & la maîtreſſe de ce lieu d'iniquités ſe nomme la Dame.........; l'une & l'autre ne ſont point encore connues de la Police, parce qu'elles ont tout l'extérieur de l'honnêteté, & qu'elles ne ſont conſacrées qu'à un petit nombre de perſonnes. Mais le voile eſt actuel-

lement déchiré, puniſſez le vice enveloppé du manteau de l'hypocriſie; il eut l'audace de donner des fers à la vertu; qu'il languiſſe à ſon tour dans un honteux eſclavage.

****.

Le 9 Décembre, 17..

LETTRE CXV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

Je ſuis de plus-en-plus enchanté de la petite étourdie; elle fait des extravagances qui me divertiſſent ſingulièrement, & qui achèvent de la rendre adorable : elle ne ſaurait reſter un quart-d'heure dans la même place, elle va, elle vient, ſans ſavoir pour-

quoi, renverse les chaîses, brise tout ce qu'elle touche, éclate de rire, comme si elle venait de faire la meilleure action du monde. Qu'on éprouve un plaisir délicieux en aimant de pareilles folles ! leur pétulence les embellit & leur donne quelque chose de vif & de piquant, qui nous enflamme davantage qu'un air tendre & langoureux : d'ailleurs, changeant plusieurs fois par jour de caractère, elles cessent, pour ainsi dire, d'être à chaque instant la même personne; & cette agréable variété fait trouver dans un seul objet les grâces qu'un inconstant serait tenté d'aimer ailleurs. Cette étourderie & cette gaîté sont quelquefois moins l'effet du caractère que du manège adroit de la coquetterie; mais qu'importe, pourvu qu'elles nous plaîsent, en paraissant produites par la nature. Je ne crois pas que l'enjoûment & la vivacité de Julie ne

ſoient qu'une affectation ; elle s'y livre de trop bon cœur. J'ai ſaiſi un moment où ſon humeur avait quelque choſe de ſérieux, pour lui répéter combien je l'aimais, & pour la preſſer de me rendre le plus heureux des hommes. Elle m'a répondu, d'une manière aſſez poſée, que j'étais encore trop gauche avec les femmes ; qu'il fallait que pendant quelque tems je fiſſe auprès d'elle une eſpèce de noviciat, & qu'enſuite elle verrait à me récompenſer de ma docilité à recevoir ſes leçons. Il y a toute apparence qu'elle veut réaliſer cette plaiſanterie ; car je n'ai pu obtenir que de légères faveurs. Mais je ſuis certain que je ne lui ſuis point indifférent ; j'ai ſouvent ſurpris ſes grands yeux noirs me fixer avec une expreſſion de tendreſſe & de langueur ; elle m'aime ; que mon ſort eſt digne d'envie ! Cette charmante perſonne eſt

loin d'être auſſi intéreſſée que la plûpart de ſes compagnes, dont on m'a conté les ſcandaleuſes aventures; ce n'eſt qu'avec beaucoup de peines que j'ai pu l'engager à recevoir quelques bagatelles, conſiſtant en pompons & en bijoux : il s'en faut bien que la mère ait les ſentimens eſtimables de la fille ; elle ſaiſit toutes les occaſions qui ſe préſentent pour me jeter dans de nouvelles dépenſes; je crois même m'appercevoir qu'elle me regarde de travers, parce que mes viſites ne portent aucun profit à la maiſon. Je ſens qu'il eſt important de gagner ſes bonnes grâces; mais je ne ſais où trouver l'argent qui me ferait néceſſaire. Ne penſez pas, mon cher Comte, que je vous prie de me le prêter; ce ſerait me faire une cruelle injure; je vous déclare même que ſi vous m'ouvriez votre bourſe, je refuſerais vos ſecours & ne vous parlerais plus avec

la confiance qu'exige l'amitié. Je ne vous découvre mon embarras, qu'afin que vous m'indiquiez les moyens d'en ſortir : en un mot, j'ai trop de délicateſſe pour demander à mon ami, autre choſe que des conſeils.

Le Marquis de F***.

De Paris, ce 8 Décembre, 17....

LETTRE CXVI.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

Enfin, mon amie, nous devons bannir la triſteſſe & nous livrer à la joie; Jeannette eſt retrouvée; oui, cette chère enfant ne vous cauſera plus d'inquiétudes, elle eſt chez moi depuis

hier au ſoir. Tranſportée du plaiſir de la revoir, après tous les chagrins qu'elle m'a cauſé, je ne peux me laſſer de la regarder & de lui faire mille careſſes. Elle jouït d'une bonne ſanté; les roſes de ſon teint ont ſeulement moins d'éclat, & tout ce qu'elle a ſouffert, lui a donné un air de langueur qui lui ſied à merveille. Vous êtes ſûrement impatiente de ſavoir ce qui lui eſt arrivé, & par quel bonheur elle eſt revenue auprès de moi. Je vais vous ſatisfaire ſur ce dernier article; Jeannette, qui vous écrit au même inſtant, ſe charge de vous inſtruire du malheureux évènement qui nous en a privées, & de ſes ſuites cruelles. Je n'ai point voulu ſortir hier, malgré les inſtances qu'on m'avait faites d'aller à la première repréſentation d'une Pièce nouvelle; je commençais à m'ennuier du bavardage de la vieille Marquiſe de....,

ce bel eſprit femelle qui n'a que du jargon, & qui aurait bien moins d'admirateurs, ſans ſes quarante-mille livres de rente ; les criailleriesdu gros Duc de...... m'excédaient auſſi à tel point, que j'en avais la migraine, lorſque mon Suiſſe m'apporta une Lettre qui venait de lui être remiſe par un inconnu. Jugez, ma chère amie, des tranſports de ma joie, quand j'y appris l'endroit où je pourrais trouver notre aimable enfant. Je ne fis attention qu'aux lignes qui me donnaient une indication que j'avais tant deſirée ; je paſſai légèrement ſur ce que ſa ſituation avait d'affreux. Je vous l'envoie cette Lettre intéreſſante ; il vous ſera facile de vous former une idée de la vive émotion que j'ai dû reſſentir, en la reliſant de ſang-froid. Vous vous appercevrez auſſi, ſans qu'il ſoit néceſſaire de vous le faire obſerver, qu'elle paraît être de quelqu'un

qui a déguiſé ſon écriture. Je ne ſais ſi je me trompe, il me ſemble que ce caractère ne m'eſt pas inconnu, malgré le ſoin qu'on a pris de le contrefaire. mais ce n'eſt point de cela qu'il s'agit actuellement; je vais achever ma narration. Je n'eus pas plutôt lu cette miſſive inattendue, que je fis mettre mes chevaux à mon carroſſe, & priant les perſonnes qui étaient chez moi de m'excuſer ſi je ſortais pour un moment, j'acceptai l'offre du gros Duc qui voulut m'accompagner, & me rendis promptement chez le Commiſſaire de mon quartier, que je conjurai de vôler, avec main-forte, dans la maiſon de l'infâme créature qui avait oſé m'enlever une jeune perſonne que je regardais comme ma fille. Cet Officier ſeconda ma juſte impatience, il envoya tout de ſuite pluſieurs eſcouades de Guet, avec ordre d'entourer, ſans bruit, la maiſon que je déſignais;

afin de l'y conduire moi-même, je l'engageai à monter dans mon carroſſe, & le deſcendis à l'entrée de la rue où devait ſe paſſer une ſcène dont j'étais curieuſe d'être témoin. Poſtée de loin comme un Général d'armée, qui, d'un lieu avantageux, obſerve tout ce qui ſe paſſe dans la chaleur d'une action, & toujours accompagnée du gros Duc de....., que j'avais eu bien de la peine à retenir, attendu que, pour me montrer ſon zèle, il prétendait vôler ſur le champ de bataille, je n'eus guères le tems de m'ennuier; l'honnête Commiſſaire parut bientôt, tenant par la main notre fille, notre chère Jeannette. La voir, me précipiter dans ſes bras, & la combler des plus tendres careſſes, fut l'ouvrage d'un ſeul inſtant; je confondis délicieuſement mes larmes avec celles de l'aimable orpheline, qui, ne pouvant réſiſter à l'excès de ſa joie, pencha ſa tête contre

mon ſein, & perdit connaiſſance. Les eaux & les ſels que je porte toujours ſur moi, la rappellèrent à la vie, & ma félicité n'en fut que plus vive, après avoir été interrompue par quelques inſtans d'inquiétudes; je voyais, je n'entendais que ma chère enfant; occupée d'elle ſeule, je ne fis nulle attention aux malheureuſes qui avaient prétendu la ſéduire, & que l'on entraîna, liées & garottées, dans la demeure du libertinage: j'aurais cependant été bien charmée de jouïr du ſpectacle de leur déſeſpoir, d'entendre leurs cris de rage & de douleur, & d'être témoin de leur ignominie.

Ainſi vos vœux & les miens ſont ſatisfaits; l'objet de notre tendreſſe nous eſt rendu; livrez-vous à toute l'alégreſſe que va vous inſpirer cet heureux évènement; & ſoyez bien ſûre qu'elle ne ſaurait ſurpaſſer la mienne. Adieu, mon amie, je ceſſe de vous

écrire pour aller embraſſer de nouveau cette eſtimable Jeannette. Comment pourrons-nous lui faire oublier les maux qu'elle a ſouffert?...... Mais c'eſt moi ſeule qui en ſuis cauſe, par le deſſein que je formai de l'amener à Paris, ville trop ſouvent funeſte à la vertu!

La Comteſſe de C***.

De Paris, ce 10 Décembre, 17...

LETTRE CXVII.

*Jeannette R***, à la Marquiſe de F***.*

MADAME,

ME voilà donc délivrée de la plus cruelle oppreſſion! quels indignes conſeils j'ai reçu pendant près d'un mois,

& par quels mauvais raiſonnemens a-t-on voulu me forcer à ſuivre les pernicieux exemples que j'avais ſous les yeux! Heureuſement que la conſtance & la vertu ne m'ont point abandonnée. Vous allez juger, Madame, s'il m'était facile d'éviter le piége que l'on m'a tendu.

M. le Marquis, dès le lendemain de ſon arrivée à Paris, m'ayant écrit qu'il avait à me communiquer des choſes d'une extrême conſéquence, qui intéreſſaient même mon honneur, & qu'il me priait de me rendre tout de ſuite dans l'appartement qu'il occupait, où pluſieurs contuſions le retenaient au lit, occaſionnées par la maladreſſe d'un poſtillon qui avait verſé ſa chaiſe; je crus devoir à moi-même, & au fils de ma bienfaitrice, la démarche qu'il me preſſait de faire. Je ſuivis Picard, ſon fidèle domeſtique; mais au-lieu de monter dans la voi-

ture qu'il m'avait amenée, je me jetai étourdiment dans un autre carroſſe; les chevaux partirent auſſi-tôt avec une rapidité ſurprenante. Le cocher ne s'apperçut de ſon erreur que lorſqu'il ſe fut arrêté devant la maiſon de la perſonne qu'il croyait conduire. Je le priais de me remettre à l'Hôtel de Madame la Comteſſe de C * * *, quand une vieille Dame, qui paraiſſait très-reſpectable, ſortant de la maiſon devant laquelle j'étais, me conjura d'entrer me repoſer un inſtant. Pouvais-je former aucun ſoupçon? ſa phyſionomie était noble & intéreſſante, & ſes manières achevaient de prévenir en ſa faveur; d'ailleurs, pouvais-je prévoir l'abîme où cette miſérable vieille cherchait à m'entraîner? Il était tout ſimple que je fuſſe duppe des apparences, & que je ne connuſſe de quoi le crime eſt capable, qu'après avoir fixé ſon viſage hideux. Je crus

devoir répondre aux politesses, dont on me comblait; je mis le pied dans un lieu dont la vertu n'avait jamais approché, & le vice me regarda comme une victime qui lui était dévouée. Je trouvai dans une salle trois jeunes personnes qui réunissaient la modestie à un air extrêmement coquet ; elles m'embrassèrent affectueusement, & m'invitèrent à prendre du chocolat avec elles; je n'osai les refuser; ma complaisance parut les pénétrer de joie; en déjeûnant elles se récrièrent sur mes grâces, sur mon esprit. Moi, de mon côté, j'admirai leur enjoûement, l'art qui paraissait régner dans leur parure & dans le soin de relever l'éclat de leurs charmes; il me semblait n'avoir point encore rencontré des personnes aussi aimables. J'étais enchantée, ravie du hasard qui me procurait une telle connaissance; mais la scène changea tout-à-coup. Lorsque

je me dispofais à me retirer, la vieille prit un air févère, &, me faififfant par le bras, s'écria brufquement que je ne devais point fonger à fortir de chez elle, qu'il fallait que je contribuâffe au bien-être de la maifon, qu'elle me donnerait un amant, & que je ne m'avifâffe pas fur-tout de faire la cruelle. Mes larmes, mes prières, mes menaces, rien ne fit impreffion fur ce monftre, accoutumé à tout facrifier à l'intérêt & au libertinage. On me renferma dans une chambre écartée, où mes cris ne furent entendus de perfonne; on ofa m'expofer aux infultes d'hommes avilis par leurs mœurs, que ma réfiftance couvrit de confufion, fans leur infpirer l'amour de la fageffe..... Mais je me hâte d'effacer de ma mémoire des perfécutions dont la feule idée me fait encore frémir; il me fuffira de vous dire, Madame, que les plus mauvais traitemens fuccé-

daient aux plus tendres careſſes de la part des femmes qui s'irritaient de ma vertu ; un jour elles m'accablaient de ſoins & d'attentions, & le lendemain elles refuſaient de pourvoir à ma nourriture. Enfin, reléguée dans ma priſon, menacée des dernières violences par mes perſécutrices, je me promettais de mourir plutôt que de conſentir jamais à mon déshonneur, quand Madame la Comteſſe, ſemblable à un Ange tutélaire, eſt venue me rendre à la vie, en me rendant à la vertu.

Voilà, Madame, le récit fidèle de ma funeſte avanture. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans le monde, dans le ſein d'une ville policée, des gens auſſi mépriſables, auſſi odieux ; & cependant je ne ſais quel charme me retient au milieu de la Société ; j'éprouve actuellement autant de répugnance pour le Cloître, que j'avais autrefois d'envie de m'y conſacrer. La

raison d'un tel changement ne proviendrait-elle pas de ce que je suis accoutumée à vivre dans le tourbillon du monde, & de la peine que j'aurais à me séparer des personnes qui me sont chères, principalement de ma bienfaitrice, qui pourrait m'accuser d'opiniâtreté & d'ingratitude ? Quoiqu'il en soit, ce ne sera jamais d'un Couvent que celle à qui vous avez permis de vous donner le doux nom de mère, vous assurera de son éternelle reconnaissance & de l'attachement sincère & respectueux avec lequel elle sera jusqu'au dernier soupir, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 11 *Décembre*, 17..



LETTRE CXVIII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

COMMENT donc, Marquis! vous faites chaque jour des progrès étonnans dans la Capitale; à vous voir agir & à vous entendre raisonner, on ne soupçonnerait jamais que vous sortez à peine du fonds de la Province. Il faut avouer que vous êtes né avec d'heureuses dispositions, & je ne doute pas que vous ne donniez bientôt dans d'agréables travers, qui vous rendront un homme charmant & tout-à-fait célèbre. Eh! pourquoi craindriez-vous de marcher sur mes traces & sur celles de nos aimables libertins? Le plaisir ne doit-il pas être le partage

de tout Etre doué d'organes ſenſibles & délicates ? Quel eſt le ſort de celui qui n'oſe le goûter ? Il languit, il végète, il meurt ſans avoir connu l'unique félicité qui ait été deſtinée à l'eſpèce humaine. D'ailleurs, le prodigue, celui qui ſe ruine pour une jolie femme, fait un bien meilleur uſage de ſes revenus, que s'il les accumulait dans ſon coffre-fort : quelle quantité d'ouvriers, d'artiſans, de marchands de toute eſpèce, n'enrichit-il pas par ſes dépenſes, qui font tant crier le vulgaire ſtupide, aſſez borné pour ne pas ſentir qu'un Seigneur ou qu'un Financier économe ne ferait d'aucune utilité ? J'en conclus, mon cher Marquis, que vous ferez très-ſagement de vous divertir & de manger tout votre bien, quand vous en ſerez le maître. Vous ne débutez pas mal avec la petite Julie ; je ſuis auſſi fort content des

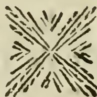
procédés que vous vous propofez d'avoir avec fa mère : tout cela me prouve que vous vous inftruifez à merveille des ufages du monde. Il y a cependant de certaines chofes à reprendre dans votre conduite, qui nous annoncent que vous n'avez point encore jeté autour de vous un œil affez obfervateur. Se peut-il, mon cher Marquis, que vous n'ayez pas fait attention que les gens titrés ont le privilége de contracter des dettes à l'infini, & de n'en payer jamais aucune ? Eh quoi, vous craignez de puifer dans la bourfe de vos amis, parce que vous appréhendez, fans doute, l'embarras de rendre ! Vous montrez des fcrupules, de la délicateffe ! . . . . fi donc ! on vous prendrait pour un petit Bourgeois. Croyez-moi, mon cher, on emprunte de toutes mains ; on commence par fes amis intimes, on finit par les perfonnes

qui nous connaiſſent à peine, telles que les Marchands d'étoffes, les Bijoutiers, les Tailleurs, &c. &c. & c'eſt par de belles paroles, de magnifiques promeſſes, que l'on s'acquitte avec tout ce monde-là...... Il me ſemble m'appercevoir que vous répugnez abſolument à employer de pareils moyens. Oh ! vous vous déferez de cette retenue puérile. En attendant que vous vous ſoyez aguerri, comme tant d'autres, je vous dirai qu'il eſt mille expédiens très-licites pour avoir de l'argent dans Paris : d'honnêtes uſuriers ont l'humanité de prêter à des fils de famille, ſur de bons gages, ou bien ſeulement ſur leurs billets, & ſe contentent d'un modique intérêt de cinquante pour cent : il eſt d'autres Juifs, non moins honnêtes, qui ne vous donnent point d'argent, mais qui vous procurent des marchandiſes, ſoit draps, étoffes,

pièces de vin, que de zélés agioteurs s'empreſſent de vous vendre, & ſur leſquelles vous perdez ſouvent plus de moitié. Je me ſuis maintefois adreſſé à pluſieurs de ces Meſſieurs; ſi vous voulez, mon ami, je vous en ferai connaître quelques-uns : ils pourront vous être utiles. Adieu, je compte aller demain à Paris : j'aurai le plaiſir de vous y voir.

Le Comte de C * * *.

De Verſailles, *le* 11 *Décembre*, 17...



LETTRE CXIX.

*Jeannette R***, à ſa Sœur Louiſe.*

Ce n'eſt plus de l'horrible demeure du vice que ta Sœur t'écrit ; elle eſt libre, elle ceſſe d'avoir à rougir & de la maiſon qu'elle habitait, & des perſonnes qui vivaient avec elle. Quelle heureuſe deſtinée ſuccède aux horreurs que je viens d'éprouver ! Je me vois tranſportée comme par miracle au milieu de cette même Société brillante & diſtinguée, dont je me croyais ſéparée pour toujours ; j'habite dans un hôtel reſpectable ; & je jouïs de l'entretien & des bontés d'une Dame auſſi illuſtre par ſes vertus que par ſon rang & ſa naiſ-

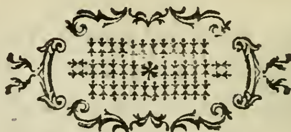
ſance : encore une fois, quel changement ſubit ſe fait conſécutivement dans ma deſtinée ! C'eſt Madame la Comteſſe qui a briſé mes fers ; un inconnu l'avait inſtruite de ma cruelle ſituation ; & cette généreuſe Dame s'efforce, par de nouvelles attentions, de me conſoler des maux que je viens de ſouffrir. Cependant, que je ſuis loin d'éprouver un bonheur parfait ! Hélas ! ma félicité n'eſt qu'apparente : le ſourire eſt ſur mes lèvres, & le trouble & le remords déchirent mon cœur........ Malheureuſe ! plus de tranquilité, plus de contentement pour moi, depuis ma coupable faibleſſe. Perfide T***, vil ſuborneur, jouis de ton triomphe ; en ſéduiſant ma vertu, tu as détruit le repos de ma vie. Juſqu'à quel point le crime nous dégrade ! Je me ſuis vue réduite à mentir en écrivant à Madame la Marquiſe ; je lui ai fabriqué une

longue hiſtoire au ſujet de ma captivité........ Ainſi, pour prix de ſes bienfaits, des ſoins qu'elle a eu de mon enfance, je lui déguiſe la vérité, je lui parle avec diſſimulation....... Mais je n'en impoſe pas ſeulement à ma chère Protectrice; je m'efforce d'inſpirer à tout le monde la plus haute idée de ma ſageſſe; j'oſe écrire & prononcer le mot de vertu, moi qu'un infâme ſuborneur a ſéduite & déshonorée!...... Ce ne ſont pas là les ſeuls reproches que je mérite. O ma ſœur! croirais-tu que je ſoupire encore en ſongeant à Monſieur le Marquis, & que l'image du Comte de C*** s'offre quelquefois à ma penſée? Je ne ſais quand je goûterai le plaiſir de revoir l'un & l'autre; Madame la Comteſſe a banni ſon fils de ſa préſence; ce n'eſt donc qu'au hazard que je devrai la ſatisfaction de le rencontrer; il ne me reſte que

l'eſpérance de jouïr ſouvent de la compagnie du jeune Marquis ; & c'eſt lui que je devrais fuir avec ſoin, parce que je le deſire le plus vivement. Mais je n'aurai jamais la force de l'éviter. Que les paſſions ſont à craindre quand nous leur laiſſons prendre quelque empire ſur notre cœur ! ..... Si mes faibleſſes excitent ton indignation, tu ceſſeras de m'aimer ...... tu ne pourras au moins refuſer de me plaindre.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 12 Décembre, 17..



LETTRE CXX.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE l'ai revue cette aimable perſonne à qui mon cœur doit les premières émotions de l'amour ; je l'ai revue celle qui, me tirant du néant de l'indifférence, m'inſpira d'abord l'attachement qu'un frère reſſent pour ſa ſœur, & me fit éprouver par degrés le ſentiment le plus vif & le plus tendre : oui, mes regards enchantés viennent encore de fixer ma chère Jeannette ; & j'ai joui de ce bonheur ſuprême à l'inſtant que je m'y attendais le moins. O Dieu ! qu'elle m'a paru belle ! il ſemble que ſes charmes aient repris un nouvel éclat ; une

expreſſion de langueur répandue ſur ſa jolie phyſionomie, donne à ſes attraits des grâces infiniment touchantes. Je venais rendre viſite à Madame votre mère; jugez de ma ſurpriſe & de mon trouble, quand j'ai apperçu auprès d'elle l'objet de qui dépend toute ma félicité. Je ſuis demeuré immobile de joie & d'étonnement; peu s'en eſt fallu, qu'en reprenant mes eſprits, je ne me ſois jeté à ſes pieds, afin de lui montrer tous les tranſports d'un amant, qui voit ceſſer une abſence longue & cruelle; j'ai diſſimulé, non ſans peine, des ſentimens que la ſévère Comteſſe aurait condamnés, & j'ai affecté la froideur de l'amitié, tandis que je brûle de tous les feux de l'amour. Une choſe m'a conſolé de la contrainte où j'étais; il m'a ſemblé que Jeannette éprouvait un trouble pareil au mien, & qu'elle s'effor-

çait auſſi de le cacher. Elle m'aime, je n'en ſaurais douter...... Ah! me reſtera t-il déſormais des vœux à former pour mon bonheur? S'il eſt ſi flatteur d'attendrir une belle perſonne qui ne reçoit de nous qu'un hommage paſſager, quelle eſt donc la félicité réſervée à l'amant qui triomphe de l'objet qu'il adore!....... Mais ſuis-je digne de cette heureuſe deſtinée, moi qui viens de jurer à une autre le plus tendre attachement?... Mon cœur n'a point été parjure; ma bouche n'a fait qu'exprimer des ſentimens que je ne peux avoir que pour une ſeule femme, & qu'il eſt d'uſage de paraître éprouver pour toutes. Julie eſt néceſſaire à mes plaiſirs, ſa compagnie ne me ſera peut-être pas également toujours chère; au lieu que je voudrais conſacrer à Jeannette tous les inſtans de ma vie; l'une flatte mes ſens, l'au-

tre enchante mon âme ; &, pour achever de vous peindre la ſingulière ſituation où je me trouve, mon bonheur dépend de toutes les deux ; mais la privation de l'une me ſerait ſurtout extrêmement ſenſible : en un mot, m'oubliant quelquefois moi-même dans les bras de cette Julie, dont la mine friponne & l'œil brillant appellent les ris badins & les amours folâtres, j'encenſerai avec elle l'autel de la volupté ; rendu enſuite aux charmes d'une union auſſi pure que légitime, l'eſtimable Jeannette reprendra tous ſes droits, & tombant à ſes pieds, je rendrai le plus ſincère hommage à la vertu. Voilà le plan que je me propoſe de ſuivre ; je me flatte, mon cher Comte, qu'il obtiendra votre ſuffrage.

Je me ſuis transporté hier chez l'honnête Uſurier dont vous m'avez

parlé ; j'ai trouvé un gros homme comme enfoncé dans ſon embonpoint énorme, & plus vermeil encore que ces riches fainéans qui s'engraiſſent en paix dans le ſein de l'oiſiveté. A peine m'a-t-il apperçu, qu'il s'eſt mis à ſe lamenter ſur la misère du tems, & à déplorer les pertes qu'il faiſait chaque jour. Enfin, après m'avoir impatienté par ſes doléances, il m'a compté les mille écus que je lui demandais, & je lui ai fait un billet de douze-mille livres ; cette opération a établi la concorde entre-nous ; il m'a comblé de politeſſes, auxquelles j'ai ripoſté par d'autres ; tout en lui rendant courbettes pour courbettes, je me ſuis approché de la porte, & le nouvel Harpagon m'a quitté en m'aſſurant qu'il m'avait pris un intérêt modique, parce qu'il me traitait en ami. Grand merci de ſon déſintéreſſement ; il me paraît à moi fu-

rieusement Juif & Arabe, mais peut-être que ses procédés me révolteraient moins, si j'avais fait connaissance avec tous messieurs ses confrères. J'avoue qu'il est bien commode pour les jeunes gens de famille qui veulent se ruiner, & même pour ceux que de fâcheuses circonstances forcent à trouver de l'argent, à quelque prix que ce soit; j'avoue, dis-je, qu'il est quelquefois agréable de recourir aux sang-sues qui s'engraissent du malheur d autrui, & qui vendent si prodigieusement cher leurs services; cependant, je ne peux m'empêcher d'être surpris qu'on tolère de pareils gens dans une ville policée: que de maux n'occasionnent-ils pas! que de libertins auraient, sans leurs funestes secours, moins de désordres à se reprocher! Il me semble qu'il serait facile, par un sage établissement, de remédier aux nombreux

abus

abus qui résultent de l'insatiable avidité des prêteurs sur gages ou des agioteurs, & de procurer des ressources promptes & peu coûteuses au Citoyen qui cherche à remédier à des embarras imprévus....... Mais je crois que je moralise ! Eh ! laissons vîte ces lugubres idées pour songer à mes mille écus, & pour m'occuper du plaisir de les dépenser, au gré de la maman grondeuse & intéressée qu'il a plu au Ciel de donner à la charmante Julie.

Adieu, Monsieur le Comte : n'oubliez pas vos amis de Paris, plus affectionnés que ceux de Cour.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 12 Décembre, 17...



LETTRE CXXI.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

FORT-bien, Marquis; on voit que vous profitez à merveille de votre séjour dans la Capitale; non-seulement vous quittez l'air campagnard, vous polissez encore votre esprit en même-tems que vos manières. J'admire les progrès que vous avez déja fait, & je vous prédis, je crois pour a seconde fois, que vous irez loin, mais très-loin, si vous continuez à vous écarter des principes gothiques dont vous avait imbu Madame votre mère, & si vous vous montrez toujours docile à suivre mes leçons. Comment donc, deux maîtresses à la fois!

l'une pour la réalité de l'amour, & l'autre, pour ſe repaître auprès d'elle de ces chimères qu'on appelle ſentimens Platoniques. Ainſi vous tromperez tour-à-tour les deux Belles qui ſe flattent, chacune ſéparément, de poſſéder votre cœur : vous mêlez les roſes de la volupté avec les épines de la ſageſſe ; vous adouciſſez ce que l'une a de trop ſauvage, & vous tempérez le trop vif éclat des autres : quand vous ſerez excédé de l'ennui qu'inſpire la compagnie d'une froide Veſtale, vous irez vous égayer avec les Jeux & les Ris, & quand votre âme ne pourra plus ſe prêter à leur aimable délire, vous retournerez attendre près de votre prude, l'impérieux beſoin d'un doux amuſement. Vous voyez que j'ai bien ſaiſi le plan que vous me tracez ; je l'applaudis avec d'autant plus de tranſports, que l'examen que j'en ai fait, m'a mis

à même de ſentir combien il eſt agréable. Vous allez tromper tout à la fois deux jeunes perſonnes qui, par la manière dont elles ſe conduiſent à votre égard, croient être certaines de vous fixer pour jamais ; la folâtre Julie ſe flatte de vous enchaîner par le plaiſir, tandis que la ſévère Jeannette, conduite par d'autres principes, s'imagine que ſa réſiſtance & ſa vertu, vraie ou affectée, vous attacheront ſans ceſſe à ſon char ; & vous n'êtes fidèle ni à l'une, ni à l'autre : tant il eſt vrai que les femmes n'ont aucuns moyens de remédier à notre inconſtance ; mais qu'elles ne s'en affligent point ; elles ſont dans ce monde pour contribuer aux plaiſirs des hommes en général ; ſi un amant ſoupirait toute ſa vie pour le même objet, il fruſtrerait ſes rivaux d'un bien qui leur eſt dû, & dont chacun d'eux doit jouïr à ſon tour, ſelon le vœu de la

Nature, qui a produit la Beauté afin qu'elle reçût l'hommage de tous ceux qui la verraient : de même que l'éclat & le parfum des fleurs ne ſont point ſeulement deſtinés à charmer une ſeule perſonne.

Toutes les vérités que je vous découvre, mon cher Marquis, fortement gravées dans votre mémoire, ſerviront à vous éclairer, & feront diſparaître les préjugés de l'éducation & de l'enfance, à meſure que l'occaſion s'en préſentera ; car l'homme, livré à lui-même, n'eſt qu'un enfant, depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Guidé par mes judicieux avis, vous ſentirez qu'il ſerait abſurde de vouloir poſſéder excluſivemenr une jolie femme ; ainſi vous trouverez tout ſimple d'avoir des rivaux, & même de leur céder quelquefois la place. Je penſe que vous avez trop d'eſprit pour n'avoir

pas goûté mon ſyſtème, fondé ſur la Nature & ſur l'uſage. Les nouvelles lumières que vous avez acquiſes, & la pratique des mœurs de la Ville, vous diſpoſeront à recevoir ſans étonnement la confidence que je vais vous faire. Les charmes de Mademoiſelle Jeannette étant la perfection même, & nullement l'ouvrage du preſtige & de l'illuſion, il eſt tout ſimple qu'ils ſoient admirés de tous ceux qui ont le bonheur de la voir, & il eſt tout naturel que cette admiration conduiſe à l'amour. Vous m'entendez ſans que j'en diſe davantage; peu s'en faut que je ne ſois amoureux de cette charmante créature; &, comme ſa vertu ne m'a point ôté l'eſpérance de l'humaniſer quelque jour, j'ai appris avec chagrin les ſentimens qu'elle vous inſpirait. Un rival tel que vous, élevé depuis l'enfance avec l'objet de ſa tendreſſe, m'a paru très-dange-

reux ; j'ai senti que son triomphe éloignait nécessairement le mien dans un cœur qui aurait bien de la peine à se permettre une seule faiblesse. Cependant mon amitié ne s'est nullement démentie ; j'ai attendu que les circonstances me permissent de me mettre sur les rangs ; je me suis dit que le caprice ou l'inconstance pourrait vous porter vers un autre objet, & qu'alors je serais peut-être favorablement écouté de la Belle délaissée. C'est conformément à mes vues, que je vous ai procuré la connaissance de la petite Julie, dans un tems où je pensais qu'il fallait tâcher de vous faire oublier celle dont je desirais d'être aimé, & dont l'absence me semblait favorable à mes vœux secrets ; je ne doutais pas qu'on ne parvînt à la découvrir à force de recherches ; & que je me félicitais d'avoir conçu l'heureuse idée de vous

rendre infidèle ! La vive impression qu'ont fait sur vos sens la gaîté folle & l'air mutin de la séduisante Danseuse, redoublait mes espérances & ma joie ; mais l'arrangement bisarre que vous vous avisez de prendre, les détruit sans retour, & me laisse la confusion de n'avoir point réussi dans un projet aussi-bien imaginé que finement conduit. Tout en pestant contre le plan que vous vous proposez de suivre, je ne peux m'empêcher de l'approuver ; il est digne d'un jeune homme produit par moi dans le monde. Mais si vous étiez, mon cher Marquis, aussi juste que je suis sincère, vous vous feriez scrupule d'enlever tout à la fois deux jolies femmes à la société ; vous vous contenteriez d'en garder une seule, & vous me céderiez celle qui contribue le moins à vous rendre la vie agréable ; c'est-à-dire Mademoiselle Jean-

nette. Raillerie à part, quoique j'aie perdu tout espoir de lui plaîre, je ſerais pourtant charmé de jouïr quelquefois des douceurs de ſon entretien. Pourquoi la ſévérité mal-entendue de ma mère m'a-t-elle forcé à quitter la maiſon, & à me loger en mon particulier ! J'avais le plaiſir d'être tous les jours auprès de cette charmante perſonne ; mes yeux lui exprimaient ce que ma bouche n'oſait lui dire. Que vous êtes heureux, mon cher Marquis ! vous pouvez la voir chaque jour ; peut-être même le hazard vous fournit-il l'occaſion de l'entretenir en particulier ? Jouïſſez de votre bonheur, je ne prétends point le troubler ; je ſacrifie à mon ami les eſpérances incertaines que me donnait l'Amour ; je lui ferais même de plus grands ſacrifices ; mais il me ferait impoſſible de ne plus revoir cette charmante créature ; je vais met-

tre en œuvre un moyen que je crois infaillible pour me procurer cette faveur innocente, qui, je l'eſpère, ne vous cauſera aucun ombrage.

Le Comte de C***.

De Verſailles, ce 17 Décembre, 17....

LETTRE CXXII.

Le même, à M. de Fontenor.

J'IGNORE où vous en êtes avec ma mère; que dit-elle au ſujet de votre mariage? Il devrait être à la veille de ſe terminer, puiſque tout était conclu & que vous aviez fait vos préſens avant la ſingulière éclipſe de Mademoiſelle Jeannette. Actuellement qu'elle eſt retrouvée, rien

n'empêche qu'on ne ſe rende à vos vœux ; le plutôt qu'on peut terminer un mariage projetté eſt toujours le meilleur : il faut peu de réflexions de part & d'autre. Preſſez donc la Comteſſe, ne croyez pas à ſes diſcours ; vous ſavez qu'elle eſt d'une humeur grondeuſe, & qu'il eſt bien difficile que les choſes aillent à ſa fantaiſie. Gardez-vous auſſi d'écouter les prétendues raiſons de la belle Jeannette : les jeunes perſonnes n'oſent convenir de l'envie extrême qu'elles ont de ſe marier ; il faut leur faire une douce violence. Ne vous prêtez donc à aucune eſpèce de délais ; cela ferait à ne jamais finir ; écrivez à la Marquiſe de F * * *, & priez-la de vous être favorable : cette Dame eſt beaucoup plus traitable que ma mère.

Quand je vous exhorte ſi vivement à prendre la qualité d'époux, c'eſt que je penſe qu'on doit ſonger à faire

une fin, mon cher Monſieur Fontenor. Vous êtes d'un âge où l'on commence à préférer les plaiſirs tranquiles ; & vous avez eu aſſez de maîtreſſes ; il eſt bien tems que vous ayez une femme légitime. Le titre reſpectable de mari achèvera de vous faire conſidérer dans le monde, attendu que vous n'êtes point un petit Bourgeois, & que vous vous mariez en homme de condition, c'eſt-à-dire, non-ſeulement pour vous, mais afin de contribuer aux plaiſirs de la Société. Conformément à l'uſage, vous allez augmenter la dépenſe de votre maiſon ; Madame aura ſon appartement éloigné du vôtre ; elle y recevra ſes amis, ſes connaiſſances, & vous aurez ſoin de n'y paraître que rarement, & comme à la dérobée : il n'eſt pas de la bienſéance qu'un époux ſe montre avec ſa chère moitié ; en les voyant enſemble on ſe

formerait de certaines idées ; & c'eſt ce qu'on veut éviter. Pour moi qui pourrai, ſans conſéquence, me montrer en public avec Madame, j'aurai quelquefois l'honneur de faire ſa partie, & je me dédommagerai d'avoir été privé ſi long-tems de la préſence de cette belle Orpheline. Pour parler enfin ſérieuſement, vous êtes trop amoureux pour retarder davantage l'inſtant de votre bonheur. Livrez-vous donc à votre juſte impatience ; devenez au plutôt l'heureux époux de l'adorable Jeannette.

Le Comte de C * * *.

De Verſailles, ce 18 *Décembre*, 17..



LETTRE CXXIII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

O Dieu! quelle confidence m'avez-vous faite! vous aimez Mademoiſelle Jeannette; & c'eſt vous-même qui me l'apprenez! Voilà donc tous mes ſoupçons confirmés! Qu'il eſt affreux de trouver un rival dans ſon ami! Mais une choſe me conſole, vous n'êtes que faiblement amoureux; ſi vous éprouviez une paſſion telle que la mienne, vous ne me la découvririez pas ſans néceſſité, & vous ne pourriez vous réſoudre à céder l'objet de votre tendreſſe : jamais l'amitié n'a fait de tels ſacrifices. Je donnerais tout mon bien, ma fortune, mon

exiſtence ; mais conſentir à perdre ma maîtreſſe ! on m'arracherait plutôt la vie. Tout m'aſſure que vous n'aimez point, & tout me prouve que mon ardeur s'accroît chaque jour. Ainſi je vous verrai ſans chagrin chercher les moyens de rencontrer quelquefois dans le monde ma chère Jeannette ; je ſuis d'autant plus tranquile ſur l'accompliſſement de vos deſirs modérés, qu'il eſt très-difficile que vous trouviez l'occaſion de parler à l'eſtimable perſonne que j'adore, puiſqu'elle ne ſort qu'avec Madame la Comteſſe, & que vous n'allez guères dans les ſociétés de Madame votre mère. Moi-même je ne puis lui rappeller mon amour, que par quelques mots gliſſés furtivement. Que je ferais heureux, ſi mon cœur n'éprouvait, comme le vôtre, que de légères impreſſions !.... Où m'emporte le ſentiment intime de ma ten-

dreſſe ! en croirez-vous mes diſcours & mes ſermens, quand je parais m'être rendu coupable d'une infidélité ? Cruel ami ! vous me prouvez trop bien mes torts envers une perſonne qui doit régner ſeule ſur mon âme ; cet endroit de votre Lettre m'a fait entendre la voix du remords, & mes larmes ont coulé. Oui, l'on peut m'accuſer d'inconſtance.......
O Dieu ! que deviendrais-je, ſi Jeannette en était informée..... Cependant je ne ſuis coupable qu'en apparence ; toutes mes affections ſont pour Jeannette, & un ſeul inſtant de la journée eſt conſacré à Julie....
Ah ! l'amuſement que j'ai cru pouvoir me permettre, & dont je me ſuis fait une habitude, vous a fait penſer que je n'aimais qu'avec froideur ; & vous avez cru que j'accepterais ſans peine l'échange que vous me propoſez. Mais que vous étiez

dans l'erreur ! S'il faut opter entre Julie & sa rivale, mon choix sera bientôt fait ; je m'oblige à ne plus aller chez l'aimable Danseuse .... Il m'en coûtera peut-être....... N'importe ; vous croiriez remplacer dans mon cœur une personne qui me sera toujours chère, &, me taxant d'infidélité, vous vous déclareriez mon rival, sans craindre de manquer à l'amitié. Ces différentes considérations me décident ; si vous persistez dans l'alternative que vous m'offrez, je ne balance plus.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 19 Décembre, 17...



LETTRE CXXIV.

*M. de Fontenor, à Jeannette R***.*

JE n'ai point encore osé, Mademoiselle, vous reparler de notre mariage, qui, comme vous savez, était sur le point de se conclure, lorsqu'une fâcheuse & singulière avanture vous enleva pour quelque tems à vos amis. Je me suis contenté jusqu'à présent de partager la joie qu'inspire le bonheur de vous avoir retrouvée; comme j'étais l'un de ceux qui s'affligea le plus de votre perte, il était naturel que je partageâsse la satisfaction qu'éprouve Madame la Comtesse. Mais ce sentiment une fois satisfait, mon amour reprend toute

ſon activité...... Que dis-je mon amour ! cette expreſſion eſt trop faible pour exprimer ce qui ſe paſſe dans mon âme ! Vous avez fait naître en moi les tendres ſentimens d'un père ; ce n'eſt point un amant ordinaire qui vient vous jurer une ardeur que le tems doit éteindre, c'eſt un ami qui vous offre ſa fortune, & qui, pour ne ſe ſéparer jamais de vous, deſire qu'un lien éternel l'enchaîne pour toute la vie. Daignez donc combler mes vœux, en fixant le jour qui doit nous réunir l'un à l'autre. Surtout, Mademoiſelle, ayez quelques égards pour ma vive impatience ; hâtez l'inſtant où il me ſera permis de vous appeller du doux nom de mon épouſe, ou du moins ne vous oppoſez pas à la bonne volonté de Madame la Comteſſe. Serez-vous inſenſible à la prière de celui qui ne

ceſſera jamais de ſe dire, avec autant de vérité que d'affection,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

DE FONTENOR.

Paris, ce 20 Décembre, 17...

LETTRE CXXV.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

EH! mon pauvre Marquis, vous prenez au tragique une ſimple plaiſanterie. Je ne vous ai point propoſé ſérieuſement l'échange qui vous cauſe tant d'alarmes. J'ai vécu autrefois avec

la petite Julie, je l'ai aimée environ deux grands mois, & j'ai dépensé pour elle une douzaine de mille francs ; c'est bien assez pour une Beauté subalterne de l'Opéra ; j'ai pris d'autres arrangemens, je l'ai quittée sans retour : ainsi je vous l'abandonne, gardez-là, je l'exige. Je ne forme non-plus aucune espèce de prétention sur Mademoiselle Jeannette ; je voulais vous dire seulement qu'elle me paraît jolie, que j'aurais été charmé de lui faire ma cour, mais que puisqu'elle a un faible pour vous, & que vous êtes comme arrangés ensemble, je renonçais héroïquement à l'espoir que j'aurais pu former de lui plaîre aussi ; car les femmes sont si capricieuses, si coquettes ! Une autrefois, je vous le répète encore, ne prenez point mes expressions à la lettre. Où en serions-nous s'il fallait écrire & parler d'après ce

que l'on penſe ? rien ne ſerait ſi ſtérile que nos miſſives & nos diſcours. On exagère ce que l'on veut dire, de même qu'il eſt d'uſage d'affecter plus de ſageſſe que l'on n'en a, & de ſe former une grande idée de ſon petit mérite. Combien de jeunes perſonnes par le monde ſont regardées comme des modèles de vertu, qui ont plus d'une faibleſſe à ſe reprocher ! Il dépendrait de moi de vous démaſquer une prétendue Veſtale ; mais la diſcrétion a toujours été mon fort...... D'ailleurs, je ſerais trop confus ſi je vous révélais....... Le maudit homme ! me jouer un tour auſſi noir, à moi qui me flattais de le ſurpaſſer en fineſſe. Oh ! ſi jamais j'ai le bonheur de le rencontrer, il apprendra que la vengeance m'eſt auſſi douce que l'infidélité en amour. L'avanture eſt unique, elle eſt même plaiſante......... Adieu,

voilà tout ce que vous en ſaurez, mon cher Marquis. Comme dorénavant je ne vous parlerai que le ſimple langage de la vérité, dans la crainte que vous ne preniez encore le change, vous pourrez ajouter une foi entière à tout ce qui ſera contenu dans mes Lettres, à commencer par celle-ci.

Le Comte de C***.

De Verſailles, ce 21 Décembre, 17....



LETTRE CXXVI.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

PUISQU'ON ne peut vous voir ni à Paris, ni à Verſailles, je prends le parti de vous écrire. Vous voilà, mon cher Comte, très-ſérieuſement occupé à recevoir & à rendre des viſites. Comme la plupart des complimens de la nouvelle année, ne ſont qu'une fauſſe démonſtration d'amitié, & qu'on déteſte ſouvent au fond du cœur celui que l'on embraſſe avec le plus de tranſport, j'imagine que ce ſont Meſſieurs les Courtiſans qui ont établi ce ſingulier uſage. Vous apprenez à la Cour l'art de déguiſer vos ſentimens & de tromper la perſonne

ſonne que vous careſſez davantage. C'eſt, ſans doute, dans cette école de la diſſimulation que vous vous êtes inſtruit à ne point écrire tout ſimplement ce que vous penſez. Je vous conjure, mon cher Comte, de renoncer quelquefois en ma faveur à cette coutume biſarre, à laquelle je ne ſaurais me faire. Pour moi, je n'exprime toujours que mes ſentimens, & je ne m'en trouve pas plus mal. J'aſſure ma chère Jeannette, quand j'en trouve l'occaſion, qu'elle eſt l'idole de mon âme; la folâtre Julie ne m'entend point lui jurer que je l'adore; elle ne voit en moi qu'un homme enchanté de ſes manières enjouées & de la vivacité de ſon caractère. Toutes deux me traitent avec beaucoup d'égards, & même, j'oſe le dire, avec la plus grande amitié : il ſemble que l'une & l'autre cherchent à me récompen-

ſer de mon humeur ſincère & franche. Je n'ai donc point à me plaindre de dédaigner l'exagération : vous qui en êtes le partiſan enthouſiaſte, ſi vous étiez à ma place, qu'auriez-vous de plus que moi ?

Vous perſiſtez donc, Monſieur le Comte, à ne vouloir point me détailler cette avanture *unique* qui vous eſt arrivée, & qui vous tient au cœur, quoique vous ne puiſſiez vous empêcher d'avouer qu'elle eſt très-plaiſante ? Eh bien, je me contente des demi-mots qui vous ſont échappés, je ne vous preſſerai plus d'achever une confidence que vous ne pourriez me faire en entier ſans mortifier votre amour-propre. Qu'ai-je beſoin, d'ailleurs, de connaître la fauſſe prude dont vous me parlez ? Je me doute que c'eſt une de vos anciennes maîtreſſes : je ne crois pas avoir jamais occaſion de me trouver avec elle.

On vous a ſupplanté, la Belle a préféré peut-être un de vos amis. Eh ! mon cher Comte, rien ne doit être ſi commun que de pareilles avantures.

Le Marquis de F***.

Paris, ce 3 Janvier, 17.....

LETTRE CXXVII.

*Le Comte de C***, à M. P***.*

UN projet de mariage dont je m'occupe depuis quelque tems pour un de mes amis, m'a fait naître une foule de réflexions ſingulières, que je vais vous communiquer, Monſieur, afin que vous ayez la complaiſance de m'en dire votre avis. Les Légiſlateurs n'ont-ils pas trop

préſumé des vertus humaines, lorſqu'ils ont décidé qu'un homme & une femme vivraient enſemble juſqu'à la fin de leurs jours? En portant cette loi, ils ont ſans doute cru que le ſentiment de l'amour ne s'éteignait jamais, ou qu'on trouvait dans le rapport des caractères, ou dans les convenances de fortune, des raiſons aſſez fortes pour triompher du dégoût. Ils ſe ſont furieuſement trompés dans leurs ſpéculations, puiſqu'on peut dire avec vérité qu'il n'y a peut-être pas un ſeul ménage dans toute l'Europe qui ne ſoit en proie à une eſpèce de guerre civile. La ſeule différence qu'il y ait entre les époux mécontens de leur ſort & ceux qui paraiſſent être heureux, c'eſt que les uns ont la bonne foi de ſe plaindre tout haut, & que les autres ont la politique d'enrager tout bas. S'il eſt démontré que les principes qui ont

établi l'union conjugale, ſont faux & inſoutenables, il s'enſuit qu'elle eſt autant contre l'ordre civil que contraire à la Nature. En effet, l'habitude de ſe voir chaque jour, l'obligation où l'on eſt de ne plus ſe quitter, amènent bientôt le dégoût & la triſteſſe; on ſe haït, on ſe déteſte; parce qu'on eſt comme forcé à ſe plaîre, & parce que le ſentiment ne ſe commande point. Pourquoi l'un des deux conjoints s'appliquerait-il à réformer ſon mauvais caractère, quand il eſt certain que l'autre ne peut pouſſer que des plaintes inutiles; quand il ſait que la mort ſeule le ſéparera de l'objet qu'il tourmente? Auſſi combien le mariage a-t-il fait de malheureux, qui, ſemblables à ces vils criminels condamnés à la chaîne, traînent, en gémiſſant, les fers dont ils ſe ſont eux-mêmes chargés! C'eſt l'erreur d'un moment, c'eſt la ſéduction

de leurs ſens qui les a plongés dans un abîme d'où ils ne peuvent plus ſortir, & qui a produit le libertinage & toutes les calamités qui déſolent les habitans des Villes. L'homme qui ne peut trouver la paix dans ſa maiſon, & qui s'apperçoit trop tard que ſon caractère ne ſaurait ſympathiſer avec celui de ſa moitié, cherche par les plaiſirs à ſe diſtraire de ſes chagrins, & finit par donner dans les derniers déſordres. Soyons bien sûrs que les torts d'un époux ou de ſa femme, viennent toujours de la faute d'un des deux conjoints, qui manque ou de douceur ou de conduite. Voyez cette jeune perſonne dont les traits ſont altérés par la douleur, & qui s'efforce d'étouffer ſes ſoupirs & d'arrêter ſes larmes, prêtes à couler malgré elle; on ignore la cauſe de ſa vive affliction; & de cette langueur mortelle qui détruit ſes grâces & ſes appas; comme un

ſoleil brûlant ſéche & flétrit la fleur qui charmait nos regards : hélas ! cette jeune perſonne eſt une des infortunées victimes d'une union malheureuſe ; tandis qu'elle brûle d'un feu ſecret, ſon mari l'abandonne, & porte ailleurs un hommage dont elle eſt ſi digne ; ainſi cette tendre & vertueuſe épouſe qui pourrait donner des citoyens à la Patrie, conſume ſes jours dans le chagrin & dans une triſte viduité...... Mais, me direz-vous peut-être, le nœud indiſſoluble dont vous vous plaignez, a ſubſiſté dans tous les ſiècles, chez toutes les Nations ; il n'en impoſe qu'aux gens du peuple ; les riches & les Grands, qu'aucun frein n'arrêta jamais, en ont fait un véritable nœud-coulant, puiſqu'ils ſe ſéparent de leurs moitiés quand bon leur ſemble, & que chacun va vivre de ſon côté. Je répondrai que l'ancienneté d'un abus ne prouve

rien pour ſa défenſe, & qu'on doit le ſupprimer dès qu'il eſt funeſte à la plus nombreuſe partie de la Société. Un gouvernement ſage eſt ſur-tout intéreſſé à réformer ce que le mariage a de nuiſible & de dangereux. Dans la crainte de révolter les petits eſprits je n'oſe dire qu'il devrait l'abolir tout-à-fait, &, par une nouvelle inſtitution, réparer le mal que l'ancienne a fait à la population & aux bonnes mœurs. Mais ſi on veut la laiſſer ſubſiſter, il s'offre un moyen de remédier à ce qu'elle a de défectueux ; moyen ſouvent propoſé, adopté parmi quelques Peuples, & juſqu'à préſent rejeté en France, quoiqu'il puiſſe opérer les plus grands avantages. Vous voyez, Monſieur, que je veux parler de la loi du divorce. Il ſuffirait de la mettre en vigueur pour faire règner la paix & l'union dans tous les ménages : l'époux qui ſaurait que ſa com-

pagne a le droit de ſe ſéparer de lui, s'il la contraint d'en venir à cette extrémité par ſon humeur & ſes mauvais procédés s'appliquerait davantage à montrer toujours un caractère égal & la même tendreſſe ; la femme, de ſon côté, mettrait tous ſes ſoins pour plaîre & pour être aimée : il ſuffit qu'un bien puiſſe nous être ravi, pour qu'il ait toujours des charmes à nos yeux : voilà pourquoi un amant & une maîtreſſe ſe chériſſent avec la plus vive ardeur, pendant un grand nombre d'années. Si la raiſon ne démontrait point aſſez l'utilité de mon ſyſtême, je l'appuirais ſur l'autorité de l'Hiſtoire : on ſait que le divorce ayant été permis à Rome, il n'y en eut qu'un ſeul dans l'eſpace de cinq-cens ans. Non-ſeulement nous jouïrions du même avantage, mais nous verrions moins de déſordres, moins de familles ruinées, la fidélité conjugale ceſſe-

rait d'être une chimère, & l'exemple des époux influrait fur les jeunes gens. La population de l'Etat augmenterait en même-tems que la pratique de toutes les vertus ; n'étant plus effrayés par l'afpect d'une chaîne éternelle, les célibataires rougiraient de leur inutilité ; moi-même j'aurais honte de la mienne, & me ferais un devoir de devenir père de famille. Le divorce une fois établi, plus de ces maris infortunés, liés avec des mégères ou des femmes dégoûtantes, & qui fe privent de la douceur d'avoir des enfans : plus de ces alliances malheureufes qui plongent dans les larmes & le défefpoir des époufes jeunes & charmantes, & qui, privant l'Etat d'une poftérité nombreufe, les condamnent aux langueurs d'un célibat forcé. Eh ! differera-t on encore longtems à fe procurer des biens auffi réels, à faire la félicité des malheu-

reux qui gémiſſent dans le plus affreux eſclavage, & à préſerver les races à venir de cette tyrannie cruelle ? De quelle gloire ſe couvrirait le nouveau Légiſlateur ! comme ſon nom ſerait à jamais béni d'âge en âge !

Tels ſont, Monſieur, les réflexions & les raiſonnemens que m'ont fait faire les approches du mariage d'un de mes amis, & dont vous avez sûrement entendu parler ; c'eſt celui de M. de Fontenor avec Mademoiſelle Jeannette R***. Je vous prie de me mander ce que vous penſez de mes graves diſſertations & de mes idées profondes, & d'avoir la complaiſance de m'éclairer, ſi je ſuis tombé dans quelques erreurs.

Je ſuis avec une parfaite conſidération, &c.

Le Comte de C***.

De Verſailles, le 26 Janvier, 17..

LETTRE CXXVIII.

*La Comteſſe de C***, à M. de Fontenor.*

JE me félicite, Monſieur, de l'agréable nouvelle que je vais vous apprendre. J'ai fait enfin conſentir notre chère Jeannette à vous épouſer vers la fin du mois de Mars, au plus tard; encore n'a-t-elle demandé un auſſi long délai, que pour donner le tems à la Marquiſe de F***, de ſe trouver à ſon mariage. Je ſais que mon amie deſire vivement d'aſſiſter à une cérémonie qui la pénétrera de joie, & qu'elle n'attend que le retour de la belle ſaiſon, pour ſe rendre à Paris. Nous ne doutons pas, la Marquiſe & moi, que vous n'ayez réſolu de faire

le bonheur de notre chère fille, & nous ſommes bien perſuadées que vous ne l'épouſez qu'afin de lui aſſurer toute ſa vie une heureuſe deſtinée, dont ſa vertu & la bonté de ſon caractère, la rendent auſſi digne que ſon extrême beauté. Si nous n'étions certaines de votre honnêreté & de la délicateſſe de vos ſentimens, vous n'auriez éprouvé qu'un refus de notre part; jamais le rang ni la fortune ne nous auraient porté à ſacrifier une jeune perſonne que nous regardons comme notre fille. Jeannette penſe avec autant de déſintéreſſement, & mettra tous ſes ſoins à vous récompenſer, non de l'opulence dont vous la ferez jouïr, mais des égards & de la tendreſſe que vous aurez pour elle. Le chagrin que lui a cauſé ſa ſéparation forcée d'avec moi, n'eſt point encore diſſipé; elle a perdu l'appétit, elle ne mange plus que par caprices & des

chofes de fantaifie; elle tombe même quelquefois dans de profonds évanouiffemens. J'efpère que cette incommodité n'aura point de fuites fâcheufes, & que fa félicité continuelle lui fera oublier l'affreufe fituation où elle s'eft trouvée.

La Comteffe de C * * *.

De Paris, ce premier Février, 17...

LETTRE CXXIX.

*M. P * * *, au Comte de C * * *.*

MONSIEUR,

Les affaires multipliées dont je fuis comme accablé, m'ont empêché de m'occuper jufqu'à préfent de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de

m'écrire le 26 Janvier dernier. Je m'empreſſe de répondre à la confiance que vous avez en mes lumières, & je vais tâcher de détruire les raiſons ſpécieuſes que vous allégués contre une inſtitution ſacrée A ne conſidérer le mariage que ſous un certain point de vue, je conviendrai que ſon aſpect eſt peu favorable, & qu'il paraît contraire au but qu'il ſe propoſe, qui eſt de faire le bonheur des hommes, & d'aſſurer une nombreuſe population. Mais ſi l'on approfondit davantage le motif qui l'a fait recevoir d'une voix unanime par tous les Peuples policés, on ne pourra s'empêcher d'applaudir à la ſageſſe des différens Légiſlateurs. Ce que je dis ici, montre aſſez que j'entends parler de cette inſtitution divine, qui nous oblige à vivre avec une ſeule femme. Je l'appelle *divine*, parce qu'elle fut d'abord l'ouvrage de Dieu même, qui ne donna qu'une

ſeule compagne au premier homme. Une telle origine & ſon admiſſion dans preſque toutes les parties de la terre habitée, devraient prouver combien elle eſt reſpectable. Mais nous ſommes dans un ſiècle où l'on ne peut convaincre que par des raiſonnemens; laiſſons donc l'évidence, & diſſertons ſur une vérité qui ſe démontre d'elle-même. L'eſpèce humaine eſt tellement inconſtante dans ſes paſſions, qu'il a fallu la fixer pour lui faire goûter le bonheur. Eh! quel moyen plus sûr & plus agréable pouvait-on imaginer, que d'établir une loi qui preſcrivît à l'homme de s'attacher à l'aimable compagne dont les grâces & les vertus, ou la douceur du caractère, lui aſſurent des jours heureux, & qui fixât, près de celle-ci, l'amant le plus à même de lui procurer une vie fortunée? Si nous n'étions retenus par ce lien indiſſoluble, nous promènerions

de tous côtés nos desirs inquiets & toujours renaissans ; la mort nous surprendrait, cherchant encore une félicité chimérique. C'est ainsi qu'il a fallu nous rendre heureux malgré nous-mêmes, en mettanr un frein à notre inconstance naturelle. Mais comme on ne saurait remédier à l'ingratitude, qui est un des vices dominans du cœur humain, au lieu d'admirer la sagesse profonde des Législateurs, nous osons nous élever contre un de leurs plus parfaits ouvrages. Eh! qu'arriverait-il si les vaines clameurs de quelques prétendus Philosophes étaient écoutées? Rejetés au milieu des orages que suscitent les passions, nous serions en bute à toute leur impétuosité, sans pouvoir trouver un port où nous soyions à l'abri de leur violence : nous serions semblables au vaisseau qui, sans boussole & sans pilote, voguerait dans une

mer immenſe & orageuſe. Ce n'eſt pas tout encore, le mariage aſſure le bonheur de la génération préſente, & il prépare en même-tems celui de la génération future, puiſqu'il fixe l'état de nos enfans, & les fait jouïr, ſans procès & ſans troubles, du bien des auteurs de leur naiſſance. Quelle ſerait l'incertitude de leur ſort, s'il n'avait été réglé par les Lois & par la Religion! Suppoſons un inſtant que le nœud le plus ſaint puiſſe être diſſoud au gré de l'inconſtance & du caprice, qu'en réſulterait-il? le déſordre & la confuſion règneraient dans la Société; des époux infidèles & perfides, abandonneraient à chaque inſtant une compagne belle & ſage, qui n'aurait que ſes larmes pour les rappeller : d'un autre côté, une femme volage ou méchante, quitterait un mari honnête & chargé d'une nombreuſe famille. Mais voyons des ſuites encore plus funeſtes:

nos enfans feraient obligés de fe détacher des objets les plus chers, & de prodiguer le nom de père & de mère, à des êtres étrangers ; le fentiment filial s'éteindrait dans leur cœur ; nous perdrions la volupté la plus douce que la Nature nous ait réfervée, en ceffant d'aimer les innocentes créatures qui nous doivent le jour, & en nous privant de leurs innocentes careffes. On me répondra, peut-être, qu'avant de former de nouveaux nœuds, on ferait le partage des enfans & du bien qui doit leur revenir, & qu'ainfi ils ne tomberaient point fous une dépendance étrangère. Eh ! vivraient-ils moins avec des êtres auxquels ils feraient tout-à fait indifférens? Vous ne leur deftinez pas feulement un beau-père, fouvent injufte, ou une marâtre ordinaîrement cruelle, vous les condamnez à voir renouveller à l'infini

leurs affreux tyrans. Malheur au cœur ſyſtématique qui ſerait inſenſible à cette obſervation ! ... Mais on m'objecte que le mariage étant inſtitué pour faire le bonheur du genre-humain, & manquant preſque toujours ſon but, doit être aboli ou du moins modifié, puiſqu'il eſt ſi loin de remplir les vues ſages des Légiſlateurs. Je me flatte de répliquer d'une manière auſſi victorieuſe que conciſe, car il eſt tems de finir. Ce n'eſt pas l'inſtitution en elle-même qui eſt défectueuſe, c'eſt toute l'eſpèce humaine, qui ne ſaurait profiter du bien ſuprême dont on voudrait la faire jouïr ; & l'on peut avancer qu'il ſerait impoſſible aux meilleures lois de la rendre véritablement heureuſe.

Voilà, Monſieur le Comte, ma réponſe à vos ſinguliers raiſonnemens ſur le mariage, & à l'idée que vous

vous êtes formée de l'utilité dont ſe-rait le divorce. Je deſirerais que mes occupations m'euſſent permis de traiter plus à fonds une matière auſſi intéreſſante.

Au reſte, je n'aurai garde d'imiter quelques-uns de nos Philoſophes & de nos Moraliſtes, qui ne ſe piquent pas toujours de penſer ce qu'ils écrivent, & de pratiquer les vertus qu'ils recommandent; je ſuis trop honnête homme pour ne point rougir du titre de célibataire; je vais bientôt en porter un plus noble & plus ſublime, celui d'époux, & c'eſt avec l'eſtimable & charmante ſœur de Mademoiſelle Jeannette que j'aurai le bonheur de me marier : des arrangemens de famille ont retardé juſqu'à préſent ce jour à jamais fortuné pour moi. Je le vois enfin s'approcher au gré de mon impatience, & je ſuis certain d'éprou-

ver tout ce qu'a de délicieux une union légitime & conſtante.

Je ſuis avec un reſpectueux attachement, &c.

P * * *.

De Paris, ce 2 Février, 17....

LETTRE CXXX.

*Le Marquis de F * * *, à Jeannette R * * *.*

Que viens-je d'apprendre ! vous allez vous marier, vous avez pu vous réſoudre à m'ôter la vie ! Eſt-ce donc là le prix du plus ſincère amour, d'un attachement auſſi pur que légitime ? N'en doutez pas, cet hymen n'aura jamais lieu, ou vous me verrez me poignarder à vos yeux, après avoir

immolé le rival qui croit toucher bientôt à l'inſtant de ſon bonheur. C'eſt de lui-même que je ſais cette nouvelle accablante : j'ai par haſard entré ce matin chez M. de Fontenor ; je l'ai trouvé dans un accès de joie qui m'a ſurpris ; j'allais lui en demander la cauſe, lorſqu'il eſt accouru vers moi les bras ouverts, & me ſautant au cou : — » Ah, mon cher Marquis ! » s'eſt-il écrié, félicitez moi, je ſuis » au comble de mes vœux, le mois » prochain j'épouſe la charmante Jean- » nette ; je viens d'en être aſſuré par » une Lettre de Madame la Com- » teſſe «. — Frappé comme d'un coup de foudre, je ſuis demeuré immobile, ſans avoir la force de prononcer une ſeule parole. Le maudit Financier ne s'eſt point apperçu de mon trouble & de ma douleur ; il a continué de ſe livrer à l'allégreſſe, & de me rendre témoin de ſes odieux tranſports : n'y

pouvant plus tenir, craignant de faire connaître votre perfidie, je l'ai quitté brufquement...... Quoi, je vous verrais dans les bras d'un autre ! Mon amour fe changerait en haîne!...... Avez-vous pu le croire!......... Moi qui trouve une volupté fi douce dans le feul plaifir de vous aimer!....... Et je vous perdrais!....... Non, je mourrai plutôt que d'y confentir.... Ah! je vois quelle eft la caufe de mes malheurs; le hafard m'a fait naître dans un rang diftingué; & il faut que j'en fois la victime; parce que, fans me confulter, la fortune m'a donné un nom illuftre & des richeffes, je ne puis prétendre à la feule faveur que j'aurais voulu en recevoir; celle de paffer ma vie avec l'objet que j'adore. Eft-ce qu'un amour mutuel n'eft pas la meilleure convenance? L'intérêt doit-il être préferé aux plus tendres fentimens?.... Préjugé barbare

qui

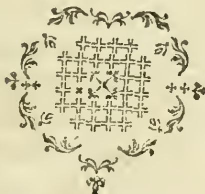
qui conduit les familles! Fatale néceſſité de briller dans le monde! Vous faites oublier que la paix & la ſatisfaction du cœur l'emportent ſur tous les biens. Pourquoi ne ſuis-je pas né dans la claſſe eſtimable des laboureurs, qui nourrit le riche orgueilleux dont elle eſt mépriſée! ou plutôt, ma chère Jeannette, pourquoi le ciel ne vous a-t-il pas fait naître dans un rang dont votre beauté & vos vertus vous rendent ſi digne?...... Mais l'amour ne connaît point les diſtinctions frivoles inventées par la vanité des hommes; il ſemble que les tendres ſentimens qu'on éprouve, donnent à l'objet aimé la naiſſance & les richeſſes qui lui manquent. Dois-je moins vous chérir que M. de Fontenor? Il ne craint point de ſe méſallier en uniſſant ſa deſtinée à la vôtre...... Eh bien, j'ai la même façon de penſer, puiſque j'ai le même amour.... Que dis-je, quel cœur vous

adore comme le mien ? C'eſt donc à moi ſeul qu'il convient d'exécuter un projet qui ne peut être que formé par un amant ordinaire ; Fontenor en conçut l'heureuſe idée ; mais moi ſeul je ſuis digne de la remplir. Oui, la tendreſſe qui nous réunit, nous égale l'un à l'autre : le haſard de la naiſſance n'eſt qu'une chimère ridicule ; ce ſont les ſentimens plus ou moins rapprochés, plus ou moins ſublimes, qui font la différence des états. Pénétré des vérités que je vous développe ici, je jure, ô mon adorable Jeannette ! de vous épouſer dès que j'aurai vingt-cinq ans : je prends le ciel à témoin de la ſincérité de ma promeſſe. Ma mère applaudira la première à notre mariage : elle a pris la douce habitude de vous appeller ſa fille. Si elle me refuſait ſon conſentement, j'oſerai réſiſter à ſa volonté..... Il en coûterait cependant à mon cœur.... mais

non, cette mère ſi tendre ne voudra point me livrer au déſeſpoir...... Je ne puis ſoutenir l'idée de lui déſobéir, ni celle de vous voir épouſer mon trop heureux rival. Songez, Mademoiſelle, que mon bonheur & même ma vie, dépendent de la réponſe que vous allez me faire.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 3 Février, 17...



LETTRE CXXXI.

*Jeannette R***, à la Marquiſe de F***.*

MADAME,

VOUS voulez que j'épouſe M. de Fontenor ; je m'empreſſe de répondre à vos deſirs : eh dois-je oppoſer la moindre réſiſtance à tout ce que daignera me preſcrire ma chère & reſpectable bienfaitrice ? Je ſuis perſuadée que mon bonheur eſt ſans ceſſe l'objet de ſes vœux ; ainſi je vois dans tout ce qu'elle me commande, une nouvelle certitude d'être heureuſe. Vous m'avez empêchée, Madame, de me jeter dans un Cloître, & d'y prendre le voile : je connais maintenant que mon zèle était peu réfléchi, & que le Ciel

ne m'a point deſtinée à vivre dans une retraite. Les charmes & les plaiſirs du monde ont enchanté mon cœur; il me ſerait difficile de les quitter; mais tout en m'y livrant, je ne m'écarterai jamais de mes devoirs. Le mariage que je vais faire, achèvera de m'attacher aux uns & aux autres. M. de Fontenot m'élève à un rang & me prodigue une fortune auxquels je ne pouvais prétendre; d'ailleurs, il eſt un fort honnête homme, & ſon caractère paraît très-propre à rendre une femme heureuſe. Cependant croiriez-vous, Madame, que quelqu'un qui s'intéreſſe vivement à mon ſort, déſaprouve cette alliance, & veut même y mettre oppoſition? Cet ami ſi zélé n'eſt autre que Monſieur votre fils; il m'a écrit une Lettre, & me preſſe de lui faire une réponſe, que je diffère ſous différens prétextes, & qu'il ne recevra que lorſque vos ſages remontrances l'au-

tont rendu ſenſible à la voix de la raiſon. Il éprouve encore pour moi le plus violent amour; dans l'accès de ſa paſſion, il ſe propoſe de m'épouſer, & mourra, dit-il, ſi je ne ſuis favorable à ſes vœux..... Qu'il m'en coûte pour vous découvrir ſa tendreſſe & ſes projets!...... Oſerai-je vous l'avouer, Madame? Je brûle en ſecret des mêmes feux qu'il allumait autrefois dans mon cœur. Mais je rougis de ma faibleſſe, & je tâche de la ſurmonter : jugez de mes efforts pour remporter la victoire ſur moi-même, en me voyant décidée à donner ma main à M. de Fontenor. Je ſais que M. le Marquis ne doit point s'abaiſſer juſqu'à moi; je ne me ſuis jamais aveuglée ſur l'extrême diſtance qui nous ſépare l'un de l'autre pour toujours. J'aurais tâché de le rappeller ſeule aux ſentimens d'honneur dont ſon illuſtre naiſſance doit le pénétrer; je lui aurais

repréſenté la honte dont il ſe couvrirait s'il élevait une ſimple payſanne, au rang de ſon épouſe; mais je connais la bonté de votre âme, & j'ai penſé qu'il était néceſſaire qu'il entendît vos remontrances pleines de douceur. Venez donc, Madame, venez, ô ma chère bienfaitrice ! diſſiper le trouble de ſes ſens. Pourra-t-il réſiſter aux reproches & aux careſſes de la meilleure des mères ?

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 9 Février, 17...



LETTRE CXXXII.

La Marquiſe de F * * *, à ſon Fils.*

J'APPRENDS, mon fils, que, ſans ma participation, vous avez deſſein de vous marier, & que vous faites un choix que je ne puis approuver. Je croyais que mes procédés à votre égard, vous auraient engagé à me regarder comme votre amie, & que du moins vous m'auriez conſultée. Vous ſavez que je n'ai jamais fait parler l'autorité maternelle, & que c'eſt toujours par la douceur & la perſuaſion que je vous ai corrigé de vos fautes. Que n'ai-je pas fait enfin pour avoir des droits ſur votre cœur, indépendamment de ceux que me don-

nait la Nature ! Vous voyez quelle eſt la récompenſe que j'en reçois. Sans doute, Monſieur, que vous ne croyez pas être coupable d'ingratitude ; examinez votre conduite & la mienne, & jugez qui peut avoir tort ou de vous ou de moi. Mais je veux bien vous épargner la confuſion d'un retour ſur vous-même. Mariez-vous ſans mon aveu, faites-moi mourir de chagrin, & puiſſiez vous être heureux ! Je ſuis prête à vous rendre compte de votre bien, ou plutôt du fruit de mes épargnes. Votre père avait laiſſé beaucoup de dettes, la plupart de ſes terres étaient ſaiſies ; je frémis ſur votre ſituation à venir, mon fils ; douée de quelques attraits, & dans un âge où je pouvais prétendre encore aux meilleurs partis, je me retirai à la campagne, vous emportant dans mes bras, comme ma plus précieuſe richeſſe ;

retirée dans une eſpèce de ſolitude ; j'ai eu le courage d'y vivre pendant près de dix-huit ans ; là, me livrant toute entière à l'œconomie & aux ſoins de mes affaires domeſtiques, j'ai liquidé les dettes de votre père, & je ſuis encore parvenue, depuis pluſieurs années, à épargner au moins la moitié de nos revenus. C'eſt pour vous ſeul, mon fils, que je me ſuis ſacrifiée ; je me diſais que votre tendreſſe me récompenſerait de toutes mes peines. Quoique je me ſois cruellement trompée, je ne me repens point de vous avoir aſſuré un bien-être : j'aurai du moins la conſolation d'avoir rempli à votre égard tous les devoirs de mère. Quand vous aurez atteint l'âge fixé par les loix, pour vous marier ſans le conſentement de votre famille, je ne me réſerverai qu'une penſion modique, & je me retirerai dans un Couvent,

où je prîrai le Ciel de vous faire jouïr du bonheur que vous m'avez ôté, & de vous rendre meilleur père que vous n'avez été bon fils.

Je ne vous repréſenterai point que les mariages formés par la ſeule inclination, ſont preſque toujours malheureux. Il eſt bien naturel que les ſuites en ſoient ordinaîrement très-fâcheuſes : on ſe laiſſe emporter à la fougue de ſes paſſions; on s'imagine que l'amour qu'on éprouve eſt un ſentiment héroïque qui ne s'éteindra jamais; on mépriſe les ſages conſeils de la raiſon & de l'amitié; mais à peine les deſirs ſont-ils ſatisfaits, que l'ivreſſe ſe calme, le bandeau de l'illuſion ſe déchire, on apperçoit, en frémiſſant, la faute que l'on a commiſe, & le dégoût arrive ſuivi du repentir; alors des reproches, des froideurs, de mutuelles haînes ſuccèdent à ces ten-

dreſſes qui devaient être éternelles Pour comble de maux, nous ſommes privés des plus douces conſolations; les auteurs de nos jours nous ont abandonnés, peut-être même déshérités, toute notre famille nous fuit; il ne nous reſte que le déſeſpoir, & le ſeul plaiſir d'aggraver nos peines, juſqu'à ce qu'une mort lente ait enfin terminé les jours de l'un des deux époux infortunés..... O mon fils, quelle horrible image! Va, tu n'éprouveras que la douleur de t'être méſallié, & de voir des femmes eſtimables dédaigner la compagnie de ton épouſe; elle a toutes les vertus, mais il lui manque la nobleſſe, & jamais on ne voudra l'oublier dans le monde. Pour moi, je ne rendrai pas ton ſort plus déplorable; ne pouvant ſurvivre aux chagrins que tu te prépares, j'aurai du moins la conſolation de ne pas te voir

malheureux, & tu ne pourras quelque jour refuser des larmes à ma mémoire.

La Marquise de F * * *.

*Du Château de F * * *, le 13 Février, 17 . . .*

LETTRE CXXXIII.

*Jeanette R * * *, au Marquis de F * * *.*

QUEL étrange Lettre m'avez-vous écrit, Monsieur le Marquis, & quelle réponse attendez-vous de moi! Non, je ne serai jamais votre femme, je ne manquerai jamais à ce point-là à ma chère bienfaitrice, à la Dame respectable à qui je dois une seconde vie. Quand vous m'avez proposé de vous donner la main, m'avez-vous bien

connue? Avez-vous rendu justice à mes sentimens ? Ah, Monsieur! vous me faisiez la plus sensible injure, si vous me croyiez capable de me laisser éblouir par votre offre brillante. Eh quoi! Madame la Marquise m'aurait tirée de la poussière & de la dernière indigence, & pour prix de ses bienfaits, je lui enfoncerai un poignard dans le cœur, j'abrégerai peut-être ses jours, en consentant à une alliance qui déshonorerait son fils! Non, non, jamais une telle ingratitude n'entrera dans ma pensée. Si vous continuez à me parler d'un projet qui révolte justement mon cœur, je prendrai le parti de vous fuir, je me priverai du plaisir que j'éprouve en vous voyant.... Cette dernière ligne, que ma plume a tracée presque malgré moi, ne vous apprend que trop combien vous m'êtes encore cher.... Oui, je vous aime, & je vous aimerai toujours; mais quelle

que ſoit la force de ma paſſion, elle ne m'aveugle point aſſez pour me faire oublier ce que je me dois & ce que vous vous devez à vous-même. D'après ce qu'on m'a conté des jeunes perſonnes ſans naiſſance & ſans fortune, qui ont épouſé en ſecret de grands Seigneurs, j'aurais pu me croire autoriſée à conſentir à l'honneur que vous vouliez me faire; mais j'ai ſenti que vous vous déshonoriez en cherchant à m'élever; & je ne ſuis point encore aſſez imbue des mœurs funeſtes de la Capitale, pour n'être pas révoltée du projet que vous aviez formé d'unir à votre ſort une ſimple payſanne. Songez à ce que je ſuis; ſongez à ce que vous êtes; la Patrie attend de vous des enfans dignes du ſang dont vous ſortez, & qui puiſſent parvenir ſans taches aux premières charges de l'Etat.... O Dieu! on leur reprocherait donc quelque jour la naiſſance obſcure

de leur mère..... Ah! cette feule idée doit vous montrer combien il eft cruel de fe méfallier .... Mais fuis-je plus digne de M. de Fontenor ? Oui, je puis prétendre à fa main & à fa fortune ; fon nom eft moins illuftre que le vôtre, & depuis fa jeuneffe il s'eft occupé des affaires & des calculs de Finance. Il peut prodiguer à fon gré des richeffes qui font le produit de l'intrigue & de la cupidité ; au-lieu que la naiffance eft un don de la Nature ; don refpectable & facré, que l'on doit tranfmettre à fes defcendans, tel qu'on l'a reçu.

Vous defiriez une réponfe, la voilà : foyez bien perfuadé, Monfieur le Marquis, que tout ce qu'elle contient eft l'expreffion fidelle de mes vrais fentimens, dans lefquels je perfifterai jufqu'à mon dernier foupir. Suivez mon exemple, faites-vous un effort douloureux ; renoncez à des

nœuds charmans, mais qui ne ſauraient être fortunés, puiſque la vertu ne les approuverait point. Contentons-nous de la douceur légitime de nous aimer ſans remords.

JEANNETTE R***.

Ce 17 Février.

LETTRE CXXXIV.

*Le Marquis de F***, à la Marquiſe, ſa mère.*

MADAME,

VOUS m'avez percé le cœur, en m'accuſant d'être un fils ingrat & dénaturé. En quoi ai-je donc pu mériter des reproches auſſi cruels ? Je me propoſais, il eſt vrai, d'épouſer à

vingt-cinq ans Mademoiſelle Jeannette. Mais cette perſonne eſtimable n'eſt-elle pas digne du plus haut rang ? Offrant un juſte hommage à ſa vertu & à ſa rare beauté, quel homme ne s'honorerait d'être ſon mari ? Vous-même, Madame, vous en faites un cas particulier, vous n'avez rien négligé pour ſon éducation, vous m'avez permis de l'appeller ma ſœur, & vous la chériſſez comme ſi elle était votre fille. Ai-je donc commis un crime impardonnable en l'aimant, & en voulant ſuivre l'exemple de M. de Fontenor qui, né Gentilhomme, dit-on, & jouïſſant de la conſidétation que lui attirent ſes immenſes richeſſes, ſe croit trop heureux d'épouſer cette charmante perſonne ? Voilà pourtant quels ſont tous mes torts. J'ignore qui vous a inſtruit de mes projets ; je ne les ai révélés qu'à Mademoiſelle Jeannette ; mais

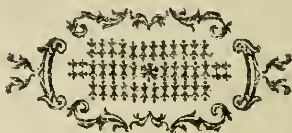
avant de me juger tout-à-fait coupable, n'était-il pas de l'équité d'entendre mes défenses; ou plutôt, ma très-chère mère, ne deviez-vous pas essayer sur moi le pouvoir des représentations & de vos judicieux avis? Fallait-il me croire si légérement un fils indocile & digne de votre haîne!.... C'en est donc fait, j'ai perdu toute la tendresse de ma mère! Je la chérirai toute ma vie; & je lui paraîs un monstre dénaturé, qui voudrait lui causer les plus sensibles chagrins, & abréger ses jours!..... Ah, Madame! reprenez pour moi cet amour maternel sans lequel je ne saurais vivre. Vos moindres desirs seront toujours une loi qu'on ne me verra jamais enfreindre. Vous voulez que je renonce à l'espoir d'épouser un jour Mademoiselle Jeannette.... eh bien, vous êtes obéie... cette estimable personne m'excite aussi

à l'effort généreux & pénible que vous exigez...... O Dieu! que ce ſacrifice déchire mon âme!..... Je ſens couler mes larmes..... mais je vous prouve mon obéiſſance & mon tendre attachement; j'obtiens le retour de votre affection, qui peut-être même deviendra plus vive.

Je ſuis très-reſpectueuſement, &c.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 18 *Février*, 17...



LETTRE CXXXV.

*Jeannette R***, à ſa ſœur Louiſe.*

TU vas frémir & pleurer ſur le ſort de ton infortunée Sœur, dont la confuſion & la honte ne peuvent s'exprimer.... O Ciel! plus de bonheur, plus de bonheur pour moi: le déſeſpoir & l'ignominie, voilà mon ſeul partage.... être ſi malheureuſe quand je me croyais au comble de la félicité, quand j'étais à la veille de contracter une alliance honorable! Hier encore M. de Fontenor était à mes pieds, & me parlait du magnifique carroſſe & de toutes les richeſſes que j'aurais en prenant le titre de ſon épouſe. On

n'attendait plus que la préſence de Madame la Marquiſe, qui doit arriver au premier jour; peut-être même eſt-elle en chemin.... Quelle ſera ſa douleur en apprenant l'ignominie dont je ſuis couverte.... Eh! que vont penſer tous ceux qui me connoiſſent, Fontenor, le Marquis, en découvrant que je ſuis la plus mépriſable des créatures?.... Ils en ſeront donc tous informés! & je ſerai un objet d'horreur, ou d'une honteuſe pitié.... Toi-même, ma Sœur, tu vas me haïr, & me repouſſer avec indignation, quand je voudrais pouvoir me cacher toute entière dans ton ſein.... aurai-je la force de t'informer du juſte ſujet de ma douleur & de mon déſeſpoir?.... En vain je cherche à éluder ce funeſte aveu, je ne peux te taîre ce que tout Paris va ſavoir........ Reſſouviens-toi de l'Abbé T***, de ce monſtre qui

devait m'époufer; j'eus pour lui un inftant de faibleffe.... Que les fuites en font terribles! Je fuis groffe de plus de trois mois. Voilà donc la caufe de ce mal-aife que j'éprouvais, & de mes dégoûts continuels! Aujourd'hui je n'ai prefque rien mangé à dîner, felon ma coutume; j'allais fortir de table, quand je me fuis trouvée mal. Des évanouïffemens auffi fréquens, la perte de l'appétit, mes fantaifies journalières pour des mets bifarres, tout cela, joint à d'autres indices, a donné des foupçons à Madame la Comteffe; elle m'a fait porter dans ma chambre; fes femmes m'ont déshabillée en fa préfence, tandis qu'elle attendait un Médecin, qui n'a pas plutôt paru, qu'elle a fait retirer tout le monde, & lui a dit de m'examiner, & de déclarer fi fes doutes étaient fondés. Le Médecin, après quelques inftans d'obfervations, s'eft écrié brufquement que j'é-

tais groſſe de trois mois & demi. A ces mots, tout mon ſang s'eſt glacé, j'ai retombé dans un évanouïſſement profond. Revenue à moi-même, je n'ai vu près de mon lit que Madame la Comteſſe, qui m'a reproché ma mauvaiſe conduite, & m'a preſſée de lui nommer le ſuborneur qui m'avait déshonorée. Je ne lui ai répondu que par mes larmes; la honte m'empêchait de parler, & m'ôtera, je crois, la force de prononcer jamais le nom de cet indigne T***. Voyant toutes ſes inſtances inutiles, elle s'eſt livrée à ſon humeur violente & ſévère, s'eſt emportée contre moi d'une manière étonnante, & m'a quittée en me menaçant d'une punition proportionnée à ma faute. Cette Dame, que rien ne peut adoucir une fois qu'elle eſt irritée, va divulguer toute ma honte.... Ah! ſi tel eſt ſon deſſein, qu'elle me faſſe plutôt perdre la vie. Je ſuis retenue

nue prisonnière dans ma chambre ; l'entrée n'en est permise qu'à une des femmes de la Comtesse, fille fort âgée, qui paraît s'attendrir sur mon sort. .... Cette aimable surveillante m'interrompt, & me prie de l'écouter : que se propose-t-elle de me dire !

A neuf heures du soir.

Je ne me trompais point, ma chère sœur, j'ai trouvé dans la vieille femme-de-chambre toute la douceur & la commisération que je pouvais desirer. Elle blâme Madame la Comtesse de son excessive rigueur ; elle s'intéresse tellement à moi, qu'elle me permet d'écrire à qui je voudrai, & s'offre de faire parvenir mes Lettres à leur adresse. Dans les transports de son zèle, voici le singulier discours qu'elle m'a tenu. — » Vous avez eu grand » tort, Mademoiselle, de ne point

» vous douter de l'état où vous pou-
» viez être ; quand on a eu de certai-
» nes complaiſances pour les hommes,
» on doit s'attendre à de pareils déſ-
» agrémens. Je n'aurais jamais cru que
» la ſimplicité de la Province fût une
» choſe auſſi étonnante. Vous deviez
» du moins mettre quelqu'un dans
» votre confidence ; ſi vous m'aviez
» choiſie, je vous aurais enſeigné les
» moyens de cacher votre groſſeſſe ;
» moyens pratiqués tous les jours à
» Paris, par des Demoiſelles de bonne
» famille, qui ſavent paſſer pour des
» Veſtales. Je ſuis inſtruite de toutes
» les ruſes des Prudes & des fauſſes
» Agnès. Je me fais un ſenſible plaiſir
» d'obliger les jeunes perſonnes, &
» j'ai toujours obſervé que leurs fai-
» bleſſes ne ſont rien quand on les
» ignore, mais qu'elles ſont d'une ex-
» trême conſéquence lorſqu'elles de-
» viennent publiques. La vertu de

» notre ſexe eſt ſi fragile, ainſi que
» celle des hommes, qu'on ne ſaurait
» lui refuſer un peu d'indulgence «. —

J'ai remercié, comme je le devais, l'obligeante femme-de-chambre, & elle m'a permis de continuer à t'écrire....... Je ſuis ſeule, livrée à moi-même, il ſemble que la lumière qu'on m'a donnée, jète une clarté plus pâle que de coutume; le déſeſpoir qui m'agite; s'accroît dans l'ombre & le ſilence. ... Malheureuſe! qu'ai-je fait? j'ai ajouté foi aux ſermens trompeurs d'un perfide qui ne cherchait qu'à triompher de ma vertu, j'ai dédaigné les douceurs conſtantes de la ſageſſe, & j'en ſuis cruellement punie. Je me flattais que ma faute ſerait toujours ignorée; mais le ciel vengeur ordonne qu'elle ne ſoit méconnue de perſonne: ainſi tout ſe découvre, & le remord ou la publicité, tourmente la faibleſſe & le crime...... Je n'oſerai plus lever

les yeux; je fuirai la compagnie des perſonnes vertueuſes, dans la crainte que la rougeur de mon front ne leur apprenne ma honte, & combien je ſuis indigne de les approcher..... Et toi, créature infortunée, à qui je dois donner le jour, pourrai-je t'accueillir avec la tendreſſe d'une mère?..... Ah! ton ſeul aſpect me reprochera mon opprobre & mon ignominie...... Les larmes que cette idée me fait répandre en abondance, inondent mon papier, & m'empêchent de pourſuivre.. . ... Adieu, ma Sœur; c'eſt de toi ſeule que j'attends quelque conſolation.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 15 *Mars*, 17...

P. S. Je penſe que Madame la Comteſſe me fera rendre ta réponſe; mais n'y mets rien qui puiſſe faire connaître l'auteur de mes peines.

LETTRE CXXXVI.

*Louiſe R * * *, à ſa Sœur Jeannette.*

CE qui t'arrive me cauſe beaucoup de chagrin, ma Sœur. Je t'avais bien dit qu'il fallait toujours te tenir ſur tes gardes, & ne te permettre aucune privauté avec les hommes. Tu as mépriſé mes conſeils, tu as pris plaiſir aux cajoleries des amans; les fêtes & les belles choſes de la Ville, t'ont ſeules occupées; tu t'es rempli l'eſprit de vanité, au-lieu d'avoir toujours préſent à la mémoire que tu n'es qu'une pauvre payſanne. Et voilà que tu t'es perdue, que tu as ceſſé d'être une honnête fille. Vraiment, c'eſt tout ſimple, ça; du moment que tu as oublié les

leçons de Madame la Marquiſe, & celles de feue notre pauvre mère, Dieu veuille avoir ſon âme! tu devais manquer à la vertu, & finir par être très-malheureuſe. Je le ſuis autant que toi, ô ma chère Sœur! non que j'aie rien à me reprocher du côté de la ſageſſe; mais c'eſt que je ne puis te voir ſouffrir ſans partager ta peine. Tes fautes empêchent-elles que tu ne ſois ma Sœur, & puis-je renier mon ſang? Du depuis que je ſais combien tu es à plaindre, je ne fais que pleurer & ſangloter; la bonne mère Michelle ne peut parvenir à me conſoler, & pleure & gémit avec moi; car je n'ai pu lui cacher le ſujet de ta douleur; elle veut que je lui liſe tes Lettres, à meſure que je les reçois. Si tu avais vu avec quel air riant & ſatisfait elle ſe préparait à entendre la lecture de ta dernière! Mais les premiers mots l'ont fait changer de viſage, & elle m'inter-

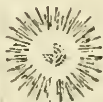
rompait ſouvent, pour s'écrier : ah, mon Dieu! ah, la pauvre enfant! Enſuite elle s'eſt jetée à genoux avec moi, &, tout en pleurant, nous avons prié Dieu de te pardonner, & d'avoir pitié de toi. Que j'ai beſoin auſſi de ſa miſéricorde, moi, que tu avais prévenue de tes faibleſſes, & qui t'aurais peut-être empêchée d'en faire de plus grande, ſi j'avais averti Madame la Marquiſe de tout ce que je ſavais! Hélas! j'ai craint de te faire de la peine, en déclarant ce que tu m'avais confié, & j'ai craint encore de fâcher contre toi cette bonne Dame à qui tu as tant d'obligations. Que je me repens de n'avoir oſé parler! j'en demanderai toute ma vie pardon au ciel, & me regarderai comme la cauſe de tes péchés & de tes chagrins. Que tu ſerais heureuſe ſi tu n'avais jamais quitté le Château de Madame la Marquiſe, ou ſi tu étais venue demeurer chez la

mère Michelle! Tandis que tes fautes te font éprouver un si grand nombre d'afflictions, je serais toujours bien contente, sans la part que je prends à ce qui t'arrive ; avant que tu m'en eusses informée, je chantais en travaillant du soir au main ; rien ne m'inquiétait, je n'avais d'autres soucis que de faire mon ouvrage ; & avec quelle gaîté j'allais aux champs, & fesais mon fromage & mon beurre ! Une camisole neuve, un jupon d'une belle laine rouge, & un bouquet de roses me pénétraient de joie. Oh ! que la pratique de la sagesse est une chose agréable ! celle qui la chérit en tout tems, mène une vie douce & tranquile : elle ressemble à un jour pur & serein. Cependant prends courage, ne te laisse pas trop aller à ton affliction, Madame la Comtesse s'adoucira, elle plaindra ta jeunesse séduite, & ne t'abandonnera point dans la situation

où tu te trouves. Songes encore que Madame la Marquiſe va bientôt ſe rendre à Paris, & qu'elle ſera pour toi auſſi bonne & auſſi généreuſe, qu'elle l'a toujours été. Eſpère en la miſéricorde du Seigneur, ſi tu te repens de tes fautes, & que tu mènes, par la ſuite, une meilleure conduite.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 19 Mars, 17...*



LETTRE CXXXVII.

*Jeannette R***, au Marquis de F***.*

Vous me croyez sûrement à la veille d'épouser M. de Fontenor; eh bien, apprenez Monsieur le Marquis, que j'en suis plus éloignée que jamais. Mon mariage est absolument rompu. Mais n'en espérez rien de favorable pour vous; je persiste dans les sentimens que je vous ai fait connaître; si je ne les avais point eu autrefois, les circonstances où je me trouve, me forceraient de les avoir. Je suis indigne du rang où vous vouliez m'élever; je dois même renoncer à l'espoir de me marier avec qui que ce soit. Hélas! je ne songe plus qu'à traîner, dans

quelque retraite obſcure, les reſtes d'une vie infortunée. Je veux fuir M. de Fontenor, la maiſon de Madame la Comteſſe, & ſur-tout Madame votre mère. Vous n'apprendrez que trop-tôt quelles ſont les raiſons qui me font redouter leur préſence. Je devrais auſſi vous éviter vous-même, Monſieur le Marquis; mais l'extrémité cruelle où je me vois réduite, de chercher un aſyle où je ſois inconnue, m'engage à vous confier mes peines, & à vous prier de me faire préparer une demeure ſolitaire, où je puiſſe me dérober à tous les yeux. Si je n'avais conſulté que mon amour, vous n'auriez point aujourd'hui cet important ſervice à me rendre; l'honneur me faiſait une loi de ne plus vous revoir; mais étrangère dans cette Ville, ignorant ces profeſſions qui aſſurent à mon ſexe les beſoins de la vie; à qui pouvais je m'adreſſer? J'ai penſé que vous join-

driez au titre de mon amant, celui d'honnête homme, & que vous ne feriez jamais tenté d'abuser de ma situation : je me suis dit encore que je saurais surmonter mon penchant, & que la raison serait plus forte en moi que la vertu. Suis-je digne actuellement de posséder votre cœur!

Quand vous m'aurez déterré l'asyle que je vous demande, écrivez-le moi promptement, & adressez votre Lettre à Mademoiselle Lafrance; elle est autant dans vos intérêts que dans les miens; elle me remettait les missives que vous m'adressiez du Château de F***. Le hasard a permis que Madame la Comtesse, très-vive & très-colère, ayant jugé à propos de me renfermer dans ma chambre, à la suite d'une querelle assez vive, m'ait mis sous la garde de cette obligeante personne. Ainsi je compte qu'il ne me sera pas difficile de m'échapper de ma

prison, dès que vous m'aurez fait savoir le lieu où je dois me retirer, & dans lequel je ne vous serai à charge que le moins qu'il me sera possible. Je chercherai le moyen de subsister du travail de mes mains; si je ne peux me soutenir par mes ouvrages à l'aiguille, je prendrai le parti d'aller partager les peines & les fatigues de ma Sœur. Que m'importe où je vive! pourvu que je pleure mes fautes, & l'amour que je conserve encore, malgré les inconséquences de ma conduite.

JEANNETTE R***.

Ce 18 *Mars*.



LETTRE CXXXVIII.

*Le Marquis de F***, à Jeannette R***.*

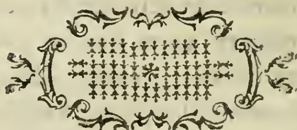
Est-ce un ſonge? Je crains de me livrer à une douce illuſion. Quoi, je peux être utile à ma chère Jeannette! Elle me prie, elle me conjure de lui rendre ſervice! Ah! qu'elle ordonne, & je ſacrifîrai ma vie pour elle. J'étais loin de m'attendre qu'il ſe préſenterait une occaſion de lui prouver, non mon amour, mais la tendre amitié qu'elle m'inſpire. Pourquoi mon bonheur eſt-il troublé par les peines qu'elle éprouve? Ma chère Jeannette, faut-il que je ne ſois heureux qu'aux dépens de votre tranquilité? Vous n'épouſerez

pas Monſieur de Fontenor ? Quelque peine que me fît ce mariage, je voudrais qu'il fût à la veille de ſe conclure, s'il devait contribuer à votre félicité. Quel changement imprévu ! Il n'y a que peu de jours que vous paraiſſiez au comble de la joie ; & maintenant Madame la Comteſſe vous traite avec indignité, vous outrage, vous renferme ; vous êtes ſaiſie du plus violent chagrin, vous parlez de fuir, d'abandonner tout le monde. Eh ! d'où peut provenir tant d'emportement d'une part, & une douleur auſſi touchante de l'autre ? Je le vois, l'humeur violente de la Comteſſe trouble la ſérénité de vos jours. Ah ! quittez cette femme emportée & trop ſévère ; venez dans l'aſyle que je vous ai préparé ; c'eſt à l'hôtel de Bourgogne, rue de ....; tout eſt prêt pour vous y recevoir ; la bonne Lafrance voudra bien vous aider à

fortir de prifon : je me propofe de la récompenfer amplement de tous les fervices qu'elle vous aura rendu. Si vous craignez que je ne me montre trop fouvent dans la nouvelle demeure que vous allez embellir, je vous promets de ne m'y préfenter que lorfque vous me l'aurez permis. Ne vous affligez donc pas, & furtout foyez perfuadée que ma mère ni moi ne vous abandonnerons jamais.

Le Marquis de F * * *.

Ce 19 Mars.



LETTRE CXXXIX.

*Jeannette R ***, à sa sœur Louise.*

AURAIS-TU pensée, en lisant ma dernière Lettre, que j'aurais encore de nouvelles infortunes à t'apprendre ? Hélas ! à chaque instant la destinée qui me poursuit devient plus affreuse. Ce n'est plus de la chambre où me retenait Madame la Comtesse que je t'écris aujourd'hui ; cette prison était trop honorable pour moi ; je suis actuellement reléguée dans une Maison où l'on renferme les jeunes personnes qu'on veut punir de leurs faiblesses. Ainsi me voilà l'objet du mépris de tous ceux qui me connaissent : en me voyant confondue avec des filles qui ont perdu jusqu'à

l'habitude de rougir, ſoupçonnera-t-on que je ne ſuis coupable que d'un ſeul moment d'erreur; croira-t-on qu'une ſeule faute m'attire un châtiment continuel, qui me couvre d'infamie le reſte de mes jours?....... O vous parens, ou trop zélés amis, qui cherchez, par une correction ſalutaire, à ramener la jeuneſſe dans les ſentiers de la vertu, dont ſes paſſions l'avaient écartée, craignez que trop de ſévérité ne la révolte, & n'allez pas l'enchaîner avec le vice ou le crime, qui ne pourrait qu'achever de la pervertir.... La cruelle Comteſſe a été inſenſible à mes larmes & à mes prières; après m'avoir laiſſé languir quatre jours entiers dans la chambre où elle m'avait renfermée, elle a paru ce matin ſe reſſouvenir de moi, lorſque j'allais trouver le moyen de me mettre en liberté; elle eſt entrée bruſquement, & me parlant

d'un air ſévère, elle m'a ordonné de lui avouer quel était celui qui m'avait ſubornée. Tremblante, interdite, je me ſuis jetée à ſes pieds, & je lui ai fait l humiliant aveu de tout ce qui s'était paſſé avec Monſieur l'Abbé T***. Mais elle a traité mon diſcours de menſonge groſſier, prétendant qu'il était abſurde de vouloir lui faire croire qu'un homme qu'elle avait vu partir de Paris dans une voiture, était reſté dans cette même ville, à l'inſu de tout le monde. Elle eſt enſuite ſortie furieuſe, ſans vouloir rien approfondir, refuſant de m'entendre davantage, & me laiſſant étendue ſur le parquet. J'étais dans la même attitude, noyée dans mes larmes, & pouſſant des gémiſſemens ſourds & douloureux, lorſque je l'ai vue rentrer. — » Levez-vous, Ma-
» demoiſelle, m'a-t-elle dit; puiſ-
» que vous perſiſtez à me taîre le nom

» d'un vil séducteur, & que vous
» avez recours au mensonge, votre
» cœur est encore très-corrompu; je
» vais vous conduire moi-même à
» Sainte-Pélagie; c'est une Maison
» Religieuse, destinée à servir de pri-
» son à toutes celles qui oublient
» combien la vertu est préférable au
» vice : le séjour de l'Hopital vous
» aurait peut-être corrigée davantage;
» mais il est réservé aux filles tout-
» à-fait perdues de débauches «. —
A ces terribles paroles, je joignis les mains, & m'efforçai en vain d'articuler quelques mots de prières & de supplications, je ne pus faire entendre que des soupirs & des sanglots. Enfin, que te dirai-je, ma Sœur, l'impitoyable Comtesse me fit porter dans un carrosse de place, qu'elle avait ordonné qu'on tînt prêt, s'assit froidement à mes côtés, défendit à aucun de ses gens de la suivre; &

commanda au Cocher de ſe rendre dans un certain quartier de Paris ; là elle prit une nouvelle voiture, afin, me dit-elle, que perſonne ne ſût le lieu de ma retraite forcée ; ménagement qu'elle ne manqua pas de me faire valoir, & dont je fus comme contrainte de la remercier. Nous arrivâmes enfin à la porte du Couvent qui devait me ſervir de priſon ; Madame la Comteſſe demanda la Supérieure, me remit entre ſes mains, en lui diſant que j'avais beſoin de faire pénitence ; que je lui avais été recommandée par la Marquiſe de F * * *, ſa meilleure amie, & qu'elle priait qu'on ne me laiſsât écrire qu'à une ſœur que j'avais dans le village de S * * *. Elle s'eſt enſuite tournée de mon côté, & m'a dit que quand je ſerais repentante, on me traiterait avec indulgence. Je pleurais, & ne m'étais point apperçu du départ de cette Dame inhumaine

& barbare, quand la Supérieure, laiſſant le ton doucereux qu'elle avait pris d'abord, m'avertit, d'une voix terrible, qu'il fallait me rendre dans la ſolitude que je devais habiter..... Je ſuis dans cette demeure triſte & lugubre.... Ma chère Sœur! ſi tu t'en formais une idée, que tu gémirais ſur mon ſort!... O Dieu! c'eſt donc ici l'aſyle deſtiné à une jeune perſonne faible & timide, & que l'on veut rappeller à la vertu?.... Ah! c'eſt plutôt l'horrible priſon d'une criminelle rejetée avec indignation de la Société... Où ſuis-je? Dans un Couvent, où des Vierges, conſacrées au culte du Dieu des miſéricordes, ne nous préſentent, en venant d'embraſſer ſes autels, que des fronts ſévères & menaçans; des viſages triſtes qui ne peuvent qu'augmenter la douleur où nous ſommes plongées. Ici tout nous dit que les faibleſſes d'une jeune perſonne ſans expérience, ne ſont jamais plaintes, & qu'on les punit avec une barbarie qui

peut faire naître le déſeſpoir. ... Hélas! l'horreur que m'inſpire ma ſituation, me la montre, peut-être, plus affreuſe qu'elle ne l'eſt en effet. ... Mais enfin, les Religieuſes qui m'entourent, nous chargent de chaînes, & joignent ſouvent d'indignes traitemens aux menaces qu'elles ont preſque toujours à la bouche. Mon ſexe, ſi doux & ſi compâtiſſant, eſt-il fait pour ce cruel miniſtère?.. Les gémiſſemens qui retentiſſent à mon oreille, l'air farouche de ces Vierges du Seigneur, me feraient oublier que je ſuis dans une maiſon élevée par la piété & la Religion, ſans les cilices & les croix dont je ſuis environnée..... Je ſuis donc dans un Cloître! Je deſirais autrefois ſi ardemment d'y trouver un aſyle!..... Mais je voulais m'y refugier comme dans un port aſſuré, d'où l'innocence & la Sageſſe bravent les dangers de la vie mondaine & les paſſions qui nous agitent. Au-lieu d'élever vers le Ciel les vœux d'un cœur

pur & innocent, je ne lui adreſſe que les cris de la douleur & du déſeſpoir. . . . . Eh ! pourquoi ſuis-je plongée dans une eſpèce de cachot, où une fenêtre grillée, laiſſe pénétrer à peine une faible lumière ? L'enfant auquel je vais donner le jour, ne devrait-il pas m'attirer des égards, ou du moins de la pitié ? Eſt-il rien de plus reſpectable que le titre de mère ? . . . Que dis-je ! la Société voue au mépris toutes les jeunes perſonnes qui, avant la cérémonie du mariage, oſent remplir ce premier vœu de la Politique & de la Nature : elle condamne d'une part ce qu'elle approuve de l'autre. On les déclare coupables, déshonorées pour jamais, & on leur ôte la poſſibilité de cacher l'embarras où elles ſe trouvent. L'enfant qui devrait être la conſolation de ſa mère, eſt deſtiné à faire le tourment & la honte de ſa vie. Quelle alternative cruelle ! le déshonneur d'un côté, ou le

le crime de l'autre! .... Ces réflexions déchirantes t'annonceront, ma chère Sœur, le trouble violent de mon âme...... Je ne me connais plus, je voudrais que la mort attaquât dans mes entrailles l'enfant à qui je vais donner le jour....... Il eſt ſeul cauſe de mes maux & de mon ignominie... Si je pouvais....... Pardonne, grand Dieu! au délire du déſeſpoir, des idées barbares que je repouſſe en frémiſſant..... Ah! ma chère Sœur, que deviendrais-je ſi je n'étais ſoutenue, en ce moment, par les vérités ſaintes de la Religion, qui ne ſont point encore effacées de ma mémoire?..... mais je ne vois autour de moi que des images funèbres, rendues plus effrayantes par l'ombre & le ſilence de la nuit, qui pénètrent mes ſens d'horreur, tandis qu'ils invitent les gens vertueux au repos. Adieu, ma

Sœur, je n'ai plus la force de t'écrire : la ſeule conſolation que je puiſſe éprouver, c'eſt de me dire que je ferai couler tes larmes & celles de la bonne mère Michelle.

JEANNETTE R ***.

De Paris, dans Pélagie, ce 20 Mars, à deux heures après minuit.



LETTRE CXL.

*La Comteſſe de C * * *, à la Marquiſe de F * * *.*

VOILA ce que c'eſt d'obliger des gens indignes de nos bienfaits ! on fait ou des ingrats, ou des méchans. La misère & l'obſcurité ſont très-ſagement le partage du menu-peuple ; tirez-le de là, vous ne trouvez que des cœurs groſſiers, indociles à la vertu, & qui ſe reſſentent toujours de la baſſeſſe de leur origine. Toutes ces maximes, que vous auriez dû ſavoir, ma chère Marquiſe, ou du moins ne jamais oublier, ſont pour vous préparer aux fâcheuſes nouvelles que je vais vous annoncer. Votre élève tant chérie, cette mer-

veilleuſe Jeannette, a mené la conduite la plus repréhenſible : vous auriez bien mieux fait de laiſſer cette petite Payſanne végéter dans quelque miſérable chaumière. La ſageſſe dont elle a donné de faibles preuves n'a point été de durée ; elle ne cherchait peut-être qu'à mieux vous en impoſer. Félicitez-vous de tous vos ſoins & de l'éducation qu'elle a reçue ſous vos yeux ; c'eſt, vraiment, une fille fort eſtimable : elle eſt groſſe de près de quatre mois. N'allez-pas me traiter de viſionnaire ; c'eſt par mon Médecin que je ſuis inſtruite de ſon état. Ne vous imaginez pas non-plus que j'aie négligé de veiller ſur ſa conduite ; elle ne ſortait qu'avec moi, elle ne parlait à perſonne qu'en ma préſence ; mais peut-on vaincre le mauvais naturel ? Je ne ſais comment elle a trompé ma vigilance ; peut-être ſon enlèvement avait-il été

concerté, & peut-être n'a-t-elle pas dit tout ce qui s'eſt paſſé dans l'infâme maiſon d'où je l'ai retirée. Elle refuſe de nommer l'objet de ſes honteuſes faibleſſes; afin de faire prendre le change, elle a recours à des menſonges abſurdes. Croiriez-vous qu'elle oſe accuſer l'Abbé T***, que j'ai vu partir de mes propres yeux dans la Diligence de Lyon? Quel eſt ſon amant favoriſé? c'eſt ce qu'on ne peut ſavoir que d'elle-même, quand elle ſe piquera d'être ſincère. Je ſuis sûre que ce n'eſt point mon fils; pendant qu'il était au logis avec elle, j'épiais trop bien ſes actions, pour qu'il ait trouvé le moyen de l'entretenir en particulier. Le tems ſeul nous dévoîlera cet odieux myſtère. Mais en attendant l'éclairciſſement que je brûle d'avoir, j'ai prévenu vos deſirs, j'ai ſenti qu'il était néceſſaire de punir ſévèrement votre

Jeannette, afin que la crainte la maintienne dans ſon devoir, ſi elle avait encore envie de s'en écarter par la ſuite. Je l'ai fait renfermer à Sainte-Pélagie, maiſon où l'on met aſſez ſouvent des femmes qui ſont d'une meilleure famille que celle de notre Orpheline. Je penſe que vous m'approuverez, & je me félicite d'avoir agi comme vous auriez fait à ma place. Une ſeule choſe m'inquiète; je ne ſais trop comment me débarraſſer de Fontenor; je lui ai dit qu'un petit mécontentement que j'avais eu de Jeannette, m'avait obligé de la mettre dans un Couvent; il me preſſe, il me conjure de lui permettre de l'aller voir. Quoique ſon mariage ne doive plus avoir lieu, je crois qu'il ne faut pas l'inſtruire du déshonneur de Jeannette. Mais cet homme m'excède, & je voudrais bien qu'il me laiſsât tranquile. J'attends votre ré-

ponſe, pour lui déclarer qu'il doit oublier ſes tendres amours, & pour le conſigner à ma porte. Adieu, Marquiſe; je vous embraſſe, & ſuis toujours votre fidelle amie.

La Comteſſe de C * * *.

De Verſailles, le 21 Mars, 17..

LETTRE CXLI.

*M. P***, à Louiſe R***.*

MADEMOISELLE,

D'APRÈS ce que m'a écrit mon frère le Curé, que vous conſentiez enfin à faire mon bonheur, en devenant mon épouſe, je me ſuis empreſſé d'obtenir les diſpenſes néceſ-

faires, pour hâter cet heureux moment si long-tems attendu. Je compte que dans quinze jours, au plus tard, je me ferai rendu au village de S***. Ce fera mon digne frère qui nous donnera la bénédiction nuptiale; il a desiré d'avoir cette satisfaction; je suis enchanté de pouvoir la lui procurer; & je me flatte, Mademoiselle, que vous partagerez le plaisir que j'éprouve.

Je suis allé ce matin chez Madame la Comtesse de C***, qui est actuellement à Versailles; j'avais dessein d'informer Mademoiselle votre sœur de mon prochain mariage. Mais Madame la Comtesse m'a dit qu'elle l'avait mise au Couvent pour des raisons particulières, & que personne ne pouvait la voir. Je me doute qu'il s'est passé quelque chose entre Mademoiselle Jeannette & cette Dame,

qui m'a paru très-irritée, & que j'ai vainement tâché de fléchir ; car son humeur est des plus sévères ; un rien lui fait ombrage, & il est ensuite très-difficile de la calmer. Cependant il n'est point impossible de la ramener à des sentimens de douceur ; ainsi la disgrace où est tombée Mademoiselle Jeannette ne saurait durer longtems.

J'espère que cet évènement ne reculera point mon mariage ; tout est réglé ; Dimanche prochain on publîra le premier & le dernier banc ; ma famille vous attend avec impatience : que penserait elle si de nouveaux délais différaient encore le plaisir qu'elle se promet d'avoir ? Nous partirons pour Paris dès le lendemain que j'aurai obtenu le titre de votre époux : dans cette Capitale vous mènerez une vie digne de vos vertus,

& vous montrerez que les grâces s'embelliſſent encore avec l'innocence & la ſageſſe.

Je ſuis pour jamais, avec le plus tendre attachement, &c.

P * * *.

De Paris, ce 23 Mars, 17...

LETTRE CXLII.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

JE comptais vous rencontrer à l'Opéra, ſelon la promeſſe que vous m'aviez fait. Mais je vois, mon cher Comte, que vous vous piquez auſſi peu de tenir parole à vos amis qu'à vos maîtreſſes; ce procédé-là n'eſt

pas d'un loyal Chevalier : on peut fausser sa promesse envers la Dame que l'on adore ; mais jamais à l'égard de son ami. Pour moi, je suis bon Français, j'espère que vous n'aurez que quelques infidélités à me reprocher : docile à vos leçons, on ne peut que tourmenter les femmes & jouïr de l'estime des hommes. Je crois que Madame votre mère a résolu de faire enrager les deux sexes ; elle vous a forcé de déguerpir de chez elle, vous qui êtes son fils, vous qui n'avez d'autres défauts que de préférer une jolie personne à tous les biens de la terre, & qui aimez singulièrement à changer l'or, ce vil métal, contre des plaisirs délicieux : l'intraitable Comtesse met le comble à sa méchanceté, en faisant renfermer ma chère Jeannette dans un Couvent, dont elle refuse de dire le nom. Que peut lui avoir fait cette

aimable & douce créature ? Si la Comteſſe était plus jeune & moins dévote, je croirais qu'elle était jalouſe des charmes de ma petite Sœur..... Ma foi, je vous avoue que je ne ſaurais deviner le motif de ſa violente colère; tout ce que j'entrevois, c'eſt que ſa malice naturelle l'aura portée ſans ſujet à faire répandre des larmes aux plus beaux yeux du monde. Encore ſi elle avait tardé ſeulement un jour à ſe ſatisfaire, j'aurais eu le bonheur, le ſuprême bonheur de déranger quelque choſe à ſes projets..... Un moment, n'en diſons pas davantage; j'ai mes ſecrets auſſi, moi, Monſieur le Comte, comme vous avez les vôtres..... La maudite Comteſſe ! elle triomphe; elle déſeſpère, elle humilie une perſonne charmante, digne de l'hommage de tout ce qui reſpire. Mais cet outrage fait à la Beauté ſe réparera bientôt;

la Comteſſe rougira de ſon emportement, & viendra demander grace à l'innocente créature qu'elle a perſécutée. Cette idée me conſole & m'invite preſque à lui pardonner. Pour le pauvre Fontenor, il eſt au déſeſpoir ; je crois, Dieu me pardonne, que je l'ai vu pleurer. Il a cependant aſſez de maîtreſſes qui devraient l'engager à prendre patience. Moi, je n'ai que la ſémillante Julie, & elle me conſole de tous mes chagrins, excepté de la perte de Jeannette ; car il me faut ces deux belles perſonnes pour être parfaitement heureux.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 24 Mars, 17...



LETTRE CXLIII.

*Louise R * * *, à sa sœur Jeannette.*

OFFRES au Seigneur toutes tes peines, & repens-toi de tes fautes : sois sûre qu'alors tu trouveras grace devant un Dieu plein de bonté, & que tout le monde t'estimera comme ci-devant. C'est pour te corriger de tes mauvais penchans que l'on agit avec tant de sévérité ; Madame la Comtesse ne peut que se proposer de faire ton bien, toute méchante qu'elle te paraît ; & il est nécessaire, dans une ville comme Paris, qu'il y ait une & plusieurs maisons telles que celle où tu es. Les bonnes Religieuses qui se chargent

des jeunes perſonnes que l'on veut rendre ſages, ſe font sûrement violence pour prendre une humeur ſévère ; elles plaignent au fond du cœur les malheureuſes dont elles voient couler les larmes, & ne ſe conſolent de leur rigueur que dans l'eſpoir du bien qu'elle opérera. Plus le traitement que tu éprouves te ſemble affreux, & plus tu dois ſentir combien le vice eſt déſagréable, puiſqu'il t'expoſe à des choſes qui te font tant de peine. N'eſt-il pas vrai, ma Sœur, que ſi tu avais toujours mené une conduite régulière, tu ne ſerais pas aujourd'hui dans une auſſi triſte ſituation ? Mais je ne veux point renouveller tes chagrins ; je me propoſe, au contraire, de les faire ceſſer. Comme tu n'es retenue dans ton eſpèce de priſon, que parce que Madame la Comteſſe doute de ta ſincérité, je vais aller trouver Madame

la Marquiſe, qui devait partir au premier jour pour Paris, afin de ſe trouver à tes noces; je lui conterai tout ce que je ſais; & mon témoignage prouvera que tu as dit la vérité. Je ſuis toujours bien charmée de pouvoir être franche & ſincère : il n'eſt point d'une brave fille de parler différamment qu'elle ne penſe. Je vois avec peine que quand je ſerai la femme de M. P***, de cet honnête Avocat, il me faudra lui mentir à ton ſujet; car je ne dois pas l'informer de ta groſſeſſe, ni lui découvrir jamais l'endroit où Madame la Comteſſe t'a fait renfermer : & cependant ça n'eſt pas bien de cacher quelque choſe à ſon mari. Voilà ce que c'eſt auſſi d'être lié avec des perſonnes vicieuſes! il n'y a rien de bon à gagner; & quoiqu'on ne faſſe pas comme elles, on ſe rend coupables de leurs fautes, en feignant de les

ignorer. Ce que je te dis-là, ma chère Sœur, ne doit te causer aucun chagrin; c'est seulement pour te faire entendre que je ne conterai rien à M. P*** de ce qui te regarde. Tu vois encore par là que je vais bientôt me marier. Monsieur notre Curé & la bonne mère Michelle m'ont tant sollicitée, que je consens enfin à la demande de ce Monsieur qui est Avocat; il m'a paru un fort galant homme, j'espère que je serai heureuse avec lui; il m'aime beaucoup, & moi je crois que je l'aimerai quand je serai sa femme. C'est ici que se fait la noce; & dès le lendemain nous partons pour Paris, où j'aurai le plaisir de t'embrasser. Tu seras alors racommodée avec Madame la Comtesse; ainsi rien ne troublera ma joie. Cependant je crains de demeurer dans cette grande Ville;

ſi j'allais y ceſſer d'être ſage ! ... Oh, non, jamais, jamais.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 24 Mars, 17...*

LETTRE CXLIV.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

PARBLEU ! Marquis, vous êtes un ſingulier perſonnage, avec vos ſentimens héroïques. J'ai ri de bon cœur des belles choſes que vous débitez au commencement de votre Lettre; tout cela eſt fort bien dit, mais n'eſt guères bien penſé. Où diable avez-vous pris cette biſarre différence que

vous établiſſez entre les femmes & les amis. Eh ! mon cher, apprenez de moi qu'on ne doit pas être plus fidèle aux uns qu'aux autres. Un ami n'eſt guères plus reſpectable qu'une maîtreſſe ; il nous trompe, & nous le trompons. Que ferait la vie ſans cette circulation continuelle d'agréables perfidies, de charmantes noirceurs ? On ſe prend quand on ſe convient, on ſe quitte dès qu'on ſe déplaît ; dans le ſein de l'union la plus intime on ſe trahit ſourdement, quand cela peut amuſer ou nous être utile : l'amour, l'amitié ont la même façon d'agir ; une Belle nous careſſe en ſe propoſant de nous préférer un rival ; l'ami le plus tendre ſonge de même à nous ſupplanter auprès d'une jolie femme. Voilà des vérités toutes ſimples, de ces évènemens ordinaires, qu'il eſt honteux d'ignorer. Tout cela n'empêche pas que je ne

croie à l'amitié ; elle exiſte telle qu'elle doit être parmi les hommes policés. Ainſi je n'ai garde de ne point chérir un ſentiment qui a ſes douceurs, quoiqu'on en diſe ; mais qu'on ne doit éprouver qu'à ſon aiſe. J'ai manqué Vendredi à ma parole, parce que je fus retenu dans une maiſon où j'eus beaucoup plus de plaiſir qu'à l'Opéra. Je vais vous confier l'avanture qui m'eſt arrivée. Le vieux Duc de..... veut que je ſois toujours chez lui, il me regarde, dit-il, comme un ſecond lui-même. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ſa galante moitié, a ſemblé prendre ces paroles à la lettre; elle a doucement écouté mes tendres propos, & a fini par me traiter avec autant de complaiſance que M. ſon époux : Vendredi dernier j'eus avec elle le plus charmant tête-à-tête. L'avanture n'eſt-elle pas unique? Vous voyez que je me fie à votre diſcrétion;

ainsi ne contez cette historiette à personne.

Voilà donc la belle Jeannette perdue pour la seconde fois; & vous, tout désolé, de la redemander aux échos. Je vous plaints, mon pauvre Marquis; nos preux Paladins eurent moins de peine auprès de leurs divines Infantes. Mais si vous êtes malheureux dans vos amours platonniques, vous êtes, en revanche, très-fortuné dans vos inclinations libertines. Comment est-il possible que vous refusiez d'avouer que ces dernières amours sont de beaucoup préférables à celles qui se repaissent de sentimens & de soupirs? nourriture trop légère, qui bientôt vous les exténue.

Le Comte de C***.

De Versailles, le 25 Mars, 17...

LETTRE CXLV.

*La Marquiſe de F***, à la Comteſſe de C***.*

QU'AVEZ-VOUS fait, trop cruelle amie ! Etait-ce le traitement le plus rigoureux que vous deviez mettre en uſage ? Vous cherchez, ſans doute, à garantir de nouvelles faibleſſes cette chère & malheureuſe enfant ; il fallait donc la plaindre des ſuites qu'avait eue ſa première faute, & la ramener à la vertu par la douceur. Je vous l'ai toujours dit, c'eſt par la perſuaſion qu'on ſe fait écouter, & non pas en employant la crainte. Vous penſez que ma Jeannette vous cache le nom de ſon ſuborneur ; elle ne vous a rien diſſimulé, j'en ſuis certaine ; ſa Sœur,

dans le ſein de laquelle elle dépoſe tous ſes ſecrets, vient de me confirmer tout ce qu'elle vous a dit. Eh! pourquoi voudriez-vous que cette pauvre enfant joignît l'audace au menſonge? Elle n'eſt point aguérie dans le crime: diſtinguez une femme coupable d'une ſuite de déſordres, de la jeune perſonne qui rougit & ſe déſeſpère d'une ſeule faute. Je n'entreprends point de l'excuſer, ma chère Orpheline, dont vous parlez en termes ſi mépriſans; mais vous auriez dû voir que, jeune & ſans expérience, il lui était bien difficile de réſiſter à la ſéduction; d'ailleurs, elle eſt d'un caractère à prendre aiſément toutes les impreſſions qu'on voudra lui donner; ſon âme innocente & douce, n'a point aſſez d'énergie pour s'élever au-deſſus du ſentiment d'autrui, & pour ſe faire une façon de penſer particulière: de

même qu'elle a reçu sans résistance l'empreinte des vertus, elle peut être susceptible d'être enflammée par toutes les passions. La Nature a donc le premier tort; c'est mal s'y prendre pour réformer son ouvrage, que de chercher à le détruire : lorsque dans votre jardin on veut courber quelque arbre ou un arbuste, l'habile Jardinier ploie insensiblement les branches, & ne parvient à son but qu'à force de patience. Est-il possible que vous ayez oublié un exemple qui est chaque jour sous vos yeux ? Elle m'est toujours présente cette utile leçon; & pour continuer à la mettre en pratique, je prends dès aujourd'hui la route de Paris, je vais délivrer l'infortunée Jeannette de son honteux esclavage, & je la ramènerai tout de suite dans mon Château, où j'espère, à force de bons soins & de caresses, la consoler

ſoler des mauvais traitemens qu'elle vient de recevoir, & ranimer dans ſon âme l'amour de la vertu.

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, ce 25 Mars, 17...*

LETTRE CXLVI.

*Le Comte de C***, à M. de Fontenor.*

FAUT-IL vous le répéter ſans ceſſe? Je ſuis très-fâché du parti violent qu'a pris ma mère; je prends même plus de part que je ne peux vous l'exprimer à la diſgrace de Mademoiſelle Jeannette. Je ſuis, comme vous, fort étonné d'un pareil évène-

ment, & j'avoue qu'avec toute la pénétration de mon esprit, je ne puis en imaginer la cause. Quoi, l'intraitable Comtesse s'opiniâtre à ne vous rien confier! voilà une femme bien mystérieuse & bien taciturne! Faut-il qu'un tel phénomène, qu'on voit si rarement, se renouvelle exprès pour nous faire enrager! Vos recherches, vos courses dans Paris sont donc inutiles; vous ne pouvez découvrir le Couvent qu'habite votre chère recluse. Pour moi, je n'ai aucun indice à vous donner; je ne parle point à ma mère, quoique nous vivions presque sous le même toît; je la rencontre vingt fois par jour dans les appartemens, & je la salue comme une simple connaissance. Et quand je serais son cher fils, (honneur que je n'ai jamais eu) vous sentez bien qu'elle ne m'apprendrait pas une chose qu'elle cache à tout le

monde. Ainſi votre mariage eſt encore différé. J'admire la fatalité qui en recule ſi ſouvent l'heureux jour, & ſe complaît à détruire mes projets. Le plus chéri de tous, celui qui flattait le plus mon cœur, était de vous voir bientôt l'époux de la belle Jeannette. Mon eſpérance eſt continuellement trompée lorſque je m'y attends le moins. Je m'en indigne, tout mon ſang bouillonne quand je ſonge à tant d'obſtacles...... Mais vous, amant tranquile, vous n'éprouvez ni l'impatience ni l'agitation de votre ami; vous étourdiſſez votre douleur au milieu des plaiſirs. C'eſt fort bien fait; continuez de vous livrer à tous les amuſemens que procure l'opulence. Je vous avertis que vous allez perdre à l'Opéra la réputation que vous avez acquiſe d'homme très-généreux, & dont les manières ſont on ne peut pas plus no-

bles : la jolie G*** se plaint hautement que vous ne lui avez encore donné que pour trente-mille livres de vaisselle & de diamans, depuis six mois que vous vivez avec elle. Est-ce que vous ménagez déja pour vos enfans ? Attendez donc qu'il soit prouvé que vous soyez capable d'en avoir. Passez-moi cette mauvaise plaisanterie, & profitez de mon conseil.

Le Comte de C * * *.

De Versailles, le 26 Mars, 17....



LETTRE CXLVII.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

JE les ai brisé ces indignes fers dans lesquels gémissait ma charmante Orpheline, &, dédaignant le séjour d'une Ville qui a causé toutes ses infortunes, je l'ai ramenée en triomphe dans mon heureuse retraite. Avant d'en reprendre la route, je me suis rendue chez le Vicomte de L***, menant avec moi la belle prisonnière que je venais de délivrer. Mon fils a jeté un cri de joie en nous voyant paraître l'une & l'autre. Il l'aime encore; son émotion, les transports qu'il a fait éclater, tout sert à m'en convaincre. Mais puis-je

blâmer un attachement que mon exemple autorise ? Eh ! qui ne serait comme forcé d'aimer ma chère Jeannette ? D'ailleurs, je connais la pureté des sentimens que le Marquis a pour elle ; après la victoire que j'ai remportée sur lui par mes caresses & mes instances, victoire dont je ne vous ai jamais parlé, parce que j'ai craint vos clameurs & la sévérité de vos principes, qu'ai-je à redouter de sa conduite ? Je lui ai dit de m'accompagner à Versailles, où je me promettais de vous voir en passant ; mais il m'a appris que vous vous étiez décidée à faire un petit voyage dans une de vos terres, afin de vous dérober aux sollicitations de M. de Fontenor. Ne voulant point m'arrêter à Paris, j'en suis repartie tout de suite, malgré les instances du vieux Vicomte de L***, pour me retenir quelques jours chez lui.

Ma chère Jeannette était malade : dans quelle inquiétude n'aurais-je pas été, si j'avais tardé à reprendre la route de ma paisible demeure. Cette pauvre enfant est arrivée mourante ; elle n'a fait que pleurer pendant tout le chemin, quoique j'aie fait mes efforts pour dissiper sa tristesse. Le sentiment de ses fautes & de la manière inhumaine dont vous l'avez traitée, oppresse & déchire son âme. J'espère la consoler peu-à-peu & calmer son désespoir, par les tendres égards & les attentions délicates que je ne cesserai d'avoir pour elle. Je l'ai déja vue sensible à la précaution que j'ai prise de ne la confier qu'aux soins de la bonne Goton. Cette fille est la seule qui entre dans sa chambre ; je lui ai recommandé d'en avoir soin comme de moi-même. Sous prétexte d'une maladie de langueur, qui exige du repos & de la solitude, personne

ne la verra, jufqu'à ce qu'elle ait fait fes couches, dans le plus grand fecret. Et moi, tremblante à chaque inftant fur l'état de fa fanté, je lui tiendrai fidèlement compagnie, j'effuirai fes larmes en lui repréfentant qu'elle n'était point un Ange exempt des faibleffes humaines; qu'elle a pu commettre une faute, pour s'élever enfuite au-deffus de la fragilité de fon fexe, & fe livrer avec plus d'ardeur à la pratique de toutes les vertus. Ce difcours & mes careffes opéreront l'effet que j'en attends, & je ferai moi-même confolée de la peine extrême que m'ont fait fes malheurs & fa profonde trifteffe.... Non, je n'oublîrai jamais l'état déplorable où je l'ai trouvée dans fa prifon! Je voulus goûter le plaifir de la faire paffer tout-à-coup, de l'efclavage à la liberté; j'entrai dans le Couvent, on me conduifit à fa trifte demeure..... O Dieu! elle

était étendue ſur la terre, pâle, échevelée, ſans mouvement, les yeux fermés, pouſſant des ſanglots étouffés, & répandant un torrent de larmes. En proie à la plus violente douleur, elle n'entendit point le bruit que je fis en m'approchant d'elle, & dédaigna de jeter les yeux ſur moi. C'eſt ta meilleure amie, m'écriai-je en pleurant, ne me reconnais-tu plus. Ma voix parut la rappeller à la vie; mais elle ne m'eut pas plutôt fixée, qu'au lieu de ſe livrer à la joie, comme je m'y attendais, elle pouſſa un cri douloureux, & fut ſaiſie d'un nouvel accès de déſeſpoir. — „ Ah! votre vue, me „ dit-elle, met le comble à mes in-„ fortunes; je comptais mourir ſans „ entendre vos reproches «. — Qu'il me fut difficile de porter la conſolation dans cette âme affligée! Enfin, je parvins à la tranquiliſer un peu, en lui répétant que j'allais l'amener avec

moi. Tandis qu'elle réparait le désordre de sa parure, je promenai mes regards dans le réduit obscur qu'elle habitait...... Je frémis encore quand j'y pense. Sa chambre avait l'air d'un cachot, le jour n'y pénétrait que par une lucarne; une chaîse, une petite table, un misérable grabat, un crucifix & une tête de mort, en composaient tout l'ameublement; l'humidité de l'endroit était cause que des filets d'eau, coulaient le long des murs & détrempaient la terre qui servait de parquet...... Avez-vous pu la traiter si durement! Ignorerez-vous donc toujours que c'est par la douceur qu'on corrige les passions humaines, & non par la sévérité, qui n'est propre qu'à faire naître la dissimulation & l'hypocrisie? Que de pères n'auraient point à pleurer la perte de leurs enfans, s'ils leur avaient inspiré, par de douces remontrances, par de tendres caresses,

l'amour de la Vertu; & de tous les devoirs! Combien de malheureux coupables deviendraient d'honnêtes gens, s'ils échappaient à l'horreur des supplices? Souvent une fatale circonstance entraîne l'homme vertueux dans le crime: il frémit de l'énormité de sa faute, après l'avoir commise; mais lorsqu'il se repent & qu'il aurait peut-être racheté par de bonnes actions, un moment de faiblesse, la même fatalité qui le rendit coupable, le fait tomber entre les mains de la Justice: que lui servent alors le cri de sa conscience, ses larmes, les vertus qu'il brûlait de pratiquer? Il est condamné, il périt sur un échafaud, victime de la Loi, qui ne pardonne jamais.

Les idées tristes dont je suis remplie, m'ont conduite insensiblement à l'abus dont gémit le plus l'humanité. Mais j'en reviens au sujet de ma Lettre..... ou plutôt je cours auprès

de ma chère fille, dont je suis éloignée depuis trop long-tems. Adieu, Comtesse; elle vous pardonne tous les maux que vous lui avez faits, & moi je me hâte de suivre son exemple.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 6 Avril, 17....*

LETTRE CXLVIII.

*Jeannette R***, à sa sœur Louise, épouse de M. P***, Avocat.*

Te voilà donc mariée, ma chère Sœur; & moi je suis couverte de honte & d'opprobres: tu jouïs d'un état honnête; moi je me suis rabbaissée, par ma mauvaise conduite, au rang

le plus vil & le plus abject : tu fais le bonheur d'un homme qui t'adore, que son mérite rend cher à tous ceux qui le connaissent : moi je dois renoncer à tout homme qui a des sentimens, ou le tromper d'une manière indigne; je ne puis même prétendre au dernier Artisan. Oh, que la vertu est un trésor inestimable! Sa possession fait goûter un solide bonheur; elle console des adversités de la vie, & conduit souvent au comble de la fortune & de la gloire. Ton âme pure & innocente, t'a procuré des jours tranquiles; tu as constamment pratiqué la sagesse; t'en voilà récompensée aujourd'hui. Sois heureuse, ma Sœur, tandis que le remords déchirera mon âme, & que l'infamie sera mon partage. Ah! qu'il me tarde de pouvoir me jeter dans un Cloître, & d'expier, dans les austérités de la pénitence, mes coupables faiblesses. En

vain tout ſemble me promettre un heureux avenir; les bontés de Madame la Marquiſe ne ſe ſont point démenties; elle ſera toujours pour moi une bienfaitrice tendre & compatiſſante. Si tu voyais avec quelle humanité elle me prodigue ſes ſoins, & tâche d'adoucir, par ſes careſſes, l'amertume de mes douleurs! dans la crainte qu'on ne s'apperçoive de ma groſſeſſe, elle permet que je ne ſorte point de ma chambre, & daigne paſſer des journées entières avec moi. Le Marquis eſt actuellement au Château, & ſollicite la permiſſion de me voir; elle lui eſt refuſée, ſous prétexte d'une maladie grave, qui me met hors d'état de parler à perſonne. M. de Fontenor s'eſt auſſi préſenté pluſieurs fois, & il a reçu les mêmes excuſes. Dès que je ſerai rétablie, il eſpère, dit-il, que je conſentirai à l'épouſer. Ainſi, comme rien ne tranſpirera de ma mau-

vaiſe conduite, par les précautions que prend Madame la Marquiſe, il ne tiendrait qu'à moi de jouer le rôle le plus brillant dans le monde, & de paſſer pour une honnête femme..... Mais loin de moi une pareille idée ! Il faudrait tromper M. de Fontenor, & aggraver mes fautes. Non, je n'aurai point cette audace dont on accuſe quelques perſonnes de mon ſexe; les reproches de ma conſcience me couvriraient à chaque inſtant de confuſion, & la deſtinée la plus agréable, deviendrait un ſupplice pour moi. Je dois m'occuper ſans ceſſe du mépris que je mérite. Hélas ! je ne l'ai point attiré ſur moi ſeule; une innocente créature va le partager auſſi; en lui donnant le jour, je fais tomber ſur elle, & l'infortune & l'infamie; une épithète injurieuſe avilira ſon exiſtence; tous les hommes lui feront étrangers; elle ne connaîtra ni parens,

ni famille, &, ce qui achève de me percer le cœur, elle sera privée de la douceur de nommer son père; elle ne pourra songer à moi qu'en rougissant, à moi qui ne devînt sa mère que par une faiblesse honteuse..... Ah! si quelque jour cet enfant malheureux peut être témoin de mes larmes, il ne me reprochera jamais sa naissance criminelle.... Heureuse Sœur! tu es destinée à vivre sans trouble & sans remords, & à te voir mère tendre & respectable. Pourquoi me suis-je privée d'une telle félicité!

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***; le 12 Avril, 17....*



LETTRE CXLIX.

La Comteſſe de C * *, à la Marquiſe de F* * *.*

AH ! vous me pardonnez. Vous avez, en vérité, trop d'indulgence, & beaucoup trop ; car vous faites grâce à des perſonnes qui ne vous la demandaient point, & qui croient que c'eſt vous plutôt, mon amie, qui avez beſoin d'être excuſée. Lorſque j'ai appris votre précipitation à défaire tout mon ouvrage, j'ai d'abord été tentée de rompre avec vous ; mais une connaiſſance auſſi ancienne que la nôtre, qui date, je crois, de trente ans au moins, m'a retenue, & m'a fait penſer que votre procédé annonçait une bonté exceſſive, & non peu d'atta-

chement pour moi. Cette considération a calmé ma colère, & m'a donné la force de vous pardonner. Oui, Marquise, c'est moi qui veut bien oublier ce qui vient de se passer. Ne croyez pas cependant en être tout-à-fait quitte ; je vais avoir le plaisir de vous gronder comme vous le méritez, & vous faire sentir l'inconséquence de votre conduite. Il était absolument nécessaire de laisser votre Jeannette dans la maison de Force où je l'avais mise ; elle y aurait fait ses couches sans bruit & sans scandale, au-lieu qu'en la gardant chez vous dans l'état où elle est, vous avez beau prendre des précautions, vous l'exposez à un déshonneur certain, en rendant sa faute publique, sans compter l'embarras que vous vous attirez de gaîté de cœur. Mais, me direz-vous, la pauvre petite pleurait, s'abandonnait au désespoir : voyez le grand dom-

mage ! ne fallait-il pas la féliciter d'avoir ceſſé d'être une honnête fille ? J'ai ſuivi les conſeils de la prudence & de la raiſon, qui diſent qu'on doit employer toutes ſortes de moyens pour corriger un cœur vicieux : trop de complaiſance, flatant les paſſions d'une jeune perſonne, l'encourage à ſe livrer à ſes funeſtes penchans. Eh ! que deviendraient les bonnes mœurs & les principes de morale, ſi par une utile ſévérité, on ne retenait les hommes dans le devoir ? Pourquoi voit on tant de jeunes gens libertins & mauvais ſujets ? c'eſt qu'ils ont été gâtés par leurs parens ou par leurs inſtituteurs. On ne m'accuſera pas d'avoir laiſſé corrompre le bon naturel de mon fils par une lâche condeſcendance ; j'ai uſé à ſon égard de toute la rigueur poſſible ; ſon amour pour le libertinage a réſiſté à tous mes efforts : je n'ai pas du moins de reproches à

me faire. Il vient ſouvent à ma porte; mais j'ai donné des ordres ſi précis, qu'on refuſe toujours de le laiſſer entrer : je ne prétends le voir que lorſque ſa conduite ſera régulière. Que me veut-il ? J'apprends qu'il mène la vie la plus déréglée. Il vient, ſans doute, me prier de payer ſes dettes; mais s'il entretient actuellement des femmes ſans pudeur, que ferait-il donc ſi j'avais la ſottiſe d'augmenter ſes revenus ? J'eſpère que le déſordre qu'il va bientôt mettre dans ſa fortune, lui prouvera la néceſſité d'être ſage. Alors je viendrai à ſon ſecours, & lui rendrai peut-être mon amitié. Voilà comment on doit agir; & non pas avec votre douceur ridicule & dangereuſe. Si on vous croyait, il n'y aurait que des libertins & des ſcélérats dans le monde. Pouvez-vous ignorer que, de même qu'une correction paternelle corrige les enfans &

la jeuneſſe emportée par ſes paſſions; les ſupplices épouvantent le crime, & maintiennent l'ordre dans la Société? Mais ſans traiter ici cette importante queſtion, qui n'eſt point du reſſort d'une femme, je vous dirai que votre procédé pour Jeannette, fait croire que vous approuvez ſa mauvaiſe conduite; car enfin, vous vous oppoſez à la juſte punition qui lui était infligée, vous l'amenez chez vous toute groſſe qu'elle eſt, vous la plaignez, vous la comblez de ſoins & de bienfaits: que feriez-vous de plus ſi vous lui aviez conſeillé de mépriſer la ſageſſe? Vous voyez à quoi trop de bonté nous expoſe; elle donne lieu de croire que nous avons une façon de penſer peu rigide, ou que nos propres fautes nous engagent à pardonner celles des autres. Mais vous êtes bien connue; on ne vous accuſera que de n'avoir point réfléchi aux

conſéquences de votre extrême douceur. Pour moi, qui ſuis votre ſincère amie, je ſerai la première à vous blâmer & à vous rendre juſtice.

La Comteſſe de C * * *.

De Verſailles, le 15 *Avril*, 17..

LETTRE CL.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

JE viens de paſſer quinze jours au Château de F * * * : vous vous doutez bien du motif qui m'y amenait; mais ce que vous ne ſavez pas, c'eſt que j'ai été trompé dans mes eſpérances; il ne m'a point été permis de voir ma chère Jeannette; ſa

porte eſt toujours fermée à la clef; il n'y a que ma mère & la vieille Goton qui aient le privilége de lui tenir compagnie ; une langueur continuelle & une fièvre lente, que le repos ſeul peut guérir, l'empêchent de ſortir de ſa chambre ; les tentatives que j'ai faites pour m'y introduire, ont été toutes inutiles, & n'ont ſervi qu'à me procurer un long ſermon de la part de ma mère, ſur l'obéiſſance filiale & ſur le ſacrifice généreux de ſes paſſions.....
O mon cher Comte! j'ai reſté quinze jours auprès d'elle, dans la même maiſon ; je ſais qu'elle eſt très-malade ; & je n'ai pu jouïr du bonheur de la voir un ſeul inſtant! Peignez-vous tout ce que j'ai ſouffert, & peignez-vous la douleur à laquelle je ſuis actuellement en proie.... Mais daignerez-vous me plaindre, vous qui m'avez marqué dans une de vos Lettres, que l'amitié n'était qu'une chimère, ou qu'un ſen-

timent qui n'a ni vivacité ni durée? Vous vous êtes fait, mon cher Comte, une ſingulière façon de penſer, qui marque en vous peu de connaiſſance de la ſaine morale, & beaucoup plus d'eſprit que de ſenſibilité. D'après le tableau naïf que vous m'avez tracé de votre cœur, je vous avoue qu'il eſt imprudent de vous confier ſes peines, & de vous admettre dans le ſein d'une famille honnête : vous ne vous feriez aucun ſcrupule de trahir l'ami le plus intime, & de manquer aux devoirs les plus ſaints. Qu'eſt-ce qui peut vous paraître ſacré dans la Société? Combien de ſecrets n'avez vous pas révélés ſans ſcrupule? combien de perſonnes vertueuſes ne vous êtes vous pas fait un jeu de ſéduire; & combien de chaſtes épouſes n'avez-vous pas cherché à rendre criminelles, exprès pour avoir le plaiſir de publier la honte du mari? Je vous fuirais, Monſieur le

Comte,

Comte, ſi je ne vous croyais honnête homme, malgré tous vos vices; mais vous joignez à cette précieuſe qualité les défauts d'un petit-maître inconſéquent & frivole; union vraiment biſarre, & qu'on remarque preſque toujours dans l'homme du monde. Songez que le premier de vos titres a ſeul mérité ma confiance, & ne me faites jamais repentir d'avoir apperçu en vous ce que des yeux clair-voyans auraient eu peut-être de la peine à découvrir. Adieu, mon cher Comte; je vous aurais fait grace de ma morale, ſi j'avais été de meilleure humeur: le ton de ma Lettre eſt conforme à la triſteſſe de mon âme...... Celle que j'aime plus que ma vie eſt bien mal; on me prive de ſa préſence; & je pourrais n'être pas accablé d'inquiétudes & de douleur!

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 26 Avril, 17...

LETTRE CLI.

*La Marquiſe de F * * *, à la Comteſſe de C * * *.*

JE vous l'avoûrai, ma chère Comteſſe, vos Lettres & vos procédés me ſurprennent de plus-en-plus; j'y cherche en vain cette douceur & cette humanité que la Religion devrait vous inſpirer. Quoi! vous affectez une dévotion extrême; vous courez avec empreſſement entendre les meilleurs Prédicateurs; vous vous occupez à chaque inſtant des vérités ſaintes, qui vous rappellent ſans ceſſe que la charité & le pardon des injures ſont les premières des vertus: & vous vous montrez toujours ſévère & inflexible pour les fautes de votre Pro-

chain! vous êtes même dure & barbare envers votre fils unique! Ah! permettez-moi de vous le dire, si vous étiez bien persuadée de ces vérités terribles & consolantes tout à la fois, vous auriez plus d'indulgence pour les faiblesses trop ordinaires à la nature humaine. Le mépris que vous inspirent ceux qui s'écartent d'une sagesse austère, ne proviendrait-il pas d'un orgueil trop exalté, qui s'applaudit avec excès d'une vie sans reproche? Faites-y réflexion, Comtesse, vous & vos pareilles. Pour moi qui pratique tout simplement les devoirs de ma Religion, & qui suis loin de m'en prévaloir pour tourmenter le malheureux pécheur, qu'on doit plaindre & chercher à ramener doucement dans le bon chemin, je me suis fait un vrai plaisir d'excuser l'infortunée Jeannette, & de la combler de nouveaux bienfaits; non que

j'approuve les fautes qu'elle a commises, mais parce que je veux la consoler du regret de s'en être rendue coupable, & l'empêcher de devenir tout-à-fait criminelle par désespoir. Telle est la conduite que vous devriez tenir à l'égard de votre fils. Je vous conjure de reprendre pour lui des entrailles de mère, ou si c'est exiger de vous un trop grand effort, je vous prie d'avoir seulement pour lui cette pitié qu'on ne refuse pas même aux personnes qui nous sont inconnues. Devez-vous lui faire un crime de se livrer à ses passions? Il faudrait être au-dessus de la nature humaine, pour vivre d'une manière irréprochable. Ressentez en vous-même la plus vive douleur de ses égaremens; à la bonne-heure; mais n'annoncez la peine qu'ils vous causent, que par de tendres reproches & de nouvelles marques d'amitié;

mettez-le dans le cas de s'accuser d'ingratitude, en menant une conduite si peu digne des bontés de la meilleure des mères. Par ce moyen vous le ramènerez insensiblement à connaître le prix des bonnes mœurs. Hélas! qu'avez-vous fait pour le préserver du danger des mauvais exemples & de la séduction de ses sens? Vous avez toujours mis en usage une sévérité rebutante, une rigueur implacable; vous avez caché votre tendresse, au lieu de la faire éclater. Actuellement même, quand il voudrait revenir vers vous, quand le remord de ses fautes passées l'engage peut-être à se rapprocher de vous & à mériter votre amour avec votre estime, vous le repoussez durement, vous le fuyez comme s'il était un ennemi odieux, tandis qu'il est l'objet qui doit vous être le plus cher; en un mot, c'est votre fils. Eh! que

prétendez-vous en agiſſant de la ſorte ? Craignez de le réduire au déſeſpoir, de cauſer ſa ruine totale, & de le voir donner dans les derniers excès du libertinage. Il a, dites-vous, contracté des dettes qu'il cherche à vous faire acquitter ! Eh bien, ſatisfaites ſes créanciers, & ſaiſiſſez cette occaſion pour lui repréſenter doucement ſes torts. J'eſpère, ma chère Comteſſe, que vous aurez quelques égards pour les prières d'une véritable amie, & qu'en pardonnant à votre fils, vous aſſurerez ſon bonheur & le vôtre, & me procurerez la plus vive ſatisfaction que je puiſſe reſſentir.

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, le 27 Avril, 17...*



LETTRE CLII.

*La même, au Comte de C***.*

N'EST-IL pas vrai, Monſieur le Comte, que la vie agréable que vous menez, vous ennuie quelquefois? On ne peut pas toujours être auprès de ſes Maîtreſſes, ni employer les nuits à des ſoupers charmans, ou bien à des parties de jeu ruineuſes. L'âme, après s'être laiſſée emporter au tourbillon des plaiſirs, tombe dans la langueur & dans la triſteſſe; elle s'accoutume aux agitations qu'elle éprouve; il faut des ſecouſſes violentes pour la tirer de ſon abattement. Eh bien, je viens vous ren-

dre à des amusemens plus tranquilles, & qui, par conséquent, peuvent être plus continus. Renoncez à ces Fêtes multipliées & bruiantes, à ces prodigalités nombreuses qui épuisent votre bourse, & vous font dépenser dans un an le revenu de dix années ; cessez de croire qu'on peut manquer de foi envers ses créanciers ; sentez enfin le danger d'aimer des femmes intéressées, qui ne vous payent jamais de retour, dont toutes les caresses sont feintes, & qui ne songent qu'aux moyens de vous ruiner promptement ; en un mot, connaissez tout le prix d'une conduite régulière ; & vous serez alors vraiment heureux. Soyez sûr, mon cher Comte, que les plaisirs d'une vie honnête sont beaucoup plus délicieux que ceux qu'on goûte dans le sein du libertinage. Une épouse belle & ver-

tueuſe, s'applique ſans ceſſe à faire votre bonheur; vous avez la douceur de devenir père, & de recevoir les innocentes careſſes de vos enfans; ſans troubles & ſans remords, au milieu de votre famille, vous éprouvez la ſatisfaction d'être content de vous-même, & de jouïr de l'eſtime générale. Vous obtiendrez aiſément une telle félicité, ſi vous êtes docile à mes conſeils. Préſentez-vous chez Madame votre mère; elle n'a plus aucune raiſon pour ſe faire céler; je penſe qu'elle ſera charmée de vous revoir; convenez de vos torts; demandez-lui pardon du paſſé; priez-la d'acquitter vos dettes, & vous la trouverez diſpoſée à tout faire pour un fils ſoumis & repentant. Vous eſſuirez peut-être une petite mercuriale; mais ce léger déſagrément ſera bientôt effacé par la félicité qui doit le ſuivre. Qu'il me

ſera doux, mon cher Comte, d'y avoir contribué, & de pouvoir me dire que j'ai rendu un fils à ſa mère!

La Marquiſe de F * * *.

*Du Château de F * * *, le 29 Avril, 17. ..*

LETTRE CLIII.

*La Comteſſe de C * * *, à la Marquiſe de F * * *.*

CE n'eſt donc point aſſez que de contrarier mes ſentimens, & de vous être oppoſée à la juſte punition que je voulais infliger à votre Orpheline; vous prétendez encore me contraindre de pardonner à mon fils, c'eſt-à-dire,

à un libertin décidé, que j'ai toujours traité avec une rigueur extrême, parce qu'il a toujours montré le plus mauvais naturel. Ecoutez, mon amie, je vous laiſſe agir chez vous comme bon vous ſemble; permettez-moi donc de me conduire à ma fantaiſie. Me préſerve le ciel de ſuivre votre exemple, & d'adopter jamais vos pernicieuſes maximes! Il faut de la ſévérité pour réprimer les déſordres de la jeuneſſe; trop de complaiſance flatte ſes paſſions criminelles, & l'encourage à donner dans les plus grands excès. Perſuadée de la ſageſſe de ces principes, je veux encore éloigner mon fils de chez moi, afin d'obſerver toutes ſes actions, & d'être bien ſûre de ſon changement de conduite, lorſqu'il viendra me dire qu'il eſt tout-à-fait corrigé. Par ce moyen je ne riſque point d'être trompée, & j'aurai quelque jour la conſolation de le voir tel

que je le desire. Au-lieu que vous, ma chère Marquise, avec toute votre bonté, vous ne ferez que des cœurs vicieux, & vous serez aussi coupable que ceux dont vous occasionnerez les fautes. Je suis fâchée que vous me forciez à vous écrire des vérités aussi dures. Mais je n'en suis pas moins votre sincère amie.

La Comtesse de C * * *.

De Versailles, le 12 Mai, 17....



LETTRE CLIV.

Le Comte de C * * *, à la Marquise de F* * * *.*

MADAME,

On ne peut être plus sensible que je le suis à toutes vos bontés; daignez en recevoir mes remercimens, & soyez persuadée que ma reconnaissance doit durer autant que ma vie. Vous avez cru qu'il était possible de me raccommoder avec ma mère; le traité de paix que vous projettiez, vous a paru très avantageux pour moi, & votre zèle n'a rien négligé pour le faire réussir. Malheureusement le succès n'a point répondu à vos généreux efforts : vous allez voir, Madame, si

la faute peut m'en être imputée. Frappé des vérités que vous m'avez écrites, m'avouant que je m'ennuiais en effet dans le ſein des plaiſirs, & deſirant d'une manière confuſe de rendre ma conduite plus régulière, j'ai voulu ſavoir ſi ma deſtinée m'appellait à mener la vie d'un Caton, après avoir joui de celle d'Epicure. Afin de m'éclaircir tout de ſuite du rôle que j'allais jouer déſormais, je me ſuis préſenté à la porte de Madame la Comteſſe de C***, ainſi que vous me l'avez conſeillé; jugez de ma ſurpriſe en apprenant encore que le Suiſſe avait des ordres poſitifs de me refuſer l'entrée. Je ne me ſuis pourtant pas rebuté, j'ai penſé que ma conſtance leverait tous les obſtacles; & comme je m'étais promis de vous mander le réſultat de mes courſes & de vos bons offices, il m'a fallu me priver juſqu'à préſent de l'honneur de vous écrire.

Enfin, lorſque je m'y attendais le moins, &, qu'à vous dire la vérité, je faiſais une dernière tentative, le Suiſſe m'a dit gracieuſement ce matin, que je pouvais monter, que ma mère était viſible. Enchanté de cette permiſſion ſi long-tems attendue, & qui me paraiſſait de bon augure, je me ſuis empreſſé d'en profiter. Mais que la réception de Madame la Comteſſe a bien vîte modéré ma joie! Sans prendre garde à l'air timide & décontenancé que j'avais, ſans trop ſavoir pourquoi, elle m'a lancé des regards furieux; &, fronçant les ſourcils, elle m'a demandé, du ton le plus bruſque, ce que je lui voulais. — » Je » viens vous prier, Madame, lui ai-je » répondu, d'oublier mes égaremens; » j'ai formé le projet de me compor- » ter, par la ſuite, en homme raiſon- » nable; vous trouverez en moi un » fils ſage & reſpectueux. Mais j'ai

» contracté quelques dettes; je vous
» supplie, ma très-chère mère, de
» vouloir bien les acquitter. — Je con-
» çois votre ruse, s'est-elle écriée alors;
» vous vous êtes imaginé que j'aurais
» la simplicité de vous croire & de
» payer vos dettes, afin de vous met-
» tre à même d'en faire de nouvelles.
» Mais je ne serai point votre duppe;
» retirez-vous, & ne paraissez devant
» moi que lorsque vous aurez satisfait
» tous vos créanciers «. — Il m'a fallu sortir; j'ai regagné mon carrosse les yeux baissés, l'air confus; mais riant en moi-même de la bisarre démarche que je venais de faire.

Vous voyez, Madame, que ma visite n'a pas été bien longue, & que ma mère est laconique dans ses complimens. Je me suis soumis à tout ce que vous avez exigé, peut-être même serais-je devenu un modèle de sagesse; ma destinée en ordonne autrement. Il

ne me reste qu'à prendre mon parti, & qu'à vous remercier du rôle édifiant que vous vouliez me faire jouer dans le monde.

Je suis avec respect, &c.

Le Comte de C***.

De Versailles, le 27 Mai, 17..

LETTRE CLV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

LA santé de Jeannette se rétablit de jour en jour. Cette agréable nouvelle, que ma mère me mande à l'instant, dissipe la mélancolie dans laquelle j'étais plongé. L'humeur noire qui me dominait, paraissait si visible-

ment, malgré tous mes efforts pour la cacher, que Julie m'en a souvent raillé avec son enjoûment ordinaire. Si elle en avait su la cause, à quels reproches n'aurais-je pas eu lieu de m'attendre! Car enfin, je ne puis douter qu'elle m'aime, & que la connaissance de mes vrais sentimens ne la pénétrât de douleur. Elle croit qu'elle est la seule qui m'ait rendu sensible; tandis qu'une autre posséde toute ma tendresse, & que je ne l'ai choisie que pour me distraîre des chagrins qu'éprouve quelquefois un tendre amant......Cependant, l'avoûrai-je? je sens qu'elle m'est beaucoup plus chère que dans les premiers jours de notre liaison. Est-ce que j'aime Jeannette avec moins d'ardeur? Non, mon amour est toujours aussi vif, aussi sincère. S'il fallait absolument perdre l'une ou l'autre, il n'y a pas de doute que je ne préférâsse d'être privé de

Julie. Mais tant que je pourrai les conſerver toutes deux, elles ſeront néceſſaires à ma félicité.... Quelle eſt donc cette biſarrerie du cœur humain, de ſoupirer, de brûler pour une perſonne charmante, & d'être en même-tems entraîné vers une autre Beauté qui nous fait moins d'impreſſion? La ſituation où je me trouve, n'a rien d'extraordinaîre, elle eſt l'effet naturel des différentes paſſions qui nous agitent : elle excite pourtant en moi le remords. Je ne peux me diſſimuler que je paraîs coupable d'inconſtance envers celle qui m'eſt plus chère que la vie; &, tout en m'accablant de reproches, j'achève de me rendre criminel. Adorable Jeannette, raviſſante créature! loin de mériter d'attendrir ton cœur, je ſuis indigne de t'aimer..... Ah! pardonne une faibleſſe involontaire, qui ne doit être que trop commune aux jeunes gens; tu

en es bien vengée par la peine qu'elle me cause. D'ailleurs, les charmes de cette Julie sont si peu comparables à toutes tes perfections, qu'elle ne doit te causer aucun ombrage. . . . . . . O mon cher Comte ! pourquoi me l'avez-vous fait connaître ? . . . . . Mais puisque je l'aime sans être parjure à mes premiers sermens, je veux continuer de la voir & me consoler auprès d'elle d'une absence qui me désespère. Je crois qu'il est à propos de lui faire de nouveaux présens ; je me suis apperçu qu'elle serait charmée d'avoir de belles girandoles : j'irai retrouver l'usurier que vous m'avez indiqué ; j'en serai quitte pour payer cent pour cent d'intérêt, vu qu'il faut qu'il attende que je sois majeur, & ce n'est pas trop cher, selon ce que j'ai entendu dire. . . . . . Mais je crains que tant de dépenses ne soient sues de ma mère, & qu'elle n'en conçoive une juste indi-

gnation ; ma mauvaiſe conduite la pénétrerait de chagrin, & ſes reproches me couvriraient de honte, en même-tems qu'ils rempliraient mon cœur d'amertume.... O ciel! j'offenſe la meilleure des mères; elle ſe flatte que je l'aime trop pour avoir jamais à rougir devant elle : & j'abuſe de ſa confiance! Comment oſerai-je ſoutenir ſes regards! Ah! ſes bontés, qui m'enchantaient autrefois, me rappelleront mon ingratitude & tous mes torts; je fuirai ſes careſſes, dont je ſerai forcé de m'avouer indigne...... Mon unique conſolation eſt de me dire qu'elle ignorera peut-être toujours combien je m'écarterai de ſes judicieux avis, combien je mériterai peu ſon eſtime & ſa tendreſſe...... Si je vous voyais plus ſouvent, mon cher Comte, vous diſſiperiez peut-être une partie de mes allarmes, qui

vont vous paraître bien pusillanimes & bien ridicules.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 11 *Juin*, 17....

LETTRE CLVI.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

Oui, mon pauvre Marquis, vos préjugés sont tout-à-fait étonnans, & vous auriez grand besoin que je vous répétâsse sans cesse mes leçons. Faut-il toujours vous le redire ? les femmes sont faites pour plaîre & pour être trompées, & doivent, ainsi que nous, se piquer d'inconstance. Rien de plus ennuieux que la Société, si

les amans étaient d'une fidélité à l'épreuve; on verrait régner des plaisirs monotones, qui deviendraient bientôt insipides; au-lieu que le changement de maîtresses, les soins qu'on se donne pour s'en procurer de nouvelles, le manège, les agaceries des coquettes, le dépit des jaloux, la joie d'avoir mis à fin une galante avanture, tout cela fait régner dans le monde un désordre charmant, une aimable vivacité, d'où résulte le comble du bonheur. Quoi! parce que vous soupirez langoureusement pour une Belle qui se pique d'afficher la sagesse, vous vous reprochez de tendres écarts, dont personne ne s'est encore avisé de se faire le moindre scrupule! Eh, mon cher, c'est dans les circonstances où vous êtes, qu'il est le plus nécessaire de varier ses plaisirs! Conservez votre enfance, puisqu'il vous est encore impossible

de la quitter, mais cherchez à vous dissiper, par une inclination moins sérieuse & plus agréable.

Je vous ferai sur-tout la guerre au sujet de la crainte que vous avez d'être blâmé de Madame votre mère: pouvez-vous croire que votre conduite lui soit encore soumise, & ne savez-vous pas qu'il est un âge où l'on brave l'autorité des parens? Lorsque vous étiez confiné dans le gothique Château de vos ancêtres, & que vous étiez imbu des vertus rustiques de la campagne, je conçois que vous ayez pu ignorer le plus précieux privilége de tout être né libre; mais, qu'introduit par moi dans le monde, & guidé par mes leçons, vous teniez encore à des erreurs aussi puériles, c'est ce qui m'étonne & me confond. Je crains bien, Marquis, de ne faire de vous qu'un très-mauvais élève. Cependant, mes bontés feront toujours

jours les mêmes; je m'efforcerai de vous ôter le bandeau du préjugé, quoique vous sembliez vouloir le laiſſer ſur vos yeux. Pour continuer à vous parler en ſage Mentor, ou en homme inſtruit des vérités que le Vulgaîre ignore, je vous dirai qu'il ne tient qu'à vous d'être juſqu'à ſoixante ans l'humble eſclave de votre famille : les parens renoncent le plus tard qu'ils peuvent à la tyrannie qu'ils exercent ſur nous dans notre enfance. Lorſque nous tremblons ſous la férule, ils exigent de nous une extrême docilité & une obéiſſance ſans bornes; ils oſent prétendre le même empire quand nous ſommes des hommes faits, & ils nous recommandent encore une pureté de mœurs, qui eſt preſque impoſſible dans l'âge des paſſions. Je vous le demande, Marquis, n'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice? Vous croyez peut-être qu'eux-

mêmes ont donné l'exemple de cette ſageſſe qu'ils veulent abſolument trouver en nous. Détrompez-vous, mon ami, la plupart d'entr'eux ont aimé le plaiſir quand ils étaient jeunes; s'ils revenaient à notre âge, ils ſe livreraient de nouveau aux agréables folies qu'ils nous reprochent avec tant de ſévérité. N'eſt il donc pas viſible que l'envie ſeule les fait déclâmer contre nos amuſemens, & qu'ils enragent d'en être privés pour toujours? Ils reſſemblent à ces groſſiers Epicuriens qui, en ſortant d'un magnifique banquet, s'aviſeraient de vouloir empêcher de manger des gens remplis d'appétit. Ce que je dis ici n'eſt pas pour vous faire entendre que la conduite de Madame votre mère ait jamais été ſuſpecte; j'avoue que la médiſance a reſpecté ſa vertu. Mais combien de pères & de mères eurent tous les vices qu'ils condamnent dans

leurs enfans ? Je ſuis donc en droit de conclure qu'ils ont le plus grand tort de chercher à nous rendre meilleurs qu'eux-mêmes, & de vouloir vaincre les forces de la Nature. Il eſt clair auſſi que nous ne leur devons point une entière obéïſſance, puiſqu'ils exigent des choſes impoſſibles, & que c'eſt ſouvent leur faute ſi nous donnons dans les plus grands déſordres. Du moins ma mère m'a-t elle contraint à me livrer à la fougue de mes paſſions, pour m'étourdir ſur les chagrins que m'ont cauſé ſes rigueurs & ſes mauvais procédés. J'aurais peut-être été moins libertin & moins heureux ſans elle ; peu s'en eſt fallu même ces jours paſſés que je n'aie embraſſé une triſte réforme ; mais elle a réſiſté aux ſollicitations de Madame votre mère, une viſite que je lui ai faite n'a pu la toucher, elle m'a de nouveau banni de ſa préſen-

ce : j'en rends grace à mon destin, je continûrai à mener une vie délicieuse. Que je suis fortuné! la joie & le plaisir m'environnent sans cesse. L'âme remplie d'idées toujours riantes, je me déclare l'amant le plus idolâtre de toutes les femmes; celles qui sont douces & complaisantes obtiennent sur-tout mon tendre hommage. Entendez-vous, Marquis? je préfère les Beautés faciles & humaines :. mettez-vous bien dans l'esprit que les scrupuleuses & les bégueules ne sont bonnes qu'à faire éprouver une froide admiration, & à faire périr d'ennui leurs respectueux adorateurs. Afin d'abréger le long cérémonial de la tendresse, & d'éviter cette résistance simulée qu'employent par politique nos honnêtes femmes, & qui les impatiente tout autant que nous, je m'adresse à ces Nimphes séduisantes & sensibles, qui vous ai-

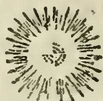
ment d'autant plus que vous les payez davantage. Leurs careſſes & leur amour, diſent de graves Philoſophes, ne ſont que grimaces & qu'apparences menſongères.... Eh ! que m'importe à moi, pourvu que je ſois trompé ſans m'en appercevoir ? tout n'eſt-il pas illuſion & chimère dans le monde ? Les objets nous charment ou nous déplaiſent, nous réjouïſſent ou nous affligent, ſelon l'idée que nous nous en formons. Ainſi, mon cher ami, moquez-vous des ſermons d'une mère trop rigide, comme je me ſuis toujours ri des rigueurs de la mienne; n'ayez plus le biſarre ſcrupule de n'oſer joindre une inclination paſſagère à un amour véritable; & dans le choix d'une maîtreſſe, accordez la préférence à celle qui doit vous conduire plus promptement au plaiſir, unique but au-

quel aſpirent tous les amans, quoi qu'ils en diſent.

Cette Lettre eſt d'une longueur énorme ; elle aurait été plus courte, ſans une légère indiſpoſition qui me force à reſter aujourd'hui chez moi : j'en profite pour vous écrire toutes les idées que m'a fait naître votre dernière miſſive. Adieu, mon cher Marquis ; car il faut que je finiſſe.

Le Comte de C * * *.

De Verſailles, le 19 *Juin*, 17..



LETTRE CLVII.

*Madame P * * *, à Jeannette R * * *, sa sœur.*

Me voilà donc à Paris ! loin d'en éprouver du plaisir, je voudrais bien encore être dans mon village. Mais l'état de mon mari l'oblige à ne passer tous les ans que quelques mois à la campagne. Il faudra me résoudre à demeurer ici ; je ne suis plus libre actuellement de mes volontés, je dois sacrifier mes goûts & tout ce qui m'est cher. Qu'il m'en coûte d'être privé de la bonne mère Michelle, & de ne plus habiter une simple chaumière ! Que je regrette la vie tranquile que je menais en soignant mes brebis & mes genisses !

Aussi je ne desirais point de devenir une grande Dame; non, j'aurais été satisfaite en me voyant la femme d'un honnête Laboureur. Cela ne veut point dire que mon mari me soit indifférent; il est de mon devoir de l'aimer; je sens qu'il me sera facile de me soumettre à l'obligation que l'on m'impose: M. P*** est si doux, si rempli de prévenances! Que ne pouvez-vous être témoin, ma chère Sœur, des attentions qu'il a pour moi! Il m'apprend à me présenter dans le monde, me donne des leçons d'ortographe, & corrige les fautes que je faits contre la langue. Ainsi ne soyez pas surprise, ma Sœur, si, par la suite vous trouvez mes Lettres un peu meilleures. Avant de quitter le Village de S***, je devais avoir déja fait quelques progrès; car M. le Curé, frère de mon mari, avait la bonté de

cultiver ce qu'il appellait mes heureuses dispositions. M. P *** ne néglige rien pour achever de m'instruire ; ce n'est point par vanité qu'il veut me rendre digne de ce que je suis actuellement ; plus il me connaît, dit-il, & plus il se persuade qu'on ne saurait blâmer son choix ; les leçons qu'il me donne n'ont d'autre motif que mon propre avantage, & que l'envie qu'il a de m'attirer une entière considération.

Vous voyez combien je serais heureuse, si je n'étais à chaque instant affligée par le souvenir de votre situation. O ma sœur ! continuez de vous repentir & d'intéresser Madame la Marquise ; vous goûterez encore le bonheur, en revenant à la vertu.

La satisfaction que j'éprouverais, est aussi troublée par l'ennui d'habiter ce superbe Paris, dont ceux qui ne

l'ont jamais vu, publient tant de merveilles. Bon Dieu! quel bruit, quel vacarme dans les rues: des carrosses, des voitures qui menacent d'écraser les passans, ou qui les couvrent de boue; une foule perpétuelle qui s'agite & se pousse. Voilà les objets qui se présentent journellement aux yeux. Je croyais d'abord que quelque fête extraordinaire attirait tant de monde, & je ne puis concevoir comment dans un tel cahos il n'y a pas chaque jour plusieurs personnes d'estropiées ou de tuées. M. P*** m'a mené dans ces endroits où l'on rit & l'on pleure, en voyant des choses qui ne sont pas vraies; j'aime mieux jouïr du spectacle de la campagne, & d'un soleil levant: mon mari dit que j'ai raison; & cela me fait beaucoup de plaisir. Mais quand je m'amuserais ici, je n'y saurais demeurer sans inquiétudes; je

me repréſente toujours combien les hommes y ſont méchans, & combien il eſt rare d'y trouver des femmes ſages; je frémis quand je ſonge au nombre des jeunes perſonnes qui s'y ſont perverties, & quand je me rappelle ſur-tout ta déplorable hiſtoire. On employe tant de moyens de ſéduction, le ſéjour de cette Ville eſt ſi funeſte à la vertu, que je tremble quelquefois pour moi-même...... O mon Dieu! daignez préſerver ma jeuneſſe & mon innocence; vous connaiſſez la pureté de mon âme, faites-moi mourir, ſi je dois être capable d'oublier mon devoir. C'eſt à toi, ma chère Sœur, que j'aurai obligation des précautions que je vais prendre pour veiller ſur ma conduite; ton exemple m'effraye, & j'aime mieux me rendre eſtimable en imitant la ſageſſe dont tu donnas autrefois tant de preu-

ves, qu'en pleurant, comme toi, mes fautes & mes égaremens.

LOUISE R*** P***.

De Paris, ce 24 Juin, 17..

LETTRE CLVIII.

*Jeannette R***, à Madame P***, sa sœur.*

DEPUIS quinze jours ton infortunée sœur est devenue mère, après avoir souffert des douleurs horribles. Je ne croyais point accoucher encore, puisque je n'étais grosse que de sept mois. Hélas! pourquoi ne suis-je pas morte au milieu des maux cruels que je viens d'éprouver, & qui n'étaient

point adoucis par la consolation d'être mère ? Le ciel prolonge, sans doute, ma vie, afin qu'une longue pénitence expie davantage mes criminelles faiblesses. Si tels sont ses décrets, je m'y résigne avec la plus entière soumission. Puisse l'innocente créature que j'ai mise au monde, être plus heureuse que moi ! C'est d'une fille que je suis accouchée, & je sens qu'elle me sera chère, quoique sa naissance atteste mon déshonneur...... Mais cette enfant qui aura quelque jour tant de reproches à me faire, ne m'accusera du moins jamais de lui refuser ma tendresse. Eh ! comment serais-je assez barbare pour la haïr ? Est-elle cause de la corruption de mon cœur ? Hélas ! l'infortunée n'aura que moi pour l'aimer ; elle doit trouver en moi seule tous les sentimens qui animent des parens estimables, puisque je lui tiendrai lieu de famille. Oserai-je lui

faire l'aveu de ma honteuſe faibleſſe ? Je rougirais trop en me déclarant ſa mère ; je paraîtrai ſeulement une généreuſe & tendre amie. Par les précautions que l'on a priſes, elle ne connaîtra jamais les vrais motifs que j'aurai de la chérir ; Madame la Marquiſe avait retenu ſecrètement une nourrice, éloignée du Château, d'environ dix lieues ; le lendemain de mes couches, la bonne Goton, cachant ſoigneuſement l'enfant, a monté dans la calèche de mon illuſtre bienfaitrice, & s'eſt rendue en diligence auprès de cette femme, à qui elle a dit de ne ſe montrer au Château, que lorſqu'on lui retirerait le nourriçon, dont la Mère venait de mourir, & auquel Madame la Marquiſe ferait toujours du bien, mais ſans que perſonne le ſache, attendu qu'elle ſe plaiſait à cacher ſes bonnes-œuvres. Comme l'humanité de Madame de F * * * eſt connue dans

tout le pays, la Payſanne n'a rien trouvé d'extraordinaîre dans le diſcours de Mademoiſelle Goton; elle a promis de ſe conformer à tout ce qui lui était preſcrit, & de ſe contenter d'écrire, quand elle aurait quelque choſe à faire ſavoir au ſujet de l'enfant. Ainſi l'on ignorera toujours ma malheureuſe avanture; ma fille elle-même n'en ſera point inſtruite. Que de graces j'ai à rendre à ma généreuſe protectrice! Mon ſort eſt encore adouci par l'amitié d'une Sœur compatiſſante, qui, loin de ſe refroidir à mon égard, ou de me mépriſer, me plaint & me conſole.

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le* 17 *Juillet*, 17..



LETTRE CLIX.

La même, à la même.

Quelle trifte nouvelle viens-je d'apprendre!... un torrent de larmes inonde mon papier..... O ciel! ma fille eft morte: cette innocente créature n'a vécu que feize jours.... Mais dois-je être fi fenfible à fa perte? Qu'aurait-elle éprouvé dans la carrière de la vie? des peines, des adverfités, des fouffrances en tout genre. Loin de nous affliger de la mort des perfonnes qui nous font chères, nous devons, au contraîre, nous en réjouïr, puifqu'elles ceffent alors d'être expofées aux inquiétudes, aux embarras & aux maladies, qui font tellement le partage de l'efpèce humaine, qu'on peut dire

qu'elle n'exiſte que pour être infortunée. Le comble du bonheur eſt donc de voir périr ſon être, pourvu qu'une âme pure, une conſcience tranquile nous faſſent enviſager ſans crainte les approches de notre dernier moment. Ces triſtes vérités calment un peu ma douleur, & me font preſque remercier le ciel, d'avoir fait deſcendre ma fille au tombeau, même avant qu'elle ait connu le malheur de vivre. Ma ſituation eſt ſemblable, en quelque ſorte, à celle de ces époux plongés dans l'indigence, qui ſont réduits à deſirer de n'avoir point d'enfans, & qui, ſe conſolants d'être ſeuls en bute à l'extrême misère, voient, ſans répandre une larme, mourir les fruits de leurs déplorables amours........ Cependant mon cœur eſt oppreſſé par la triſteſſe; victorieuſe de tous les raiſonnemens, la Nature me fait en-

tendre ſa voix, & je pleure un enfant dont j'avais à rougir d'être la mère.

JEANNETTE R***.

Ce 18 Août.

LETTRE CLX.

La même, à la même.

QUE dois-je faire ? accepterai-je la brillante fortune qui ſe préſente, ou bien paſſerai-je le reſte de mes jours dans la honte & dans les larmes ? Je ſerais bientôt décidée ſur mon choix, ſi ma bienfaitrice ne voulait m'engager à préférer le parti qui peut, en apparence, me rendre très-heureuſe. Ainſi, je me vois dans l'alternative

cruelle, ou de me préparer de nouveaux remords, ou de me couvrir d'une nouvelle infamie, ou de déplaîre à celle que je regarde comme ma mère, en allant m'enſevelir dans un Cloître.... Daigne m'éclairer par tes ſages avis, ma chère Sœur, toi, dont le trouble des ſens n'a jamais ſéduit la raiſon; dois-je épouſer M. de Fontenor; ne ſuis je pas indigne de l'honneur qu'il ſonge à me faire? Il eſt actuellement dans ſon Château, ſitué à deux lieues d'ici; voyant qu'il ne pouvait réuſſir à me voir, malgré ſes vives inſtances, il a pris le parti de m'écrire. Je t'envoie, ma Sœur, la Lettre que je viens d'en recevoir; elle m'a couvert de confuſion, par les louanges qu'elle contient de ma vertu, & que je ſuis ſi loin de mériter (*). Madame la Marquiſe,

(*) Nous n'avons pu recouvrer cette Lettre.

qu'il a persuadée de la sincérité de ses sentimens, veut que je lui fasse l'aveu de ma honteuse faiblesse, & des suites qu'elle a eue, & que je l'épouse, s'il m'aime encore après cette fatale confidence; mais elle croit que je dois taire le nom de mon suborneur, étant inutile de le déshonorer en m'avouant coupable. Je ne sais si j'aurai la force d'avouer à un homme qui m'adore, combien je suis digne de mépris. Il va me fuir avec horreur, & toute mon infamie lui sera connue. Puis-je me résoudre à la rendre publique? Eclaire-moi, ma Sœur, par tes judicieux avis, & sois sûre que je m'empresserai à les suivre. Je te prie d'apprendre à M. P*** ma malheureuse histoire, & de lui dire que j'implore les conseils de sa prudence & de sa sagesse : puisque je me suis couverte d'opprobre, il est juste que je rougisse à l'aspect des personnes qui me sont

les plus chères..... Mais M. de Fontenor doit-il être instruit de cet odieux secret?.... Faudra-t-il que je lui fasse l'aveu le plus humiliant?.... N'est-il pas vrai que quand une jeune personne a eu le malheur d'oublier un seul instant la vertu, elle doit cacher sa honte au fond d'un Cloître, & qu'elle est indigne de porter le titre sacré d'épouse & de mère?

JEANNETTE R***.

Ce 19 *Août*, 17..



LETTRE CLXI.

*La Marquiſe de F***, à la Comteſſe de C***.*

MES inquiétudes & mes embarras ſont finis; ma chère Jeannette eſt heureuſement accouchée au bout de ſept mois. J'avais pris des meſures pour que ſon enfant fût nourri ſans que l'on en connût jamais la mère; il vient de mourir; tout ce qui me conſole, c'eſt que l'aimable Orpheline eſt entièrement rétablie, & que la joie ſemble renaître en elle, en même tems que la ſanté. Ses larmes ont aſſez expié ſa faute involontaire : elle peut s'en occuper moins douloureuſement, & croire que le Ciel la lui pardonne. Je ſuis enchantée d'avoir porté le calme

& la consolation dans un cœur livré au désespoir. Ah ! je suis bien récompensée de la bonne action que j'ai faite ; je vois la satisfaction briller dans les yeux de ma protégée, & le plus vif incarnat succéder à la pâleur de son reint ; je l'entends chaque jour me bénir & former des vœux pour mon bonheur. Que serait-il arrivé si j'eusse cherché à la punir par de mauvais traitemens ? Le chagrin & la douleur l'auraient minée par degrés, & je l'aurais vue mourir en prononçant mon nom avec horreur, & en maudissant l'instant de sa naissance...... Que le tableau qui s'offre à mes regards est bien plus agréable & bien plus digne de l'Humanité ! Cette chère enfant va désormais être heureuse ; Fontenor l'aime toujours, & me presse de conclure enfin son mariage. Il est vrai qu'il ignore la faiblesse dont elle

s'eſt rendue coupable ; mais comme elle eſt plus infortunée que criminelle, j'ai conſeillé à l'aimable créature, de lui tout avouer, ſans nommer cependant le ſuborneur, que la publicité d'une telle action ferait paraître trop odieux, & qu'il eſt d'ailleurs fort inutile de faire connaître. J'eſpère que M. de Fontenor ſentira que ma Jeannette a été la victime d'une funeſte crédulité & du manége d'un Tartuffe, entraîné, peut-être, par une paſſion impérieuſe, qu'il s'efforça vainement de ſurmonter. Le mariage tant différé, ne s'en fera pas moins, & rien ne troublera le bonheur de ma chère fille, qui ferait toute ſa vie agitée de remords & des plus cruelles appréhenſions, ſi elle diſſimulait à ſon époux, les fautes qu'elle a commiſes dans un malheureux moment. Je penſe, mon amie, que vous applaudirez à ma façon

çon de penser, & que vous ferez des vœux pour la félicité de notre belle Orpheline.

Je vous embrasse, & vous prie de m'écrire plus souvent que vous ne le faites : est ce que vous m'auriez oubliée ?

La Marquise de F * * *.

Du Château de F * * *, le 19 Juillet*, 17...

LETTRE CLXII.

Madame P * * *, à Jeannette R* * * *, sa Sœur.*

JE l'avoûrai, ma chère Sœur, ta situation est embarrassante ; il s'agit de te déshonorer dans l'esprit d'un homme qui te croit très-estimable, ou de te

mettre dans le cas, en le trompant, de n'être jamais heureuſe avec lui. L'une ou l'autre de ces deux choſes, doit également te faire de la peine ; & cependant il faut faire un choix, quelque déſagréable qu'il ſoit. Je te connais trop pour ne pas me douter du parti que tu prendras, & je t'en félicite d'avance. Mais avant que je te diſe plus clairement quel eſt mon avis, je crois qu'il eſt à propos d'examiner s'il convient que tu épouſes M. de Fontenor. Madame la Marquiſe te preſſe de conſentir à ce mariage avantageux : n'importe, ſon amitié pour toi, la trompe peut-être : ainſi, ſans manquer à cette Dame reſpectable, je me permettrai de conſidérer ſi, avec des ſentimens honnêtes, tu peux te croire digne d'une pareille alliance. Tu l'as très-bien dit à la fin de ta dernière Lettre, une fille coupable de faibleſſes, ou ſecrettes, ou connues, eſt

loin de mériter jamais *le titre ſacré d'épouſe ou de mère*. Cependant elle peut ſe repentir; & alors pourquoi ne jouïrait-elle pas de tous les droits que lui donnait la ſageſſe ? Selon ce que je vois par ton exemple, il eſt bien difficile de ne pas commettre quelques fautes; c'eſt ce qui me fait trembler pour moi-même, & qui me porte à penſer que le comble de l'injuſtice eſt de mépriſer toujours une fille, revenue de ſes erreurs. Ne peut-on pas dire encore qu'elle eſt beaucoup plus propre à donner une bonne éducation à ſes enfans ? Elle connaît tout le danger des paſſions, & doit trembler davantage pour les objets de ſa tendreſſe. Je crois auſſi que ſa conduite eſt beaucoup plus régulière que ſi elle n'avait rien à ſe reprocher, & que ſa vertu ne ſe dément jamais par la ſuite : pluſieurs raiſons m'engagent à penſer de la ſorte. D'abord elle eſt inſtruite

des moyens qu'employent les libertins, pour séduire une honnête femme; leurs discours & leurs ruses, ne produisent sur elle aucun effet: en second lieu, il est tout simple qu'elle cherche à regagner l'estime que ses actions passées lui ont fait perdre, & à mériter la confiance de son mari. Je parle des personnes de mon sexe, qui sont douées d'un excellent caractère, & n'ont succombé que parce qu'elles ont été trompées; car pour celles qui sont nées naturellement méchantes ou vicieuses, elles sont souvent incorrigibles, & se pervertissent même de plus en-plus. Mais toi, ma Sœur, tu posèdes les meilleures qualités. Tu peux donc épouser M. de Fontenor, s'il a pour toi les mêmes sentimens, après que tu lui auras fait l'aveu de tes fautes. Tu le vois, je suis persuadée que cette confidence est absolument nécessaire, & voici les raisons

qui me le confirment. Tout ſe dé-couvre tôt ou tard ; le haſard, des circonſtances imprévues, font enfin connaître les choſes les plus cachées : ainſi le mieux eſt de les apprendre ſoi-même aux perſonnes que cet aveu intéreſſe, qui peuvent en être infor-mées quelque jour, & qui ne ſau-raient s'empêcher de vous ſavoir gré de cette marque de confiance. Dans quelle crainte continuelle ne ſerait pas une femme qui aurait caché les ſecrets de ſa vie à ſon époux ? au-lieu qu'elle s'aſſure qu'il ne ſera jamais en droit de lui reprocher le paſſé, quand ſon amour s'éteindra, ou bien au milieu des querelles qui s'élèvent quelquefois dans le ménage. Mais, me diras-tu peut-être, qui me répondra qu'une telle confidence ne rebutera point ce-lui qui ſe propoſe de m'épouſer, par-ce qu'il croit que j'ai toujours été ſage ; & alors que n'ais-je pas à redou-

ter de ſon indiſcrétion ? Ecoute, ma chère Sœur, il eſt à préſumer que ton futur eſt un honnête homme ; cela poſé, l'aveu que tu lui feras, prouvant la délicateſſe de tes ſentimens, ne peut que l'engager à t'eſtimer, & il ſentira qu'il ferait honteux de trahir ta confiance. Que rien ne t'arrête donc, exécutes le projet louable & généreux que tu as formé : quel que ſoit l'évènement, tu auras du moins la conſolation d'avoir fait ton devoir.

Louise R*** P***.

De Paris, ce 22 Juillet, 17...

P. S. Tu t'appercevras, ſans doute, que mon mari a corrigé, en bien des endroits, le ſtyle de cette Lettre : il voudrait me rendre auſſi ſavante que lui ; ce qui n'eſt pas poſſible. Mais je vois les mots que l'on doit éviter,

ſoit en parlant, ſoit en écrivant; cela ſuffit, j'en ſaurai bientôt aſſez. Je te dirai encore que M. P*** n'eſt point de mon ſentiment au ſujet du conſeil que je te donne, comme tu le verras par ſa Lettre, que je t'envoye avec la mienne. Adieu, ma chère Sœur, ſois certaine que je n'ai pas changé du depuis que je ſuis une Dame; je t'aimerai toute ma vie.

LETTRE CLXIII.

*M. P***, à Jeannette R***.*

JE ſuis très-flatté, Mademoiſelle, de la confiance que vous avez en moi; je la mériterai par la tendre amitié que j'aurai toujours pour vous, & que je vous ai vouée en épouſant Mademoiſelle votre Sœur. Vous me deman-

dez ſi vous devez découvrir à M. de Fontenor la ſéduction qui vous pénètre de honte & de douleur: je penſe que vous devez la lui cacher avec le plus grand ſoin. Je ne haſarde de vous dire mon avis ſur une matière auſſi délicate, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Conſidérez, Mademoiſelle, que, ſelon toute apparence, les choſes demeureront éternellement ſecrettes; il eſt donc inutile d'apprendre à votre époux futur, ce qu'il ne ſaurait jamais. D'ailleurs, cet aveu peut avoir des ſuites très-fâcheuſes. Il vous expoſe d'abord à voir ſuccéder l'indifférence, ou même le mépris, à l'amour qu'on a pour vous; & qui vous répondra de la diſcrétion d'un amant piqué d'avoir trop eſtimé l'objet de ſa tendreſſe? Je veux, pour un moment, qu'emporté par ſa paſſion, il termine un mariage dont le préjugé éloignerait, peut-être, tout autre; croyez-vous être alors véri-

tablement heureuſe ? Ah ! détrompez-vous d'une erreur qui vous rendrait à jamais infortunée : vous ſeriez l'humble eſclave d'un homme qui s'imaginerait vous avoir fait les plus grands ſacrifices ; ſoumiſe à toutes ſes volontés, vous trembleriez à la moindre apparence d'humeur. Il ne tarderait point à avoir pour vous les plus mauvais procédés ; un amour violent eſt celui qui dure le moins ; & alors vous vous trouveriez en bute aux reproches & aux perſécutions d'un époux qui ne ſerait animé que par le ſentiment du déshonneur dont il ſe croirait couvert. Mais vous ne pourriez imputer qu'à vous même votre triſte ſituation, puiſque vous l'auriez cauſée par un aveu toujours indiſcret & toujours dangereux. N'eſt-ce pas aſſez d'avoir à rougir d'une faibleſſe ? Faut il ſe mettre dans le cas d'avoir encore à en rougir vis-à-vis des autres ? L'homme qui

veut vous épouſer eſt vivement perſuadé que votre ſageſſe ne s'eſt jamais démentie : pourquoi lui ôter l'illuſion qui fait tout ſon bonheur ? Ah ! loin de lui préparer pour l'avenir un tourment inexprimable, en dépoſant dans ſon cœur la plus cruelle confidence, qui, telle qu'un funeſte poiſon, doit le miner inſenſiblement, & devenant plus terrible qu'un mortel breuvage, étendre ſon activité juſqu'à l'âme ; éloignez de lui tous les ſoupçons au ſujet du paſſé ; que votre conduite détruiſe les bruits qui pourraient s'élever, & faſſe prendre pour de noires calomnies, de triſtes vérités, propres à vous plonger dans la douleur & dans les larmes, ſi on leur ajoûtait quelque foi, & à détruire la félicité de votre mari. Hélas ! peut-on ſe former une idée de l'horrible ſupplice qu'éprouve un tendre amant, en apprenant que celle qu'il adore, eſt indigne de

ſon eſtime, & qu'un autre a joui de ces précieuſes faveurs qu'il croyait devoir être le prix de la pureté de ſes feux & la récompenſe d'un ſaint hyméneé? La fougue de ſes paſſions le rend quelquefois peu ſenſible à cette fatale lumière; mais lorſque ſes ſens viennent à ſe calmer, ſa douleur reprend le deſſus; l'angoiſſe, pour ainſi dire, qui dormait au fond de ſon âme, ſe réveille plus poignante que ſi elle l'eût déchiré dans le premier inſtant; il eſt d'autant plus à plaindre, qu'il aime & qu'il haït tout-à-la-fois l'objet de ſa paſſion malheureuſe: il voudrait le fuir; ſes efforts ſont auſſi vains que douloureux: ſemblable à celui qui, frappé d'une flèche, ne parvient à ſe l'arracher, qu'en déchirant ſa bleſſure. Je ſais que le monde eſt rempli de gens qui font indifféremment une telle découverte, & rient de ceux que tourmente une trop juſte

ſenſibilité ; laiſſons ces cœurs froids & blâſés, ſe livrer à des demi-paſſions, & méconnaître les ſublimes tranſports de la Nature ; s'ils ont moins de peines, ils ont auſſi bien moins de plaiſirs. Mais, direz-vous peut-être, tromper l'homme que j'épouſe en paraiſſant vertueuſe à ſes yeux, n'eſt-ce pas me rendre coupable d'une nouvelle faute ? Non, vous n'en commettez aucune ; il ignore ce qui s'eſt paſſé ; tant mieux ; ne détruiſez point ſon bonheur & le vôtre. Quand vous avez eu la faibleſſe de combler les vœux d'un ſéducteur, qui vous abuſait par une promeſſe de mariage, vous étiez maîtreſſe de votre volonté ; nul ſerment ne vous liait encore à l'amant devenu depuis votre époux : ce n'eſt donc point à lui que vous avez manqué, mais à vous-même, mais à ce ſentiment d'honnêteté qui fait la gloire & la félicité ſuprême des jeunes per-

ſonnes qui le conſervent dans toute ſa pureté. Ainſi pleurez en ſecret votre égarement, & n'en rendez compte qu'à vous ſeule, puiſque vous n'avez ſuccombé que lorſque vous étiez libre de vos actions.

Voilà, Mademoiſelle & très-chère Sœur, les conſeils que me dictent l'amitié, & l'étude réfléchie que j'ai faite du cœur humain. Je vous ai parlé avec cette franchiſe dont tout homme honnête doit faire profeſſion. Je ſerais d'autant plus charmé que vous adoptaſſiez mes ſentimens, que je ſuis perſuadé qu'ils contribûraient à votre félicité. Cependant j'applaudis d'avance au parti que vous allez prendre; il ne pourra vous être inſpiré que par la vertu.

P * * *.

De Paris, le 22 Juillet, 17...

LETTRE CLXIV.

*La Comtesse de C * * *, à la Marquise de F* * *.*

COURAGE! persistez dans vos sentimens débonnaires & ridicules ; soyez injuste à force d'être indulgente. Vous acquiescez donc au mariage de votre hypocrite Jeannette ! Ainsi vous voulez que le vice, au lieu d'être puni, soit comblé des faveurs de la fortune. Une fille honorée de vos bontés & des miennes, s'en rend indigne, se laisse enlever, fait un enfant ; & avant qu'elle ait expié ses fautes par une longue pénitence, elle trouve un parti aussi riche que distingué, auquel une jeune personne estimable & vertueuse aurait à peine osé

prétendre : bel exemple pour la jeunesse libertine ! Mais ne voyez-vous pas que Fontenor n'est si follement entiché de cette petite Paysanne, que parce qu'il la croit extrêmement sage. Prétendez-vous être aussi dupe que lui ? Est-il besoin de vous dire que votre protégée ayant perdu l'honneur, le seul bien qu'elle pût avoir en dot, ne mérite que le mépris de tout homme sensé, & n'a rien de mieux à faire que de se jeter dans un Couvent, afin d'y passer le reste de ses jours ? Soyez sûre que quand Fontenor saura les faiblesses de celle qu'il regarde comme un prodige de mérite & de vertu, il renoncera bien vîte à l'envie de l'épouser. Aussi je n'approuve le bisarre conseil que vous donnez à la tendre Jeannette, que parce que l'aveu de ses fautes renversera ses espérances & les vôtres, fera manquer le mariage projetté, &

remettra les chofes dans l'ordre, en la couvrant à jamais de honte & de confufion : car enfin, le vice ne doit point triompher.

Je vous aime toujours, ma chère Marquife ; je ne vous écris pas plus fouvent à caufe des fréquens voyages de la Cour tantôt à Marli, tantôt à Choifi, ou bien à la Muette ; nous fommes fans ceffe par voie & par chemin ; auffi toutes mes affaires font dans une telle confufion, que j'ai de la peine à me reconnaître. N'imputez donc mon filence qu'à l'embarras continuel où je me trouve. Quoique nous foyons prefque toujours d'un fentiment différent, notre amitié n'en eft pas moins vive. Tout en blâmant votre exceffive indulgence, j'avoue que vous avez de bonnes qualités.

La Comteffe de C * * *.

De Marli, ce 24 Juillet, 17..

LETTRE CLXV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

Vous êtes infatigable, mon cher Comte. Quoi! vous ne vous êtes pas jeté ſur votre lit, pour goûter au moins deux heures de repos! Comme vous nous avez quitté bruſquement vers les ſept heures du matin; j'ai cru que vous alliez vous coucher; mais, en me retirant, je me ſuis préſenté à votre porte, & j'apprends, avec une ſurpriſe mêlée d'admiration, que vous ne vous êtes arrêté qu'un inſtant, & que vous venez de partir pour Marli, afin de vous trouver au lever..... Voilà ce qui s'appelle faire ſuccéder le devoir au plaiſir. Vous

êtes-vous bien amusé, Monsieur le Comte ? Pour moi je suis encore plongé dans un ravissement inexprimable. A peine m'a-t-il été possible de vous dire deux mots. Je ne sais si je vous ai raconté la mauvaise humeur de ce vieux fou de Vicomte ; il prétend que, demeurant chez lui & lui ayant été recommandé par ma mère, je dois l'informer de mes actions. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il est fermement persuadé que je ne peux aller nulle part sans sa permission, & qu'il s'est avisé d'enjoindre à son Suisse de l'avertir quand je rentrerais à heure indue. Il n'a pas manqué de savoir que j'avais passé la nuit hors du logis, & il me guétait ce matin, pour me faire une mercuriale, qui, tout à la fois, m'a fort ennuié & m'a beaucoup fait rire. Comment trouvez-vous de pareils procédés ? ne sont-ils pas tout-

à-fait extraordinaires ? ne femble-t-il pas que le Vicomte de L*** foit mon Gouverneur, ou mon proche parent ? Je fortirais aujourd'hui de fa maifon, fi je ne craignais de chagriner ma mère ; elle eft fi bonne, que, quoique vous en difiez, je ne me pardonnerais jamais de lui défobéir ouvertement. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'eft de laiffer prêcher le Vicomte, & de faifir toutes les occafions de m'amufer. Vous avez bien raifon, le plaifir eft de mon âge, & ce ferait me couvrir du dernier ridicule, que d'affecter à dix-huit ans la gravité & la fageffe d'un Caton. A l'exemple de la Nature, qui partage l'année en quatre faifons égales, fixons dans la vie un tems pour des occupations agréables, & deftinons l'autre à des objets utiles : cueillons des fleurs dans le Printems, & des fruits dans

l'Automne. J'adopte vos principes, comme vous le voyez : ils ſont ſi conformes au goût général ! J'avoue que j'ai eu tort d'avoir tant fait différer la charmante orgie où vous vouliez que je jouâſſe un rôle ; je craignais de mettre le pied dans ces maiſons conſacrées au culte de l'amour, & que l'on m'avait dépeintes avec les couleurs les plus affreuſes. Mais que je les ai trouvées différentes de l'idée que s'en forme les gens trop ſcrupuleux ! J'ai vu l'aſyle de la liberté & de l'aimable folie ; j'ai vu les Grâces ne s'occuper que du ſoin de plaîre & de rendre heureux leurs nombreux adorateurs ; je les ai vues ne point ſe parer d'une fauſſe vertu, ignorer le droit funeſte que s'eſt arrogé la Beauté, de tourmenter ceux qui l'adorent : peut-être paraiſſent-elles d'abord avoir un peu trop d'effronterie ; mais c'eſt qu'on eſt accou-

tumé à la réserve & au maintien compofé des femmes qu'il eft d'ufage d'appeller honnêtes. Que je fuis enchanté de la nuit délicieufe que nous venons de paffer ! Vous avez eu de la peine à nouer la partie ; enfin elle s'eft liée, & vous devez être très-content. Le Duc de **** était d'une humeur charmante ; le Prince de **** ne m'a jamais paru fi gai ; & toutes nos Demoifelles étaient autant d'aimables enchantereffes : ah ! la volupté eft bien plus piquante lorfqu'elle naît au milieu des ris & des jeux, que quand elle vient à la fuite des foupirs & des tendres langueurs ! Les trois claffes de femmes avec lefquelles je me fuis trouvé en diverfes circonftances, & les fenfations différentes qu'elles m'ont procurées, m'ont fait faire cette obfervation : les honnêtes femmes nous caufent des plaifirs froids ou trop uniformes, & font

trop graves dans leur maintien & dans leurs diſcours : celles qui ſont entre le vice & la vertu, commencent à nous émouvoir d'une manière agréable, leur converſation eſt légère & brillante : enfin celles qui ſe ſont décidées à faire le bonheur de tout ce qui les approche, ont une vivacité qui nous charme ; leurs rivales ſont belles, eſtimables ; mais elles ſont jolies & piquantes ; & tel eſt le pouvoir de leurs grâces & de leur eſprit, qu'elles font oublier combien l'on eſt peu ſatisfait d'une félicité trop aiſément obtenue, & combien leurs careſſes ſont dangereuſes. Telles étaient les Syrênes près deſquelles vous nous avez conduit ; auſſi les heures ſe ſont écoulées d'une rapidité étonnante, & le jour nous a ſurpris le verre à la main, chantans des hymnes à Bachus & à l'Amour. Ce qui a mis le comble aux plaiſirs

de cette nuit mémorable, c'eſt que nous avons joui des douceurs de l'*incognito*; nos Nymphes nous ont pris pour de ſimples particuliers; elles n'étaient point gênées par les égards qu'elles auraient eu pour notre rang, & nous ne pouvons croire leurs careſſes auſſi intéreſſées qu'elles l'auraient peut-être été, ſi nous en avions été connus: elles nous ont excité à la joie, afin de contribuer à nous rendre heureux, & elles ont enſuite partagé de bonne-foi nos tranſports...... Mais il eſt tems de finir ma Lettre. Je ſuis encore plongé dans une délicieuſe ivreſſe; mes idées n'ont peut-être pas toute la juſteſſe qu'elles auraient, ſi mes ſens étaient plus calmes: vous en conclûrez du moins que je me ſuis livré ſans réſerve à tous les plaiſirs de notre folâtre ſociété..... Mais quelle inquiétude vient troubler la douceur que j'éprouve!

Ah ! mon cher Comte, que perſonne ne ſache nos charmants écarts ; on ne voudrait point voir qu'il eſt quelquefois louable d'égayer les peines de la vie : ma mère m'accablerait de ſermons & de reproches, &, je l'avoue, j'y ſerais extrêmement ſenſible : Julie m'accuſerait d'infidélité, & je ne pourrais ſoutenir les regards de Jeannette......... Oh, mon ami ! vous ſerez diſcret. Cet eſpoir me conſole, & me laiſſe la liberté de repaſſer en moi-même les agréables folies que nous avons faites.

Le Marquis de F * * *.

Ce 24 Juillet.



LETTRE

LETTRE CLXVI.

*La Marquiſe de F ***, à la Comteſſe de C ***.*

JE l'avais bien prévu, ma chère enfant s'eſt décidée à tout déclarer à M. de Fontenor. Ah! que cet aveu lui a coûté, non que la vertu ne lui en fît un devoir, mais parce que la pudeur & la honte l'empêchaient de prendre une ferme réſolution. Je n'avais fait que lui indiquer le parti le plus honorable, & la laiſſais maîtreſſe de choiſir celui qui lui plaîrait davantage. Je ſuis d'autant plus contente de la victoire qu'elle a remportée ſur elle-même, qu'elle a vivement combattu ſes préjugés & ſes craintes: enfin, l'honneur & le devoit ont été les

plus forts. Elle m'exprimait combien était difficile la confidence qu'elle allait faire, je l'encourageais, & ne pouvais m'empêcher de la plaindre, quand M. de Fontenor eſt arrivé. Il venait encore la preſſer de fixer le jour de ſon mariage: qu'il était loin de prévoir ce qu'on allait lui annoncer! A ſa vue, Jeannette pâlit, & je frémis ſur la ſituation cruelle où ſe trouvait cette chère enfant. L'amoureux Financier s'apperçut qu'il ſe paſſait en elle quelque choſe d'extraordinaîre, & la pria de lui dire ſi elle avait quelque ſujet de triſteſſe. » La conſtance de » mes ſentimens vous déplaîrait-elle, » s'écria-t-il, & vous affligeriez-vous » de la prière que je vous fais de con- » ſentir enfin à mon bonheur »? — » Ah! Monſieur, (répondit ma pauvre Jeannette, d'une voix tremblante) » rendez-moi la juſtice qui m'eſt due, » oubliez une infortunée, qui n'eſt

» digne que de vos mépris & de » votre haîne. — Quel étrange dif- » cours! reprit Fontenor; moi ceffer » de vous aimer! ah! je vous adore- » rai toute ma vie, & ne me féli- » citerai de ma fortune, que quand » je l'aurai partagée avec vous «. — En achevant ces mots, il allait fe jeter aux pieds de notre belle Orpheline; mais elle le retint, & lui dit en fondant en larmes : — » Je vais diffiper » la prévention où vous êtes, & me » couvrir de la confufion que je mé- » rite : vous me croyez eftimable; ap- » prenez que j'ofai renoncer à la fa- » geffe &...... « — Elle ne put achever, les forces lui manquèrent, elle tomba fans connaiffance dans mes bras. Effrayée de cet accident, j'appellai mes femmes, on la porta dans fa chambre, on s'empreffa de la rendre à la vie; les différens moyens qu'on mit en ufage, parvinrent à la

tirer de cet état de mort; mais comme elle était extrêmement faible, je la fis mettre au lit. Tandis qu'elle goûtait un peu de repos, je redeſcendis dans le ſallon ; j'y retrouvai M. de Fontenor, qui, plongé dans une profonde rêverie, ſe promenait les bras croiſés & la tête baiſſée. Je ſentais qu'il fallait achever la fatale confidence, & je vous promets, ma chère Comteſſe, que j'eus beſoin de toute mon amitié pour Jeannette. Je lui repréſentai que les jeunes perſonnes, faute d'expérience, étaient ſouvent expoſées à devenir les victimes de la ſéduction, & que ſous l'eſpoir du mariage, des hommes pervers leur préparaient des remords éternels. J'ajoutai que telle était l'hiſtoire de Jeannette, ainſi que de pluſieurs autres infortunées; & je lui découvris qu'elle avait eu un enfant, qui était mort huit jours après ſa naiſſance. J'ajoutai

tout de ſuite que le repentir devait faire excuſer une première faute, & que l'aveu auquel s'était décidé la coupable, atteſtait ſon retour à la vertu. J'ai terminé mon diſcours par lui faire enviſager combien il aurait lieu de ſe louer d'une femme honnête & reconnaiſſante, à laquelle il aurait fait les plus grands ſacrifices. Il m'a écouté ſans m'interrompre; envain je m'arrêtais par intervales, afin de le mettre à même de prendre la parole, & de me laiſſer pénétrer ce qu'il penſait; il a continué de garder le ſilence; & me quittant tout-à-coup très-bruſquement, il a balbutié quelques mots que je n'ai pu comprendre; je l'ai vu regagner à grands pas ſon carroſſe & s'y jeter avec un air de très-mauvaiſe humeur.

Deux jours ſe ſont déja paſſés ſans qu'il ſoit revenu au Château, & ſans qu'il ait envoyé ſavoir des nouvelles

d'une perſonne qui devrait encore lui être chère. O mon amie ! je ne conçois que trop ce que ſignifie un tel procédé. Quoique ma Jeannette ait dû s'y attendre, ſon âme ſenſible en eſt extrêmement affectée ; je crains bien qu'elle n'y puiſſe ſurvivre : toutes ſes peines & tous ſes remords ſe ſont renouvellés ; une fièvre brûlante la dévore & menace ſes jours...... Peignez-vous les inquiétudes & les chagrins auxquels je ſuis en proie ; & refuſez de me plaindre, ſi vous le pouvez...... Mais ſongez que vous êtes la ſeule perſonne au monde dont j'attends quelque conſolation.

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, le 24 Juillet, 17....*

LETTRE CLXVII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

CHAQUE jour je ſuis plus enchanté de la petite Julie; à chaque inſtant je découvre en elle de nouvelles grâces, & des qualités qui m'avaient échappé. Son caractère eſt excellent, elle eſt auſſi douce qu'un agneau, malgré ſon air mutin & toutes ſes eſpiégleries; je vous aſſure même qu'elle réunit à l'inconſéquence & à la légèreté, un eſprit éclairé & une raiſon ſolide. Mais ce qui va vous ſurprendre davantage, elle eſt très-déſintéreſſée: exemple bien rare à l'Opéra! Pourrez-vous croire, mon cher Comte, qu'elle a refuſé de magnifiques girandoles de

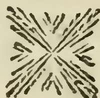
diamans, qui m'ont coûté trois-mille livres? Rien cependant de plus véritable: la meilleure preuve que j'aie à vous en donner, c'eſt que je ſuis à même de vous les faire voir, & que je les dois encore...... Friponne de Julie! vous m'aimez donc bien ſincérement, puiſque mes prières, mes inſtances, n'ont pu vous engager à recevoir de légères marques de mon attachement..... Ah! ſans l'amour que m'inſpire une fille accomplie, la délicateſſe de vos procédés m'engagerait à vous préférer à toutes les femmes: vous êtes du moins, après celle que j'adore, l'objet le plus néceſſaîre à mon bonheur..... Vous rirez peut-être, Monſieur le Comte, de ma ſingulière apoſtrophe, ſi biſarrement placée au milieu de la Lettre que je vous écris: attendez, ne condamnez pas mon enthouſiaſme ſans en bien connaître la cauſe. Plongé dans une douce

ivreſſe, le cœur palpitant encore des plaiſirs que je viens de goûter, je brûle de faire éclater à vos yeux toute ma félicité ; mais puiſque vous ne pouvez lire dans mes regards ſatisfaits combien je ſuis heureux, que mes expreſſions enflammées vous retracent l'agitation délicieuſe que j'éprouve. O mon ami ! la ſémillante Julie s'eſt tout-à-coup attendrie dans mes bras ; nous étions ſeuls ce matin ; je répétais les mêmes careſſes qu'elle avait coutume de recevoir, d'un air folâtre, & qui n'aboutiſſaient qu'à lui faire naître l'idée de s'échapper en éclattant de rire ; je me ſuis apperçu que ſa bouche mutine ſe détournait moins de mes baiſers ; une tendre langueur s'eſt répandue ſur ſa phyſionomie, ordinaîrement animée & maligne ; enfin, un ſoupir a trahi le trouble de ſon cœur, & a été le ſignal de ma victoire....... Félicité inexprima-

ble!... Que ſerait-ce donc ſi la belle Jeannette couronnait mon amour!... Ces vœux formés au milieu de l'ivreſſe même du plaiſir, prouvent que je ne ſuis point infidèle : je chéris dans les autres femmes, les grâces de l'objet de ma tendreſſe, & je cherche à m'amuſer en intéreſſant faiblement mon cœur. Ma conduite me fera-t-elle accuſer d'inconſtance? Eh quoi! faut-il vivre à mon âge dans la ſeule contemplation de la Beauté qu'on adore?

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 25 Juillet, 17...



LETTRE CLXVIII.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

PAR quelle fatalité me vois-je donc toujouts contrainte à vous quereller, moi qui ne voudrais que vous répéter ſans ceſſe les aſſurances de mon amitié! Mais le moyen d'y tenir, quand votre bonté vous expoſe chaque jour à faire de nouvelles ſottiſes! Je vous ai repréſenté dans ma dernière Lettre, que votre Orpheline ne pouvait plus prétendre à ſe marier avec un honnête homme, & qu'il ne lui reſtait d'autre parti à prendre que de ſe faire Religieuſe : vous n'avez eu aucun égard pour les choſes judicieuſes que je vous ai dites. Qu'en eſt-il arrivé? que vous

avez conſeillé la plus haute imprudence à Mademoiſelle Jannette, & que Fontenor s'eſt dégoûté pour jamais de l'alliance mal-aſſortie qu'il allait former. Je vous avais prédit tout cela, & me réjouïs de voir mes conjectures s'effectuer, quoique vous en ayez beaucoup de chagrin : il eſt bien juſte que les faibleſſes des jeunes perſonnes portent avec elles leur punition, en leur faiſant manquer d'excellens partis. Si vous étiez moins prévenue, vous penſeriez comme moi ; loin d'avoir beſoin de conſolation, vous voudriez, au contraire, qu'on vous félicitât d'avoir mis au Couvent votre chère Jeannette, à qui vous ne devez plus que cette dernière marque de bonté.

La Comteſſe de C * * *.

De Choiſi, le 27 Juillet, 17. . .

LETTRE CLXIX.

*M. de Fontenor, à Jeannette R***.*

MADEMOISELLE,

J'EN conviendrai de bonne-foi, l'étrange confidence que vous m'avez faite, m'a très-étonné; je me suis retiré comme étourdi d'un coup violent; j'étais incapable de rien entendre, je ne pouvais être sensible qu'à la douleur dont vous m'aviez pénétré. Cependant, un peu revenu de mon extrême surprise, j'ai pu réfléchir avec moins d'émotion sur ce que j'avais entendu; je me suis rappellé les raisons & les judicieux conseils de Madame la Marquise; il m'a semblé vous

voir encore, belle Jeannette, verſant un torrent de larmes, & demi-morte de confuſion & de déſeſpoir, en avouant une malheureuſe faibleſſe, & en éprouvant tout ce que le remords a de déchirant. Alors mon premier mouvement a été de vous plaindre, & j'ai rougi de honte d'avoir eu la bonhommie de tant m'affecter d'une choſe ſi commune dans le monde, à laquelle on eſt même convenu de ne plus faire attention. Si l'on était trop difficile ſur le choix d'une épouſe, me ſuis-je dit quand j'ai pu raiſonner avec moi-même, s'il ne fallait ſe fixer qu'à des Beautés froides, indifférentes, dont le cœur n'eût jamais aimé, où ſe flatterait-on de trouver ce phénix? Il en exiſte, j'en conviens, je veux le croire; mais n'eſt-on pas excuſable d'abréger les recherches? D'ailleurs, combien de femmes ont mené la vie la plus édifiante, après avoir eu

dans leur jeuneſſe quelques faux pas à ſe reprocher? Eh! puis-je douter, Mademoiſelle, que l'humiliante confidence que vous m'avez faite, ſans y être forcée, car il dépendait de vous de me laiſſer ignorer un ſecret qui doit être à jamais enſeveli dans un profond ſilence; puis-je douter qu'une pareille démarche n'atteſte votre repentir & une ferme réſolution de ne donner à l'avenir que des exemples de vertu? Ces différens motifs réunis, &, j'oſe l'avouer, mon amour ardent & ſincère, bien plus fort que toutes les conſidérations enſemble; en un mot, tout me fait une loi de briguer le titre de votre époux, & d'attendre un ſort fortuné. Ainſi, Mademoiſelle, je tombe à vos pieds, & vous conjure de croire que je ſerai aſſez généreux, ou plutôt aſſez juſte, pour oublier le paſſé; pardonnez-moi d'avoir héſité d'abord; c'eſt qu'il eſt de certaines

chofes qui nous étonnent toujours un peu, & auxquelles de vieux préjugés nous empêchent de nous faire tout de fuite. Mais c'en eft fait, je reviens aux maximes générales, & me flatte qu'il n'eft guères d'hommes mariés qui n'aient quelques raifons de m'approuver. Vous ferez dans huit jours ma femme. Peut-être que vos fcrupules & votre vertu s'oppoferaient actuellement à ce que je veux faire pour vous; mais je vous avertis, Mademoifelle, que votre réfiftance ferait inutile; tout en l'admirant, je ne vous épouferais pas moins, puifque j'ai pour moi le confentement de Madame la Marquife, & la fatisfaction de faire la meilleure action poffible. Oui, dites, écrivez, faites tout ce qu'il vous plaîra, je ne vais pas moins tout difpofer pour que dans huit jours je fois l'homme le plus heureux. Il eft bon que vous fachiez auffi qu'il ferait même

fort inutile que vous prîssiez la peine de me répondre; car lorsque vous recevrez ma Lettre, je serai dans ma chaîse de poste, à courir de toute la vîtesse de mes chevaux vers Paris, où je vais me rendre bien promptement, afin d'obtenir dispense des trois bancs, & de faire dresser notre contrat de mariage, par lequel je vous assurerai dix-mille livres de rente, & reconnaîtrai que vous avez apporté une dot de cinquante-mille livres, due aux bontés de votre illustre bienfaitrice, Madame la Marquise de F * * *. Après avoir tout réglé, je reviens sans perdre un seul instant, & serai charmé que nous recevions la bénédiction nuptiale dans la Chapelle du Château de cette estimable & généreuse Dame qui vous a tenu lieu de mère........ Adieu, Mademoiselle, je ne puis vous en dire davantage; on m'avertit que ma chaîse est prête; je

parts, je vôle, & ſuis tout à vous pour la vie.

DE FONTENOR.

Ce 26 Juillet.

LETTRE CLXX.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

OUI, Marquis, vous avez raiſon; l'amour eſt un ſentiment délicieux, qui ne doit jamais faire le tourment de notre vie; quand il nous cauſe le moindre chagrin, il dégénère & n'eſt plus cette paſſion agréable, deſtinée à mettre le comble à la félicité de tout ce qui reſpire. Ainſi vous faites bien de ne point ſoupirer ſans ceſſe pour Mademoiſelle Jeannette : on ſe diſſipe d'un attachement trop langoureux &

trop platonique, par un attachement fondé ſur le plaiſir; les délices qui ſuivent l'un, conſolent des peines que l'on éprouve dans l'autre, & le rendent, en quelque ſorte, excuſable. Je croirais même que l'on aime beaucoup plus la Beauté ſenſible & complaiſante, que celle qui tourmente preſque tous ſes amans par une exceſſive rigueur. Mais qu'elle ſoit douce ou cruelle, il faut bien ſe garder d'être ſon eſclave; on ne doit porter que des chaînes faciles à rompre. Sans vous répéter les choſes vraies & judicieuſes que l'on a dîtes en faveur de l'inconſtance, je vous rappellerai ſeulement qu'elle eſt le charme de la vie, & que rien ne ſerait plus monotone que de languir toujours auprès du même objet. Pluſieurs perſonnes ſe forment une fauſſe idée de l'amour; elles s'imaginent que c'eſt un ſentiment auſſi pur que légitime, & qui dure autant

que la vie; elles devraient cependant s'appercevoir que les ſens le font naître, & que tout dans la Nature preſcrit le changement. Vous ne vous êtes point fait, mon cher Marquis, une façon de penſer auſſi ridicule, qui combat l'expérience & les exemples qu'on a tous les jours ſous les yeux: votre conduite actuelle nous annonce quel eſt votre ſyſtême; & je vous en félicite. Vous méritez la victoire que vous venez d'obtenir ſur la ſéduiſante Julie, &, vu la ſageſſe de vos principes, je vous prédis que vous ſerez très-heureux dans vos tendres liaiſons, ſi vous apprenez à vous défier des femmes; car elles ſont auſſi légères, auſſi trompeuſes, que le plus ruſé petit-maître. Commencez par n'être point la duppe du prétendu déſintéreſſement qu'affecte à votre égard la jolie Danſeuſe; je ſoupçonne qu'elle ne vous montre des ſentimens

ſi nobles & ſi généreux, que dans le deſſein de tirer de vous des préſens conſidérables, en vous piquanr d'honneur. Prenez-y garde, mon ami, les demoiſelles de la claſſe de Julie ne paraiſſent jamais ſi déſintéreſſées, que lorſqu'elles ſont le plus avides de notre bien. Vous avez du moins l'agrément d'être traité avec une diſtinction flatteuſe; au-lieu que moi on me ruine ſans chercher tant de façons. Vous ſavez que j'entretiens, depuis quelques mois, la Du***, dont la taille haute & dégagée, reſſemble à celle des Déeſſes de la Fable: eh bien, cette Nymphe moderne me jète chaque jour dans des dépenſes extravagantes; ſes demandes, ſes beſoins, ſes prétentions, ſes caprices, ne finiſſent point; ma vanité eſt extrêmement ſatisfaite du rôle brillant qu'elle joue dans le monde; mais je ne vous cacherai pas que mes affaires ſe dé-

rangent à meſure que les ſiennes deviennent meilleures; je vais, peut-être, avoir la deſtinée des Soleils, qui, ſelon certains Philoſophes, à force de lancer leurs feux pour donner de l'éclat à tout ce qui les environne, finiſſent par ſe conſumer & par devenir de miſérables Comètes. Vous feriez étonné, mon cher Marquis, ſi vous ſaviez tout ce que me coûte le luxe énorme de l'Enchantereſſe qui règne ſur mes ſens. Il eſt vrai que je ne paye qu'une partie des dettes qu'elle me fait contracter; mais je ſuis environné d'une foules de créanciers impitoyables, & mon éloquence ſe fatigue ſouvent à leur perſuader que des promeſſes & des politeſſes d'un homme de mon rang, valent autant que de bonnes Lettres de change. Ce n'eſt pas ſans peine que je parviens à leur faire entendre raiſon, j'ai lieu de craindre qu'ils ne prennent un jour de

l'humeur........ Eh ! que nous importe l'avenir ? il n'exiſtera peut-être jamais pour nous : ſongeons à jouïr du préſent.

Le Comte de C * * *.

De Marli, ce 27 Juillet, 17....

LETTRE CLXXI.

*Madame de Fontenor, à Madame P * * *, ſa ſœur.*

TU ne t'attends ſûrement point, ma chère Sœur, à la bonne nouvelle que je vais t'apprendre ; réjouïs-toi, félicite-moi, depuis deux jours je ſuis l'épouſe de Monſieur de Fontenor. Ce mariage s'eſt fait ſi vîte & d'une manière ſi imprévue, que je n'ai pu t'avertir qu'il allait ſe faire. Eh ! de-

vais-je me flatter d'un pareil bonheur, dont je n'ai jamais cessé de me croire indigne ? J'avais bien reçu une Lettre dans laquelle il m'était offert, avec promesse d'oublier la faute que j'avais confessée ; mais je la regardais comme une défaite honnête, quoique Madame la Marquise en conçût les plus flatteuses espérances. Je l'avais même oubliée, & me livrais dans ma chambre à toute la tristesse qui, depuis long-tems, était mon partage, lorsque j'ai vu entrer mon illustre bienfaitrice, suivie de Monsieur de Fontenor; elle s'est jetée à mon cou, m'a serrée dans ses bras;
» — Remerciez, m'a-t-elle dit en
» pleurant de joie, remerciez l'homme
» le plus généreux du monde, qui
» vient partager sa fortune avec vous,
» en vous élevant au titre de son
» épouse, & qui aura la délicatesse
» de ne vous parler jamais du passé.
»

» J'approuve

» J'approuve tout ce qu'il a fait pour » aſſurer ſon bonheur & le vôtre, & » demain matin vous ſerez ſa fem- » me. « — La ſurpriſe m'ôta la force de répondre ; mon ſilence paraiſſant un refus, Monſieur de Fontenor me conjura de céder à ſes inſtances, & à celles d'une perſonne qui avait tout pouvoir ſur moi. Tandis qu'il me preſſait de la ſorte, je baiſſais les yeux & réfléchiſſais à ce que j'avais lieu d'attendre d'un homme qui me donnait tant de preuves d'amour; enfin, je lui balbutiai que j'étais trop reconnaiſſante de l'indulgence qu'il me témoignait & de l'honneur qu'il voulait me faire, pour ne pas conſentir à devenir ſa femme. Ah, ma Sœur ! comment t'exprimer les tranſports de ſa joie ? Il ne ſe calma que pour me faire accepter des diamans plus beaux & plus riches que ceux qu'il m'avait remis autrefois, & qui

lui ont été rendus par Madame la Comtesse de C***. Il avait aussi fait apporter des robes superbes, des dentelles, un grand nombre de bijoux, & généralement tout ce qu'il me fallait pour paraître avec l'éclat convenable dès le jour de mes noces..... Que te dirai-je ? notre mariage s'est fait avant-hier, à quatre heures du matin, & je suis enchantée des procédés & du caractère de mon époux. Toute la Noblesse du voisinage s'est trouvée au repas qu'a voulu donner ma chère bienfaitrice, qui, dans cette occasion, s'est montrée la mère la plus tendre : le soir on m'a conduite, en grand cortège, dans le Château de mon mari. Les quinze jours que je vais passer ici s'écouleront dans des fêtes continuelles ; nous nous rendrons ensuite à Paris, où je me verrai au comble de la felicité, par la satisfaction que j'aurai de vivre

auprès d'une Sœur qui m'eſt infiniment chère. En attendant je vais me livrer à tous les plaiſirs que chacun s'empreſſe de me procurer. Si tu voyais comme on ſe réjouït de ma brillante deſtinée !..... Ma malheureuſe hiſtoire n'a donc pas tranſpiré ; je n'ai donc pas perdu l'eſtime de ceux qui me connaiſſent ! Je ſaurai conſerver l'idée avantageuſe que l'on a de moi ; je veux que ma conduite détruiſe tous les bruits déſavantageux qui pourraient ſe répandre, & que la vérité même paſſe pour un odieux menſonge. En me conduiſant ſans ceſſe comme une honnête femme, je m'acquitterai de ce que je dois à mon époux, & j'éprouverai cette douceur inexprimable qu'on goûte en aimant la vertu. Cependant, je ne veux point renoncer aux agrémens ni aux délices qui ſuivent la richeſſe ; je ſuis deſtinée à vivre dans le mon-

de, & non au ſein des auſtérités d'un Cloître. Si j'affectais des mœurs trop ſévères, ce ſerait me couvrir de ridicules; & je ſais que le ridicule eſt le vice que l'on pardonne le moins. On trouve déja que j'ai l'art de me mettre avec beaucoup de goût; il m'eſt enfin permis de relever ma parure par l'éclat des diamans : quand je ſerai à Paris, tu avoûras, ma chère Sœur, qu'ils ajoutent ſingulièrement à mes grâces naturelles.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Du Château d'Iſlefonds, le 7 Août, 17...



LETTRE CLXXII.

*M. de Fontenor, au Comte de C***.*

EH bien, Monſieur le Comte, je triomphe enfin, la charmante Jeannette eſt à moi; oui, elle eſt à moi, & pour toute la vie encore. Je crois, en vérité, que je ferais mort de chagrin, ſi elle avait toujours refuſé de combler mes vœux : alors on aurait vu un amant, peut-être pour la première fois, mourir réellement pour les beaux yeux d'une inhumaine. Par bonheur que je n'ai point été contraint d'en venir à cette extrémité fâcheuſe; je me ſuis contenté, comme tant d'autres, de perdre la vie par métaphore : j'étais ſi amoureux,

ou plutôt la réſiſtance qu'on m'op-poſait m'avait tellement enflammé, que je ne réponds point des folies que j'aurais été capable de faire. Peu s'en eſt fallu que l'inconcevable per-ſonne ne mît le comble à ſa cruauté; elle m'alléguait des raiſons.... oh! des raiſons tout-à-fait ſingulières...... Parbleu! jamais femme n'a donné de telles preuves de vertu; j'en pour-rais citer un exemple extraordinaire & fort biſarre..... Mais briſons là-deſſus, & pour cauſe : il me ſuffira de vous dire que Jeannette a une façon de penſer unique; je l'admire autant que je l'aime.... Ceſſons de l'appeller Mademoiſelle Jeannette; elle eſt actuellement Madame de Fon-tenor. Grace à mon heureuſe étoile, tous les obſtacles ſont levés; une céré-monie reſpectable, dont les ſuites ſont très-amuſantes, juſqu'à ce qu'elles de-viennent inſipides, me rend pour tou-

jours le maître de cette adorable créature. La plupart des maris ne ſe rappellent qu'ils ſont époux, que pour tourmenter leur infortunée compagne; moi je veux ſans ceſſe faire le bonheur de la mienne, & lui devoir toute ma félicité. N'allez pas croire, je vous prie, que je me propoſe d'être amoureux de ma femme; Dieu me préſerve de tomber dans un ridicule pareil, qui m'attirerait les railleries de tous les gens ſenſés. J'ai deſſein ſeulement de vivre en honnête homme avec ma jolie moitié; c'eſt-à-dire, que je ne prendrai point d'humeur contr'elle, & qu'elle ne s'appercevra jamais des maîtreſſes que je pourrai avoir. N'eſt-ce pas comme cela qu'il faut faire? Allez, Monſieur le Comte, vous verrez que je connais l'uſage, & j'aurai ſoin que ma femme faſſe ſeule les honneurs de chez moi. J'eſpère que vous nous rendrez viſite très-ſou-

vent ; je ſerai dans quinze jours à Paris, le centre de la bonne compagnie & de tous les plaiſirs ; je vais doubler, tripler ma dépenſe ; je veux raſſembler dans ma maiſon une ſociété brillante ; on y joûra gros jeu, on y fera une chère délicate ; mes Concerts deviendront d'autant plus agréables, que Madame de Fontenor y chantera ; vous ſavez qu'elle eſt excellente Muſicienne, & que ſa voix flexible eſt très-mélodieuſe : quand elle n'aurait que cette précieuſe qualité, ne ſerait-elle pas digne de tout ce que j'ai fait pour elle ?

Je ſuis avec un ſincère attachement, &c.

DE FONTENOR.

Du Château d'Iſlefonds, le 8 Août, 17....

LETTRE CLXXIII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

AH ! mon cher Marquis, je nage dans la joie, j'éprouve la plus vive ſatisfaction, mon cœur brûle de s'épancher dans le ſein de l'amitié, & de vous faire partager mes tranſports. Depuis quelque tems je réuſſis dans tous mes projets ; c'eſt avec tant d'art & de ruſes, que j'agite les reſſorts que je mets en mouvement, qu'on eſt forcé d'arriver à mon but, ſans s'en appercevoir. Auſſi je me flatte d'amener à fin une de mes plus belles entrepriſes amoureuſes. Je me ſuis vu longtems arrêté par différens obſtacles ; un fourbe, plus malin que moi, m'a

même joué un tour abominable ; mais je me suis consolé des difficultés sans nombre qu'on m'opposait, par le plaisir que je me promettais d'en triompher un jour. Heureusement encore que j'étais moins animé par l'amour, que par l'espoir de faire une nouvelle conquête, & qu'à mon âge la volupté a toujours des charmes, soit qu'elle se fasse attendre ou qu'elle couronne d'abord nos desirs. Enfin, je la vois s'approcher, conduite & embellie par le mystère. Peut-être est-il imprudent à moi de vous en faire la confidence ; mais vous pensez différament qu'autrefois, vous m'avez, j'ose le dire, quelques obligations, & vous êtes homme d'honneur : vous serez donc incapable de me trahir & d'abuser de mon secret. D'ailleurs, j'aime les actions bisarres, extravagantes : il est donc tout simple que j'en fasse une de plus aujourd'hui. Après des raisons

aussi fortes, je vais vous parler comme à mon meilleur ami, quoique vous soyez, peut-être, un peu mon rival. La figure noble & intéressante de Mademoiselle Jeannette, a fait depuis long-tems sur mon cœur, l'impression qu'ont dû ressentir tous ceux qui l'ont vue; mais j'ai caché mes tendres sentimens, sous l'apparence de la politesse & des égards; j'attendais que les circonstances me permîssent de me déclarer avec quelque certitude, & me promettais bien de profiter du premier moment de faiblesse que je pourrais entrevoir ou faire naître. Je me flattais que j'aurais le suprême bonheur d'apprendre à cette aimable personne, quelle est la principale destination de la Beauté: qu'il m'était doux de me croire à la veille de donner d'aussi charmantes leçons! Mais une maudite fatalité a renversé tous mes projets, a même tourné contre moi

les précautions que j'avais prifes pour entraîner dans le piége l'innocente créature, & m'a ravi l'efpoir le plus cher à mon cœur...... Il faut s'en confoler, & ne vous entretenir que des mefures qui ont eu un plein fuccès, ainfi que je me le fuis propofé en commençant ma Lette. C'eft avec chagrin que j'ai découvert votre amour pour la belle Jeannette; j'ai craint la préférence que vous pourriez obtenir, foit à caufe de votre mérite perfonnel, foit parce que vous avez, dès votre enfance, employé auprès d'elle les moyens de plaîre, & qu'on s'attendrit fans peine pour l'amant qu'on eft dans l'habitude de voir tous les jours. J'ai penfé que l'expédient le plus sûr pour vous éloigner, était de vous rendre infidèle; & c'eft en conféquence de ce raifonnement, que je vous ai fait connaître la petite Julie. Vous n'avez pas manqué de la trouver char-

mante ; j'apperçois même qu'il ne vous sera point facile de rompre les liens de fleurs avec lesquels on vous enchaîne. Mais cet avantage n'était encore que bien peu de chose, sur-tout après que j'eus quitté la maison de ma mère, puisque je ne pouvais parler un seul instant à cet objet que je convoitais en secret. Mon imaginative & mon esprit de ruses m'ont fait franchir des obstacles qui auraient peut-être arrêté tout autre que moi ; je m'avisai de persuader à Fontenor qu'il devait épouser la jolie Orpheline : quelque extravagant que paraisse ce mariage, j'ai eu l'adresse de le faire réussir ; j'en apprends l'intéressante nouvelle. Vous sentez, mon cher Marquis, tout l'excès de ma joie ; je suis l'intime ami du Financier ; il croit m'avoir de grandes obligations : j'aurai donc chaque jour la liberté de voir sa femme. Peut-être n'êtes-vous point assez épris

de Julie, pour applaudir au plan que je me propose de suivre. En ce cas-là, vous auriez tort de prendre de l'humeur contre moi : c'est moins l'amour qui me fait rechercher le commerce des femmes, que le desir de m'amuser; ainsi je suis un rival peu dangereux.

Le Comte de C***.

De Versailles, ce 12 Août, 17...



LETTRE CLXXIV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

Que venez-vous de me confier, perfide ami ! eh quoi, vous aimez l'objet de mon plus tendre attachement, celle que j'adore depuis mon enfance ! ou plutôt, pour ne point prêter à vos fentimens une délicateffe dont vous convenez vous-même qu'ils font peu fufceptibles, vous cherchez à la féduire, afin de la déshonorer enfuite. Avez-vous pu me faire un tel aveu ! Ceffez de vous applaudir de m'avoir rendu infidèle ; c'eft mal me connaître, que de me croire auffi volage, auffi trompeur que vous l'êtes. Je ne vois dans Julie

qu'une aimable perſonne, & je trouve dans ma Jeannette le mérite uni aux grâces & à la vertu. Pourquoi l'indignation que me cauſe votre triomphe ne m'engage-t-elle pas à rompre des liens tiſſus par le plaiſir, & qui n'ont point la ſolidité de ceux que donnent l'eſtime & la conformité des caractères ? Je les aurais déja briſés, quelqu'effort qu'il m'en coutât, ſi je ne conſidérais qu'ils n'ôtent rien à la ſincérité de mon amour. Hélas! cette ardeur vive & durable, eſt donc deſtinée à faire le malheur de ma vie. Ce n'était point aſſez de me découvrir que vous êtes mon rival, il fallait encore me déchirer le cœur, en m'apprenant que celle qui m'eſt plus chère que mon exiſtence, m'eſt ravie pour toujours..... O ciel! un autre a le bonheur de la poſſéder....... Cette cruelle idée me fait ſouffrir mille morts..... Que vous êtes heureux de

l'aimer aussi légèrement ! Vous la voyez sans peine passer dans les bras d'un autre ; vous vous réjouissez même d'un évènement qui me réduit au désespoir. Oui, vous avez raison, vos sentimens ne doivent point m'allarmer, vous êtes un rival peu dangereux. Eh ! que pourrez-vous obtenir d'une femme qui résiste à l'amour le plus tendre ? Briguerez-vous ses faveurs avec cette constance & cette activité qui désarment quelquefois la plus insensible ? Je l'avertirais de se garantir de vos piéges, si vous étiez un véritable amant ; mais ce serait lui faire injure que de la croire capable de se laisser séduire par vos discours. Ainsi je garderai un profond secret sur votre confidence : la vertu de Madame de Fontenor me rassure contre vos projets.

Le Marquis de F * * *.

Ce 13 Août.

LETTRE CLXXV.

Le même, à Mme de Fontenor.

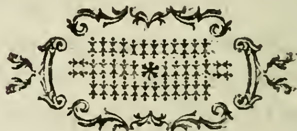
Vous ne vous attendez pas, ſans doute, Madame, que je vous félicite ſur votre mariage; la vue ſeule de ces caractères, vous annonce les reproches que je ſuis en droit de vous adreſſer, & vous frémirez en jetant les yeux ſur ma Lettre...... Mais que dis-je! le remord peut-il entrer dans votre cœur? Ah! je ne reconnais plus en vous cette Jeannette ſi naïve & ſi franche, dont la candeur & l'innocence ajoutaient un nouveau prix aux grâces naturelles: l'impoſture & la perfidie ont remplacé toutes vos vertus. Si vous étiez encore l'eſtimable perſonne qui fut digne de mon attachement, auriez-vous oublié

vos promeſſes de m'aimer toujours ; auriez-vous épouſé un homme que vous haïſſez peut-être, & dont les richeſſes vous ont éblouïe ? Etait-ce pour me trahir avec tant de noirceur, qu'étalant les plus beaux ſentimens, vous m'avez fait renoncer au deſſein d'être votre mari ? J'avais bien voulu vous ſacrifier un eſpoir d'où dépendait ma félicité, non que je me propoſâſſe d'éteindre mon amour, mais afin de vous montrer l'empire que vous aviez ſur moi. Eh ! quelle récompenſe me réſerviez vous pour un effort auſſi douloureux ? A peine l'avez-vous obtenu, que vous m'accablez d'une cruelle indifférence, & que je vous perds pour jamais. Puiſque vous avez cru pouvoir épouſer M. de Fontenor, deviez-vous craindre de m'accorder un jour votre main ? Il eſt riche & de naiſſance, comme moi; je n'avais de plus que lui que mon amour. Où ſont les ſen-

timens tendres & désintéressés qui me charmaient en Jeannette?.... Ah, Madame, que n'ai-je un cœur semblable au vôtre!..... Soyez heureuse.... si vous pouvez l'être : le comble de mes infortunes serait d'apprendre que vous ne jouïssez pas du bonheur dont vous vous êtes flattée.

Le Marquis de F***.

De Paris, ce 13 Août, 17...



LETTRE CLXXVI.

*Le même, au Comte de C***.*

L'AFFREUX ſpectacle que je viens de voir! il m'a pénétré de douleur, & l'impreſſion qu'il m'a faite ne s'effacera jamais de ma mémoire. Vous ne pourrez, Monſieur le Comte, vous empêcher de partager ma juſte ſenſibilité, quand vous en connaîtrez la cauſe. Je me propoſais, depuis quelques jours, d'aller rendre une viſite au Prince de***, avec qui nous avons fait cette partie de plaiſir qui m'a paru ſi délicieuſe. Je l'ai trouvé dans un état épouvantable, livide, décharné, & n'ayant plus qu'un ſouffle de vie. Interdit de le voir ſemblable à un ſpectre, & de l'entendre jeter des cris

douloureux, lui qui avait autrefois toute la fraîcheur de la jeunesse & de la santé, & qui était toujours d'une gaîté charmante ; je l'ai prié de me dire quel était le genre de sa maladie. Alors poussant un profond soupir, il m'a parlé de la sorte d'une voix mourante : — » Que mon exemple vous ar-
„ rête sur le bord du précipice, mon
„ cher Marquis ; il n'est que trop ordi-
„ naire aux jeunes gens de chercher
„ des plaisirs faciles, mais dont les
„ suites sont malheureusement bien
„ cruelles. Entraîné par des libertins
„ de mon âge, que j'aurais dû fuir
„ avec horreur ; j'ai fréquenté ces mai-
„ sons où triomphe le vice ; j'ai dé-
„ gradé mon rang & ma naissance ;
„ en vain des maux légers m'avertis-
„ saient d'en craindre de plus grands.
„ Hélas ! j'ai achevé de perdre ma
„ santé dans l'odieuse demeure où le
„ Comte de C*** vous avait amené.

» Dès le lendemain de cette nuit,
» que nous paſſâmes dans des plaiſirs
» qui me coûtent ſi cher, j'ai reſſenti
» des douleurs inouies; elles ont fait
» en peu de jours des progrés effrayans,
» & j'ai découvert trop tard mon dé-
» plorable état. C'en eſt fait, la mort
» s'approche à pas lents..... O Dieu,
» que ne ſe hâte-t-elle!.... Je meurs
» dans d'horribles ſouffrances, quand
» je commençais à peine à jouïr de la
» vie, qui aurait été pour moi ſi déli-
» cieuſe, ſi j'avais connu le prix de la
» ſageſſe..... « — L'infortuné Prince
de * * * m'en aurait peut-être dit davantage; mais un torrent de larmes lui coupa la parole, & l'arrivée de ſes Médecins me contraignit à me retirer, le cœur oppreſſé par une vive affliction.

Ne la partagez-vous pas, Monſieur le Comte? Refuſerez-vous de pleurer ſur le ſort d'un ami qui deſcend au

tombeau à la fleur de ſon âge ? . . . . .
Que cet exemple eſt effrayant ! Je me ſuis expoſé comme lui..... O Dieu ! ſi j'allais être la proie des maux cruels & ignominieux qui le conſument ! Je frémis, & je vais être tourmenté par d'affreuſes inquiétudes. Voilà donc ce qui ſuccède aux plaiſirs goûtés dans le libertinage ! des craintes, des remords, une maladie douloureuſe...... Ah ! Comte, où m'avez-vous conduit ? Que j'envie la volupté pure & inaltérable d'une vie ſans reproche !

Le Marquis de F***.

De Paris, ce 14 *Août*, 17...

Fin de la troiſième Partie.

LA
PAYSANNE
PERVERTIE,
OU
LES MŒURS
DES GRANDES VILLES.

QUATRIÈME PARTIE.

LA PAYSANNE PERVERTIE, *OU* LES MŒURS DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R***; recueillis de ſes Lettres & de celles des perſonnes qui ont eu part aux principaux évènemens de ſa vie;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

QUATRIÈME PARTIE.



A LONDRES;
Et ſe trouve à PARIS,
Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXVII.



LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE CLXXVII.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F***.*

POURQUOI m'avez-vous écrit ! votre Lettre a troublé la félicité dont

je jouïſſais ; je me croyais heureuſe, & vous m'arrachez à l'illuſion dont j'étais enchantée. Quel trouble violent élevez-vous dans mon cœur ! La femme qui veut être honnête, qui ſe livre aux ſoins de ſon ménage, à ſes devoirs, qui tâche d'aimer uniquement ſon époux, n'eſt donc pas toujours ſatisfaite d'elle-même, & ne peut trouver au fond de ſon âme la force dont elle a beſoin pour vaincre ſes paſſions ! C'eſt vous, cruel, qui m'apportez cette affreuſe lumière..... Mais je triompherai d'un amour que je croyais preſque éteint ; je ne perdrai jamais de vue les charmes de la Vertu ; je n'aurai plus à rougir.... Oui, mon mari doit m'être cher, l'honneur m'en fait une loi : pourrais-je oublier tout ce qu'il a fait pour une infortunée, qui ne méritait point d'être élevée jusqu'à lui ? Laiſſez-moi donc, Monſieur, ceſſez de m'accabler de vos reproches. Je

ſuis plus à plaindre que vous ne le penſez, J'ai dû vous repréſenter à quoi vous obligent votre nom & votre naiſſance : une ſimple Payſanne était-elle digne de devenir un jour votre femme ? Soyez sûr qu'il m'en a coûté, non pas pour exiger un tel ſacrifice, mais pour renoncer au bonheur d'être aimée de vous. M. de Fontenor étant d'un âge mûr, maître de ſes actions, & appuyé du conſentement de Madame votre Mère, tout le monde m'aurait blâmée ſi j'avais opiniâtrement refuſé ſa main & ſa fortune. Ne me condamnez donc plus, Monſieur, & tâchez de ne ſonger à moi qu'avec indifférence : il ne vous ſera même peut-être pas difficile de me haïr.... Mais, ſur-tout, ſi mon repos vous était cher, fuiez-moi, ne me revoyez jamais.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Du Château d'Iſleſonds, le 17 *Août*, 17....

LETTRE CLXXVIII.

*La Comtesse de C***, à la Marquise de F***.*

CET étrange mariage a donc réussi ; vous êtes au comble de vos vœux, Madame la Marquise ; votre Jeannette est devenue, contre toute raison, l'épouse de Fontenor. Il faut avouer que c'est un singulier homme, que ce Financier. Mais on rencontre tous les jours dans le monde des personnages si extraordinaîres, & l'on voit arriver tant de choses auxquelles on ne s'attendait pas, qu'on doit apprendre à ne s'étonner de rien. Je viens de recevoir la visite des nouveaux époux, & je crois actuellement à eur mariage : comme vous n'aviez

point daigné m'en donner avis, ſans doute dans la crainte que je ne recommençâſſe mes judicieuſes obſervations, j'avais juſqu'à préſent refuſé d'ajou ter foi aux bruits qui s'en étaient répandus. Mademoiſelle Jeannette, ou plutôt Madame de Fontenor, était vétue magnifiquement & couverte de pierreries; mais ce qui m'a fait beaucoup de plaiſir, j'ai remarqué qu'elle avait l'air très-modeſte, & que la honte du paſſé l'empêchait de lever les yeux. Pour ſon cher mari, il paraiſſait l'homme le plus ſatisfait du monde. Je lui conſeille de ſe féliciter, puiſqu'il croit en avoir ſujet. Il eſt vrai qu'il s'imagine que perſonne ne ſait les faibleſſes de ſa tendre moitié, & j'avoue que ceux qui les ignorent, feraient tentés d'applaudir à la folie qu'il a faite. Mais moi, qui ſuis inſtruite des évènemens, je le blâme très-fort, & je vous déſapprouverai toujours d'avoir contribué

à la haute fottife qu'il ne tardera point à fe reprocher. Votre orpheline, après avoir ceflé d'être fage, était indigne de la brillante deftinée que vous lui avez procurée. Oui, ma chère Marquife, vous avez beau dire, ce mariage me paraît d'un très-mauvais exemple : il femble autorifer les jeunes perfonnes à ne point craindre de commettre des fautes. Mais j'efpère que le procédé du Financier, ne trouvera jamais d'imitateur.

Tandis que je m'occupe d'objets qui me mettent prefque en colère, je vais vous parler de votre fils. Il eft extrêmement lié avec le Comte de C * * * : vous fentez qu'un tel ami ne peut que lui donner des confeils pernicieux, & l'entraîner dans les plus grands défordres. Vous avez dû recevoir une Lettre du Vicomte de L***, par laquelle il vous informe de fa mauvaife conduite. Croiriez-vous que le

libertinage a déja tant de charmes pour lui, qu'il vit avec une fille de l'Opéra ? C'en eſt fait de ſes mœurs, ſi vous n'interpoſez promptement votre autorité. Pourriez-vous encore prodiguer une aveugle tendreſſe à un fils auſſi coupable ? Adieu, Marquiſe, je vais prier le Ciel de le rappeller à la ſageſſe, ou de vous rendre moins bonne & moins indulgente.

La Comteſſe de C * * *.

De Paris, ce 30 *Août*, 17. . .



LETTRE CLXXIX.

*Le Comte de C ***, au Marquis de F***.*

QUE ſignifie cette humeur ſombre qui vous domine depuis quelques jours? Vous fuiez tous les plaiſirs que je cherche à vous procurer. Eſt-ce donc ainſi que vous mettrez à profit mon ſéjour dans la Capitale ? Vous voilà tout auſſi rêveur qu'un grave Philoſophe; vous ne riez pas plus qu'un grand Seigneur qui ſonge à payer ſes dettes. Eh! mon cher Marquis, ignorez-vous qu'un Français doit être gai, vif, étourdi, & que rien n'altère jamais en lui ces aimables qualités. Regardez-moi, (& vous ne feriez pas ſi mal de me prendre toujours pour mo-

dèle) ma mère me tracaſſe, une foule de Créanciers me harcèle, me perſécute, je ſuis amoureux, une coquette me ruine; eh bien, je ne m'inquiette nullement de tout cela, je ne m'en divertis pas moins, & je ſerais très-fâché de m'affecter de quelque choſe : nous ne devons être ſenſible qu'au plaiſir. — Mais, me répéterez-vous encore, j'ai la douleur de voir ma maîtreſſe mariée, un autre jouït d'un bonheur dont ſeul j'étais digne. — Y ſongez-vous, Marquis, de vous déſeſpérer pour des choſes qui arrivent tous les jours? Vous continuerez vos doléances, ſelon votre coutume, & vous me répliquerez, avec la larme à l'œil, que la cruelle de Fontenor ſemble oublier qu'il n'y a pas long-tems qu'elle était la tendre Jeannette; elle m'évite, me direz-vous, & me reçoit avec une froideur accablante. — Tant mieux, tr[illegible] heureux mortel; ces procédés

qui vous désolent sont une preuve que l'on vous adore & qu'on s'efforce de combattre son penchant. La belle de Fontenor sent le danger de vous revoir, & dissimule sa façon de penser à votre égard. Cherche-t-elle tant de précautions pour recevoir mes visites? Qu'elle soit seule ou en compagnie, je suis toujours le bien-venu. Que je voudrais lui paraître un peu plus dangereux!...... Mais puisqu'elle a tant de sécurité, je saurai en faire mon profit. N'ayez aucun ombrage d'un rival tel que moi ; vous avez pour vous l'amour : moi je n'aurai en ma faveur que les circonstances & le caprice : il est vrai que ce sont quelquefois des moyens infaillibles pour réussir auprès d'une jolie femme. — Jeannette est mariée, vous écriez-vous sans cesse d'un ton de Jérémie : quelle espérance puis-je concevoir ? Jeannette est mariée ! — Eh, morbleu ! loin

de vous en affliger, réjouiſſez-vous, au contraire. Nos bons ayeux étaient aſſez ſimples pour regarder le mariage comme un lien reſpectable, auquel ils ſe feraient fait ſcrupule de porter la moindre atteinte. Nous ſommes plus raiſonnables dans ce ſiècle éclairé; de ce nœud qui devait durer toute notre vie, nous avons trouvé le moyen de faire un nœud coulant, qu'on ſerre & qu'on relâche à volonté: le mariage eſt actuellement une convention tacite, que fait toute femme inſtruite des uſages, de favoriſer en ſecret tous ſes amans, puiſqu'elle ne ſera plus retenue par une infinité de craintes & de préjugés. C'eſt ainſi que nous ſavons même tourner à notre avantage les devoirs pénibles & déſagréables que nous jugeons à propos de nous impoſer en apparence. Voilà ce que perſonne n'ignore. Faudra-t-il que je ſois ſans ceſſe obligé de vous apprendre de

choſes généralement connues ? Mon amitié pour vous me forcera-t-elle donc toujours de vous inſtruire, même à mon préjudice ? Il eſt bien étonnant, bien inconcevable, que vous ſoyez encore amoureux de Mademoiſelle Jeannette, tandis que la ſémillante Julie, avec ſon petit nez retrouſſé, vous a fait la plus vive impreſſion. Je commence à croire cependant que cette dernière l'emportera bientôt ſur ſa rivale : j'ai ſouvent étudié la marche des paſſions humaines, malgré ma frivolité; oui, les circonſtances vont amener de grands changemens : vous aurez beau dire & beau faire, mon pauvre Marquis, je lis beaucoup mieux que vous-même dans votre propre cœur.

Le Comte de C***.

Paris, ce 2 Septembre, 17...

LETTRE CLXXX.

*Madame de Fontenor, à Madame P***, sa sœur.*

EH quoi, ma Sœur, je n'arrive pas plutôt à Paris, que tu t'en éloignes pour suivre ton mari à la campagne; & cette nouvelle séparation va durer, m'as tu dit, pendant près de deux grands mois! quand je me réjouïssais d'habiter avec toi la même Ville, & de goûter chaque jour le plaisir de te voir, tu trompes mon espérance, tu vas directement dans l'endroit que je quitte. Le Village de S*** sera témoin de la félicité dont te fait jouïr un époux qui t'adore. Si j'avais prévu ce voyage, j'aurais eu moins d'empressement à me rendre dans la Capitale. Mais l'ab-

fence ne faurait refroidir notre tendre amitié ; nous aurons du moins la confolation de nous écrire, & de n'avoir rien de caché l'une pour l'autre, comme s'il nous était poffible de nous communiquer de bouche nos plus fecrets fentimens. Continuons à nous confier nos peines & nos plaifirs, en dépit de la fatalité qui femble fe plaîre à nous féparer.

Je m'étais promis de fuir avec le plus grand foin, M. le Marquis de F * * * ; le trouble que j'éprouve en fongeant à lui, ne m'apprend que trop combien il m'eft cher, malgré tous mes efforts pour vaincre une paffion que mon devoir condamne ; mais c'eft fans affectation que je devais l'éviter, dans la crainte de faire foupçonner à M. de Fontenor qu'il fût l'auteur de ma malheureufe faibleffe. J'avais trouvé le moyen de ne le recevoir deux ou trois fois, que lorfque j'étais en com-

pagnie. Précaution inutile! Un seul instant a détruit l'ouvrage de ma prudence & de ma vertu. J'étais ce matin dans mon cabinet de toilette, on m'a annoncé le Marquis de F***; j'allais ordonner qu'on lui dise qu'il ne me serait possible de le voir que dans l'après dîné; mais il ne m'en a pas donné le tems, & a paru comme le domestique achevait de prononcer son nom. — „ J'ai su, m'a-t-il dit, qu'il „ était jour depuis long-tems chez „ vous, Madame, & je me suis em„ pressé de venir apprendre l'état de „ votre santé. Il est cruel d'avoir à „ vous parler de choses très-impor„ tantes, & de ne pouvoir jamais vous „ trouver seule «. — Ma Femme-de-chambre, à ces mots, s'est retirée, sans que j'y aie pris garde, tant j'étais troublée. Alors le Marquis, voulant profiter de l'occasion qui se présentait, s'est brusquement jeté à mes

pieds, & m'a renouvellé l'aveu de son amour. Je n'ai point cessé, dit il, de lui être chère ; il songe toujours à moi, quelque dissipation qu'il ait cherché à se procurer ; & la vie lui est insupportable, si je continue à le désespérer par mon indifférence..... Ah, ma Sœur ! tu ne saurais te former une idée de la situation où j'étais, tandis que je voyais à mes genoux l'homme que j'adore & que je m'efforce d'oublier; j'éprouvais un sentiment tout-à-la-fois agréable & douloureux ; je voulais m'emporter contre sa hardiesse, & la parole expirait sur mes lèvres ; enfin, je l'ai conjuré de se lever, & d'être persuadé que si mes faibles attraits avaient mérité son amour, ma conduite obtiendrait son estime. J'ai prononcé ces mots avec toute l'apparence de la froideur ; mais qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de lire dans mon âme ! Heureusement que

nous avons entendu approcher M. de Fontenor; ce qui a obligé le Marquis de se retirer, après avoir baisé ma main; faveur légère, que je n'ai point songé à lui refuser. Il s'est éloigné d'un air triste qui m'a percé le cœur; il croit que la fortune a changé mes sentimens, & que je le haïs depuis que je jouïs d'une brillante destinée. Ah! que ne peut-il apprendre que mon cœur est toujours le même, & que je suis la triste victime du devoir que je m'impose! Ne me félicite point, ma chère Sœur, de la victoire que j'ai remportée aujourd'hui sur moi-même; elle est l'effet des combats les plus violens &..... te l'avoûrai-je?..... Une autrefois peut-être je serais incapable de triompher du funeste penchant qui m'entraîne. Aussi, j'y suis décidée, je ne le verrai plus qu'en présence de mon mari, ou, du moins, que lorsqu'il y aura grande compagnie dans

mon appartement : que ne m'eſt-il permis de lui refuſer même l'entrée de ma maiſon !

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, ce 4 Septembre, 17...

LETTRE CLXXXI.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

VOUS m'avez raſſuré, mon cher Comte ; je croyais qu'une femme mariée ne ſongeait à s'occuper que de ſon ménage & de ſes devoirs. Je m'étais encore formé une autre idée non moins biſarre du lien conjugal ; je m'imaginais bonnement qu'il était la choſe la plus reſpectable. Je connais

mon erreur, grace à vos ſavantes leçons : oui, ce ſexe aimable, dont la beauté eſt le partage, n'oublie jamais qu'il eſt né pour plaire & pour contribuer à nos plaiſirs ; & Meſſieurs les époux ont grand tort de prétendre jouïr ſeuls de leurs tendres moitiés ; c'eſt un vol qu'ils voudraient faire à la Société : heureuſement qu'ils ne s'accordent pas tous ce privilége excluſif. Mais Madame de Fontenor n'eſt peut-être pas prête à ſe défaire des préjugés de l'enfance ; puis-je me flatter de diſſiper ſes craintes chimériques, & d'arracher de ſes yeux le bandeau de l'illuſion ? Encouragé par vos ſages avis, j'ai fait aujourd'hui une tentative qui n'a point répondu à mon attente. Je cherchais depuis long-temps l'occaſion de l'entretenir ſans témoin ; j'ai eu le bonheur de la trouver, & je n'en ai recueilli que des marques de froideur ; elle m'a ſeulement permis de lui

baiser la main, lorsque je me retirais pénétré de tristesse; & cette faveur délicieuse a fait circuler dans mon cœur une nouvelle flamme, qui a redoublé la vivacité de ma passion. C'est vous déclarer que mon amour est loin de se ralentir. Cessez donc de me répéter que Julie me rendra tout-à-fait infidèle; elle devient chaque jour plus nécessaire à mes plaisirs; mais que le sentiment que j'éprouve est différent d'un attachement sincère & durable!

Le Marquis de F * * *.

Paris, ce 4 Septembre.



LETTRE CLXXXII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

TRAITEREZ-VOUS donc ſans ceſſe de plaiſanterie le plus tendre amour? Eh quoi, Madame! parce que je vous exprime avec gaîté mes ſentimens, doivent-ils vous paraître moins réels, & les prendrez-vous toujours pour un ſimple badinage? Eſt-ce en pleurant que l'on doit dire à une jolie femme qu'on l'adore, & faut-il l'ennuier pour lui prouver qu'on eſt ſincérement épris de ſes charmes? Non, les fadeurs, les plaintes & le déſeſpoir, ſont bannis depuis long-temps de l'empire amoureux. Mon caractère eſt d'être gai, agréable, amuſant, & je n'en

ſuis pas moins tendre & fidèle. Mais ſi vous deſirez, Madame, que l'on ſoit l'être le plus mauſſade & le plus lugubre, pour avoir l'air bien paſſionné, je vais dorénavant m'efforcer de prendre le ſérieux d'un grave pédagogue, je ne vous aborderai que la larme à l'œil, & qu'en pouſſant de gros ſoupirs. Lorſque je me ſerai ſoumis à ces biſarres conditions, j'eſpère que vous ne donnerez point dans le ridicule de vous parer d'une ſageſſe qui n'eſt plus de mode; la petite Bourgeoiſe eſt ſeule perſuadée qu'il eſt de la bienſéance de réſiſter trois ou quatre jours. M'alléguerez-vous éternellement ce que vous croyez devoir à votre mari? S'il vous a comblée de richeſſes, n'en eſt-il pas récompenſé par le bonheur d'avoir une femme charmante, qui réunit les grâces aux talens, & qui eſt ſur-tout grande Muſicienne, précieuſe qualité dont il eſt

idolâtre ? D'ailleurs, eſt-il poſſible que vous ne ſoyez belle que pour un ſeul homme? Vous avez droit à l'hommage de tous ceux qui vous voient, & vous devez diſtinguer dans la foule celui dont l'hommage vous flattera le plus : vous n'avez d'autres obligations à remplir, que celles qu'exigent les bienſéances d'uſage. En un mot, ſuivez l'exemple de tant de Dames titrées, qui ſe permettent d'avoir un, deux, & même trois amans, & qui n'en ſont pas moins reſpectées. Malgré tout ce que je viens de vous dire, ſi vous croyez devoir une extrême reconnaiſſance à M. de Fontenor, je vous repréſenterai que, ſans ingratitude, vous ne pouvez m'en refuſer la plus grande partie, puiſque je ſuis la principale cauſe de votre fortune. Ces raiſons ne ſuffiſent-elles pas, pour vous engager à me traiter avec douceur ? En voici une autre, à

laquelle il vous ſera peut-être difficile de réſiſter : ſi je paraîs indiſcret, n'en attribuez la faute qu'à vous, Madame, qui me forcez à tirer avantage de la mauvaiſe conduite de mon ami, ou plutôt jugez de l'excès de ma paſſion, par l'effort que je fais de manquer à la délicateſſe de mes ſentimens. Vous feriez excuſable, en quelque ſorte, d'être fidelle à votre mari, s'il ſe piquait de vous rendre la pareille ; mais apprenez, puiſque j'y ſuis contraint, qu'il entretient avec faſte la C***, Actrice de la Comédie Italienne, qui, en jouant ſupérieurement dans une Pièce nouvelle, vient de déployer tout-à-coup des talens qu'on ne lui ſoupçonnait point. Il prodigue chaque jour de nouveaux dons à cette Syrène enchantereſſe, tandis qu'il vous refuſerait un carroſſe plus riche, plus élégant que celui qui vous eſt deſtiné. Eh bien, Madame,

dame, vengez-vous de l'injure faite à vos charmes: une jolie femme peut ſe venger d'une manière fort agréable des infidélités de ſon volage époux. Je m'offre de contribuer au plaiſir que vous aurez, & je vous promets que vous ſerez contente de mon zèle à punir votre parjure. Il ne nous ſera pas difficile de trouver l'inſtant favorable: l'ami de la maiſon a de grands priviléges, & je ſaurai adroitement en tirer parti. Mais ne m'accuſez point de manquer à l'amitié & à la confiance que me témoigne M. de Fontenor : il eſt ſi naturel de s'attacher plus tendrement à la femme qu'au mari! J'ajoûte encore que je remplirai ma deſtination avec la dernière exactitude : mener à ſa guiſe un bon-homme d'époux, dont on adoucit en ſecret la ſenſible moitié, c'eſt être dans toutes les règles l'ami de la maiſon.

Il ne me reſte plus qu'à vous répéter

que je vous adore, Madame, & qu'à vous conjurer d'abréger le tems de mon martyre. Vous voyez que je commence à prendre un ton bien férieux.

Le Comte de C * * *.

Paris, ce 5 Septembre.

LETTRE CLXXXIII.

*Madame de Fontenor, à Madame P * * *, fa fœur.*

FÉLICITEZ-MOI, ma chère Sœur, je fuis la plus heureufe des femmes, un cercle d'adorateurs m'environne, & tout le monde s'efforce de me plaîre. Mon mari eft toujours rempli d'attentions, il prévient mes moindres defirs, rien n'eft trop cher lorfqu'il s'agit de fatisfaire mes caprices. Il ne

m'eſt pas tout-à-fait fidèle, ſelon le bruit public; il m'en a même dit quelque choſe: mais que m'importe d'en être aimée, pourvu qu'il ne ceſſe jamais d'avoir pour moi des égards & des complaiſances? Son humeur me paraîtrait, peut-être, moins égale & moins agréable, ſi j'étais l'unique objet de ſa tendreſſe. Il me laiſſe libre de toutes mes actions, je reçois qui bon me ſemble, je rends des viſites quand l'envie m'en prend; je vais aux ſpectacles avec les perſonnes que je choiſis; enfin, je joue & je perds ſans qu'il y trouve à redire. Je le crois ſeulement un peu jaloux du jeune Marquis de F***; il le ſoupçonne d'être l'auteur de ma malheurenſe faibleſſe, & je m'apperçois qu'il ne le voit point avec plaiſir fréquenter aſſidûment la maiſon. C'eſt un nouveau motif d'éloigner, ſans affectation, le Marquis; je ferai d'autant plus volontiers ce ſa-

crifice, tout pénible qu'il me paraîtra d'abord, qu'il est le seul auquel il faudra me résoudre, encore suis-je la maîtresse de ne point triompher de mon penchant, puisque M. de Fontenor ne l'exige pas. Il ne songe qu'à s'amuser, & m'invite sans cesse à me divertir de mon côté; crainte de me gêner en la moindre chose, il ne vient chaque jour qu'une minute dans mon appartement; lorsqu'il mange au logis, c'est à l'heure des repas que nous nous voyons le plus long-tems, & à chaque fois qu'il m'aborde, il donne carrière à son humeur gaie & joviale. Tous ses amis, persuadés qu'ils ne peuvent lui plaire davantage, s'empressent de me composer une cour brillante. Nos concerts sont charmans; sans te parler des *Virtuoses* qui le composent, c'est-à-dire, des plus célèbres Musiciens de Paris & de l'Europe, on y voit accourir tout ce qu'il y a de plus distingué à la Ville &

à la Cour; car tout le monde se pique de mériter le titre d'Amateurs. Ah! que n'es-tu témoin, ma chère Sœur, des louanges flatteuses que l'on m'adresse, & des nombreux applaudissemens qu'on prodigue à ma voix & à la légéreté de ma main sur le Clavecin! Tu envîrais mon bonheur, dont je ne peux te retracer qu'une bien faible idée.

Le Comte de C***, l'un des amis intimes de mon mari, & à qui j'ai les plus grandes obligations, puisque je lui suis redevable de ma fortune; le Comte de C*** s'est déclaré l'un de mes adorateurs; mais il a beau faire, je ne puis avoir pour lui les tendres sentimens qu'il voudrait m'inspirer. Il a toujours un certain air ironique & persiffleur, qui empêche de se fier à ses discours. Il est amusant par ses propos enjoués, par ses manières étourdies;

j'aime ſinguliérement ſa converſation & ſon air frivole; mais tout ce que je ſens pour lui n'eſt point de l'amour. Quelle différence de ce que j'éprouve en faveur du Marquis! .... Et il faudra que je fuie celui qui m'eſt cher, tandis que je me permettrai de voir chaque jour l'homme qui contribue le plus à l'agrément de ma ſociété! Pourquoi ſerait-il plus criminel de voir l'un que l'autre? Ne m'aſſurent-ils pas tous deux qu'ils m'adorent? Le Comte cherche à me ſéduire par des raiſonnemens faux & ſpécieux; il prétend, dit-il, m'inſtruire des uſages & des mœurs d'un certain monde, dont me rapproche mon mariage avec M. de Fontenor; & m'apprendre quelles ſont actuellement les maximes que je dois ſuivre: ſi je l'en crois, la plupart des femmes ſont infidelles à leurs époux, ſur-tout celles que leur rang ou leurs

richeſſes élèvent au-deſſus de cette contrainte inſupportable, que le vulgaîre appelle bienſéance. Je dois donc imiter leur exemple, ſi je veux paraître digne de ma fortune, & ne point coùrir les riſques de me ridiculiſer par une conduite extraordinaire, qui m'expoſerait beaucoup plus à la critique, que ſi elle ne ſortait pas de l'ordre naturel. M. le Comte ſe flatte de trouver en moi une écolière bien docile.... Il ſerait plaiſant que je profitâſſe de ſes leçons, en faveur d'un de ſes rivaux : ce ſerait un bon tour à lui jouer, & je voudrais en être capable...... Mais ſi j'ai la force d'éviter le Marquis, il n'aura jamais lieu de craindre une telle mortification.

Adieu, ma chère Sœur, je t'embraſſe un million de fois : tâche de ne pas trop t'ennuier dans la campagne où te voilà confinée : je te plains

un peu quand je ſonge que tu n'as, du matin au ſoir, d'autre compagnie que celle de ton mari.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, ce 6 Septembre, 17...

LETTRE CLXXXIV.

*La Marquiſe de F***, à la Comteſſe de C***.*

VOUS ſerez toujours la même, ma chère Comteſſe, vous ne ceſſerez jamais d'être inexorable aux moindres fautes de votre prochain, & vous verrez même avec colère le bonheur dont il jouït quelquefois après ſon repentir. Mais n'eſt-ce pas aſſez que le re-

mords nous rende malheureux quand nous sommes coupables, faut-il nous envier une félicité méritée, quand nous faisons oublier le passé par une bonne conduite; & n'est-il pas juste qu'il y ait une récompense pour ceux qui reviennent à la vertu, comme il y a un châtiment pour ceux qui persévèrent dans le crime? Ma chère Jeannette est digne de son heureuse destinée, puisque son repentir est sincère. Toutes les Lettres que je reçois de Paris, sont remplies de son éloge; il n'y a que vous, trop sévère amie, qui en soyez mécontente, vous qui desirez, dans l'espèce humaine, une perfection qu'il est impossible d'acquérir. N'avez-vous pas vous-même vos défauts, malgré votre austère dévotion? Que penseriez-vous de votre roideur de caractère, de votre inhumanité, si vous l'apperceviez dans les autres; & que diriez-vous d'une mère qui, à vo-

tre exemple, au-lieu de ramener ſon fils dans le chemin de la ſageſſe, le réduirait au déſeſpoir ? Pour moi, je ſuis perſuadée que la douceur peut tout ſur le cœur des hommes, & je me plaîs à pardonner les fautes que je n'ai pu empêcher, & qui, une fois faites, ne ſauraient n'être point commiſes, quelque rigueur que l'on employe : je pratique exactement les préceptes de la plus ſainte des Religions. Si l'on puniſſait pendant toute leur vie, les jeunes perſonnes qui ſe rendent coupables d'une ſeule faibleſſe, la Société ſerait privée d'un grand nombre de mères de famille, qui ſe rendent reſpectables par la pureté de leurs mœurs ; car on a toujours obſervé que leur conduite eſt ordinaîrement très-exemplaire, quand elles ſont mariées. Ne ſoyez donc plus indignée de la félicité de ma Jeannette, & ſoyez sûre qu'elle la méritera.

Aucun motif ne ferait aſſez fort pour m'engager à priver mon fils de ma tendreſſe. Vous me marquez que ſa conduite a quelque choſe de repréhenſible, & qu'afin de l'en faire repentir, je dois l'accabler de toute ma haîne. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'il ſe laiſſe emporter à la fougue de ſes paſſions; il eſt homme; & comme je ſuis ſa mère, je ne dois jamais ceſſer de l'aimer. J'aurai ſoin qu'il ne donne jamais dans la perverſité du ſiècle; je l'arrêterai, lorſqu'il en ſera tems, au bord du précipice, & les moyens que j'employerai, loin de le porter à me haïr, me rendront encore plus chère à ſon cœur. Je viens d'écrire au Vicomte de L***, je le prie d'avoir l'œil ſur toutes ſes actions, de ne rien lui dire qui le chagrine, s'il fait quelque découverte fâcheuſe, mais de m'en informer à l'inſtant. Peut-être que ſi vous vouliez ſuivre mon exemple,

vous ne contriburiez pas à la perte du Comte votre fils, qui rougirait de ses désordres, & deviendrait la consolation de votre vieillesse.

J'ai beau vous gronder, je n'en suis pas moins la plus tendre de vos amies : je pense que vous êtes de même, & que la diversité de nos sentimens ne change rien à notre ancienne amitié.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 6 Septembre, 17....*



LETTRE CLXXXV.

*Madame P***, à Madame de Fontenor, ſa Sœur.*

VOTRE dernière Lettre m'a pénétrée de douleur ; j'y vois que vous êtes trop ſenſible au plaiſir d'être devenue une grande Dame, & à la ſatisfaction d'être belle & d'avoir quelques talens. Prenez-y garde, ma Sœur, la vanité eſt bien dangereuſe, elle nous fait commettre les plus grandes fautes : il me ſuffira de vous avertir qu'elle vous portera, ſans doute, à écouter les flatteries des hommes, & que les diſpoſitions que vous aurez à les croire, ne manqueront pas de corrompre votre cœur. Ce qui vous eſt arrivé devrait vous ſervir de leçon, & vous rendre

ſage à l'avenir. Mais vous oubliez les chagrins que vous a cauſé une première faute, & vous vous préparez de nouveaux remords. Je vous le dis en pleurant, vous avez ceſſé d'être modeſte, maintenant vous voilà coquette, & bien-tôt vous aurez tous les vices. O, ma Sœur ! il en eſt peut-être tems, rappellez-vous votre obſcure origine & les vœux que vous aviez faits de chérir toujours la ſageſſe ; ſongez à ce que vous ſeriez ſans les bontés de Madame la Marquiſe de F*** & de Monſieur de Fontenor. Il eſt vrai que vous livrez quelques combats pour ne point ſuccomber ; mais vous vous défendez trop faiblement pour mériter d'être victorieuſe. Il faudrait ne vous trouver jamais dans la compagnie de M. le Marquis : vous l'aimez trop pour qu'il vous ſoit poſſible de le voir ſans danger. Eh ! comment vous permettez-vous encore tant de familiarité avec

M. le Comte de C*** ? Ne vous appercevez-vous pas qu'il ſe propoſe de vous ſéduire, & que vous commencez à trouver ſes défauts agréables, & à prendre ſes vices pour des qualités charmantes ? C'eſt-là l'homme que vous devez fuir avec le plus grand ſoin. Si vous étiez pénétrée des obligations que vous avez contractées en vous mariant, vous n'auriez nullement beſoin de mes conſeils : la vie diſſipée que vous menez, vous empêche peut-être d'y ſonger. Permettez-moi donc de vous les retracer en peu de mots. Une femme honnête & raiſonnable, ſait qu'elle eſt deſtinée à faire le bonheur de ſon mari, à partager ſes peines, à les adoucir, à ne penſer que comme la moitié de ſoi-même, & à mettre ſa gloire à lui reſter toujours fidelle. Une jeune perſonne qui n'eſt liée par aucuns ſermens, ſe rend bien moins coupable en s'écartant de la

vertu, que lorſqu'elle ſe plaît tout-à-la-fois à ſe déshonorer, & à manquer à la Religion & à l'homme qui la croit une chaſte épouſe. Je ſuis perſuadée de toutes ces vérités, & c'eſt dans la pratique de mes devoirs que je trouve une félicité véritable, bien au deſſus de celle dont vous jouïſſez, malgré votre opulence & vos plaiſirs. Tout mon bonheur eſt de m'occuper de mon ménage, & de paſſer la journée entière auprès de mon mari. Les inquiétudes que vous me cauſez, ma chère Sœur, m'empêchent d'être auſſi fortunée que je le ferais. Ah, Dieu veuille toucher ton cœur, & t'inſpirer le deſir de ſuivre mon exemple! tu ſerais beaucoup plus heureuſe.

LOUISE R*** P***.

*Du Village de S***, le* 10 *Septembre*, 17...

LETTRE CLXXXVI.

*Màdame de Fontenor, à Madame P * * *, sa Sœur.*

QUE vais-je t'apprendre, ma chère Sœur! oserai-je t'avouer une nouvelle faiblesse, qui met le comble à toutes celles dont je me suis rendue coupable? Oui, tu sauras quelle est la fragilité de ma vertu; en vain la honte voudrait arrêter ma plume; ce serait être trop criminelle, que de dissimuler avec toi. Je prévois les reproches dont tu vas m'accabler, & t'assure que je m'en fais encore davantage. Je connais maintenant toute l'énormité de ma faute....... O ciel! j'ai pu faire le dernier outrage à mon mari! lui qui m'a donné des preuves d'une gé-

nérofité peut-être fans exemple; lui dont les bienfaits annobliffent mon exiftance!..... Mais je ne fuis coupable que d'un moment de faibleffe.... Il me femble que plufieurs raifons me rendent moins condamnable...... Je croyais avoir triomphé de mon funefte amour; peu raffurée encore par les combats que je livrais depuis deux ans, je le fuiais, cet aimable jeune homme, je ne voulais jamais me trouver feule avec lui : n'avais-je pas pris toutes les précautions que me fuggéraient la prudence & l'honneur? Eh bien, elles ont été inutiles; mais j'ai du moins la confolation de n'avoir rien négligé pour refter toujours fidelle à mon époux. J'avais défendu expreffément à ma Femme-de-chambre de fe retirer, fi le Marquis de F*** fe préfentait chez moi le matin; il l'avait, fans doute, gagnée; car aujourd'hui elle l'a introduit dans

mon cabinet de toilette, ſans même l'annoncer, & m'a laiſſée ſeule avec lui. Comme il remarquait dans mes yeux de l'étonnement & de la colère, il s'eſt jeté à mes genoux, & m'a proteſté qu'il ne pouvait vivre ſans me voir & ſans m'exprimer tout ſon amour. J'ai voulu lui repréſenter, d'un ton ferme, que mon devoir me défendait de l'entendre davantage, & m'ordonnait même d'éviter les occaſions de me trouver avec lui; j'ai mis tant de ménagement & tant de douceur dans mes expreſſions, qu'elles l'ont raſſuré, malgré moi, contre la crainte de me déplaîre. Tandis que je lui parlais, il preſſait de ſes lèvres une de mes mains, & je ſentais couler ſes larmes. — » Ah ! s'eſt il écrié, ne m'enviez point la douceur de vous aimer, laiſſez-moi vous adorer ſans
» eſpoir : ſeriez-vous aſſez barbare
» pour me défendre un ſentiment qui

» fait toute ma félicité, & qui n'ôte » rien à votre vertu? « — Emue, attendrie, je lui cachais avec peine mon trouble. — » Aimez-moi, (lui ai-je répondu d'une voix entre-coupée, après un inſtant de ſilence) » aimez-» moi, j'y conſens, mais ſongez que » c'eſt la ſeule faveur que vous pouvez » obtenir «. — A ces mots, qui l'ont, ſans doute, rempli de joie, il s'eſt élancé dans mes bras, ſa bouche s'eſt approchée de la mienne &....... Je n'ai oppoſé que de faibles efforts à ſes careſſes, j'ai fini par oublier mes devoirs, mon mari, l'Univers entier.

Avais-je cherché ma défaite? Pouvais-je prévoir les circonſtances qui m'ont perdue? Non, ma chère Sœur, tu rendras juſtice aux précautions que j'avais priſes, & tu avoûras que je ſuis beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer...... Les pernicieux diſcours du Comte de C***, ont peut-être porté

la féduction dans mon âme : s'ils ont opéré ce funefte effet, fes mauvaifes intentions font bien punies, puifque, fans le vouloir, il a contribué au triomphe de fon rival....... Mais quand j'y fonge mûrement, je ne vois pas que ma faute foit fi grave. Je ferais, certainement, bien plus coupable fi M. de Fontenor m'était fidèle. Puifque les hommes fe permettent fans honte d'être volages & changeans, pourquoi les femmes ne jouïraient-elles pas du même privilége ? Nous ne fommes-donc que de viles efclaves, auxquelles des maîtres impérieux viennent impofer des loix injuftes & révoltantes. On ne peut, nous difent-ils, fe livrer à l'inconftance fans fe déshonorer, fans commettre un crime. Et cependant cette même inconftance eft parmi eux une chofe toute naturelle, qui ne touche jamais à la réputation. Comment ce qui eft crime en nous, n'eft-il chez

eux qu'une ſimple bagatelle ? L'injuſtice eſt d'autant plus criante, que la forte conſtitution de l'homme & la trempe de ſon eſprit, lui donnent le pouvoir de maîtriſer ſes paſſions, au-lieu que mon ſexe, doué d'organes délicats, & ne recevant qu'une éducation molle & efféminée, doit avoir moins d'empire ſur ſes ſens, & doit être néceſſairement plus fragile. Ajoûtez encore que nous ſommes ſans ceſſe expoſées aux attaques d'une foule d'aimables ſéducteurs, qui mettent toute leur gloire à nous faire ſuccomber.

J'ai donc raiſon de trouver ma faute, en quelque ſorte, excuſable; & je penſe, ma chère Sœur, que, ſi tu veux y réfléchir mûrement, ton indignation ſe calmera, & que tu ſeras même tentée de me pardonner.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, le 13 *Septembre*, 17..

LETTRE CLXXXVII.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

O MON cher Comte! que ne puis-je vous apprendre quelle eſt ma félicité, vous verriez que je ſuis le plus heureux des hommes...... Mais vous avez vos ſecrets; je veux avoir auſſi les miens: vous n'avez pas oublié, ſans doute, que vous m'avez fait myſtère de je ne ſais quelle avanture, dont vous ne m'avez dit que quelques mots confus, malgré mes vives inſtances: ſi vous n'y ſongez plus, je m'en ſouviens, moi, & je prends aujourd'hui ma revanche. Peut-être qu'avant de venir à Paris, j'aurais été incapable d'une telle diſſimulation; mais l'uſage du monde,

que je commence à connaître, & surtout vos judicieuses leçons, m'ont appris que la première vertu est de ne se fier à personne, & qu'on doit même se refuser à la douceur d'épancher ses plaisirs ou ses peines dans le sein d'un ami. Vous m'avez découvert des choses encore plus étonnantes, que je n'aurais jamais crues, si l'expérience ne m'en avait montré la vérité : eh! pouvais-je m'imaginer que les bonnes mœurs ne fussent qu'une chimère, & que le moyen de se couvrir de ridicules, serait de mener une conduite trop régulière ? Vous me l'avez dit cent fois, & j'en vois la preuve chaque jour, la vertu est passée de mode depuis long-tems, elle est reléguée parmi le peuple, ou chez le petit Bourgeois; on affiche ses désordres, on se montre publiquement avec ces Demoiselles que la sottise & le libertinage ont enrichies; rien de sacré pour

les gens du bon ton.... Que je ſuis heureux d'avoir été inſtruit par un maître tel que vous ! Vos conſeils & votre exemple m'ont débarraſſé de mon innocence & de mes préjugés : graces vous en ſoient rendues un million de fois. Inſtruit par vous des maximes du monde, je me ſuis défait de ma timidité ridicule, j'ai ceſſé de reſpecter tout ce qui en impoſe au vulgaire, & j'ai ceſſé de croire à la vertu des femmes. Je n'ai pas eu plutôt penſé comme mon aimable mentor, que l'amour a comblé tous mes vœux, que les plus doux plaiſirs m'ont été prodigués. Une perſonne charmante vient de récompenſer mon audace ; elle couronne, malgré elle, mes ſentimens & ma conſtance ; j'ai vu ſuccéder dans ſes yeux la tendreſſe à l'indignation ; j'ai vu la colère expirer ſur ſes lèvres de roſe : elle voulait me crier d'arrêter, ſa voix s'eſt éteinte,

elle n'a poussé que des soupirs......
Il n'est point d'expressions pour vous peindre mon bonheur; mais je le couvrirais d'un voile impénétrable, quand il me serait possible de vous en offrir l'image: vous n'avez jamais eu pour moi toute la confiance qu'exigeait peut-être notre amitié, je veux user de la même réserve. D'ailleurs, à vous parler franchement, j'ai encore le préjugé gothique d'être persuadé qu'un galant homme doit toujours cacher le nom de la maîtresse qui ne lui est point cruelle.

Le Marquis de F * * *.

Ce 13 Septembre.



LETTRE CLXXXVIII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

PUISQUE je ne vous verrai peut-être point aujourd'hui, & que, d'ailleurs, nous nous écrivons, comme ſi nous étions éloignés de cent lieues, je vais répondre à la ſingulière miſſive que vous venez de m'envoyer. Vous faites donc le diſcret, Monſieur le Marquis; je ne croyais pas que vous vous ſeriez piqué d'avoir une qualité auſſi extraordinaire, & je ſuis confondu que vous prétendiez m'en être redevable. Si je me ſuis aviſé une ſeule fois dans ma vie, de me montrer myſtérieux, c'eſt que l'évènement ne m'était point favorable;

au-lieu que vous me cachez une avanture qui ne peut que vous faire honneur ; ce qui eſt bien différent, comme vous voyez. Votre procédé à mon égard eſt donc inexcuſable, & tout-à-fait contraire à l'uſage reçu. Je le déſapprouve, autant que les louanges exceſſives qu'il vous plaît de me prodiguer ; vos éloges ne ſont pas mieux fondés que les ſentimens de votre reconnaiſſance : ſi je méritais les uns & les autres, j'aurais fait un élève plus digne de moi ; vous ne vous étonneriez point que le plaiſir ſoit recherché de tout ce qui reſpire, & que les gens ſenſés lui faſſent les plus grands ſacrifices : vous ſauriez qu'il ne ſuffit pas d'être élevé au-deſſus du peuple par le rang & les richeſſes, mais qu'il faut encore ſe diſtinguer de la foule commune en briſant les entraves qu'elle porte ſtupidement depuis tant de ſiècles. Vous avez cependant

profité de mes leçons pour un objet essentiel; je vous ai appris, dites-vous, qu'une femme est toujours tendre, malgré son air prude, & que la manière de l'attaquer, décide ordinairement de la victoire. Je vous félicite de vos progrès à cet égard; vous en serez plus heureux dans vos amours. Mais j'admire la bisarrerie de mon sort; les conseils que je vous ai donnés, vous ont servi à m'enlever ma maîtresse, ou plutôt à me précéder dans une carrière que je devais parcourir le premier. J'enrage de vous avoir si bien instruit. Morbleu! était-ce pour me jouer ce tour indigne, que j'ai pris la peine de vous introduire dans le monde, & de vous éclairer par mes conseils? Votre procédé n'est-il pas le comble de l'ingratitude? Plus je songe à mon avantute, plus elle me paraît unique; oui, elle est originale, & je suis tenté d'en

rire.... Pourquoi m'en affligerais-je ? Il faut s'accoutumer à ne pas règner ſeul dans le cœur d'une femme. Ces ſentimens ne ſont-ils point délicats ? Si j'en avais d'autres, que m'en reviendrait-il ? beaucoup de chagrins ; je perdrais des momens agréables, & je ſerais cent fois plus égoïſte que tous ceux qu'on rencontre dans la Société. Après avoir témoigné un peu d'humeur, je prends gaîment mon parti, comme vous voyez ; mais c'eſt afin de triompher à mon tour : les fleurs qui charment les yeux dans un part rre, ne ſont pas toutes cueillies par la même main ; & l'on peut encore glaner quand la moiſſon eſt faite. Je ſais enfin quel eſt le moyen d'attendrir votre Belle en ma faveur, & je vais me hâter de le mettre en uſage.

Vous comprenez, Marquis, que je vous ai entendu à demi-mot : voilà comme ſont les Amans ; ils veulent

toujours faire les discrets, & finissent par ne se confier qu'à cinq ou six de leurs amis.

Le Comte de C * * *.

Ce 14 Septembre.

LETTRE CLXXXIX.

Madame de Fontenor, à Madame P * *, sa sœur.*

JE ne puis voir le Marquis qu'avec beaucoup de précautions; il serait même peut-être plus convenable qu'il ne vînt jamais au logis. M. de Fontenor me témoigne, depuis quelques jours, qu'il s'étonne de ses fréquentes visites. Mais je prendrai le parti de le recevoir pendant l'absence de ce mari trop incommode, qui emploie ordi-

nairemènt les matinées à vaquer à ses affaires ; & une Femme-de-chambre, qui m'est afidée, me garantira de toute surprise : s'il survenait quelque témoin importun, le Marquis se sauverait par un escalier-dérobé. Tu conviendras, ma chère Sœur, que je respecte les bienséances, & que, si j'ai des reproches à me faire, du moins je ne lève pas le masque, comme tant de femmes hardies, qui semblent se prévaloir de leur rang & de leurs richesses, pour afficher tous les desordres d'une vie scandaleuse. Non, jamais, jamais je n'aurai une telle effronterie. Je t'avoûrai seulement que j'envie leur bonheur ; un mari jaloux ne les contrarie point dans leurs plaisirs.... & le remord ne paraît nullement les tourmenter..... Eh ! pourquoi éprouveraient-elles quelques scrupules, puisque l'exemple de chacune d'elles les autorise, & qu'elles ont un

consentement tacite de leurs époux? . . .
Il est bien singulier que le mien ne suive point un usage généralement reçu ; il se couvre du ridicule d'être jaloux. . . . . . Mais il fait plus, il se permet d'avoir une maîtresse, & s'oppose au penchant de mon cœur : il est donc injuste à mon égard. Je suis un peu consolée de la contrainte que j'éprouve par la facilité d'entretenir en secret l'objet de ma tendresse. Une chose rend ma situation moins désagréable, il m'est permis de recevoir chaque jour les visites du Comte de C***, dont la conversation enjouée & pleine d'esprit, charme singuliérement mes ennuis. Je remarque en lui un changement très-avantageux ; il n'est plus si dissipé qu'il l'était ; ses discours sont moins frivoles, & sont beaucoup plus sérieux qu'autrefois, & je le crois corrigé de son insupportable persifflage. Si j'avais causé une

métamorphofe auffi étonnante, je ne pourrais douter que le Comte ne m'aimât véritablement..... Eh, que fait-on ! l'amour opère tant de miracles !..... Mais qu'obtiendra-t-il pour prix d'une telle réforme?...... Je ne faurais du moins m'empêcher de lui favoir gré des efforts qu'il fait pour me plaîre.

Adieu, ma chère Sœur, je t'embraffe un million de fois, & j'attends de tes nouvelles avec la dernière impatience. Que tu dois t'ennuier !

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, ce 20 Septembre, 17..



LETTRE CXC.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

QUELLE est donc la bisarrerie du cœur humain! Avant que l'amour eût comblé mes vœux les plus ardens, j'idolâtrais avec fureur un objet digne de toute ma tendresse; mais actuellement je n'éprouve qu'une passion douce & tranquile, & sans être inconstant, mon cœur se partage entre deux personnes aimables: je sens même qu'il accorde aujourd'hui une certaine préférence à la piquante Julie Eh! pourquoi ne me serait-elle pas extrêmement chère? Aucun devoir, ni encore moins le penchant, ne l'attachent à d'autre qu'à moi; je suis le seul qui règne

ſur ſon cœur, & dont elle veuille recevoir les tendres careſſes. Si j'avais quelques doutes ſur la ſincérité de ſes ſentimens, ils ſeraient détruits pour toujours par le déſintéreſſement qu'elle me témoigne. Croiriez-vous, mon cher Comte, qu'elle refuſe tous les préſens que je lui offre, & qu'elle a même engagé ſa mère à l'imiter dans la nobleſſe de ſes procédés? J'ai beau prier, j'ai beau me fâcher, elle perſiſte à ne rien recevoir de moi; mon cœur lui ſuffit, me dit elle; en agiſſant autrement, elle craindrait d'être confondue dans la claſſe de ces filles mépriſables, qui ne choiſiſſent un amant riche & d'une naiſſance illuſtre, que pour le trahir & le ruiner. Elle rejette auſſi, avec indignation, les offres qu'on lui fait d'une brillante fortune; elle me montre les galantes miſſives qu'elle reçoit, & ſes réponſes pleines de modeſtie & d'honnêteté.

Mais ce qui vous ſurprendra bien davantage, ô mon ami! cette eſtimable Julie a formé le deſſein de quitter au plutôt l'Opéra, afin de me donner une dernière preuve de ſon attâchement, & pour ſe délivrer des importunités qu'elle éprouve, de la part de ces gens qui ne ſavent que marchander une maîtreſſe & qu'avilir un des plus doux ſentimens de la Nature. » Il » me ſemble que je ſerai plus digne » de toi, cher amant, (me répétait-elle encore ce matin, en me ſerrant dans ſes bras) » je me trouverai plus » digne de ta tendreſſe, en ne pouvant » plaîre qu'à toi ſeul, en ne briguant » d'autres regards & d'autres applau- » diſſemens que les tiens «. — Auriez-vous ſoupçonné tant de délicateſſe & tant de conſtance dans la fémillante Julie? Mais ſes manières folles & diſſipées, n'ôtent rien aux qualités de ſon âme.... Fille eſtimable & charmante!

comment reconnaîtrai-je les généreux ſacrifices que tu m'as fais ? Que ne m'eſt-il poſſible de te faire accepter toute ma fortune, pour prix de ta tendreſſe fidelle & de ton déſintéreſſement ſans exemple !

Vous prenez part à mon bonheur, cher Comte ; la véritable amitié jouït de la félicité de ceux qu'elle chérit : ſoyez donc bien content, car je ſuis on ne peut pas plus heureux.

Vous ne connaiſſez point la Dame avec laquelle une douce ſympathie m'unit depuis long-tems ; ſi c'était celle que vous ſoupçonnez, je vous conſeillerais de perdre les eſpérances que vous nourriſſez mal-à-propos : votre caractère & votre façon de penſer, ne peuvent abſolument lui convenir.

Le Marquis de F * * *.

Ce 20 Septembre.

LETTRE CXCI.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

ON prend beaucoup de part, il eſt vrai, au bonheur de ſes amis; mais il n'eſt pas moins certain que nos propres jouïſſances nous affectent plus que celles d'autrui; d'ailleurs, quelque charmé que l'on ſoit de la félicité des perſonnes qui nous ſont chères, on ne peut ſouvent ſe défendre de l'envier. C'eſt ce qui m'eſt arrivé à votre égard, Monſieur le Marquis, j'en conviens de bonne foi; j'ai longtems ſoupiré après la faveur que vous aviez de poſſéder le cœur & les bonnes graces d'une femme auſſi parfaite que la belle de Fontenor. Mais actuelle-

ment je vous verrai ſans jalouſie au comble du bonheur ſuprême : voulez-vous en ſavoir la cauſe ? c'eſt que je me crois tout auſſi heureux que vous, & c'eſt parce que vous devenez ſérieuſement amoureux de Julie. Une Dame tout-à-fait aimable, que je pourchaſſais depuis long tems, s'eſt enfin laiſſée prendre dans mes piéges, & j'ai remporté la victoire la plus complette.... O triomphe tant deſiré ! tu me flatterais davantage, ſi tu t'étais fait moins attendre. Quelques-uns de mes rivaux ont trouvé mon infante moins difficile & moins cruelle ; mais que m'importe ? mon tour devait venir un peu plus tard, & ce n'eſt point ma faute. Ce qu'il y a de plaiſant, il a fallu employer la ruſe & me contrefaire d'une manière biſarre. Cette Lucrèce moderne me trouvait trop enjoué, trop diſſipé, pour me croire bien amoureux : j'ai découvert ſa façon de

penſer, j'ai vu quel était ſon faible; & auſſi-tôt je ſuis devenu grave comme un Auteur qui s'efforce de paraître modeſte; je l'abordais d'un air auſſi ſérieux que ſi elle avait été ma femme depuis dix ans, & je lui tenais des diſcours doucereux & fades, auſſi triſtes que les Elégies d'Ovide, ou, ſi vous voulez, auſſi ennuieux qu'un Opéra. Cette conduite extravagante n'a pas manqué de produire un très-bon effet; je m'en ſuis apperçu à certain air tendre que prenait par fois ma dulcinée; j'ai ſenti qu'il était tems d'obtenir le prix de mes galantes jérémiades; & le nouveau ſtratagême que j'ai mis en uſage, devait avoir un prompt ſuccès: je le donne pour infaillible à tout homme dont la maîtreſſe eſt une héroïne en grands ſentimens. Après avoir compoſé ma phyſionomie ſur celle d'un héritier trompé dans ſon attente, je me ſuis préſenté chez la Dame de

mes pensées, au moment où je savais qu'elle était seule ; au-lieu de persifler, comme à mon ordinaire, & de folâtrer autour d'elle, j'ai gardé un morne silence, me tenant immobile sur mon fauteuil, & poussant, par intervales, de profonds soupirs. Frappée de ma contenance lugubre, ainsi que je l'avais prévu, elle ma demandé si j'étais malade : c'était-là où je l'attendais, & j'avais ma réponse toute prête : — » Hélas ! Madame, me suis-je » écrié du ton le plus douloureux, » vos cruautés me désespèrent, & je » sens que mes jours vont bientôt s'é- » teindre dans la tristesse & dans les » larmes «. — En achevant de prononcer ces mots, je me suis précipité aux genoux de la Belle, & j'ai mouillé de mes pleurs une de ses mains, que je couvrais de baisers ; car l'essentiel est de savoir pleurer pour réussir auprès de certaines femmes. Comme je

voyais qu'elle rêvait profondément ; & qu'elle était encore incertaine ſur le parti qu'elle devait prendre, je me ſuis levé tout-à-coup, & tirant mon épée, j'ai fait mine de vouloir me la paſſer au travers du corps, en m'écriant que la vie m'était odieuſe, puiſque je ne pouvais adoucir l'objet de mon amour; on m'a bien vîte arrêté le bras, & je vous laiſſe à deviner le reſte de l'hiſtoire..... Voilà une conquête qui m'a donné furieuſement de peine; je renoncerais au plaiſir d'aimer & de tromper les femmes, s'il était toujours auſſi difficile de les mettre à la raiſon. Mais cette galante avanture eſt heureuſement miſe à fin : que le ciel me préſerve d'en rencontrer ſouvent de pareille ! N'en parlons plus; je vais reprendre ma gaîté, mon étourderie, mon habitude à lancer des Sarcaſmes; je vais redevenir un homme charmant pour la Société. La gêne que

je m'étais impofée depuis quelques jours, a répandu fur tout mon être une teinte de mélancolie fombre, dont il eft important que je me défaffe au plutôt. Imitez-moi, mon cher Marquis, livrez-vous à tous les amufemens de votre âge, n'aimez que pour être heureux, & chériffez conftamment votre friponne de Julie : je n'aurais jamais foupçonné qu'il fût poffible d'infpirer à cette petite folle une véritable tendreffe ; ce miracle incroyable vous était réfervé.

Le Comte de C * * *.

Ce 26 Septembre.



LETTRE CXCII.

*Madame de Fontenor, à Madame P * * *, sa Sœur.*

QUE signifie donc le silence obstiné que tu gardes depuis quinze jours, ma chère Sœur ? je t'écris pour la troisième fois, sans avoir reçu de tes nouvelles : est-ce que tu deviendrais nonchalante & paresseuse, parce que tu as changé d'état pour vivre à la Ville ? C'est un vice qui se contracte ici, je t'en préviens, & dont on a bien de la peine à perdre la douce habitude ; je me suis apperçu que toutes les femmes d'un certain ton, s'occupent sans cesse à ne rien faire ; la toilette, le jeu, les Spectacles, voilà leur unique travail. Pour moi, je me suis accoutumée, sans

efforts, à ce genre de vie, qui ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément; mais toi, ma Sœur, j'imagine qu'il te paraîtra long-tems un peu étrange. Daigne donc répondre à mes Lettres, juſqu'à ce que tu ſois devenue tout-à-fait pareſſeuſe, ou plutôt ſois exacte à m'écrire, juſqu'à ce que tu ceſſes de m'aimer; car la femme la plus indolente, néglige rarement de compoſer de charmantes miſſives, ſur-tout quand elle les adreſſe à des perſonnes qui lui ſont chères. Comme je ne ſonge qu'à varier mes plaiſirs, je vois couler mes jours d'une manière fort agréable; & je te conſeille de m'imiter. Tout le monde s'empreſſe à contribuer à mon bonheur. Le Comte de C*** s'eſt rendu l'homme le plus aimable; il ſe livre actuellement à la douceur qu'inſpire une véritable tendreſſe; il ne feint pas des ſentimens qu'il eſt loin d'éprouver; il ſe pique mainte-

nant d'eſtimer l'objet de ſon amour, & de lui donner des preuves qu'il ſait être diſcret. N'eſt-il pas flatteur pour moi d'avoir cauſé un changement auſſi difficile à faire ? Je me propoſais cependant de ne jamais répondre aux ſoins empreſſés du Comte; j'applaudiſſais en ſecret au changement de ſa conduite, & je croyais m'en tenir là. Mais pouvais-je prévoir l'extrémité où le porterait la violence de ſa paſſion ? J'étais ſeule ce matin, il m'a preſſée de lui avouer ſi je l'aimais, & m'a dit qu'il lui était impoſſible de vivre davantage dans l'incertitude cruelle où je le laiſſais languir. J'ai gardé un ſilence qui me paraiſſait devoir le rebuter en lui apprenant ce que je penſais. Il eſt tombé à mes genoux, & j'ai ſenti couler des pleurs ſur une de mes mains; oui, ma Sœur, il a verſé des larmes, je n'en ſaurais dou-

ter: eſt-il de marque plus certaine d'un véritable amour ? Diſſimulant mon trouble, j'affectais une extrême froideur ; je ne voulais point me rendre coupable d'une nouvelle faibleſſe. Mais admire la force de ſa paſſion ; ne pouvant ſoutenir l'idée qu'il était haï, il s'eſt levé précipitamment, & tirant ſon épée, il allait ſe percer à mes yeux, ſi je ne lui avais arrêté le bras, en pouſſant un grand cri. Ce mouvement de ma part lui a fait croire qu'il était aimé, & il m'a témoigné ſa reconnaiſſance par les plus tendres careſſes.... Quelle réſiſtance pouvais je oppoſer ? Un amant eſt-il parjure quand il veut ſceller de tout ſon ſang la promeſſe d'être toujours fidèle ? devais-je froidement conſentir qu'il ſe donnât la mort ? O Dieu ! qu'aurait-on penſé de moi ſi j'avais été auſſi barbare ?.... Le Comte m'a quittée enchanté de

ſon

ſon bonheur, & ne ſongeant plus qu'à vivre, afin de me prouver, dit-il, qu'il eſt auſſi conſtant au ſein de la félicité, que lorſqu'il eſt tourmenté par d'injuſtes rigueurs...... Qu'ai-je fait ? je viens de combler les vœux du plus ſincère amant....... Mais pourquoi des remords déchirent-ils mon âme dans des momens ſi doux ?..... Eh ! quand il m'aurait été poſſible de douter de ſon amour, étais-je libre de lui réſiſte ?.... Le ſouvenir de mon époux...., ou plutôt l'image enchantereſſe du Marquis de F***, m'avait défendue juſqu'à préſent contre les attaques du Comte de C*** ; mais cette épée m'a fait frémir, je n'ai plus été maîtreſſe de moi-même..... Je ſuis donc plus malheureuſe que criminelle ; j'aime à me le perſuader ; je me dis que ma Sœur, ſi elle réfléchit ſur toutes les circonſtances, ne ſau-

rait encore me refuſer ſon amitié....
ni ſon eſtime.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, ce 27 Septembre, 17...

LETTRE CXCIII.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

Vous ne changerez jamais, l'habitude de mal-faire tient trop à votre être, pour qu'il ſoit poſſible de vous rendre meilleur : heureuſement que ce n'eſt que pour tourmenter les femmes, que vous exercez votre malice naturelle. Mais le plaiſir que vous éprouvez à tromper cette belle moitié du genre humain, eſt-il auſſi vif que

celui que l'on goûte à l'aimer ſincérement? Soyez bien perſuadé, mon cher Comte, que vous vous êtes privé juſqu'à préſent des ſenſations les plus délicieuſes. Vous penſez jouïr de la volupté en profitant de l'erreur d'une jeune perſonne qui croit couronner un amant ſincère, & vous en avez à peine l'image. Qu'il eſt différent de preſſer dans ſes bras l'objet d'une vive tendreſſe, ou d'abuſer de la crédulité d'une femme trop ſenſible! Puiſſent ces réflexions vous inſpirer l'idée de former un attachement durable! Vous en ſeriez plus heureux, & vous avoûriez que les plaiſirs des ſens ſont bien froids, bien inſipides, quand le cœur n'y prend aucune part. Votre légéreté & votre perfidie, ne feraient plus d'infortunées; vous ceſſeriez de vous glorifier du nombre de vos conquêtes, qui ne flattent qu'un inſtant la vanité; vous trouveriez dans une ſeule tous

les charmes & toute la félicité que vous cherchez envain depuis ſi long-tems. J'imagine que je ne connais point la perſonne que vous venez de ſéduire en l'effrayant par votre feint déſeſpoir ; elle apprendra bien-tôt combien il eſt facile d'être duppe des apparences, lorſqu'une âme honnête & franche, veut apprécier les diſcours & les actions de ceux qui nous intéreſſent. Je la plains ſincérement des chagrins que vous lui préparez, au-lieu que je vous féliciterais l'un & l'autre, ſi vous étiez moins volage, & ſi l'amour vous avait fait deſirer le plus doux triomphe. Vous vous écrierez, ſans doute, que j'ai furieuſement la manie d'être raiſonneur, & qu'avant de condamner vos défauts, je devrais les appercevoir en moi, puiſque je ſuis infidèle à deux femmes charmantes, que je parais aimer tout-à-la-fois. Il eſt vrai qu'au premier coup

d'œil ma conduite ſemble repréhenſible; mais elles me ſont chères toutes les deux; je ne les trompe donc point quand ma bouche leur jure une tendreſſe éternelle. Peut-être, par la ſuite, aimerai-je l'une avec moins d'ardeur; alors je ſaurai me conformer à mes ſentimens; mais il eſt impoſſible qu'elles me ſoient jamais indifférentes.

Le Marquis de F***.

Ce 28 Septembre.



LETTRE CXCIV.

*Le Comte de C***, à M. de Fontenor.*

AURAIS-JE des craintes mal fondées ? Je crois m'appercevoir que vous êtes horriblement jaloux, ou beaucoup trop amoureux de votre femme ; c'eſt ſouvent la même choſe. Eh quoi ! mon ami, donneriez-vous dans un pareil ridicule, vous qui connaiſſez les uſages ? Je ſuis confondu de vous voir preſque tous les jours avec votre épouſe ; on vous prendrait, en vérité, pour ſon écuyer ; je crois même vous avoir ſurpris à la regarder d'une manière fort tendre. Songez aux plaiſanteries dont vous allez être l'objet, ſi vous ne changez promptement de

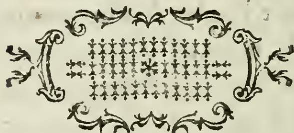
conduite. Ne vous montrez qu'un inſtant chez Madame, & gardez-vous bien de l'accompagner à la promenade, aux Spectacles, au Bal. On verra, par cette ſage retenue, que vous êtes un mari du bon-ton, & que ſi vous avez d'abord agi différament, c'était par ſingularité, ſans tirer à conſéquence.

Mon amitié, très-alarmée du ridicule que vous alliez vous donner dans le monde, finira par vous avertir qu'il n'eſt pas plus pardonnable d'être jaloux de ſa femme, que d'en être amoureux : ces deux défauts eſſentiels, qui troublent l'ordre & l'harmonie de la Société, peuvent déshonorer le plus honnête homme. Défaites-vous donc auſſi de la jalouſie : elle croit tout voir, & ne voit abſolument rien D'ailleurs, vous imaginez-vous qu'elle ait l'art de détourner le malheur qu'elle redoute ? Je puis vous aſſurer que vous

ſeriez ſinguliérement dans l'erreur.... Mais briſons là-deſſus ; des réflexions à ce ſujet me mèneraient trop loin ; je n'ai que le tems de finir ma miſſive, en vous invitant à ſuivre mes judicieux conſeils, & à vous bien perſuader que je ſuis pour la vie votre ami ſincère, ainſi que celui de Madame votre épouſe.

Le Comte de C***.

Ce 29 Septembre.



LETTRE CXCV.

*Madame P***, à Madame de Fontenor, ſa Sœur.*

JE m'étais promis de ne plus vous écrire; mais avant d'effectuer un deſſein qui me fait beaucoup de peine, je crois devoir vous faire tous les reproches que vous méritez. Eſt-ce donc ainſi, ma Sœur, que vous rempliſſez vos promeſſes? Vous étiez au déſeſpoir, me diſiez-vous, d'avoir trop écouté vos paſſions, & vous deviez mener la conduite la plus régulière. J'avais cru voir un repentir ſincère dans les Lettres qui contenaient l'aveu de vos fautes & la douleur que vous en reſſentiez: touchée des remords qui vous déchiraient, (vous voyez que

j'ai retenu vos termes) je vous avais presque pardonné les égaremens d'une jeunesse inconsidérée. Mais dans quelle affliction venez vous de me plonger! A peine êtes-vous mariée, qu'oubliant vos chagrins passés & les sermens de vivre en honnête femme, vous donnez dans les derniers désordres. Est-ce de la sorte que vous reconnaissez les bontés de M. de Fontenor? Que de reproches ne vous feriez-vous pas à chaque instant, si vous étiez encore capable d'éprouver la honte & de savoir rougir! Vous manquez d'une manière odieuse au meilleur des hommes, qui vous a tout sacrifié pour vous élever jusqu'à lui, parce qu'il pensait que vous répareriez, par une conduite exemplaire, les faiblesses dont vous vous êtes rendue coupable. Quelle serait son indignation s'il en était informé! Vous devez trembler en songeant qu'une telle découverte est très-

poſſible. Pourquoi ne ſe ferait-elle pas ? aucun crime ne reſte caché ; Dieu permet que l'on reçoive tôt ou tard la punition que l'on a méritée. Cela poſé, comment pouvez-vous ſoutenir les regards de votre mari, ou, plutôt, comment pouvez-vous, ſans frémir, jeter les yeux ſur vous-même ? Votre endurciſſement au mal eſt la ſeule cauſe de votre ſécurité. Je vous en conjure, ma Sœur, ſongez à l'éducation que vous avez reçue ; repréſentez-vous la peine que reſſentirait Madame la Marquiſe de F * * *, ſi on l'informait de vos nouveaux égaremens ; cette généreuſe Dame vous aime comme ſa fille ; elle ſe flatte que vous ſerez digne de ſa tendreſſe, en triomphant de vos paſſions, en obtenant l'eſtime de tout le monde. Quelle ſera cruellement trompée ! pour prix de ſes bienfaits, vous lui réſervez les chagrins les plus ſenſibles. Mais peu

vous importe d'affliger les perſonnes à qui vous êtes chère ; vous n'avez d'attachement qu'aux faux plaiſirs & qu'aux vices en horreur à la ſageſſe ; votre cœur eſt tellement perverti, que la honte & les remords ne peuvent plus ſe faire entendre ; vous m'apprenez votre vie ſcandaleuſe avec autant de légéreté & d'enjoûment, que ſi vous me faiſiez part d'une action indifférente : en un mot, je vous le dis avec la dernière douleur, le ton de vos dernières Lettres annonce une âme tout-à-fait corrompue ; autrefois vous aviez des remords, vous n'étiez point heureuſe en commettant des fautes ; actuellement vous voilà tranquile, & vous croyez jouïr de la félicité dans le ſein du crime..... Ah ! ſi notre pauvre mère vivait encore, & qu'elle fût inſtruite que ſa Jeannette a ceſſé d'être vertueuſe, comme elle ſerait affligée ! comme elle prîrait Dieu, en

pleurant, de toucher le cœur de ſon infortunée fille ! Hélas, elle n'a pu nous laiſſer que l'honneur; & vous n'avez pas daigné conſerver ce précieux héritage ! Il me ſera toujours cher, ainſi que ſa mémoire. Vous l'avez oubliée depuis long-tems, cette mère tendre, reſpectable malgré ſa pauvreté; ſi elle eût été préſente à votre eſprit, ſa ſeule idée aurait ſuffi pour vous détourner de vos funeſtes penchans. Livrez-vous-y, puiſque rien ne vous arrête plus; je ſens toute l'inutilité de mes remontrances, & vous épargnerai, par la ſuite, l'ennui qu'elles vous cauſent. Mais je vous prie de ne plus me révéler vos déſordres; il me ſemble que ces confidences me rendent coupable avec vous; elles me font d'autant plus de peine, que je crois devoir les cacher à mon mari. Adieu, Madame..... je n'oſe vous appeller ma ſœur. Ceſſez de m'é-

crire; il ne me conviendra de recevoir vos Lettres, que lorſqu'un heureux changement vous ramènera vers la ſageſſe, afin de vous y fixer pour toujours. Pour peu que vous tardiez à changer de conduite, craignez d'avoir ma mort à vous reprocher; vos dernières Lettres m'ont déja rendue très-malade; je ne quitte point le lit depuis quelques jours; mon état eſt d'autant plus inquiétant, que tout annonce qu'avant ſix mois, je vais devenir mère.... O mon Dieu! accordez à mes prières & à mes larmes, la converſion d'une femme trop coupable, que je fuirai juſqu'à ce que ſes ſentimens ſoient dignes de mon eſtime.

LOUISE R*** P***.

*Du Village de S***, le 6 Octobre, 17...*

LETTRE CXCVI.

*M. de Fontenor, au Comte de C***.*

Que voulez-vous donc dire, Monſieur le Comte, avec toutes les folies que vous m'écrivez? Je ne ſuis point amoureux de ma femme: je n'ai garde de me couvrir d'un pareil ridicule; oui, d'honneur. Je vois ſeulement dans Madame de Fontenor une jeune perſonne aimable, deſtinée à vivre avec moi le reſte de mes jours, & qui eſt obligée de m'amuſer, quand je ne pourrai trouver d'autres plaiſirs qu'auprès d'elle; je ſais encore que je l'ai aſſociée à mon ſort, pour qu'elle me repréſente chez moi en diverſes circonſtances, & afin qu'elle m'aîde à recevoir les amis qui viennent à la

maifon : je me fuis promis fur-tout qu'elle contribûrait aux agrémens de mes Concerts par la beauté de fa voix, & par l'art avec lequel elle touche du Clavecin : vous conviendrez que mes efpérances n'ont point été trompées, & qu'elle fait à merveilles fa partie avec les Virtuofes que je raffemble une fois la femaine. Voilà ma confeffion de foi, Monfieur le Comte, fur le premier chef de vos accufations : j'efpère que vous me rendrez la juftice d'avouer que je n'ai point la fottife d'être l'amant de ma femme. Je vous prie de me défendre & de me difculper, s'il arrivait qu'on m'accusât devant vous de ce bifarre travers. Eh ! pourquoi diable m'aviferai-je de foupirer encore en faveur de ma belle moitié ? N'eft-elle pas à moi ? ne m'a-t-elle pas été adjugée d'une manière irrévocable ? Eft-il d'ufage de foupirer pour ce que l'on poffède ? Ce ferait,

parbleu ! le comble de la démence. Soyez donc bien aſſuré que je ne viens quelquefois dans ſon appartement & ne l'accompagne à la promenade, aux Spectacles, que par déſœuvrement, que parce qu'il m'eſt alors impoſſible de mieux faire. Je vous jure encore que ſi vous m'avez ſurpris à la regarder avec une certaine expreſſion de tendreſſe, c'était par diſtraction, ou bien parce qu'il y a des momens que la vue d'une jolie figure coîffée, fait toujours plaiſir, quand ce ſerait même ſa femme..... Mais je ſuis bien bon, en vérité, de me diſculper d'une choſe qui ſe détruit d'elle-même: n'entretiens-je pas, au ſçu de tout Paris, la fameuſe Q *** ? Faites-en reſſouvenir ceux qui l'auraient oublié; & il ne reſtera plus de doutes ſur ma façon de penſer au ſujet du lien conjugal. Cependant je vous promets de mieux m'obſerver à l'avenir, & de

prendre auprès de mon épouſe toute la froideur d'un mari raiſonnable,

Après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, il eſt inutile de vous proteſter que je ne ſuis aucunement jaloux. Mais il me ſemble qu'il eſt tout ſimple de ne pas ſouffrir que Madame de Fontenor voient des gens qui pourraient compromettre ſa réputation. A ſon âge on ignore certaines convenances, on eſt plus étourdi que coupable, & l'on donne priſe, fort innocemment, aux mauvais propos de la malignité. Je préviendrai les bruits déſavantageux qui ſe répandraient peut-être : ſi Madame de Fontenor ne peut plus trouver en moi un amant, elle verra du moins que je veux être toujours ſon ami.

Tels ſont les ſentimens dans leſquels je perſiſterai toute ma vie; je me flatte qu'ils auront votre ſuffrage, ainſi que ceux qui m'attachent à vous,

Monſieur le Comte, & avec leſquels je ſuis bien ſincérement, votre très-humble ſerviteur.

DE FONTENOR.

Ce 5 Octobre.

LETTRE CXCVII.

*Le Marquis de F * * *, à Madame de Fontenor.*

NON, Madame, je ne ſuis point changé à votre égard ; vos reproches ſont très-mal fondés ; mon air de froideur n'a d'autre cauſe que la réſerve où je dois être auprès de vous, dans la crainte qu'on ne ſe doute de nos ſentimens. Mais ſoyez perſuadée qu'il m'en coûte beaucoup plus pour déguiſer les miens, que ſi je les laiſſais éclater ; il me ſemble que mon bon-

heur n'eſt point auſſi parfait. Comment ceſſerais-je de vous aimer? Je m'en ſuis fait une douce habitude dès mon enfance. Si l'amour que vous m'inſpirez pouvait perdre quelque choſe de ſa vivacité, ce ſerait parce qu'il eſt bien cruel de voir l'objet de ſa tendreſſe entre les bras d'un autre, & d'éprouver mille difficultés pour l'entretenir ſans témoin. La contrainte & le myſtère rendent les plaiſirs plus piquans; mais quand des obſtacles multipliés contrarient ſans ceſſe les déſirs d'un amant délicat qui ſait qu'un époux peut obtenir chaque jour des faveurs délicieuſes, dont la moindre mettrait le comble à ſa félicité; il eſt alors le plus malheureux des hommes. Eh! qui ſait ſi je ne vous aimerais pas encore davantage, ſans les nœuds que vous avez formés? nœuds cruels qui s'oppoſent ſouvent à mon bonheur & le rendent moins vif. Que vous me

faites payer cher les momens où l'amour nous favorise! Permettez-moi donc de chercher quelques amusemens, afin d'étourdir ma douleur. J'ai des amis qui s'efforcent de dissiper ma mélancolie, & m'entraînent dans des sociétés aussi honnêtes qu'agréables; dois-je les fuir, pour me consumer de langueur, & pour m'attirer la réputation de misantrope ou d'hipocondriaque? Votre image me suit par-tout, lorsque je voudrais même qu'elle me fût moins présente. Ainsi ne concevez aucun ombrage si je passe plusieurs jours sans me présenter chez vous. Adieu, trop aimable Jeannette..... Je ne puis me résoudre à vous appeller Madame de Fontenor; ce nom m'est même odieux: il fait naître dans mon esprit mille idées tristes, que je tâche en vain d'éloigner.

Le Marquis de F***.

Paris, ce 10 Octobre.

LETTRE CXCVIII.

Madame de Fontenor, au Comte de C * *.*

Pourquoi donc, Monſieur le Comte, huit jours ſe ſont-ils paſſés ſans que je vous aie vu ? Je ne puis m'imaginer que ce ſoit négligeance ou froideur. Vous avez, ſans doute, d'importantes occupations ; des graces à ſolliciter à Verſailles, une jolie noirceur à commettre, un ami à ſupplanter ; car Meſſieurs les Courtiſans ſont comme certaines jolies femmes, il faut rarement ajouter foi à leurs careſſes. Eh bien, ne vous gênez pas, livrez-vous aux chimères de l'ambition, n'éprouvez de plus doux deſirs que lorſque vous ſentirez l'ennui qu'inſpire la Grandeur. J'avais cependant

befoin de vous voir au plutôt, pour vous faire part d'un deffein bifarre, qui me roule depuis quelques jours dans la tête, & que vous ne manquerez pas de trouver excellent, puifqu'il s'agit de faire une méchanceté...... Oui, j'y fuis réfolue; elle ne fera plus en droit de m'excéder par de longs fermons : je la verrai rougir à fon tour. Ecoutez-moi, Monfieur le Comte, & préparez-vous à me feconder. Je fuis d'une colère furieufe; j'ai peine à me modérer..... Mais je vais calmer l'indignation qui fait bouillonner mon fang, & tâcher de vous apprendre tranquilement la caufe de ma jufte fureur. Je viens de recevoir une Lettre de mon indolente Sœur, qui m'a mife hors de moi. Cette impertinente créature ne ceffe de me moralifer; non-contente de fes ridicules leçons, elle me menace de fon mépris; ma conduite lui déplaît, dit-elle,

& elle croit beaucoup me punir en me déclarant qu'elle rompt tout commerce avec moi, qu'elle ne me verra plus. N'eſt-il pas bien ſingulier que ma Sœur cadette, qu'une petite mijaurée, s'ingère de vouloir minſtruire, & pouſſe l'audace juſqu'à me manquer de reſpect? Oh! je ne le ſouffrirai point, je l'en ferai repentir, & l'a rendrai auſſi mépriſable, même à ſes propres yeux, qu'elle ſe croit digne d'eſtime. Couvrons-là de honte & d'humiliations....... Il faut lui faire perdre cette vertu qui la rend ſi fière & ſi hautaine. C'eſt vous, Monſieur le Comte, vous-même, que j'ai choiſi pour un tel projet. Eh! pouvais-je mieux m'adreſſer? Vous vous rendrez l'ami de M. P***, vous feindrez de le conſulter ſur différens objets, ſi cela eſt néceſſaire; vous trouverez l'occaſion de voir ſouvent ma Sœur, vous lui direz des choſes galantes, vous paraîtrez

paraîtrez de plus-en-plus paſſionné ; elle deviendra ſenſible ; & quand vous ſerez certain d'avoir fait ſur ſon cœur une vive impreſſion, vous ceſſerez vos viſites ; & moi je lui reprocherai ſa faibleſſe, en exagérant ſes torts. Je la connais, le cri de ſa conſcience s'élèvera bien plus fort que ma voix ; la moindre faute lui ſemble un crime impardonnable ; honteuſe, humiliée, oſant à peine lever les yeux, elle ne me regardera plus comme indigne de ſon amitié ; elle conviendra du moins que notre vertu n'eſt pas plus héroïque à l'une qu'à l'autre ; & je ne ſaurais vous exprimer quelle ſatisfaction ce ſera pour moi...... Mais je vous détaillerai beaucoup mieux mon projet à la première entrevue. Venez, charmant ſéducteur, vous qui connaiſſez ſi bien le cœur des femmes, venez apprendre de ma bouche quel eſt le rôle dont je veux vous charger ; il eſt

ſinguliérement analogue à votre caractère ; auſſi vous le joûrez à merveille, & vous ſerez trop heureux de contribuer à ma vengeance.

* * * *.

Ce 12 Octobre.

LETTRE CXCIX.

La même, au Marquis de F * *.*

JE ne vous crois point infidèle ; ſi j'avais penſé que vous fuſſiez capable de le devenir un jour, j'aurais triomphé de mes ſentimens pour vous, ou je les aurais diſſimulé toute ma vie. Il m'a ſeulement paru que vous ne recherchiez point aſſez les occaſions de me voir en particulier : & vous ſavez combien le véritable amour s'allarme des moindres choſes. Mais je

ne vous reprocherai plus la rareté de vos visites ; hélas ! elles n'ont, sans doute, été que trop fréquentes ; je suis réduite à vous prier de ne m'en plus faire. Admirez quelle est la fatalité de mon sort ; vous ne m'avez jamais été si cher, & il faut que je vous conjure de ne jamais venir à la maison, ou d'y paraître du moins bien rarement. Mon mari a conçu une violente jalousie contre vous ; allumée & entretenue par les soins que vous m'avez rendus ; peut-être même quelqu'un de ses gens nous a-t-il trahis, & l'a-t-il informé qu'on vous voyait souvent au logis à l'heure qu'il devait en être absent ; il vient de me témoigner, avec beaucoup d'humeur, qu'il ne concevait pas le motif qui pouvait vous amener chez lui lorsqu'il était dehors. Je me suis efforcée de le tranquiliser, en lui faisant entendre que le hasard vous avait conduit, & non un dessein pré-

médité de me trouver ſeule dans mon appartement. Je crois qu'il a goûté mes raiſons; mais je vous avoue que je ne lui parlais point avec cette aſſurance que bien des femmes auraient eue à ma place; je crains qu'une autre fois mon trouble ne décèle notre intimité ſecrette; car je ſuis loin d'avoir acquis cette hardieſſe ſi néceſſaire pour ſoutenir un menſonge. Ainſi vous ſentez, mon cher Marquis, l'importance du ſacrifice que je vous demande; ne venez qu'aux heures où la compagnie s'aſſemble..... Peut-être même ſerait-il mieux que vous ceſſaſſiez inſenſiblement de fréquenter la maiſon........ Me ſera-t-il poſſible de ne plus vous voir? Mon cœur ſe révolte contre la néceſſité cruelle qui voudrait m'en faire une loi....... O Dieu! que n'eſt-il un moyen de concilier le devoir avec l'amour, ou de jeter un voile impénétrable ſur des erreurs enchante-

reſſes, dont il eſt ſi difficile de ne pas ſe rendre coupable dans le cours de la vie!

Adieu, mon cher Marquis; aimez-moi toujours autant que je vous aimerai. Je vous écris avec confiance les ſecrets ſentimens de mon cœur, parce que je ſuis perſuadée que vous êtes trop honnête homme, pour manquer de diſcrétion. Cependant, la prudence exige que vous brûliez cette Lettre (*), qui vous ſera remiſe par ma fidelle Femme-de-chambre.

* * * *.

De Paris, ce 20 Octobre.

(*) Le Marquis de F*** ne ſe conforma point aux intentions de Madame de Fontenor.



LETTRE CC.

*Le Marquis de F***, à Madame de Fontenor.*

LE ſingulier perſonnage que ce Monſieur de Fontenor! eh quoi, il s'aviſe de faire attention aux perſonnes qui viennent vous voir! Son procédé me paraît tout-à-fait étrange, après ce que j'ai ouï dire des uſages du monde: ne ſait-il pas qu'un mari, pour peu qu'il ſoit jaloux de ſa réputation, ne doit nullement s'occuper des actions de ſa femme? Mais il eſt des gens qui s'aguerriſſent contre les ridicules; on doit les plaindre, plutôt que s'en moquer. Ce qui me conſole, c'eſt que votre argus ſonge un peu tard à ouvrir tous ſes yeux, & qu'il me ſera tout

auſſi poſſible de le tromper, malgré ſa vigilance, que lorſqu'il dormait avec ſécurité. Je crois même que les peines qu'il ſe donne pour détourner de lui une petite diſgrace commune à la plupart des époux, ne ſerviraient qu'à l'attirer ſur ſa perſonne, s'il ne l'avait déja éprouvée, ſans en avoir le moindre preſſentiment. Mais il me ſemble que maintenant j'aurai un nouveau plaiſir à réaliſer ſes craintes. Oui, mon adorable Jeannette, vous rendez ma félicité encore plus délicieuſe qu'elle ne l'était; je me forme les idées les plus agréables, en ſongeant que je vous verrai en dépit d'un jaloux, ſans qu'aucune inquiétude vienne troubler mon bonheur; vous ſerez toute à moi pendant quelques inſtans, le tendre amour triomphera de l'hymen envieux & tyrannique, & vous partagerez le ſentiment qui m'anime. Ne doutez pas qu'il ne ſoit facile d'exécuter

mes projets, & de combler mes vœux. Voici quelles ſont les meſures que j'ai priſes. J'ai loné un appartement dans la rue de. . . . . , près de l'Hôtel. . . . . , ſous le nom du Chevalier de Villeneuve ; on travaille à le meubler ; dans huit jours tout ſera prêt pour vous y recevoir. Ce quartier eſt extrêmement éloigné du vôtre, & nous ne ſommes connus de perſonne. Je me flatte que vous aurez quelquefois la complaiſance de vous y rendre en ſecret, après m'avoir fait avertir du jour & de l'heure que vous choiſirez. J'attends votre réponſe avec la plus vive impatience ; elle me réduirait au déſeſpoir ſi elle n'était pas conforme à mes deſirs : j'aurais lieu de croire que vous avez ceſſé de m'aimer.

Le Marquis de F * * *.

Ce 26 Octobre.

LETTRE CCI.

*Madame de Fontenor, à Madame P***, ſa Sœur.*

L'AMITIÉ que vous m'avez toujours témoignée, ſerait-elle donc éteinte ſans retour! Eſt-il poſſible, ma Sœur, que l'on en vienne à haïr quelqu'un qui nous fut extrêmement cher, & auquel on eſt attaché par les liens du ſang & de la nature? Mon cœur ne concevra jamais de pareils ſentimens, la honte de l'humanité, & qui ne naiſſent qu'au milieu des Villes, où le luxe & l'intérêt ont tout dénaturé, & rendent ſouvent ennemis les plus proches parens. Les éprouveriez-vous, ces ſentimens barbares? vous, ma Sœur, dont les mœurs inno-

centes & pures, nous retracent la vertu du genre-humain dans les premiers ſiècles; vertu reléguée parmi les tranquiles habitans de la Campagne, ou chez les peuples heureux & groſſiers, que l'homme infortuné & vicieux, parce qu'il eſt civiliſé, oſe taiter de ſauvage. La dernière Lettre que vous m'avez écrite, ma chère Sœur, m'a fait bien craindre quelque refroidiſſement de votre part; mais je ne puis croire que vous ceſſiez tout-à-fait de m'aimer. Cependant depuis trois ſemaines que vous êtes revenue à Paris, on ne vous a point encore vue chez moi; & quand je me préſente pour goûter du moins le plaiſir de vous embraſſer chez vous, il eſt facile de s'appercevoir que vous me recevez avec une politeſſe forcée, & non avec la tendreſſe qui devrait toujours nous lier l'une à l'autre. O ciel! que va-t-on penſer dans le monde, lorſqu'on ſera certain de

notre brouillerie, & qu'on vous verra perſiſter à me fuir ? A combien dinterprétations malignes ne donnera-t-elle pas lieu, & que diront ſur-tout votre mari & le mien, d'une rupture auſſi étonnante ? Si vous n'avez point été frappée de toutes ces conſidérations, je les ai vivement ſenties, elles me pénètrent d'une juſte douleur. Les triſtes réflexions qu'elles m'ont inſpirées, m'éclairent ſur les égaremens dont je me ſuis rendue coupable, & m'engagent à changer de conduite. J'avoue que vous n'avez que trop de motif, non de m'accabler de votre haîne, mais de moins me chérir. Je ſuis réſolue de vous en ôter juſqu'au moindre prétexte : il me ſera bien doux de regagner votre tendreſſe, en même-tems que le repentir me ramènera vers la vertu. Je connais maintenant tout le prix d'une vie honnête & ſans reproche; elle fait éprouver un calme

délicieux. Qu'ai-je reſſenti en me livrant à mes paſſions? Des alarmes continuelles, des remords qui me pourſuivaient ſans ceſſe. Je vois trop tard quels ſont les moyens qu'une femme doit employer pour ſe rendre véritablement heureuſe; je ſerai déſormais fidelle à mon mari; & peut-être que le ciel, touché des larmes que je répandrai en ſecret, me pardonnera mes erreurs, en m'accordant le tems d'en faire pénitence.

La dernière fois que je t'ai vue, ma chère Sœur, je t'aurais découvert l'heureux changement fait en moi; mais l'air d'indifférence & de mépris avec lequel tu m'as reçue, m'a tellement humiliée, que la honte me fermait la bouche: à peine dans ce moment-ci ai-je la force de t'écrire. Tu vois que je ne ſuis plus indigne de ton amitié...... Que dis-je! te ſera-t-il poſſible de chérir une infortunée

qui ne ſaurait deſcendre en elle-même ſans rougir? continue de la mépriſer & de la fuir; elle doit être punie..... Eh ! quel ſupplice plus cruel pour elle, que celui de te devenir un objet odieux?

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

De Paris, ce 10 *Novembre*.



LETTRE CCII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

JE vous le répète, Madame, vous avez formé un projet de vengeance tout-à-fait agréable pour celui qui aura le bonheur de contribuer à ſon ſuccès, & je vous réïtère mes remercimens de m'avoir honoré de votre choix. Vous ne pouvez certainement douter de mon zèle à vous ſervir dans toutes les occaſions ; mais vous devez en être encore plus sûre dans celle que vous avez eu la complaiſance de m'offrir ; je ſuis ſeulement fâché qu'elle ne ſoit pas d'une autre nature, afin que vous jugiez, par l'effort que je me ferais, de tout l'empire que vous avez

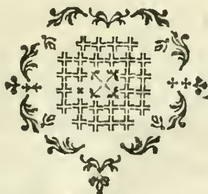
ſur moi. C'eſt bien peu exiger d'un homme qui vous eſt attaché pour la vie, que de lui demander qu'il paraiſſe amoureux d'une jolie femme; vous m'auriez mis à une plus rude épreuve, ſi vous aviez voulu que je devînſſe inconſtant, & que j'eûſſe profité des ſentimens que je vais peut-être faire naître en jouant le rôle d'un amant tendre & ſincère. Pourquoi ne prétendez-vous pas que je tire tout le parti poſſible de l'avanture ? Votre vengence devrait-elle ſe borner à ſi peu de choſe ; & n'êtes-vous pas trop injuſte à mon égard, en me forçant à m'éloigner de l'aimable perſonne que j'aurai attendrie ? Un autre recueillera donc le fruit de mes ſoins & de mes peines, en achevant de porter le trouble dans ce jeune cœur, qui, ſans moi, ſe fût peut-être toujours montré rebelle aux douces impreſſions de l'amour...... Mais je dois me con-

former exactement à vos intentions; j'avais oublié les raiſons qui m'y contraignent; elles ſont ſans replique, n'en parlons plus. Afin de commencer à les ſuivre, je me ſuis déja rendu pluſieurs fois chez M. P * * *, ſous prétexte de le conſulter au ſujet de mes affaires, qui ſont on ne peut pas plus dérangées. Je lui témoigne une confiance ſans réſerve, & je le comble de politeſſes & de marques d'amitié. Cet honnête Avocat qui me croit ſincère, ſans doute parce qu'il connaît peu les gens de Cour, me prend ſingulièrement en affection; il me preſſe de l'honorer ſouvent de mes viſites, & m'a ſi fort prié de dîner ſans façon chez lui, que je n'ai pu refuſer aujourd'hui de lui accorder cette faveur. Sa table, comme vous ſavez, eſt délicatement ſervie; ſi je voulais l'en croire, je n'en aurais point d'autre. Je me ſuis haſardé à ſourire tendrement à

votre charmante Sœur, & à lui tenir quelques galans propos ; mais elle n'y a fait nulle attention. Oh je la rendrai moins innocente ; elle entendra bientôt les ſignes & le langâge myſtérieux d'un amant. M. P * * * deſire de me voir preſque tous les jours ; il me chérit, m'eſtime ; cela ſuffit ; je jouïrai dans peu de tous les droits de l'ami de la maiſon.

Le Comte de C * * *.

Ce 10 *Novembre, à minuit.*



LETTRE CCIII.

*Madame P***, à Madame de Fontenor, sa sœur.*

NON, je n'ai point d'inimitié contre vous; je n'ai jamais cessé d'être à votre égard une bonne & tendre Sœur. Si vous m'aviez été indifférente, aurais-je eu tant de chagrin quand votre conduite était répréhensible? Je n'avais voulu rompre tout commerce avec vous, que parce qu'il m'était impossible de soutenir la vûe de vos désordres. Pourquoi, ma chère Sœur, m'en faisiez-vous la confidence, ou plutôt pourquoi vous en rendiez-vous coupable? Ce qui redoublait encore ma peine, c'était de n'oser les apprendre à mon mari, qui croit que vous vous

êtes toujours comportée de manière à réparer la feule faibleffe que vous avez voulu que je lui découvriffe, & au fujet de laquelle il vous a même écrit une Lettre quelque tems après mon mariage. Il eft fi honnête homme, que s'il avait été informé de vos dernières actions, il en aurait été au défefpoir, & m'aurait défendu de vous revoir jamais. Je n'ai fait que prévenir les ordres qu'il m'aurait donné, parce que je fais qu'il ne fuffit pas qu'une femme fage obéiffe à fon mari; il faut encore qu'elle aille au-devant de ce qui peut lui faire plaifir, fur-tout lorfqu'il s'agit d'une chofe que la vertu commande auffi. Mais Dieu foit béni de ce que je n'ai plus rien à lui cacher à ton fujet, & de ce que mes prières font exaucées. Tu me marques que tu as abfolument changé de façon de penfer, que tu vas fuivre tes devoirs, être fidelle à ton mari; & que tu ne te per-

mettras plus d'avoir aucun amant. O ma Sœur! que tu m'as pénétrée de joie en m'apprenant cette agréable nouvelle ! Tu verras combien les plaisirs de la sagesse surpassent ceux que la conscience nous reproche. J'aurais couru t'embrasser tout de suite, après avoir lu ta Lettre, si je n'étais retenue à la maison par une saignée que l'on m'a faite à cause de ma grossesse, qui approche de son terme. Mais viens recevoir mes félicitations ; viens que je te presse contre mon sein, & que je te remercie d'avoir mis aujourd'hui le comble à mon bonheur ; car si tu avais persisté dans le mal, m'aurait-il été possible d'être heureuse?

LOUISE R*** P***.

Ce 10 *Novembre.*



LETTRE CCIV.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F***.*

IL ne m'a point été poſſible de répondre plutôt à votre Lettre, mon cher Marquis ; la maladie de celle de mes Femmes à qui je crois devoir ſeule me confier, m'a forcée de vous laiſſer ſi long-tems dans l'inquiétude. Je me hâte de vous en tirer enfin, & de vous apprendre que je me rendrai au moins tous les quinze jours dans l'appartement que vous avez fait meubler. Je feindrai d'avoir beſoin de faire moi-même quelques emplettes, &, ſous prétexte de ménager mes chevaux, je prendrai une voiture de place, & ne mènerai avec moi que ma fidelle

Femme-de-chambre, dont la préſence empêchera qu'on ne ſuſpecte mes démarches. Tel eſt le plan que je me propoſe de ſuivre. Vous pouvez m'attendre demain matin, entre onze heures & midi. Jugez, Marquis, combien je vous aime, puiſque je me réſouds à vous tout ſacrifier. Mais je récompenſe l'amant le plus tendre, & je me flatte qu'il ſera auſſi le plus conſtant. Croiriez-vous que des remords voudraient quelquefois troubler mes plaiſirs? Ils me rappellent, malgré moi, ce que je m'étais promis pour expier des fautes..... & pour reconnaître les obligations ſans nombre que j'ai à mon époux...... Ah! chaſſons ces idées importunes; on ne jouït de la vie qu'en ſachant ſe rendre heureux, & les plus beaux de nos jours feraient perdus, ſi l'on ſuivait les conſeils de la froide raiſon. D'ailleurs, une âme tendre, violemment emportée vers

l'objet qu'elle adore, a-t-elle le tems de réfléchir? L'insensibilité seule prend ce triste soin, & aggrave ses peines, en s'imposant de prétendues obligations...... Mais je suis folle, en vérité, de trancher ici du Philosophe, quand il s'agit de parler tout simplement le langage de l'amour. Adieu, mon cher Marquis; demain matin vous achéverez de dissiper mes scrupules, s'il pouvait m'en rester encore.

****.

Ce 11 *Novembre.*



LETTRE CCV.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

ME voilà confiné à Verfailles pour quelques jours. Comme je n'ai pu, avant mon départ, vous informer où j'en fuis de l'avanture amoureufe que vous m'obligez d'entreprendre, trouvez bon, Madame, que je vous faffe par écrit, ce récit intéreffant. Je me rends affidûment dans la maifon de M. P * * *, qui a la bonté de fe croire la feule caufe de mes fréquentes vifites, tandis qu'il ne les doit qu'à fa chère moitié : mais combien d'époux donnent tous les jours dans la même erreur ? L'un & l'autre font de plus-en-plus enchantés de mes manières ; je les amufe, je les fais rire par des propos qui

qui ne reſſemblent à rien ; & je tâche ſur-tout de plaîre au mari : c'eſt le meilleur moyen de m'aſſurer les bonnes graces de la femme. Notre Avocat s'imagine que ſon mérite me tranſporte d'admiration ; il ſe dit mon intime ami, parce qu'il croit que je le regarde comme le plus fameux Juriſconſulte. Il changerait bien vîte de ſentiment, s'il ſe doutait du motif qui me conduit ſi ſouvent chez lui ; mais je vous promets qu'il l'ignorera toujours : il eſt ſi facile de ſurprendre la confiance d'un honnête homme, quand on ſait mettre en jeu le grand reſſort de l'amour-propre ! Pour la petite Sœur, je la ferai bientôt tomber dans mes filets ; elle répond de bonne foi à tous les témoignages d'eſtime & d'amitié, que je ne me lâſſe point de prodiguer à ce couple trop heureux : l'innocente colombe ne ſait pas encore qu'il eſt dangereux de s'apprivoi-

ſer avec un renard tel que moi. Cependant, à vous dire la vérité, mes progrès ſont beaucoup plus lents qu'ils ne devraient l'être: j'ai beau me rendre aimable en prenant l'air conquérant d'un charmant petit-maître, & en diſant de ces jolis riens qui tournent la tête à la plupart des femmes ; la belle & inſenſible P * * * ſemble m'écouter avec indifférence; elle me ſourit froidement, je ne lis point dans ſes yeux le trouble & l'émotion que je devrais avoir portés dans ſon âme. Une telle tranquilité me confond & ne me paraît nullement naturelle: ſi elle n'eſt pas l'ouvrage de la diſſimulation, elle nous montre qu'il eſt difficile de ſéduire une Agnès. Mais on réuſſit enfin; & plus il en a coûté de peines pour triompher d'une innocente Beauté, plus le plaiſir malin qu'on goûte à la tromper, devient délicieux. Prenez donc patience, &

fiez-vous à mon zèle & à mes talens ; j'humaniferai la Lucrèce qui vous fait ombrage ; elle ne pourra plus se glorifier de sa vertu. Quel dommage que vous m'obligiez de m'arrêter quand il me ferait si doux de recueillir le fruit de mes soins ! Il faudra donc qu'un autre profite des sentimens que j'aurais fait naître ! ..... Il me restera toujours la satisfaction d'avoir suivi le plan que vous m'avez tracé, & d'avoir inspiré à Madame P*** le desir de s'égarer agréablement : elle ne serait pas femme, si son cœur ne s'ouvrait jamais aux douces impressions du plaisir.

Le Comte de C***.

Ce 4 Décembre.



LETTRE CCVI.

*Madame de Fontenor, au Comte de C * * *.*

AH, mon cher Comte! je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas ſongé à vous prévenir d'une choſe eſſentielle; mon étourderie vous a fait faire une démarche inconſidérée auprès de ma bégueule de Sœur; je vous en demande pardon, & me flatte que vous aurez pour moi autant d'indulgence que de zèle. Vous allez ſavoir la cauſe de cette froideur qu'on vous a montrée, & vous ceſſerez d'en être ſurpris. J'ai eu la ſottiſe de confier à Madame P * * *, que vous avez été un de mes amans; & qu'il m'était arrivé, par une faibleſſe très-pardonnable, de combler tous vos vœux. Vous ſentez, après cet

éclairciſſement , qu'elle n'a dû vous voir lui faire la cour qu'avec une eſpèce d'horreur ; ſa façon de penſer vous eſt connue ; ainſi repréſentez-vous tout ce qu'elle ſe ſera dit ſi elle s'eſt apperçue que vous avez formé le deſſein de lui plaîre : eh , quelle ne ſerait donc pas ſon indignation ſi vous lui déclariez que vous êtes amoureux d'elle ! Toutes ces conſidérations ne m'ont frappées qu'à la lecture de votre dernière Lettre. J'avoue que le deſir de me venger de ma Sœur & de lui faire perdre cette vertu qui la rend ſi fière , m'a portée à jeter trop légérement les yeux ſur vous, Monſieur le Comte. Vous ne pouvez mettre à fin l'avanture amoureuſe que vous avez entrepriſe à ma ſollicitation ; elle ſerait déja terminée ſans les obſtacles inſurmontables qui s'oppoſent à la gloire dont j'ai voulu vous couvrir : eſt-ce que ma Sœur pourrait être inſenſible aux grâces &

aux diſcours d'un aimable ſéducteur tel que vous? Mais quel parti devons-nous prendre? .... O ciel! il faut renoncer au projet que j'avais formé; elle ſera toujours heureuſe avec ſon mari, je continûrai de rougir à ſa vue, elle ſe croira ſupérieure à moi, parce qu'elle n'a point encore trouvé l'occaſion de connaître qu'il eſt impoſſible de reſter long-tems ſage....... je ſuis au déſeſpoir!

* * * *.

Ce 5 Décembre.



LETTRE CCVII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

EH quoi, Madame, vous avez fait confidence de vos bontés pour moi! Ignorez-vous donc qu'une jolie femme doit avoir de tendres faibleſſes, mais qu'elle doit les diſſimuler, même à ſa meilleure amie? En ſe livrant à des épanchemens indiſcrets, elle ſe met dans le cas d'avoir à rougir de ſes fautes, quand on vient à les révéler; au-lieu que ſi elle les eût cachées avec ſoin, elle ſerait peut-être parvenue à les oublier. Il eſt vrai que la plupart des femmes galantes s'aguériſſent contre les murmures & l'injuſte indignation du Public; mais ne vaut-il pas

mieux, par un peu de prudence, tirer un voile impénétrable ſur ſes plaiſirs, plutôt que d'aller s'expoſer, de gaîté de cœur, à la cenſure & aux brocards des gens mal intentionnés? Vous voyez que je ne parle ici que pour votre ſexe, Madame; car qu'eſt-ce que les hommes qui jouïſſent de la vie, ont à craindre des diſcours de la critique? Leur gloire conſiſte à ſe livrer à tous les amuſemens qu'on appelle des travers; & le jeune Seigneur qui ne ſe fait pas la réputation d'aimable libertin, eſt regardé comme un perſonnage extraordinaire. Vous êtes aſſujéties à d'autres préjugés; vous devez diſſimuler vos plaiſirs, ainſi que je l'ai déja dit, & cette ſage réſerve les rend beaucoup plus piquans. La preuve que leur publicité peut vous être déſavantageuſe; c'eſt que vous recommandez toutes la diſcrétion à vos amans. N'en manquez donc pas les premières: pourquoi vou-

driez-vous trouver dans les autres une vertu que vous ne sauriez avoir vous-mêmes ? Mais, répliquerez-vous, c'est à des amies intimes que nous confions nos secrets. Eh, Mesdames ! croyez-vous donc vous disculper par-là de l'imprudence que je vous reproche ? Vous seriez, en quelque sorte, excusables, si des brouilleries imprévues ne refroidissaient jamais votre amitié, & ne la changeaient point quelquefois en une haîne déclarée : alors que n'avez-vous pas à craindre de l'indiscrétion qui se venge en se soulageant ? Vous répondrez à mes graves remontrances, vous, Madame, en votre particulier, que vous vous êtes confiée à une personne beaucoup plus chère & plus sûre qu'une amie, puisque vous n'avez déposé vos secrets que dans le sein de la plus tendre des Sœurs. L'évènement vous montre cependant qu'une femme a toujours lieu de se repentir d'avoir

manqué de réserve. Si vous aviez été plus dissimulée, nous trouverions-nous dans l'embarras où nous sommes aujourd'hui ? J'aurais feint d'être amoureux de cette Lucrèce insensible, dont vous avec raison de vouloir enflammer le cœur froid & glacé; je serais certainement parvenu à rendre sa vertu moins bourgeoise & moins sauvage. Mais depuis l'aveu que vous m'avez fait, j'avoue qu'il me serait impossible de réussir. J'enrage d'être contraint d'abandonner une entreprise si conforme à mon caractère, & dont je me serais acquitté au gré de vos vœux; il faut y renoncer; votre inconséquence m'enlève les nouveaux myrthes que j'allais cueillir, & vous prive de la satisfaction qu'il m'était si doux de vous procurer : que ce fâcheux contretems vous serve au moins de leçon.

Le Comte de C * * *.

Ce 7 Décembre.

LETTRE CCVIII.

*Madame P * * *, à Madame de Fontenor, sa Sœur.*

NE sois plus inquiette de ma santé, chère Sœur; je suis entièrement rétablie; il ne me manque que le bonheur de t'embrasser. Viens me voir dès que tu auras reçu cette Lettre, & tu avoûras que je suis la femme la plus heureuse du monde. Mon enfant se porte à merveille, il prend le sein avec un appétit qui annonce qu'il ne demande qu'à vivre: quelle félicité pour moi quand je le serre entre mes bras! il me semble déja qu'il me sourit. Je serai doublement sa mère en le nourrissant de mon lait. Eh! devais-je le confier à une nourrice mercenaire, qui l'aurait soigné par

intérêt, & qui aurait reçu & mérité toutes ſes careſſes? Ne ſuis-je pas ſa mère, & obligée, par conſéquent, d'en prendre ſoin moi-même? Dois-je me rendre indigne de tous les dons que m'a faits la Nature? Mais l'uſage des grandes Villes, me diſait-on, veut qu'on ait une Nourrice; on ménage ſa ſanté, la délicateſſe de ſon tempérament, & l'on s'épargne des fatigues inouïes .... Que l'on ſe prive auſſi de ſenſations délicieuſes! Lorſque mon fils a troublé mon ſommeil; quand ſes cris m'ont remplie d'allarmes; s'il ſe jète avidement ſur mon ſein, s'il me preſſe de ſes petits bras, tout eſt oublié, j'éprouve un plaiſir inexprimable: ſeulement en le regardant, je ſens une joie pure & dont rien n'approche. Ce qui augmente encore ma félicité, c'eſt que mon mari paraît m'aimer davantage depuis que je l'ai rendu père; il vient vingt fois par jour dans

ma chambre, prend doucement ſon fils dans ſes bras, le baiſe avec tranſport, &, en le repoſant ſur moi, me fait toutes les careſſes qu'il vient de prodiguer à ce cher gage de notre amour. Que n'as-tu pu nous voir il y a quelques inſtans, tous les deux courbés ſur le berceau de l'enfant, n'oſant reſpirer, dans la crainte de l'éveiller, & le contemplant avec une volupté céleſte....... O ma Sœur! que l'on eſt heureux quand on remplit tous ſes devoirs, & que ton ſort eſt digne d'envie, puiſque tu connais actuellement tous les charmes de la Vertu!

LOUISE R*** P***.

Ce 26 Janvier.



LETTRE CCIX.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

CONSOLEZ-VOUS, Madame, j'espère de me faire remplacer auprès de notre belle indolente ; j'ai trouvé un homme excellent pour seconder vos vues & les miennes : c'est au hasard que je dois cette heureuse découverte, & l'idée d'en faire usage. Lisez avec attention ces lignes que je trace très-rapidement, & qui me semblent pourtant écrites avec la dernière lenteur, tant ma plume est loin de seconder la légèreté de ma pensée, & l'impatience où je suis de vous instruire de mon projet. Apprenez qu'il existe dans le monde un certain Chevalier de ****,

perſonnage d'une figure intéreſſante & de la taille la plus avantageuſe; doué d'un eſprit auſſi vif que brillant, il plaît, il enchante, il éblouït. Mais il n'ignore point toutes ſes bonnes qualités, ni les dons qu'il tient de la Nature, il ſe les exagère même; partout où le conduit la certitude de plaîre, on lit dans ſon air ſatisfait, combien il eſt content de ſa perſonne; comme il a la jambe aſſez bien tournée, il a grand ſoin de l'offrir à tous les yeux, en la poſant toujours en avant, ou bien en l'agitant avec grace lorſqu'il eſt aſſis, & il ne manque pas, en riant, de laiſſer voir ſes dents, qu'il a fort belles; perſuadé qu'il parle avec beaucoup d'aiſance, & s'exprimant, en effet, d'une manière agréable, il s'empare de la converſation, & il eſt bien difficile d'arrêter la fougue de ſes ſaillies. Jamais on ne s'eſt montré plus paſſionné pour les femmes, &

jamais on ne les a tant méprisées ; il jure à toutes qu'il les adore, & il les trompe toutes : la tendresse, l'inconstance & la perfidie, composent son caractère. Il est cependant l'idôle des femmes, qui semblent se disputer à qui aura la gloire d'en être aimée & trahie. — A quoi bon me tracer le portrait de ce charmant petit-maître! vous écrierez-vous peut-être, Madame. Vous allez savoir quel est mon motif. J'ai cru devoir vous peindre un personnage que je vais bientôt faire agir pour vos intérêts. Oui, ce joli homme que vous ne connaissez point encore, heureusement pour vous, car il est bien dangereux, je le destine à être l'amant de votre Sœur, ou à le feindre du moins. Vous sentez que n'ayant aucunes raisons de s'en défier & de le haïr, comme elle en aurait à mon égard, elle ne pourra résister aux grâces & au mérite du Chevalier de ***,

& ſe laiſſera doucement aller à quelques faibleſſes, qui la feront alors marcher votre égale dans la route du plaiſir. J'ai conçu cette idée en entendant le Chevalier ſe féliciter de ſes bonnes-fortunes, & ſoutenir qu'il n'y avait point de Lucrèces aſſez cruelles pour lui réſiſter plus de trois jours. Il me ſera facile de l'engager à tenter une avanture dont il croira le ſuccès infaillible, ſur-tout quand je lui aurai dit que Madame P * * *, après l'avoir vu quelquefois au Spectacle, & avoir entendu répéter ſon éloge, eſt devenue ſingulièrement amoureuſe de lui, au point qu'elle ne ceſſe d'en parler. Il a trop d'amour-propre pour ne point ajoûter foi à mes diſcours : je le perſuaderai donc ſans peine, & lui offrirai enſuite de l'introduire chez M. P * * *. Ai-je beſoin de vous prévenir qu'avant de le préſenter à Madame votre Sœur, j'aurai tâché de le lui ren-

dre intéreſſant par tout ce que je lui conterai des prétendues vertus de mon ami? Le Chevalier fera le reſte.

Eh bien, n'eſt-ce pas que mon plan eſt admirable ? Je me réjouïs de l'avoir formé; l'amour m'en récompenſera en multipliant mes plaiſirs....... Je vais travailler à le mettre en exécution, & je termine enfin mon Epître, qui eſt d'une longueur énorme, tandis que je me propoſais de vous écrire ſeulement une demi-page. Mais vous avez depuis long-tems vaincu ma pareſſe à prendre la plume; je ſuis étonné, quand j'y ſonge, du nombre prodigieux de miſſives que j'ai faites par rapport à vous, depuis environ trois ans. Ma foi, les amans auraient bien beſoin de Secrétaires. Je ne me ſerais pas cru capable d'une pareille conſtance, & ſur-tout de cette ardeur infatiguable à entaſſer épître ſur épître. Mais tel eſt le pouvoir de la Beauté:

je ſuis né trop ſenſible pour ne pas l'éprouver; & de toutes les femmes, charmante de Fontenor, vous êtes celle qui devait me le faire reſſentir davantage.

Le Comte de C***.

De Paris, ce premier Février, 17...

LETTRE CCX.

*Madame de Fontenor, au Comte de C***.*

En vérité, mon cher Comte, je ſuis de plus-en-plus enchantée de votre projet; il ne peut manquer d'avoir un heureux ſuccès; la petite ſotte ne ſaurait long-tems réſiſter aux brillantes qualités d'un aimable ſéducteur, qu'elle écoutera ſans défiance, & je ne ſerai

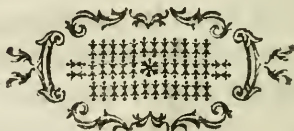
plus humiliée en me trouvant auprès d'elle. Quelques réflexions que j'aie faites pour excuser mes faiblesses, il me reste toujours de certains remords, ouvrages des préjugés de l'enfance & de l'éducation, dont on ne peut se défaire qu'en partie : ils me paraîtront bien moins désagréables, lorsque ma Sœur aura quelquefois sujet de rougir à son tour. J'ai déja rencontré le Chevalier de * * * *, chez l'honnête & ennuieux Avocat. Il m'a semblé qu'il commence à faire des progrès dans le cœur de la jeune personne; elle a peine à cacher la satisfaction qu'elle éprouve à sa vue, & rit la première de tous les contes qu'il débite. Elle n'a jamais été si gaie & si contente, & je ne doute pas que le Chevalier ne soit la seule cause de sa bonne-humeur. Mais avant de le connaître, ses jours étaient déja fortunés; toute entière à l'amour de son époux & aux soins de son ménage,

elle paraiſſait goûter un bonheur auſſi pur que délicieux : croiriez-vous, mon cher Comte, que j'ai ſouvent été aſſez ſimple pour envier ſon ſort heureux & tranquile ? Aucuns remords ne troublaient du moins ſa félicité. Que j'aurai de plaiſir à la voir agitée par les cris de ſa conſcience, &, livrée à des terreurs puſillanimes, ſe reprocher vivement de trouver le Chevalier trop aimable ! elle viendra peut-être, couverte de confuſion, m'avouer, en fondant en larmes, qu'elle s'eſt écartée de ſes devoirs. Je triompherai d'autant plus, qu'elle s'imagine qu'à mon âge, j'ai renoncé à tous les amuſemens, & qu'elle me croit digne de l'eſtime des perſonnes les plus ſcrupuleuſes. J'ai enfin ſenti combien il eſt dangereux pour une femme de confier ſes faibleſſes, même à ſa meilleure amie, & pour réparer ma faute, autant que la choſe était poſſible, je me ſuis mon-

trée à ſes yeux repentante, & tout-à-fait corrigée. Oh, qu'il me ſera doux de jouïr de ſa honte! Je ſais, par ma propre expérience, qu'on n'acquiert jamais dans le crime une entière tranquilité. Les obligations que je vais vous avoir, ſont au-deſſus de mes remercimens. Adieu, cher Comte; ce ne ſera point par des paroles que je vous prouverai ma reconnaiſſance.

* * * *.

Ce 20 Février.



LETTRE CCXI.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

UNE légère indiſpoſition m'empêche de ſortir aujourd'hui. Ne pouvant vous voir que demain, je veux du moins charmer mon impatience en vous écrivant. D'ailleurs, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer; elles vous combleront de joie en réaliſant vos eſpérances; ainſi je me hâte de vous les apprendre. Nous tenons la belle inſenſible dans nos filets; elle n'a plus que quelques jours à faire les honneurs de ſa vertu chancelante. Le Chevalier a fait une vive impreſſion ſur ſon cœur; s'il lui arrive d'être pluſieurs jours ſans paraître dans la maiſon, elle m'en

demande des nouvelles avec un air d'inquiétude que je trouve expressif. Mais voici plus que des conjectures: il m'a conté hier au soir qu'il s'était hasardé à lui baiser la main: eh bien, au-lieu de se fâcher, elle l'a retirée en rougissant. Vous voyez bien, Madame, qu'il n'y a point à douter qu'elle ne s'humanise bientôt: en effet, elle a montré du trouble, non de la colère, & sa rougeur est l'expression du plaisir, ou témoigne du moins qu'elle est violemment émue par une simple caresse du Chevalier. Aussi ne doute-t-il pas qu'il ne soit aimé; mais il a jugé, à l'air grave & pincé de la chère Sœur, qu'il fallait l'attaquer avec beaucoup de ménagement: c'est pourquoi il n'a fait parler jusqu'à présent que ses yeux & son assiduité. Il va changer de conduite dans quelques jours, & nous verrons la pauvre petite ne plus s'énorgueillir de sa vertu. Je suis étonné qu'elle

qu'elle ne vous ait point encore avoué son secret penchant, & j'en conclus qu'elle est plus fine & plus raisonnable que son aînée, puisqu'elle dissimule ses faiblesses.

Mais ce n'est point assez de porter la séduction dans le cœur d'une chaste épouse, trop fière d'avoir joué jusqu'à présent le rôle de Lucrèce, il faut encore pervertir son honnête homme de mari, qui en est imbécile à force d'être sage. Oui, je me flatte de rendre notre grave Avocat, partisan d'une vie agréable, & de l'entraîner peu-à-peu dans les plus charmans désordres. Il cessera d'aimer sa femme, lui sera infidèle sans scrupule, & finira peut-être par la détester. Nous jouïrons du trouble qui va règner dans ce ménage; & nos plaisirs en seront plus piquans. Pour opérer tant d'évènemens heureux, je vais inviter M. P * * *, à souper demain chez moi, & j'y ferai trouver

plusieurs jolies filles de l'Opéra, dont les propos, les agaceries, les caresses, endormiront sans peine la sagesse de notre Caton.

Ecrivez-moi tout de suite, si vous trouvez quelque chose à redire à ce nouveau plan : je vous avertis que votre silence m'annoncera que vous êtes satisfaite de mon zèle, & que vous m'exhortez à ne rien négliger pour continuer de vous en donner des preuves. Je laisserai prendre alors une libre carrière à mon esprit fécond en ruses & en stratagêmes, quand il s'agit de s'amuser aux dépens du prochain ; j'amolirai, je séduirai les cœurs de nos deux Epoux, & je jouïrai d'avance des remercimens que vous me préparez.

Le Comte de C* * *.

Ce Jeudi matin.

LETTRE CCXII.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F***.*

IL vient de m'arriver une avanture qui m'a beaucoup ſurpriſe, & dont vous ſerez auſſi fort étonné, mon cher Marquis. J'étais ce matin à ma toilette, quand Monſieur de Fontenor eſt venu me ſouhaiter le bon jour; il avait l'air extrêmement ſatisfait, & ſa gaîté s'annonçait par de grands éclats de rire. Accoutumée à ſes bruyans tranſports de joie, je ne ſongeais nullement à lui demander le ſujet de ceux-ci; je m'armais ſeulement de patience, dans l'eſpoir qu'il ferait ſa viſite très-courte; jugez de mon chagrin quand je l'ai vu prendre un fauteuil, & s'écrier qu'il allait

me préſenter une de mes anciennes connaiſſances, à laquelle j'étais loin de ſonger, & que j'éprouverais autant de joie que de ſurpriſe. Cela ſera plaiſant a-t-il continué; je m'apprête à bien m'amuſer de la mine que tu feras. Tout-à-coup il s'eſt levé, & courant vers la pièce voiſine, il répétait à pluſieurs repriſes : *Paraiſſez, paraiſſez, perſonnage inattendu*. O ciel! qui ai-je vu entrer ? votre ancien Précepteur, l'Abbé T * * *, en habit d'uniforme, l'épée au côté, un plumet à ſon chapeau : j'ai pouſſé un cri perçant, & me ſuis évanouie. Revenue à moi-même, j'ai dit que croyant l'Abbé T * * * fort éloigné de la Capitale, & m'imaginant ne plus le revoir, ſon aſpect imprévu & ſon changement de décoration m'avaient cauſé une eſpèce de frayeur. . . . . . . Vous devez penſer que c'eſt en effet la véritable raiſon de l'effroi qui m'a ſaiſi à ſa vue. Un Protec-

teur respectable lui a fait avoir une Lieutenance dans un Régiment de Cavalerie : il n'est à Paris que depuis deux ou trois jours, & Monsieur de Fontenor s'est trouvé hier à souper avec lui chez un ami intime... A vous parler franchement, je n'ai jamais pu souffrir ce M. T * * * ; je crains que sa présence inopinée ne m'annonce quelque malheur ; mille craintes secrettes m'agitent & m'effrayent. Selon toute apparence, je me livre à des terreurs paniques ; mais je ne peux les dissiper, malgré tous mes efforts.

Je ne serais point réduite à vous écrire mes chagrins & mes allarmes, si vous ne paraissiez m'avoir oubliée. Vous ne vous rendez donc plus dans cet appartement où nous devions quelquefois goûter la douceur de nous entretenir sans témoins?..... Ah! Marquis, vous avez cessé de m'aimer : je

le vois, mes craintes commencent à ſe réaliſer.

****.

Ce 2 Mars.

LETTRE CCXIII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

MES Convives ſont partis ; ils ſe ſont doucement écoulés. Reſté ſeul à deux heures après minuit, au-lieu de me livrer au ſommeil, qui me préſente vainement ſes douceurs, je vais vous rendre compte de la charmante Orgie à laquelle j'avais invité le grave P***, afin que vous en ſoyez inſtruite à votre réveil. Il ne s'attendait pas de trouver ſi bonne compagnie :

j'avais raſſemblé chez moi les Nimphes les plus piquantes de l'Opéra & ſur-tout les moins cruelles ; j'avais eu ſoin de les faire accompagner par des jeunes gens d'une humeur enjouée, en qui l'eſprit eſt joint à l'amour du plaiſir. Notre Caton a paru d'abord déconcerté ; mais il s'eſt enhardi peu-à-peu, & n'a pas tardé à lier connaiſſance avec la jolie perſonne près de laquelle il était placé. Il n'a guères fait attention qu'aux grâces & au joli minois de cette belle enfant ; il s'eſt montré inſenſible aux regards expreſſifs, aux agaceries des autres Nimphes. Afin d'enflammer ſon cœur qui paraiſſait de glace, on a monté la converſation ſur le ton le plus galant, nos Cavaliers ſe ſont émancipés, nos Dames ſe ſont attendries. A tout cela l'inconcevable P * * * oppoſait une extrême froideur ; ſon front ſerein & ſon viſage tranquile ſemblaient an-

noncer qu'il goûtait dans le fond de ſon âme d'autres plaiſirs que les nôtres; quand on tenait des diſcours qui ne lui plaiſaient point, il ne témoignait ſon mécontentement que par un profond ſilence. Après avoir laiſſé quelque-tems un libre cours à nos propos licencieux, il a pris la parole d'un air riant, & ſans que nous nous en ſoyons apperçus, il nous a tous amenés à traiter des ſujets honnêtes & décents. Une fois que la converſation a eu pris le tour qu'il deſirait lui donner, il l'a maintenue de la ſorte avec art & ſans affectation. Mes efforts pour la faire changer ont été inutiles. Lorſque quelqu'un de nous voulait remettre ſur le tapis quelque hiſtoire indécente, ou bien un propos équivoque, l'Avocat nous rappellait des traits intéreſſans de vertu & de bienfaiſance, qui nous faiſaient oublier toute autre choſe : ſes répon-

ſes étaient ſi meſurées & ſi ſages, qu'il couvrait de confuſion ceux qui eſſayaient de le railler : il a même fait rougir une de nos Demoiſelles. Enfin, quand nous nous ſommes levés de table, nous étions preſque devenus des Catons, & nos Beautés folâtres commençaient à avoir l'air modeſte : notez cependant, Madame, que nous ne nous ſommes jamais tant amuſés. Le ſingulier Homme ! en impoſer à des Libertins ; obtenir leur eſtime, & les forcer, ou peu s'en faut, d'admirer la vertu !

Mais nous avons tous été dupes de ſon hypocriſie ; car tandis qu'il nous tenait des diſcours mielleux & ſcientifiques, il ſerrait la main & les genoux de ſa jolie voiſine : il tâchait, ſans doute, de détourner notre attention. Eh, pourquoi s'eſt-il gêné ! il aurait bien dû voir que nous ne cherchions qu'à lui donner de bons

exemples. S'il eût été plus pénétrant, qu'il nous aurait épargné de confusion! car enfin nous en avons eu en écoutant les choses judicieuses qu'il nous a dites sur l'abus du plaisir. Mais nous avons connu notre erreur, quand nous l'avons vu s'offrir de reconduire la séduisante Danseuse qui avait été placée à côté de lui : ils ont monté tous les deux dans un des carrosses destinés à ramener mes Convives. Nous avons senti alors que la victoire était remportée, & chacun de nous s'est retiré comblé de joie, en voyant que ce prétendu homme de bien sera, comme tant d'aurres, un aimable sectateur d'Epicure..... Bon, à merveille! Ils sont ensemble au moment que je vous écris; du moins un de mes gens, à qui j'avais donné ordre tout bas de monter derrière la voiture & de me rendre compte de ce qui se passerait, vient

de m'aſſurer que l'honnête Avocat eſt entré dans la maiſon de la jeune Danſeuſe ; on a fermé la porte, & il n'a apperçu ſortir perſonne, après avoir fait le guet pendant plus d'une heure. Vous vous douterez ſans peine de ce qui s'eſt paſſé. Voilà pourtant à quoi tient la ſageſſe; ſouvent un minois fripon nous la fait perdre. Quèlle ſerait la douleur de la chaſte épouſe, ſi elle ſavait tout ceci! .... Il eſt néceſſaire qu'elle le ſache; on le lui apprendra quelque jour, afin de la mettre auſſi à la raiſon.... Mais bon ſoir, il eſt trois heures après minuit ; la pluime me tombe des mains; je vais me coucher .... ſans être, pour le moment, auſſi heureux que l'honnête Avocat.

Le Comte de C***.

Ce Vendredi 3.

LETTRE CCXIV.

*Madame P * * *, à Madame de Fontenor, sa sœur.*

AH, mà sœur ! je suis au désespoir ; mon mari a passé la nuit hors de la maison ; &, ce qui achève de me causer les plus vives allarmes, il est six heures du matin, & il n'est point encore rentré...... O Dieu! lui ferait-il arrivé quelque malheur ? Il était allé souper chez M. le Comte de C * * * ; j'y ai envoyé pour savoir à quelle heure il en était sorti ; on a répondu qu'il s'était retiré d'assez bonne-heure, & qu'on ignorait, s'il avait jugé à propos de s'arrêter quelque part. Tout sert à m'affliger & à redoubler mes inquiétudes. C'est la

première fois qu'il n'a point couché à la maiſon : hélas ! je lui ſuis trop chère, il aime trop ſon enfant, il mène une conduite trop régulière, pour s'être jamais abſenté de la ſorte..... Il faut qu'il y ait été contraint par de fortes raiſons..... Je n'oſe m'arrêter à une idée affreuſe qui ſe préſente ſouvent malgré moi.... ſe trouvant ſeul dans des rues écartées, à une heure indue, peut-être que des malheureux l'auront aſſaſſiné..... O mon Dieu ! j'implore votre bonté pour le meilleur des hommes ; veillez ſur ſes jours, daignez le conſerver pour les Pauvres, dont il ne ceſſe d'être le père : auriez-vous pu permettre..... Mais non, vous protégez l'innocence & la vertu. Eh ! que deviendrais-je ſi l'on m'apportait mon époux baigné dans ſon ſang ? quel ſerait le ſort de cette faible créature, ſi paiſible maintenant dans ſon ber-

ceau !... Viens, ma chère sœur, dissiper les tristes idées qui me poursuivent ; j'ai besoin de ta présence pour supporter la situation où je me trouve. J'aurais vôlé chez toi ; mais je n'ose & ne puis m'éloigner de la maison ; je me flatte à chaque instant de le voir arriver, ou d'en apprendre du moins des nouvelles. D'ailleurs, mon fils exige tous mes soins.... Le voilà qui se réveille ; il me sourit, il me tend ses petits bras..... Il ne saurait partager mes inquiétudes, il ne connaît point encore ni le chagrin ni les craintes de l'avenir : puisse-t-il rester toujours dans cette heureuse insensibilité !.... O ma sœur ! je n'ai que toi & lui pour me consoler ; viens essuyer mes larmes, ou pleurer avec moi.

LOUISE R*** P***.

Ce 3, à six heures du matin.

LETTRE CCXV.

*Madame de Fontenor, à Madame P***, sa sœur.*

Que viens-tu de m'apprendre, ma chère sœur! Si ma santé me le permettait, j'aurais vôlé auprès de toi, je te presserais maintenant dans mes bras, & nous nous affligerions ensemble; mais une migraine épouvantable me met hors d'état de quitter ma chambre. Sois persuadée que personne au monde ne prend un plus tendre intérêt à tout ce qui t'arrive; je dois partager tes peines; ma félicité serait inexprimable s'il dépendait de moi de te rendre toujours heureuse. J'avoue que le procédé de ton mari te pénètre justement d'une vive dou-

leur. Comment peut-il s'abſenter pendant toute une nuit ? ne devait-il pas prévoir les inquiétudes qu'il allait te cauſer ? il lui était ſi facile de te prévenir, ou de trouver un prétexte pour paraître moins coupable ! A te dire la vérité, ma ſœur, je crains qu'il n'ait en ſecret quelque inclination ; la plupart des maris agiſſent de la ſorte. J'aurais cru que M. P*** ſe ſerait diſtingué par des ſentimens dignes d'eſtime : il a l'air ſi honnête & ſi reſpectable ! Hélas ! il ne faut qu'un ſeul inſtant pour perdre le fruit de pluſieurs années d'une bonne conduite. Ne t'es-tu pas apperçue qu'il témoigne des égards à quelque jolie femme, ou peut-être à une créature de la figure la plus commune ? car les hommes ſont ſi capricieux dans leurs goûts ! En ſe comportant d'une manière auſſi repréhenſible, il eſt, ſans doute, bien certain de

ta vertu : une autre à ta place, qui ſerait moins ſage, ne ſe ferait aucun ſcrupule de ſe venger en ſuivant ſon exemple. Il ſemble qu'il ſoit tout naturel de rendre la pareille, & que l'épouſe ne ſe pique pas plus d'être fidelle que l'époux..... Mais M. P***. n'eſt peut-être pas auſſi coupable qu'on le croirait d'abord : les apparences ſont ſouvent trompeuſes. Ne précipite rien, écoute ce qu'il pourra dire pour ſe diſculper, aîde même à ſa juſtification.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Ce 3, à neuf heures.



LETTRE CCXVI.

*La même, au Comte de C***.*

ON m'a réveillée ce matin trois heures plutôt que de coûtume, pour me remettre une miſſive de ma ſœur, qu'on croyait d'une extrême conſéquence ; heureuſement que j'ai reçu la vôtre en même-tems. Comme je vous ai lû le premier, mon cher Comte, je me ſuis bien douté de ce que m'écrivait la petite mijaurée. Oh, vous êtes un charmant mortel ! Le délicieux ſoupé opérera des merveilles. Voilà déja Monſieur le Philoſophe enchanté de la jeune Danſeuſe ; il ne l'a pas reconduite pour diſcuter un point de morale ; & le tête-à-tête a dû être d'une longueur raiſonnable,

puiſque notre grave Juriſconſulte n'était point encore rentré chez lui à ſept heures du matin. Mais tels ſont les prétendus Sages ; pour reſſembler au plus grand nombre, il ne leur manque que l'occaſion ; & lorſqu'une fois ils ont briſé les entraves qu'ils s'étaient bonnement impoſées, ils deviennent de zélés ſectateurs du plaiſir. De quelles allarmes ma pauvre ſœur a-t-elle été agitée ! ſa Lettre eſt une véritable jérémiade. Elle me marque de venir promptement la conſoler ; je ne me ſuis point rendue à ſon invitation, parce que je me ſerais fort ennuyée de toutes ſes doléances, & que j'ai craint d'en être attendrie malgré moi. J'aurais cependant voulu me trouver à l'arrivée de l'infidèle époux. J'imagine que cela ſera plaiſant..... Bon ! je vois d'ici tout ce qui va ſe paſſer : le mari entre avec une mine fort

embarrassée & fort sotte ; il balbutie de mauvaises excuses ; la femme soupire & pleure dans un coin , tandis qu'il se promène en long & en large d'un air rêveur ; enfin des reproches , des querelles , & puis chacun va bouder dans son appartement. Ne vous représentez-vous pas tout cela comme moi , Monsieur le Comte ? Eh bien , jouïssez des suites de votre heureuse victoire sur la sagesse de l'Avocat ; vous triomphez , grace pourtant au minois fripon de la séduisante Danseuse ; car il faut être juste. Achevez votre ouvrage , un nouveau succès vous attend ; la timide colombe ne demande pas mieux que d'être immolée sur l'autel de l'Amour. Vous m'entendez , cher Comte : ne voyons autour de nous que des cœurs heureux & qui nous ressemblent.

* * * *.

Ce 3 , à neuf heures & demie.

LETTRE CCXVII.

Le Marquis de F * *, à Madame de Fontenor.*

NON, belle de Fontenor, je ne ſuis point auſſi inconſtant que vous le croyez ; je vous aimerai toujours ; mais je n'éprouve plus ce trouble involontaire, cette impatience de vous revoir quand je venais de vous quitter ; mon cœur eſt devenu tranquile, & n'en eſt pas moins tendre. Les diverſes ſociétés où mes amis m'entraînent, me cauſent trop de diſſipation, pour que je puiſſe me livrer avec la même ardeur au ſentiment qui m'anime depuis mon enfance ; mais de telles impreſſions ſont ineffaçables ; le tems les fait ſeulement paraître moins vives.

D'ailleurs, on ſe lie quelquefois avec de certaines perſonnes auxquelles on s'attache beaucoup plus qu'on ne s'y attendait, & qui ſemblent nous faire négliger nos anciennes connaiſſances; mais le cœur ſe partage ſans être abſolument infidèle. Telles ſont les principales raiſons qui m'ont forcé d'être ſi long-tems ſans vous prier de vous rendre dans l'aſyle conſacré au bonheur. Pourrez-vous y venir demain dans la matinée? je vous attendrai avec toute l'impatience & l'agitation d'un amant qui craint de voir retarder ſa félicité.

Je ſuis tout auſſi étonné que vous, mon amie, de la ſubite apparition de l'Abbé T***, & de ſa ſingulière métamorphoſe. Mais je ne conçois pas pourquoi ſa préſence vous afflige & vous remplit d'alarmes: il vous a toujours montré beaucoup d'eſtime, & la plus tendre amitié. Je ſuis ſur-

pris qu'il ne ſoit point encore venu me voir ; il croit, ſans doute, qu'il eſt oublié de ſon élève : mais je ſais à quoi le devoir & la reconnaiſſance m'obligent.

Le Marquis de F***.

Ce 3 Mars.

LETTRE CCXVIII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

LA victoire eſt tout-à-fait décidée ; nous ne pouvons avoir aucun doute ſur le ſuccès de notre attaque ; l'Avocat s'eſt débarraſſé pour toujours de l'incommode Sageſſe : il en ſera plus aimable, & beaucoup plus heureux. Ce Caton ſi farouche s'eſt tellement

adouci dans les bras de la Beauté, qu'il prétend être le ſeul amant de ſa jolie danſeuſe. Croiriez-vous qu'afin de la ſouſtraire aux tendres ſoins de ceux qui la connaiſſaient avant lui, il vient de lui faire changer d'appartement, & qu'on ignore dans quel quartier il l'a conduite ? Il va ſûrement exiger qu'elle quitte l'Opéra : ce ſera un vol fait aux plaiſirs du Public. Ce procédé injuſte devrait être défendu en bonne Police : n'eſt-il pas criant qu'un homme auſſi riche que jaloux, ait la liberté d'enlever du premier Spectacle de la Nation, une jeune & belle perſonne qui s'y rendait très-utile par ſes talens ? Ce qu'il y a de plus déſagréable dans l'avanture qui m'inſpire ces réflexions ſérieuſes, c'eſt que la Nimphe piquante, confiſquée par le Juriſconſulte, devait accorder ſes bontés à un jeune Militaire de mes amis, qui lui faiſait

du

du bien, & lui rendait quelquefois visite. Il s'est présenté chez elle ce matin, & n'a trouvé que la Femme-de-Chambre toute éplorée, qui lui a conté que sa maîtresse, après avoir resté jusqu'au jour renfermée avec M. P***, était sortie pour ne plus retourner dans cette maison, &, sans vouloir dire où elle allait, lui avoit donné congé. Le pauvre amant délaissé est venu tout de suite m'informer de sa dolente histoire; il avait presque la larme à l'œil, & son triste récit m'a fait éclater de rire. Je suis enfin parvenu à le consoler, en lui faisant entendre qu'il ne manquerait pas de retrouver à Paris & des coquettes & des femmes intéressées.

Je conclus que puisque notre Caton s'est laissé séduire, lui qui pouvait alléguer des raisons spécieuses pour excuser sa morgue & sa gravité, il nous sera facile d'attendrir sa chaste

épouſe, qui a l'ame ſi ſimple & ſi naïve. Lorſqu'elle ſe ſera défaite de ſes préjugés, & que de nouveaux ſens la ranimeront; quelles obligations ne nous aura-t-elle pas, ſur-tout au Chevalier de * * *, qui recevra auſſi la plus douce récompenſe!

Le Comte de C * * *.

Ce 3, à dix heures du matin.



LETTRE CCXIX.

*Madame P***, à Madame de Fontenor, ſa Sœur.*

MON DIEU ! ma ſœur, que vous rendiez peu de juſtice à M. P*** ! vous me faiſiez preſque entendre qu'il était capable de mener une mauvaiſe conduite ; & je vous aſſure qu'il n'a jamais été ſi ſage, & qu'il ne m'a jamais tant aimée. Je connais trop bien ſon cœur & ſa façon de penſer, pour avoir formé aucun ſoupçon injurieux contre lui ; j'appréhendais ſeulement qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; mais tandis que j'étais ſi inquiète à ſon ſujet, il avait lieu d'être très-content, puiſqu'il goûtait le plaiſir de faire une bonne action. Il

eſt rentré vers les neuf heures, & j'ai compris tout de ſuite à ſon air ſatiſfait, qu'il ne lui était arrivé rien de fâcheux : après m'avoir embraſſée, ainſi qu'il a coutume lorſqu'il revient de dehors, il m'a dit que je lui pardonnerais ſûrement les inquiétudes qu'il m'avait cauſées, quand je ſaurais le motif de ſa longue abſence. Un ſourire lui a prouvé que tout avait été oublié au moment que je n'avais plus eu d'alarmes ; alors il m'a fait un récit auquel j'ai prêté la plus grande attention : tu vas voir, ma chère ſœur, que j'ai bien retenu tout ce qu'il m'a raconté. Placé au ſouper du Comte de C***, près d'une jeune fille de l'Opéra qui l'avait beaucoup intéreſſé par un air de candeur & de modeſtie, peu commun dans ſes pareilles, il crut devoir lier converſation avec elle, & lui témoigner quelques égards. Quelle fut ſa ſurpriſe de

la trouver auſſi réſervée dans ſes diſcours que dans ſon maintien ! » Hélas ! » Monſieur, lui dit-elle tout bas, je » ſuis une infortunée digne de votre » pitié; le Ciel m'inſpire, ſans doute, » dans ce moment, l'idée de recourir » à vos conſeils : me ſerait-il poſſible » de vous entretenir en particulier ? « —Mon mari lui répondit, auſſi à voix baſſe, qu'il en ferait naître l'occaſion, parce qu'elle lui paraiſſait eſtimable & digne des ſervices d'un honnête-homme. Après le ſouper il s'offrit de reconduire cette Demoiſelle ; ce qui fit beaucoup rire tous les convives, qui étaient loin de ſoupçonner ſon motif ; M. P*** les laiſſa penſer tout ce qu'ils voulurent : il lui ſuffiſait d'avoir pour lui la voix de ſa conſcience. Comme il ne lui était guères poſſible de s'expliquer dans une voiture, la jeune perſonne garda un profond ſilence pendant tout le chemin ; elle ne

fit ſeulement que ſoupirer. Mais à peine fut-elle arrivée chez elle, que fermant la porte de ſa chambre, dans la crainte d'être entendue d'une domeſtique dont elle ſe défiait, elle ſe mit à fondre en larmes, & conta tout en ſanglotant, qu'elle était la fille unique d'un honnête Bourgeois de Paris, qui lui avait donné la meilleure éducation, mais qu'il avait enſuite ceſſé d'être un bon père, en lui défendant de voir un jeune homme bien né, d'une fortune au-deſſus de la médiocre, qu'elle aimait depuis ſon enfance; & en voulant la forcer d'épouſer un vieillard qu'elle ne pouvait ſouffrir. Dans l'extrémité cruelle où elle ſe vit réduite, quelqu'un lui conſeilla d'entrer à l'Opéra parce qu'elle ſerait délivrée de la tyrannie de ſa famille, qui n'aurait alors aucun pouvoir ſur elle, à cauſe du privilége ſingulier, & peut-être dangereux, qu'a ce ma-

gnifique Spectacle. On lui offrait la protection d'un grand Seigneur, qui, se flattant de recevoir des preuves de sa reconnaissance, la fit admettre à l'Académie Royale de Musique, en qualité de Danseuse surnuméraire, quoiqu'elle sût à peine danser le menuet. Avec quelqu'argent qu'elle avait ramassé du fruit de ses épargnes, elle se meubla un petit appartement, & sortit furtivement de la maison de son père. Résolue de mener une bonne conduite, elle commença par prier son protecteur de ne jamais l'honorer de sa visite; elle ne se permit de voir que son amant, encore était-elle bien sûre qu'il respecterait la vertu de celle qu'il regardait toujours comme devant être son épouse. Elle brodait, & le travail assidu de l'aiguille, lui procurait le moyen de subsister avec décence. Cependant l'exemple & les discours de quelques-unes de ses com-

pagnes, l'engagèrent inſenſiblement à ſe relâcher du plan qu'elle s'était propoſé; elle parut moins réſervée, reçut certaines perſonnes chez elle, ſeulement dans l'intention de ſe faire une ſociété agréable : elle en vint à croire qu'elle pouvait, ſans ſcrupule, aſſiſter à de petits ſoupers, puiſqu'elle n'avait pour but que de s'amuſer honnêtement; le premier où elle ſe ſoit trouvée, eſt celui qu'a donné hier au ſoir M. le Comte de C * * * ; mais elle n'a pas tardé à ſentir l'inconſéquence de ſa démarche; elle ſe ferait retirée tout de ſuite, ſous quelque prétexte, ſi l'air vertueux de M. P*** ne l'avait raſſurée, & ſi elle ne s'était décidée à lui confier ſes remords & le deſir qu'elle forma dans l'inſtant de ſe réconcilier avec ſa famille.

Après avoir achevé ce récit, la jeune perſonne ajouta qu'elle venait d'apprendre depuis peu que ſon père,

juſtement irrité contr'elle, avait formé le deſſein de la déshériter.

Mon mari s'eſt efforcé de conſoler cette infortunée, & la trouvant réſolue à faire toutes les ſoumiſſions néceſſaires, & même à ne plus revoir ſon Amant, il n'a point déſeſpéré de la faire rentrer en grace avec ſa famille. Cet eſpoir a pénétré de joie la jeune perſonne, qui a preſſé M. P*** de commencer tout de ſuite la bonne-œuvre qu'il avait projettée. Ses inſtances & ſes larmes ont eu tout l'effet qu'elles devaient avoir ſur l'âme ſenſible & généreuſe de ſon eſtimable protecteur ; il lui a dicté une Lettre très-touchante pour ſon père, qu'il s'eſt offert de porter lui-même ; enſuite il lui a conſeillé de ſe retirer dans une maiſon religieuſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit rentrée dans le ſein de ſa famille ; & il lui a dit

qu'il la conduirait dans un Couvent de Paris, dont la Supérieure était sa parente. La jeune personne l'a tellement prié de l'y mener dès qu'il ferait jour, qu'il n'a pu s'en défendre; après quoi il a remis la Lettre dont il s'était chargé. Le vieillard lui a paru très-courroucé; mais il se flatte de l'adoucir bientôt, & de le faire vôler dans les bras d'une fille digne actuellement de toute sa tendresse.

Tu vois, ma chère Sœur, combien tu avais tort de soupçonner la conduite de mon mari : les différens soins auxquels il s'est livré pour faire la bonne action que je te raconte, l'ont empêché de rentrer avant dix heures. Comme je suis persuadée que je ne puis te faire un plus grand plaisir, je me hâte de te détromper, afin que tu lui rendes la justice qui lui est due, & que tu prennes part

à la nouvelle ſatisfaction que j'éprouve.

LOUISE R*** P***.

Le 3 Mars, à onze heures du matin.

LETTRE CCXX.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

IL eſt bien étonnant que certaines perſonnes ne ceſſent de déclamer contre les filles de Théâtre : elles auraient dû s'appercevoir que leur cenſure eſt trop générale, & que la juſtice les obligeait à faire du moins quelques exceptions. Ne ſe trouve-t-il pas, en effet, à nos Spectacles, des jeunes perſonnes qui méritent l'eſtime publique, non ſeulement par

leurs talens, mais encore par leur conduite irréprochable? Quoique ce ne ſoit point celles que vous ayez le plus recherchées, mon cher Comte, vous en avez cependant entendu citer pluſieurs avec éloge à l'Opéra, au Théâtre Français & à la Comédie Italienne, &c. Les talens acquièrent, ſans doute, un nouveau luſtre quand ils ſont réunis aux Grâces & à la Vertu: auſſi voyons-nous que celles qui ſe montrent ſur la Scène avec tous ces avantages, malheureuſement trop rares, obtiennent les applaudiſſemens les plus unanimes & les plus durables. Eh! pourquoi ces femmes eſtimables ſont-elles en ſi petit nombre? C'eſt parce que tout ſe réunit pour les ſéduire: à force de peindre ou d'exprimer l'amour, l'âme s'amollit, pour ainſi dire, & ſe pénètre, plus qu'une autre, de cette douce

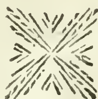
& cruelle paſſion ; & comme ſi ce n'était pas encore aſſez, des Séducteurs du premier rang, ou de riches Midas, s'efforcent de les éblouïr par l'offre d'une fortune immenſe : ils ſont donc plus coupables que les jeunes perſonnes qu'ils font ſuccomber. Quelques-unes d'entr'elles, ſans ſe piquer d'une ſageſſe à toute épreuve, ſe rendent aimables par un excellent caractère, ſont bonnes & généreuſes au ſein du luxe & des richeſſes : pour ne vous en citer qu'un ſeul exemple, il me ſuffira de vous rappeller ce qu'on publie de la fameuſe & charmante G * * *. Votre amitié m'a fait connaître, à ce même Théâtre, une autre Beauté digne de tous nos éloges & du tendre attachement que je lui ai juré. Quelles obligations ne vous ai-je pas, cher Comte! ſans vous je n'aurais peut-être jamais formé aucune liaiſon avec Julie; j'au-

rais eu le malheur de ne pouvoir apprécier des qualités qui annoncent une âme ſenſible & déſintéreſſée. Chaque jour cette belle enfant me laiſſe appercevoir des vertus qu'on ne croirait point découvrir en elle; ſous l'apparence de l'étourderie & de la légèreté, elle cache un eſprit ſolide & un cœur auſſi tendre que conſtant. Puis-je doûter de l'amour qu'elle a pour moi? apprenez qu'elle vient de refuſer les offres brillantes du vieux Prince de * * *; j'ai lu la Lettre qu'il lui écrit; il lui promet cent piſtoles par mois, une maiſon toute meublée, & pour vingt-mille francs de pierreries, ſi elle veut être ſa maîtreſſe; & il finit par lui dire qu'on ſait dans le monde qu'il a fait la fortune d'un grand nombre de Danſeuſes de l'Opéra. Eh bien, mon ami, elle me ſacrifie tous ces avantages; elle a voulu que je dictâſſe moi-même

la réponſe qu'elle devait au Prince de * * *. Après de telles preuves, non équivoques, de la ſincérité de ſes ſentimens, il faudrait que je fuſſe le plus ingrat des hommes, ſi je ne l'aimais avec une nouvelle ardeur. Ma félicité ſerait au-deſſus de toute expreſſion ; ſi elle n'était quelquefois troublée par le chagrin que j'éprouve de ne pouvoir récompenſer tout de ſuite la généreuſe & adorable Julie.

Le Marquis de F * * *.

Ce 8 Mars.



LETTRE CCXXI.

*M. P***, à Mme. de Fontenor.*

Mon épouſe vous a raconté, Madame & très-chère Sœur, le bonheur qu'un heureux haſard m'a procuré, en me mettant à même de faire une bonne-œuvre. Mon état m'oblige de ſervir la veuve & l'orphelin ; mais quand j'aurais embraſſé toute autre profeſſion, l'infortune aurait toujours eu des droits ſur mon cœur. Je me hâte de vous apprendre la fin d'une hiſtoire dont le commencemene a dû intéreſſer votre âme ſenſible & bienfaiſante. Si j'avais pu me flatter de vous voir bientôt, je me ferais fait un plaiſir de vous informer verbalement du dénoûment de cette avan-

ture ; mais vous venez ſi peu à la maiſon, & mes occupations m'ôtent ſi ſouvent la liberté d'aller vous rendre viſite, que j'ai cru devoir vous faire par écrit le recit du ſuccès de mes démarches: ſauf à Madame P***, à vous le répéter, la première fois qu'elle aura la ſatisfaction de vous embraſſer. Vous avez ſûrement applaudi au zèle que j'ai montré pour une infortunée qui ne s'était éloignée de la Vertu qu'en apparence, & qui deſirait de réparer la faute que lui avait fait commettre le déſeſpoir. Je ne me ſuis point effrayé de la dureté que laiſſait paraître le père de cette jeune perſonne; je me ſuis efforcé pluſieurs fois de l'attendrir ; & lorſque j'ai cru le voir héſiter entre l'indulgence & la ſévérité, j'ai redoublé d'ardeur, j'ai engagé toute la famille à joindre ſes ſollicitations aux miennes : je vous promets que c'eſt alors

que j'ai defiré l'éloquence des Cochin & des Gerbier. Enfin, le vieillard a paru moins irrité, nous l'avons entraîné vers fa malheureufe fille. Il me ferait impoffible de vous décrire la fcène touchante qui s'eft paffée fous mes yeux. La jeune perfonne a tombé aux pieds de fon père, lui a déclaré qu'elle était prête à fe foumettre à toutes fes volontés, & que, s'il l'exigeait, elle épouferait tout autre que fon Amant. Mais elle l'a fupplié de lui permettre de fe faire Religieufe. Bientôt les larmes du vieillard ont coulé, la Nature a fait entendre fa voix victorieufe, il a relevé fa fille, l'a ferrée contre fon fein, & lui a dit en fanglotant, que fa réfignation & fon repentir lui fuffifaient, qu'il lui rendait fa tendreffe, & que loin de vouloir la forcer à faire un choix, ou à prendre le voîle, il confentait qu'elle époufât celui qu'elle aimait depuis fi

long-tems. A ces mots, la joie s'eſt répandue dans tous les cœurs, j'ai couru chercher le jeune homme; il a balbutié les tranſports de ſa reconnaiſſance; & ſon mariage doit ſe célébrer dans quelques jours. Le vieillard qui s'eſt décidé à rendre heureux tout ce qui l'environne, jouït de la felicité de ſes enfans, dont il reçoit les tendres careſſes, & ſemble ſe rajeunir en contemplant leur bonheur.

Mon ſort eſt-il moins digne d'envie? J'ai fait le bien, mon nom ſera béni par trois perſonnes qui, ſans moi, auraient traîné des jours malheureux........ Mais j'ai rempli les devoirs d'un honnête homme; mon procédé n'a rien d'extraordinaîre: le méchant doit ſeul ſe glorifier d'avoir fait une belle action, comme n'y étant point accoutumé. Cependant, quelle obligation n'ai-je pas à M. le Comte de C***, qui, en m'invitant

à souper chez lui, m'a procuré l'occasion de suivre le plus doux penchant de mon cœur!

P***.

Ce 9 Mars.

LETTRE CCXXII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

COMMENT, Marquis, vous voilà le champion des Actrices & des Danseuses qui brillent sur les Théâtres de la Capitale! Je vous en félicite, preux Chevalier; mais je vous avertis en même-tems que vous aurez furieusement de lances à rompre; car la vertu de ces Demoiselles trouvera toujours un grand nombre d'incrédules. Il est fâcheux que votre zèle ne soit point

désintéressé ; on pourrait croire que l'envie seule de soutenir la bonne cause, vous engage à entrer fiérement en lice ; mais vous êtes amoureux fou d'une Nymphe de l'Opéra ; & tout en soutenant les qualités chimériques de votre Dulcinée, vous embrassez la défense générale de nos Demoiselles de Coulisses ; c'est toujours quelque chose : ainsi je conclus qu'elles doivent vous regarder comme leur Chevalier. Ne vous attendez pas d'en être mieux traité : ces Déesses se sont rarement piquées de reconnaissance, & souvent elles se plaîsent à ruiner leurs plus ardens adorateurs. Défiez-vous donc de toutes les belles démonstrations de la petite Julie ; elle a l'air d'une fine mouche : peut-être se propose-t-elle de vous tromper. Au moins vous voilà prévenu ; vous ne sauriez maintenant pécher par ignorance ; & si quelqu'un entreprenait de vous ouvrir

les yeux, il ne le ferait qu'après moi, & vous ne fèriez point étonné de la vive lumière qui viendrait frapper vos regards. Il eſt vrai que la médiſance & la calomnie ſe déchaînent tous les jours au ſujet des Infantes dont vous vous êtes érigé le défenſeur; on ne peut les croire capables d'un tendre attachement; on ſuppoſe qu'elles ſont ſans ceſſe animées par l'intérêt & par la perfidie. Cependant, ne peut-il pas arriver que quelques-unes d'entr'elles aient des ſentimens plus nobles, parce qu'elles ſe ſont fait une façon de penſer biſarre, extraordinaire? On voit arriver des choſes ſi ſurprenantes & ſi peu vraiſemblables! La demoiſelle Julie ſerait une preuve de la poſſibilité de ce phénomène. D'ailleurs, elle eſt trop vive, trop éveillée, pour ſonger à trahir ſes amans. J'ai peine à me défier de ces charmantes créatures qui rient tou-

jours; je ſoupçonne bien plutôt ces minois hypocrites, qui annoncent un caractère tranquile & ſérieux : de telles fines-mouches ne réfléchiſſent pas pour rien. Vous voyez, Marquis, que mon amitié s'efforce d'excuſer l'opinion avantageuſe que vous avez de Julie : peut-être eſt-elle trop indulgente; mais je vous connais, votre âme tendre s'enflamme facilement, & une fois qu'elle a reçu certaines impreſſions, il eſt bien difficile de les lui faire oublier : il faut donc doucement flatter vos travers, afin de parvenir à vous en corriger au moins d'une partie. Je me ſuis toujours douté que vous vous attacheriez beaucoup plus que vous ne le penſiez à la jolie Danſeuſe; vous n'avez fait que rire de mes ſages avis : votre inexpérience vous empêchait de vous appercevoir que les paſſions, d'abord faibles dans les commencemens, font chaque jour de

nouveaux progrès. Avouez maintenant, mon pauvre Marquis, que je connais le cœur humain, & qu'il est dangereux de badiner avec les flêches de l'Amour. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que vous êtes capable des plus grandes extravagances, lorsque vous êtes vivement amoureux. Prenez-y garde, & songez qu'en vous défiant un peu de votre Dulcinée, vous courez moins risque de vous tromper, qu'en la regardant comme le phénix de son sexe.

Adieu, Marquis; la main me fait mal à force de vous écrire...... Bon Dieu! quelle missive énorme! Jugez par-là combien vous m'êtes cher.

Le Comte de C * * *.

De Versailles, ce 9 Mars.

LETTRE

LETTRE CCXXIII.

*M. T***, à Madame de Fontenor.*

ME tromperais-je, Madame? il me semble que vous me regardez avec un air de hauteur & même de mépris. Est-ce que vous avez oublié qui je suis, ou plutôt ce que je fûs? Nous nous connaissions cependant autrefois d'une manière assez intime, pour que je ne sois point encore sorti de votre mémoire. Oui, plus j'y songe, moins je puis croire que vous n'ayez conservé aucune idée de mes traits. D'où vient donc l'air de froideur & de dédain que vous affectez en me voyant?.... Attendez, Madame, j'en devine la cause: dans les tems heureux où vous

daigniez me ſourire, vous n'étiez qu'une ſimple protégée de la Marquiſe de F***; & actuellement vous êtes une opulente Financière, couverte de diamans, logée dans un hôtel ſuperbe, & ſe faiſant traîner dans un char éblouïſſant d'or. Je vous fais compliment de votre prodigieuſe fortune. Mais permettez-moi de vous repréſenter, avec un profond reſpect, que c'eſt donner une mauvaiſe opinion de ſon caractère, que de mépriſer dans la proſpérité les amis qu'on avait lorſque le ſort nous était peu favorable.... Ah! ma chère Jeannette, tu es trop belle, pour que je n'excuſe pas ton inconſéquence. Les richeſſes, la grandeur, t'ont tourné la tête; & c'eſt bien pardonnable: elles ſéduiſent tous les jours des gens d'un eſprit beaucoup plus ſolide que le tien...... Je m'égare, Madame, j'oublie que les tems ſont changés, & qu'il faudrait peut-

être vous parler d'un ton respectueux. Cependant, permettez-moi de vous le dire, mon cœur est toujours le même; & votre opulence actuelle, votre fierté déplacée, ne sauraient empêcher que vous n'ayez été la simple & tendre Jeannette, & que je n'aie eu le bonheur d'être votre amant favorisé. Je croyais ne plus vous aimer, Madame; mais à peine vous ai-je revue, que j'ai ressenti pour vous un nouveau caprice....... Ecoute, belle Jeannette, bannis avec moi la dissimulation, partage ordinaire de ton sexe; elle te serait inutile; agissons ensemble comme de vieilles connaissances. Tu m'as témoigné des bontés quand je portais un habit qui me mettait le moins en droit d'y prétendre; mon heureuse métamorphose me ferait-elle trouver en toi une cruelle? Ce serait trop étonnant. Arrangeons-nous promptement: je suis devenu Mili-

taire, j'ai saisi l'esprit de mon nouvel état, & partant, je suis un peu brusque avec les femmes. Le faste qui t'environne maintenant, ne m'empêche pas de voir toujours en toi la charmante orpheline dont je fus enchanté; & j'aime mieux parler à la Jeannette simple & naïve d'autrefois, parée des seuls dons de la Nature, qu'à l'orgueilleuse Madame de Fontenor, qui ternit l'éclat de ses charmes, en empruntant le secours de l'art, & qui, sûrement, s'est fait une douce habitude de tromper son bon-homme de mari.

* * * *.

Paris, ce 10 Mars.



LETTRE CCXXIV.

*Mme de Fontenor, à M. T***.*

J'AI connu ſans peine quel était l'auteur de l'inſolente Lettre que je viens de recevoir : elle ne mérite aucune réponſe. Je vous avertis ſeulement de n'avoir jamais l'audace de vous préſenter chez moi, ſi vous ne voulez m'obliger de vous faire jeter par la fenêtre : c'eſt la ſeule faveur que vous ayez lieu d'attendre de moi. Vous auriez dû vous épargner la confuſion de lire des vérités auſſi déſagréables ; mais vous avez l'effronterie des hommes les plus pervers, & vous croyez trouver dans tous les cœurs, les vices & la baſſeſſe du vôtre. Non, je n'ai point trompé mon mari ; j'aurais eu trop de

reproches à me faire si j'avais abusé de sa bonne-foi. J'ose le dire, la noblesse de mes sentimens aurait toujours conservé la pureté de mes mœurs, sans les piéges tendus à mon innocence..... Vil suborneur ! tu me regardais donc comme une victime dévouée à tes caprices & à ta méchanceté ? Apprends qu'il est de certains scélérats, les derniers des êtres méprisables, qu'une femme ne se pardonne jamais d'avoir écouté un instant. Ah ! du moins remporte, pour prix du dernier aveu de ton amour, ou plutôt de ton goût pour le libertinage, car un monstre tel que toi, sait-il aimer ? remporte, dis-je, la certitude de m'être à jamais odieux. Il faut que tu me croies bien vicieuse, puisque tu me soupçonnes capable de m'abaisser jusqu'à toi, qui n'as plus depuis long-tems à mes yeux, le masque dont le crime se couvre quelquefois. Va, tu n'es pas plus digne de

l'habit que tu portes actuellement, que de celui que tu as quitté; tu déshonorais l'un par ton hypocrisie & ton libertinage ; & tu ignores que l'autre n'appartient réellement qu'aux défenseurs de la Patrie, aussi braves que vertueux. Puissent les vérités dont je t'accable, te couvrir de honte ! tu sentirais peut-être un jour le remords; & si tu ne devenais pas meilleur, tu resterais du moins au point de perversité où te voilà parvenu : ce serait toujours un bonheur, & pour toi & pour la Société.

****.



LETTRE CCXXV.

*La même, au Comte de C***.*

VENEZ, aimable Comte, venez rendre le calme à mon eſprit; je ſuis d'une humeur affreuſe; tout m'excède, m'ennuie, m'impatiente; croiriez-vous que je viens même de me mettre dans une violente colère? Oui, moi qui ſuis ordinairement ſi douce, j'éprouvais tout-à-l'heure des tranſports de fureur qui vous auraient fait trembler. Ne vous imaginez pas que mon mari en ait été la cauſe: vous allez voir que le ſujet en eſt beaucoup plus ſurprenant. J'ai reçu une déclaration d'amour qui m'a révoltée; ſoupçonneriez-vous jamais quel en eſt l'auteur? Apprenez qu'elle vient du

Précepteur de M. le Marquis de F*** ; ce malheureux a quitté le petit-collet; une personne respectable lui a procuré une Lieutenance de Cavalerie, & il déshonore autant la profession des armes, qu'il était indigne de l'état Ecclésiastique, dont il n'avait heureusement qu'une faible apparence. Mais c'est assez vous parler de ce misérable, à qui j'ai répondu comme il le méritait, & qui n'aura certainement pas l'audace de reparaître chez moi.

Je suis bien-aise de vous dire deux mots sur un sujet qui m'intéresse davantage. Que fait donc le Chevalier? Il me semble qu'il est furieusement long-tems à s'emparer du cœur de Madame P * * * : un petit-maître à bonnes-fortunes, tel que lui, accoutumé à se jouer des Prudes & des Coquettes, devrait, au bout de trois jours, avoir mis à la raison une Agnès. Est-ce que les brillantes qualités de votre

Chevalier n'auraient point été apperçues ; ou bien les mauſſaderies de la froide créature, le dégoûteraient-elles ? Engagez-le, je vous en conjure, à ne pas ſe rebuter ; qu'il étale les grâces les plus ſéduiſantes, les airs les plus conquérans ; dût-il courir les riſques de ſe montrer un peu fat aux yeux d'une femme inſtruite : des manières outrées & même ridicules, feront admirées par notre innocente, qui s'en laiſſera bien-tôt charmer : eh, le moyen qu'elle y réſiſte, tandis qu'on les voit charmer des Dames de beaucoup d'eſprit, à qui elles devraient être familières ! Je ſuis impatiente, je vous l'avoue, d'appercevoir le trouble & le remords dans ſon âme, actuellement ſi tranquile. Oh ! je découvrirai les faibleſſes dont elle va ſe rendre coupable, quand elle entreprendrait de me les cacher : ſa confuſion & ſa rougeur feront des indices infaillibles

Elle eſt encore remplie de mille préjugés : les plaiſirs lui paraîtront longtems des crimes. Tant mieux, elle pourra moins ſe dérober à mon œil pénétrant, & mon triomphe n'en ſera que plus doux Je ne deſirais autrefois qu'elle fût ſéduite & malheureuſe, qu'afin de me venger de ſes morales déplacées, & de l'envie qui lui avait pris de ſe brouiller avec moi. Mais un ſentiment beaucoup plus fort, me preſſe & m'agite maintenant; j'éprouve que je la haîs, parce que ſon bonheur ſurpaſſe le mien. Sa fortune eſt médiocre en comparaiſon de la mienne ; mais elle eſt contente & ſatisfaite dans ſon petit ménage, dans la compagnie de ſon mari, & en tenant ſon enfant dans ſes bras : au-lieu qu'au ſein de l'opulence & de la grandeur, je mène une vie ſans ceſſe agitée, & ne goûte que des plaiſirs mêlés d'inquiétudes cruelles. Je la verrai

reſſentir une partie de mes peines, elle ne m'oppoſera plus ſon inſolente vertu ; je deviendrai véritablement heureuſe....... ou moins infortunée.

****.

Ce 10 Mars.

LETTRE CCXXVI.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

Vous m'apprenez une choſe qui me fait le plus grand plaiſir. Quoi, T*** eſt à Paris, métamorphoſé en Militaire ! Je n'oſais m'attendre à cette précieuſe faveur du deſtin ; au moment que j'y ſonge le moins, il a la complaiſance de me renvoyer un homme à qui je veux parler de près,

& de changer ſon état, contre toute apparence, afin qu'il puiſſe mieux ſe prêter au genre de converſation que je deſire d'avoir avec lui. Je ne puis vous dire le juſte ſujet qu'il m'a donné de lui en vouloir; tout ce que je puis vous révéler, c'eſt que M. T*** eſt un perſonnage très-dangereux, dont les hommes doivent ſe défier autant que les femmes. Je ſuis pourtant fâché que vous l'ayez congédié de chez vous, belle Dame; je me ſerais chargé de ce ſoin-là; j'aurais du moins ſu où le prendre; au-lieu que j'ignore ſa demeure, les endroits qu'il fréquente, le nom de ſon Régiment. Eh bien, je le chercherai avec une patience infatigable; & je me flatte qu'il ſera poſſible de le déterrer.

Pour prix de la bonne nouvelle que vous m'avez appriſe, je vais vous en dire une autre à mon tour. La petite Sœur commence à s'apprivoi-

ſer ; elle eſt auſſi familière avec le Chevalier que ſi elle le connaiſſait depuis pluſieurs années ; elle le voit ſans peine chercher l'occaſion de lui tenir compagnie , elle lui procure même la facilité de l'entretenir tête-à-tête. Comme il a parlé d'une affaire conſidérable , qu'il voulait au premier jour confier à P *** , le crédule Avocat , ne s'étonne point de lui voir fréquenter ſa maiſon ; d'ailleurs , après le ſoin que j'ai pris de l'y introduire , il eſt naturel qu'il y vienne aſſidument. Mais notre Lucrèce n'eſt point la dupe du motif qui conduit le Chevalier : il a trop fait parler ſes yeux , pour qu'elle puiſſe douter de ſes véritables intentions. Une preuve convaincante qu'elle en eſt inſtruite , & que ſon cœur les applaudit , c'eſt qu'elle vient de lui accorder pour demain un entretien ſecret , tandis que ſon cher époux ſera à l'Audience. Il

veut lui faire l'aveu de l'amour qu'il a pour elle, & la prier d'être touchée de son douloureux martyre ; car il faut toujours commencer par une tendre déclaration ; ensuite l'intrigue se dénoue tout naturellement. Le Chevalier vient de m'écrire ; il me rend compte de ce qu'il a fait pour parvenir à ses fins, & il ne doute pas que la Belle ne soit aussi impatiente que lui d'arriver à la conclusion de l'avanture. Elle a consenti au rendez-vous, me dit-il, avec un air de bonté & de satisfaction qui lui donne les plus douces espérances. Ainsi vous voyez, mon amie, que nous touchons au moment tant desiré : cette épouse si vertueuse ne la sera bientôt plus qu'en apparence, ainsi que tant d'autres. Tandis que le grave Jurisconsulte défendra les droits de la veuve & de l'orphelin, sa chaste moitié, doucement émue, connaîtra ceux de l'A-

mour, & l'heureux Chevalier, tombant à ſes genoux, plaîdera la cauſe de la Nature & de l'Humanité.

J'aurai donc le bonheur de vous avoir ſervie au gré de vos ſouhaits! Puiſſai-je encore trouver d'autres occaſions de vous montrer l'empire que vous aurez toujours ſur mon cœur! Mais, adorable Fontenor, ai-je beſoin de vous donner des preuves de mon tendre attachement? en eſt-il de plus frappantes que ma conſtance inouïe? Je vous aime depuis je ne ſais combien d'années, moi qui changeais de maîtreſſe tous les huit jours! La conformité de nos caractères a ſans doute opéré en moi ce changement inconcevable: vous vous faites un plaiſir malin d'humilier ou de voir diſparaître la vertu; je me ſuis toujours plu auſſi à débarraſſer les jeunes perſonnes de cette cruelle ennemie de leur félicité. Puiſque tant de liens

nous réunissent, continuons de nous aimer, du moins pendant quelque tems encore ; sur-tout, soyez-moi fidelle, si cela vous est possible. Que n'ai-je pas fait pour m'assurer l'entière possession de votre cœur, & pour éloigner un rival dont la concurrence me paraissait d'autant plus dangereuse qu'il était à craindre qu'il ne parvint à me faire exclure ! Je suis actuellement tranquile, & j'en rends grace à mon adresse, qui m'a fait triompher de tous les obstacles. Que ne m'est-il aussi facile de me défaire de mes Créanciers ! J'ai beau les payer de belles promesses, ils s'avisent de perdre patience. Mais ce qui me console, je les oublie fort aisément : auprès de vous, ô mon amie ! j'en oublierais encore un plus grand nombre.

Le Comte de C***.

De Versailles, ce 11.

LETTRE CCXXVII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE goûte une félicité inexprimable ; à chaque inſtant mon cœur palpite de joie ; tout mon être eſt plongé dans une délicieuſe ivreſſe. Quel homme eſt plus heureux que celui qui peut ſe dire je ſuis véritablement aimé de l'objer que j'adore ? c'eſt pour lui ſur-tout que l'amour eſt le comble du bonheur, & que ſes jours s'écoulent comme un moment au ſein de la volupté, tandis que les paſſions ordinaires ont pour aliment les craintes & les deſirs. O mon cher Comte ! je ſuis cet amant fortuné ; Julie me donne tous les jours des

preuves d'un attachement ſincère & déſintéreſſé : les ſentimens qu'elle éprouve en ma faveur ſont auſſi tendres que délicats. Ce n'était pas aſſez pour elle d'avoir dédaigné, à cauſe de moi, les offres les plus ſéduiſantes; il fallait encore qu'elle me fît un plus grand ſacrifice. Qui s'y ſerait attendu ? elle vient de quitter l'Opéra. Pour m'ôter toute crainte de la perdre, elle renonce aux applaudiſſemens ſi flatteurs que prodiguait le Public à ſes grâces, à ſa jolie figure & à la légéreté de ſes pas. Ce n'eſt point d'elle que j'ai appris cette générosité ſans exemple; je ne dois qu'au haſard une telle découverte. J'étais ce matin chez elle quand on lui a remis une Lettre; comme elle veut abſolument que je liſe toutes les miſſives qu'on lui adreſſe, avant même qu'elle y jète les yeux, afin que, ſi ce ſont de galantes déclara-

tions, je fois tout de fuite témoin du cas qu'elle en fait, elle a exigé que je décachetâffe celle-ci, & j'ai vu que c'était fon congé, que lui donnait l'adminiftration de l'Opéra, d'après les inftances fecrettes qu'elle fefait depuis fix mois pour l'obtenir. A peine s'eft-elle apperçue de ce que je lifais, qu'elle a tâché de me l'arracher des mains; mais j'ai trompé fon effort, & j'ai parcouru jufqu'à la dernière ligne. — » Eh bien, s'eft-» elle écriée, oui, je quitte l'Opéra, » malgré tous les fuccès brillans que » j'y avais; je ne dois defirer d'autre » fatisfaction, d'autre bonheur, que » d'être fans ceffe aimée de toi; il » m'a femblé que les fuffrages que je » venais chaque jour briguer fur le » Théâtre, ne pouvaient fe concilier » avec les fentimens que tu m'infpi-» res, puifque je ne veux plaire qu'à » toi feul «. — J'ai tombé aux pieds

de cette adorable perſonne, & l'ai vainement priée de pourſuivre une carrière dans laquelle elle s'était déja couverte de gloire ; elle a demeuré inébranlable dans ſa réſolution, quoique je lui aie repréſenté que ma fortune actuelle ne me permetrait point encore de la récompenſer de ſon généreux ſacrifice.

N'êtes-vous pas auſſi ſurpris, auſſi charmé que je le ſuis de la nobleſſe d'un tel procédé ? auriez-vous cru que Julie qui paraît ſi capricieuſe, ſi folle, fût capable de tant de conſtance & pensât un jour avec ſolidité ? Mais ce qui m'étonne encore plus, c'eſt que ſa mère approuve toutes ſes raiſons, & permet, ſans le moindre murmure, qu'elle ſe ſoutienne dans une honnête médiocrité par un travail aſſidu à l'aiguille..... Non, je ne les laiſſerai point languir dans l'indigence, en attendant que je puiſſe

les rendre auſſi heureuſes qu'elles le méritent.

Le Marquis de F * * *.

Ce 11 Mars.

LETTRE CCXXVIII.

*Madame P * * *, à Madame de Fontenor, ſa Sœur.*

JE commence à goûter le ſéjour de la Ville, je crois même, ma Sœur, que je m'y plaîs beaucoup. Eh ! pourquoi ne m'y amuſerais-je pas infiniment ? on y trouve un grand nombre de perſonnes d'un caractère aimable, qui mettent tous leurs ſoins à bien recevoir leurs connaiſſances, à leur faire bonne-chère, & qui ne ſont jamais plus contentes que lorſqu'on va

manger chez elles. La famille de M. P***, & puis ſes bons amis, nous ont fait des fêtes à ne pas finir, & c'eſt tous les jours de nouvelles invitations. Mais la conduite de mon ménage m'oblige à ne ſortir que bien rarement ; je ſuis encore plus ſédentaire depuis mes couches : mon premier plaiſir eſt de ſonger que je ſuis la nourrice de mon fils. Je garde auſſi la maiſon pour tenir compagnie à mon mari, qui reſte des journées entières dans ſon cabinet, quand il ne va point plaider au Palais. Tu dois penſer, ma chère Sœur, que malgré cette eſpèce de contrainte, nous n'avons guères le tems de nous ennuier : M. P * * * ſe délâſſe de ſes ſérieuſes occupations, en paſſant quelquefois dans la Salle où je me tiens avec mon enfant ; il nous regarde, ſourit, me donne un baiſer, joue avec la charmante créature que je tiens contre

mon ſein, & va ſe remettre enſuite courageuſement au travail. Pour moi, je n'ai pas beſoin de chercher de la diſſipation; il me ſuffit de recevoir une ſeule careſſe de mon fils, ou de baiſer un million de fois ſa petite bouche vermeille, pour être auſſi ſatisfaite qu'une Reine fortunée. Nous ſommes encore dédommagés de préférer le devoir aux amuſemens, par les viſites que nous recevons. M. le Comte de C * * *, nous honore très-ſouvent des ſiennes; je le trouverais un homme charmant s'il avait été plus honnête à ton égard. Il nous a préſenté un de ſes amis, que tu connais peut-être, c'eſt M. le Chevalier de * * * *, qui eſt de la meilleure humeur du monde, & poſsède toutes les qualités qui rendent aimable & intéreſſant. Il va charger mon mari d'une affaire conſidérable; il s'agit, je crois, d'un héritage qu'on lui diſpute; & comme cela rapportera

beaucoup

beaucoup de profit à la maiſon, nous avons obligation à M. le Comte, qui nous fait faire des connaiſſances agréables & utiles. Ce M. le Chevalier me témoigne des égards, & paraît ſinguliérement ſe plaîre avec moi. De mon côté, je ſuis charmée de me trouver avec lui. Je ne ſais pourquoi ſa compagnie me fait toujours un nouveau plaiſir : c'eſt, ſans doute, parce qu'il eſt digne de toute mon eſtime. Mais tu viens demain dîner à la maiſon, n'eſt-ce pas ? eh bien, je te parlerai tout à mon aiſe de l'eſprit & du mérite de ce Seigneur, dont tu me féliciteras ſûrement d'avoir fait la connaiſſance.

LOUISE R*** P***.

De Paris, ce 11 Mars, 17...

LETTRE CCXXIX.

*Madame de Fontenor, au Comte de C * * *.*

Vous l'avez bien prévu, le Chevalier a fait des merveilles ; ſes manières étourdies & la légèreté de ſes propos ont eu l'effet qu'elles devaient avoir. Je ne dis pas qu'on eſt enchanté de ſon eſprit & de ſon mérite ; ſa nouvelle conquête eſt hors d'état de les apprécier ; mais, comme il n'eſt point d'Agnès aſſez ſimples pour ne ſavoir pas diſtinguer un bel homme, je vous avertis, cher Comte, que ſes grâces & ſa jolie figure ont fait la plus vive ſenſation ſur la ſotte créature qu'il s'agiſſait d'enflammer. Elle m'envoye à l'inſtant une épître qui m'annonce

clairement ſa défaite. Je ſuis preſque fâchée de voir ſon cœur s'ouvrir aux douces impreſſions de l'amour ; l'agitation des ſens va développer les idées ; & il en réſultera qu'elle ſera moins ſotte quand elle ſera moins innocente : ainſi nous lui rendons un ſervice eſſentiel, quoique ce ne ſoit pas tout-à-fait le motif qui nous anime. N'importe ; tendons nos piéges, qu'elle s'y enveloppe, & qu'il en arrive tout ce qu'il pourra. Elle s'ennuyait autrefois à Paris, dans le ſein de la politeſſe & du goût ; elle regrettait la ruſticité des groſſiers habitans de la campagne ; mais depuis que ſa raiſon s'éclaire, à meſure que ſes préjugés ſe diſſipent, elle trouve que le ſéjour de la Ville a des charmes bien attrayans, & qu'on n'y languit jamais dans une ennuyeuſe uniformité d'occupations & de plaiſirs. Cette confidence m'aurait fait beaucoup de peine, puiſqu'elle prouve

que l'esprit de notre Agnès se développe, si elle ne m'avait en même tems fait l'aveu de toute sa faiblesse pour le Chevalier. Oui, Monsieur le Comte, elle m'a découvert combien elle se plaisait à l'entendre, & combien elle desire le moment de le revoir. Ne vous récriez donc plus contre ma prétendue indiscrétion; avouez plutôt qu'il faut que toutes les femmes aient des confidentes : c'est une satisfaction qu'elles ne sauraient se refuser, quelque risque qu'il y ait pour elles à se la procurer. Il est vrai que ma tendre Sœur n'avoue qu'à demi qu'elle commence à devenir sensible; elle aime, dit-elle, le Chevalier, parce qu'il lui paraît fort honnête : mais il est facile d'entrevoir qu'elle se fait illusion, ou qu'elle dissimule ses véritables sentimens. Il ne reste qu'une dernière attaque; le Chevalier peut être sûr du succès, & je vous

réponds qu'elle m'écrîra bientôt avec plus de franchiſe. Si vous doutiez de l'envie qu'elle a de ſe rendre, je vous obſerverais qu'elle a conſenti ſans peine à l'entretien ſecret qui lui eſt demandé. Je ſuis étonnée qu'elle n'ait point oppoſé la moindre réſiſtance, car la feinte eſt tellement le partage de mon ſexe, que nous différons ſouvent de jouïr d'un bonheur qu'il nous tarde d'éprouver : mais, ſans doute, que les Agnès ignorent le manége employé par les femmes un peu inſtruites. Je crois auſſi que notre Lucrèce, devenue ſenſible, ira loin dans la carrière du plaiſir.

Mais on ne peut ſuivre ſans peine cette route riante & ſemée de fleurs ; avant d'y avoir pénétré, l'âme était tranquile, & jouïſſait d'une apparente félicité : s'eſt-elle livrée aux paſſions ? plus de repos, elle en eſt ſans ceſſe

cruellement agitée, elles la flattent & la déchirent tour-à-tour ; & les remords viennent augmenter ſon ſupplice...... Elle ne ſera donc pas plus heureuſe que moi, cette Sœur qui a mené juſqu'à préſent une vie ſi paiſible & ſi douce ! Je la verrai rougir de honte , malgré tous ſes efforts pour cacher ſa confuſion ; une voix intérieure & terrible lui reprochera quelquefois les déſordres de ſa conduite ; & ma haîne ſera ſatisfaite...... Il ne manquera à mon bonheur que d'étouffer ces préjugés ridicules, ouvrages de l'enfance & de l'éducation, qui nous font entendre que les plaiſirs ſont des crimes.

Adieu. Je ne vous dis rien de votre jalouſie; elle eſt une nouvelle preuve de ce que je viens d'obſerver , qu'on ne peut être véritablement heureux, quoiqu'on ſoit comblé des faveurs de

la fortune & de l'amour : je me réserve cependant le droit de vous quereller à votre retour de Versailles.

****.

Ce 11, *à minuit.*

LETTRE CCXXX.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

JE crois, en vérité, que le diable s'en mêle ; nos espérances sont toujours trompées, nous avons la confusion de voir renverser les projets les mieux combinés, dont la réussite paraissait infaillible. J'enrage..... oui, le mot n'est pas trop fort pour vous exprimer ce que j'éprouve ; j'enrage, dis-je, d'avoir à vous apprendre que

la Belle insensible a triomphé des attaques du charmant séducteur; sa vertu s'est montrée incorruptible, & il faut la laisser végéter toute sa vie dans la langueur & l'indifférence....... Mais je n'ai pas la force de vous entretenir davantage de ce prodige inouï de sagesse, ou plutôt de bégueulisme; j'aime mieux vous envoyer la Missive que je viens de recevoir, qui contient la Relation curieuse & incroyable de l'existence d'une nouvelle Lucrèce: vous la trouverez ci-jointe, & je vous conseille de la faire imprimer, pour l'édification des bonnes âmes. Le pauvre Chevalier ne s'attendait nullement à cette avanture extraordinaire, lui qui est accoutumé à tourner la tête de la plupart des femmes; il en est confondu, & je vous assure, Madame, que la mortification qu'il en a, lui donnerait par la suite un air moins avantageux, si la chose était possible.

Je ſuis déſeſpéré d'avoir engagé mon ami à faire une démarche auſſi déplacée; je crains qu'il ne me la pardonne jamais. Ce qui augmente encore le chagrin que je ſuis ſuſceptible de prendre, c'eſt-à-dire, ce qui me cauſe un peu d'humeur, c'eſt que je vois qu'il vous reſte beaucoup de préjugés. L'uſage du monde devrait pourtant avoir effacé depuis long-tems les impreſſions trop vives qu'ont faites ſur votre âme les idées pitoyables dont on nous berce dans l'enfance. N'avez-vous pas obſervé que les femmes qui ont le plus d'eſprit & qui ont reçu une meilleure éducation, ſe piquent le moins de ſageſſe? Qu'elles ſont, en effet, celles qui s'aviſent d'être ſcrupuleuſes & de mener une conduite régulière? Des Agnès, des idiotes, des petites bourgeoiſes, des femmes du peuple: d'un autre côté, quelles ſont celles dont la vie n'eſt qu'un enchaînement

de plaiſirs, & qui affichent volontiers leurs aimables déſordres ? Il eſt inutile de vous les déſigner. Vous devez ſentir qu'elles ſont faites pour donner le ton, & pour ſervir d'exemples. D'ailleurs, la Nature parle bien plus haut que tous les farouches Moraliſtes, & détruit ſans peine leurs vains ſophiſmes : l'effervescence de nos ſens, le penchant irréſiſtible qu'ont tous les êtres à la volupté, ne ſont-ils pas autant de preuves que la Sageſſe eſt un abus & une biſarrerie qu'ont voulu introduire quelques hommes froids, qui cherchaient à ſe diſtinguer par des opinions ſingulières ? N'ayez donc plus de remords ; félicitez-vous, au contraire, de ſavoir jouïr de la vie.

Le Comte de C * * *.

De Verſailles, ce 13.

P. S. Comme j'allais cacheter ma

Lettre, il m'eſt venu une idée excellente pour couvrir de honte notre Prude, & lui faire perdre le prétendu mérite de ſa ſotte vertu : à quoi lui ſervira pour lors la réſiſtance qu'elle vient d'oppoſer au Chevalier, & dont ſûrement elle s'applaudit ? Je vous communiquerai mon projet auſſi-tôt mon arrivée à Paris, qui ſera dans deux ou trois jours.

LETTRE CCXXXI.

*Le Chevalier de B * * *, au Comte de C * * *.*

NON, ce n'eſt point une femme que vous m'avez fait connaître, mon cher Comte; c'eſt une belle Idole, que tous les feux de Prométhée ne pourraient animer. Je ne ſais où vous avez

pris qu'elle était favorablement prévenue en ma faveur : elle est trop simple pour aimer un autre que son mari, ou pour se permettre de goûter un bonheur plus vif que celui qu'amène tristement le devoir conjugal. En un mot, votre Madame P*** a le cœur pétri de toutes les glaces du Nord; c'est une petite Bourgeoise pour jamais entichée de mille préjugés; & je ne sais point faire de miracles. Je suis honteux d'avoir perdu quelques jours auprès de cette ennuieuse créature; mais je l'abandonne, elle peut, tant qu'elle voudra, végéter dans son ménage : il me restera du moins la satisfaction d'en rire quelquefois, quand je serai revenu de l'étonnement que me cause mon avanture.

Je fais trêve un instant à ma mauvaise humeur, pour vous raconter comment s'est passé le rendez-vous que j'avais obtenu : l'histoire en est

plaisante. Je n'ai pas manqué d'arriver ce matin chez l'Avocat, à dix heures & demie précises, ainsi que j'en étais convenu avec la Belle. Je savais que le Jurisconsulte serait au Palais, & je me promettais de le remplacer auprès de sa jolie moitié. Un peu d'inquiétude troublait cependant les idées délicieuses dont je m'occupais; j'appréhendais qu'il ne fût point encore jour chez ma divinité. Jugez de ma surprise quand on m'a dit qu'elle se levait ordinaîrement à sept heures. Je m'attendais de la trouver au moins à sa toilette; je me suis encore trompé; elle était déja toute habillée, & lisait un gros volume de l'*Histoire Romaine*: l'agréable lecture! au-lieu de faire ses délices des Romans nouveaux! J'ai aussi été fort étonné de n'appercevoir rien de recherché dans sa parure, & de voir un énorme fichu dérober toujours aux yeux la blancheur du plus

beau ſein. J'aurais tiré un mauvais augure de tout cela, ſi je n'avais été accueilli d'un air extrêmement gracieux, & ſi je n'avais conſidéré que l'exactitude avec laquelle on me donnait audience, à l'heure indiquée, & pendant l'abſence du mari, annonçait l'intention de me traiter favorablement. — » Je vous attendais avec impatien» ce, m'a-t-elle dit en venant au-de» vant de moi; vous avez, ſans dou» te, quelque choſe d'important à » me communiquer; j'ignore ce que » c'eſt; mais me voilà prête à vous » entendre. — Vous devez, Mada» me, vous douter de ce que j'ai à » vous dire, ai-je répondu en ſouriant. » — Je ne puis le deviner «, a-t-elle repliqué avec une naïveté charmante. Nous nous ſommes aſſis, j'ai pris une de ſes mains, ſur laquelle mes lèvres ont imprimé un tendre baiſer. — » Que prétendez-vous, Monſieur?

» s'eſt elle écriée, en rougiſſant juſ-
» qu'aux yeux. — Vous déclarer que
» je vous adore, & vous prier de com-
» bler mes vœux. Ceſſez de feindre;
» vous ne m'avez pas fait venir ici
» pour vous entendre lire *l'Hiſtoire Ro-*
» *maine*. Nous ſommes ſeuls; profitons
» de l'occaſion.... « — J'ai vu l'indignation ſe peindre dans ſes regards; elle s'eſt levée, & me regardant fiérement: — » Si vous avez cru me faire
» renoncer à la Sageſſe, vous vous êtes
» trompé, m'a-t-elle dit; je n'oubli-
» rai jamais ce que je dois à mon ma-
» ri «. — Courant enſuite au berceau de ſon enfant, elle l'a pris dans ſes bras, & me le montrant, elle a pourſuivi, toujours ſur le ton d'une ancienne Romaine: — » Après mon
» cher époux, voilà le ſeul objet à
» qui je prodiguerai toute ma ten-
» dreſſe «. — Je vous avoue, Monſieur le Comte, que, pendant ce

Monologue, j'avais l'air fort ſot : je penſe qu'à ma place vous n'auriez été guères moins embarraſſé : la vertu a quelque choſe d'impoſant, qui force au reſpect le libertin le plus déterminé. Ce qui a achevé de me faire perdre toute contenance, malgré mon effronterie naturelle, c'eſt que la Dame a tiré vivement le cordon de ſa ſonnette, & que j'ai vu paraître la groſſe ſervante, chargée du ſoin de bercer le petit poupon : je m'attendais qu'enhardie par ce témoin, elle allait faire briller ſa vertu en me couvrant de honte & me traiter de vil ſuborneur, qui avait eu l'audace d'eſſayer à corrompre ſa chaſteté ; mais les choſes ſe ſont paſſées beaucoup plus doucement que je ne l'aurais cru. Je ne ſais ſi c'était pour m'épargner une nouvelle confuſion ; tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à peine la domeſtique a-t-elle eu mis le pied dans la chambre, que

Madame P * * * s'eſt radoucie, elle n'a plus montré aucune agitation, &, prenant tout-à-coup un air tranquile, elle a ordonné à cette fille de reſter auprès d'elle, parce que l'enfant allait avoir beſoin de quelque choſe. Je n'ai pas tardé à me retirer, & elle m'a conduit très-poliment juſqu'à la porte de ſa chambre, comme s'il ne s'était rien paſſé entre nous.

En honneur, mon cher Comte, il y a des momens où je ne puis m'empêcher de l'eſtimer..... Mais quelle folie! c'eſt une prude ridicule, avec laquelle je me ſuis compromis, & que j'aurai grand ſoin de fuir le reſte de mes jours. Dieu vous préſerve, ô mon ami! de rencontrer jamais une femme qui lui reſſemble..... ſi toutefois il eſt poſſible qu'il en exiſte une ſeconde.

Le Chevalier de B * * *.

Ce Mardi 12.

LETTRE CCXXXII.

*Madame P***, à Madame de Fontenor, ſa ſœur.*

TU n'es pas venue hier, ma Sœur; comme tu me l'avais fait eſpérer; le beau monde qui ſe raſſemble chez toi t'a fait oublier ta promeſſe, & je crains que tu ne le préfères à mon amitié; car je crois remarquer de la froideur dans tes careſſes. Je ſouhaite de me tromper, & m'en flatte quelquefois, parce que je me dis qu'il eſt impoſſible que tu ceſſes de m'aimer, attendu que je ſuis toujours ta Sœur, que je t'ai toujours témoigné de la tendreſſe, & que depuis ton enfance tu es accoutumée à me chérir. Viens donc au plutôt paſſer la journée avec moi; mon

mari defire beaucoup d'avoir la fatisfaction de t'embraffer. Au cas que tu tardes plufieurs jours, je vais t'écrire ce qui vient de m'arriver: tu apprendras par-là qu'on doit foigneufement fe garantir des hommes. Oh! je m'en défierai toute ma vie, quelque mine douce & honnête qu'ils aient: je foupçonne maintenant que cet air réfervé ne leur eft point naturel, & qu'ils l'affectent lorfqu'ils veulent tromper une pauvre innocente. Hélas! j'avais toute confiance en l'un d'eux, dont je t'ai fouvent parlé avec eftime, c'eft M. le Chevalier de B***. Eh! comment aurais-je été fâchée de le connaître? Il paraiffait fi poli, fi honnête! Mais aujourd'hui il n'a pu fe déguifer plus long-tems. Imagines-toi, ma chère Sœur, qu'il eft venu ce matin me trouver, tandis que j'étais feule; à la vérité, je lui avais dit de fe rendre ce

matin à la maiſon ; mais pouvais-je ſoupçonner ſes intentions coupables ? Je penſais qu'il ſe propoſait de me prier d'engager mon mari à terminer promptement les importantes affaires dont il allait le charger, diſait-il. Au-lieu de tout cela, il m'a tenu de fort mauvais diſcours, & comme il paraiſſait ne rien craindre, il m'a fait grand-peur. Je m'en ſuis débarraſſée, grace au Ciel, & j'ai cru m'appercevoir qu'il était humilié de s'être tant mépris à mon égard. Tu vois, ma Sœur, qu'on ne ſaurait être trop ſur ſes gardes, & que par ſon imprudence une femme honnête ſemble ſouvent ceſſer d'être ſage. Pour moi, je profiterai de cette leçon ; j'eſpère que Dieu permettra que je ne faſſe jamais une pareille faute.

Ne parle point de cela à mon mari, je t'en prie ; il pourrait en vou-

loir à M. le Chevalier de B***, qui est assez puni du mauvais succès de sa tentative.

Louise R*** P***.

De Paris, ce 13 Mars, 17...

LETTRE CCXXXIII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

Je me proposais d'aller vous voir en arrivant à Paris; mais plusieurs raisons m'en empêchent; il me suffira de vous en citer une seule: mes maudits Créanciers viennent de me faire mettre en prison. Ces coquins-là ont pensé que je les avais oublié, & n'ont pas cru pouvoir se servir d'un meilleur moyen pour être quelquefois présens

à ma mémoire. Il eſt sûr que leur expédient n'eſt pas ſi mal trouvé, & que je ſerai contraint de me reſſouvenir d'eux...... Oui, mais ce ſera pour les donner à tous les Diables. Encore ſi j'avais eu le tems de dire deux mots à ce pendard T***, & d'exécuter mon projet concernant la petite Sœur! je ſerais plus tranquile, mon imagination n'aurait point à s'occuper de tant d'objets à la fois....... Il faut prendre patience, puiſque j'y ſuis forcé; je ſatisferai mes Créanciers, parce qu'ils m'obligent de payer mes dettes, en dépit de l'uſage & de la coutume; & ne devant pas plus qu'un ſimple Bourgeois, je reparaîtrai dans le monde, auſſi honteux qu'un Renard qui s'eſt laiſſé prendre: j'aurai du moins la liberté de ſuivre le plan que je me ſuis tracé, pour vous venger du bégueuliſme de Madame P * * *, & de l'effronterie du petit-collet enté ſur un

Militaire..... Mais Dieu fait quand je fortirai d'ici : il me faudrait de l'argent, & je n'ai pas le fou..... Bon ! me laifferai-je abbattre pour fi peu de chofe ? C'eft dans les revers que le Sage montre fa fermeté. Je vais déployer toutes les rufes de mon efprit, afin de brifer bientôt mes indignes fers : prières, intrigues, promeffes, rien ne me coûtera. Mais que la fortune me comble de fes faveurs, ou me perfécute par fes caprices, elle ne changera jamais mon caractère ; je ferai auffi gai dans le fond de ma prifon, que dans le boudoir d'une jolie femme. Mon cœur reftant toujours le même, pourquoi me plaindriez-vous, belle de Fontenor ? puifque je ne ceffe point de vous aimer, je n'ai pas ceffé d'être heureux.

Le Comte de C***.

Du Fort-l'Evêque, ce 15 Mars.

LETTRE CCXXXIV.

*Madame de Fontenor, au Comte de C***.*

SOYEZ bien persuadé, mon cher Comte, que je suis pénétrée de douleur; votre situation me touche infiniment; vous devez rendre assez de justice à ma façon de penser, pour croire que je partage toutes vos peines. Combien je maudis vos impitoyables Créanciers! leur procédé m'étonne & m'indigne avec juste raison, après ce que j'ai entendu dire cent fois, que les gens de condition semblent avoir le privilége de ne jamais payer leurs dettes, & que les Marchands sont trop honorés de faire crédit à un grand Seigneur. Vous avez, sans

ſans doute, fait des Lettres-de-change? deviez-vous prendre de tels engagemens, vous qui ſavez qu'il ne faut jamais ſe mettre dans le cas d'être forcé à tenir ſa parole; vous qui ſavez ſi bien prodiguer les promeſſes, ſurtout auprès des femmes? Je vous plaints d'autant plus, mon pauvre Comte, que j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour engager M. de Fontenor à vous tirer de ce mauvais pas; mais il m'a répondu bruſquement qu'il vous avait prêté d'aſſez groſſes ſommes, & que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de ne jamais vous redemander ce que vous lui devez. Il m'a tourné le dos après ces douces paroles. Voilà comme font la plupart des gens de fortune; plus ils s'enrichiſſent, plus ils deviennent avides d'amaſſer de nouveaux tréſors; habitués à tout ſacrifier pour en acquérir, & voyant tant de malheureux qui s'efforcent envain

de changer leur triste destinée, ils s'énorgueillissent des succès qu'ils ont eu; peu s'en faut qu'ils ne se croient d'une nature supérieure à la foule qui languit dans la misère; ils sont méprisans & durs, & n'ont d'autre ami que l'argent, dont ils font leur dieu.

Cette réflexion ennuieuse m'est inspirée par l'humeur que me cause la façon d'agir de mon époux à votre égard; il aurait pu prendre des tempéramens avec vos Créanciers, en acquittant une partie de vos dettes, & les engager, sans peine, à vous donner du tems. Mais il est beaucoup de gens dans le monde qui se montrent froids & peu serviables quand il s'agit d'être utiles à leurs amis. Pour vous, cher Comte, vous n'avez que trop de zèle. Quelle ardeur martiale vous porte à vous battre contre M. T * * *? il est indigne d'avoir un tel adversaire, & ce serait vous déshono-

rer que de vous compromettre à ce point-là. Renoncez donc à un deſſein qui ne peut que me faire une peine ſenſible ; je ſerais au déſeſpoir qu'un homme haſardât ſa vie par rapport à moi. D'ailleurs, je crois vous avoir écrit que je l'avais tellement traité comme il le méritait, qu'il n'aurait plus l'audace de ſe préſenter à mes yeux : il ne vient plus en effet à la maiſon. Ainſi ceſſez de m'en parler; tournez toute votre attention ſur ma bégueule de Sœur, je vous la livre, & j'approuve d'avance tous les mauvais tours que vous pourrez lui jouer. Il eſt bien ſingulier que nous ne l'ayons point encore fait tomber dans les piéges que nous ne ceſſons de lui tendre ; je remarque même que tout ce que nous avons fait juſqu'à préſent, n'a ſervi qu'à rendre ſa mauſſade vertu plus tenace, & qu'à nous couvrir d'une eſpèce de confuſion...... Oh! nous

la précipiterons enfin dans l'abîme que nous avons creusé: pourquoi les mœurs d'une créature aussi simple ne se pervertiraient-elles point, tandis qu'un si grand nombre de jeunes personnes, remplies d'esprit, cessant un moment de se tenir sur leur garde, commettent des fautes dont elles rougissent toute leur vie? J'ignore quel est le dessein que vous avez formé; j'espère que vous allez m'en instruire, & que vous serez bientôt à même de le mettre à exécution. Encore une fois, soyez sûr d'obtenir mon suffrage, pourvu qu'elle cesse de s'estimer, & qu'elle soit bien malheureuse..... Oui, elle le sera si son cœur est assez tendre pour l'entraîner dans quelque faiblesse; car vous avez beau dire, il est impossible de goûter une félicité parfaite lorsqu'on oublie ses devoirs: il semble que le remords qui nous déchire malgré nous, soit la voix de la Nature qui

nous avertit que la ſageſſe eſt néceſſaire au bonheur de notre être, ainſi qu'au bien de la Société. Cette voix terrible qui s'élève du fond de nos cœurs, détruit tous vos ſophiſmes, & rend ſouvent la volupté moins agréable : la force de la raiſon conſiſte à ne point l'entendre ; auſſi tout ce que je puis faire, c'eſt de m'étourdir ſur mes égaremens.

* * * *.

Ce Samedi 16.

LETTRE CCXXXV.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

VOUS m'avez donc trouvé l'air rêveur, inquiet, & vous m'accuſez de diſſimuler mes peines à l'amitié. Eh

bien, je vais céder à vos vives inſtances, & vous dévoiler tous les ſecrets de mon âme. Vingt fois j'ouvris hier la bouche pour vous en faire l'aveu, mais j'ai craint la ſévérité de vos reproches: il me ſemble que je ſerai plus hardi la plume à la main, & que, peſant davantage mes expreſſions, je peindrai avec plus d'énergie le trouble violent que j'éprouve; d'ailleurs, j'ai beſoin de vos conſeils; vous ſerez mieux en état de m'éclairer par de ſages avis, après avoir lu ma Lettre, que ſi vous n'étiez inſtruit de mes ſentimens que dans la rapidité d'une converſation. Oui, mon ami, vous ne vous êtes point trompé, je ſuis vivement agité, je forme un deſſein que je n'oſe confier à perſonne, & que ſouvent je voudrais me cacher à moi-même....... Mais pourquoi rougirais-je de ſuivre les mouvemens de la reconnaiſſance, & de me laiſſer guider

par l'amour le plus tendre? ..... Ah! je ceſſe d'écouter de vaines conſidérations, je vais me montrer auſſi fidèle, auſſi généreux que l'adorable Julie : je ſuis réſolu de l'épouſer en ſecret. Diſpenſez-vous, mon cher Comte, de me faire aucunes remontrances, je veux reſter ferme dans le parti que j'embraſſe; rien au monde ne me fera changer de ſentiment. Quoi, cette fille eſtimable aura renoncé pour moi aux ſuccès flatteurs du Théâtre & à la brillante fortune que ſes charmes lui auraient procurée; & je ne lui offrirais qu'une admiration ſtérile, qu'un attachement qui cauſerait tous ſes malheurs! Non, je dois reconnaître tous les ſacrifices qu'elle m'a fait. Que ne m'eſt-il poſſible de la déclarer tout de ſuite mon épouſe légitime! ſes grâces & ſes vertus, m'obtiendraient aiſément le ſuffrage du Public. Mais mon âge ne me permet point de former

des nœuds indiſſolubles ſans l'agrément de ma famille; je m'unirai du moins en ſecret avec Julie, & dans quatre ans, lorſque je ſerai majeur, elle portera publiquement mon nom. Je crois entendre les reproches dont m'accablerait ma mère ſi elle était actuellement inſtruite des nœuds que je vais former, & ils me déchirent le cœur; elle m'accuſerait de m'avilir en me rendant indigne de ma naiſſance & des bontés qu'elle a toujours eues pour moi. Je ſens que je réſiſterais davantage à ſes menaces, à ſa colère, qu'à de nouvelles marques de ſa tendreſſe. Mais elle ne ſaura mon mariage que lorſque les Lois me donneront le droit de le défendre. Ai-je beſoin d'attendre cet heureux tems pour connaître que la prévention ſeule oſera le blâmer ? En effet, le rapport des caractères & l'union des cœurs, voilà les principales choſes qu'on deſire en

le formant, & qui lui aſſurent un bonheur réel? Les richeſſes & l'égalité de naiſſance, ne peuvent lui procurer qu'une félicité imparfaite. Qu'eſt-il beſoin d'obtenir le ſuffrage de ſes parens? Eſt-ce pour eux ou pour ſoi-même qu'on ſe marie? D'ailleurs, ſuis-je le ſeul amant qui ait choiſi ſon épouſe dans un rang inférieur au ſien? Que d'exemples pourrais-je citer! Des Actrices ont mené une conduite aſſez eſtimable pour ſe rendre dignes d'épouſer des gens de condition : l'amour rapproche tous les états; on l'a dit & répété cent fois; mais ce qu'on n'a pas tant obſervé, c'eſt qu'on ne voit ſe méſallier que les cœurs les plus tendres & les plus véritablement épris. De quelle félicité ils s'enivrent ſans ceſſe! ils ſurpaſſent les vœux de l'objet qu'ils adorent, & redoublent la vivacité du ſentiment qu'ils lui inſpirent. Leur bonheur eſt ſur-tout inexprimable, lorſ-

qu'ils retirent de l'abbaiſſement une jeune perſonne vertueuſe, opprimée par l'injuſtice du ſort. Je ne ſaurais douter que ma Julie ne mérite tout ce que je veux faire pour elle: avec quel déſintéreſſement ne m'a-t-elle pas permis de l'aimer! Apprenez encore, mon cher Comte, qu'elle voulait pouſſer la généroſité juſqu'à refuſer l'offre de ma main; cette charmante fille m'a repréſenté l'obſcurité de ſa naiſſance, le préjugé défavorable qu'il y avait contre celles qui montaient ſur le Théâtre, les perſécutions que j'aurais à eſſuyer de la part de ma famille, & les reproches que je me ferais peut-être un jour d'avoir commis une faute irréparable. Ce n'eſt qu'après les plus vives inſtances, que j'ai pu la faire conſentir au mariage ſecret auquel je ſuis fermement réſolu. Ce dernier trait n'achève-t-il pas de vous dévoiler la nobleſſe de ſon âme? nobleſſe bien

ſupérieure à celle de deſcendre d'illuſtres aïeux, puiſqu'on la doit aux vertus qu'on s'eſt acquiſes, au-lieu que l'autre n'eſt que l'ouvrage du haſard.

Pourrez-vous donc déſapprouver mon projet? Non, il obtiendra votre ſuffrage; vous vous empreſſerez même à contribuer au ſuccès d'un deſſein dont l'exécution va faire le bonheur de ma vie. Mais j'ignore les moyens que je dois mettre en uſage pour ſerrer les nœuds ſecrets que je brûle de voir former. Hélas! je crains qu'il ſoit impoſſible de combler mes vœux. O mon ami! je vous en conjure, tirez-moi de l'inquiétude affreuſe où je languis, dites ſi je peux eſpérer, apprenez-moi ce qu'il faut faire pour qu'à mon âge, à l'inſçu de ma famille, & ſur-tout de ma mère, je devienne l'époux fortuné de l'adorable Julie..... Ma félicité me paraîtrait plus prochaine & plus délicieuſe, ſi des Créanciers inhumains

ne vous retenaient dans les fers : il ne me suffit point de me flatter avec vous que votre esclavage cessera bien-tôt ; je voudrais que ma fortune me permît dès aujourd'hui de vous rendre la liberté.

Le Marquis de F * * *.

Ce 16.

LETTRE CCXXXVI.

*Le Comte de C * * * , à M. P * * *.*

PAR quel pressentiment me suis-je avisé de me lier avec vous, Monsieur ? Je ne me serais pas cru capable d'un procédé aussi sage ; on dirait que j'ai lu dans l'avenir l'utilité dont vous me seriez un jour. Cependant je

n'avais aucune vue intéreſſée quand je me ſuis fait un devoir & un plaiſir d'être votre ami : vos qualités perſonnelles étaient le ſeul motif de mon attachement. Je vais recueillir le fruit de la juſtice que j'ai rendue au mérite ; tant il eſt vrai que l'on eſt toujours récompenſé d'une bonne action, ſoit par la ſatisfaction intérieure que l'on éprouve, ſoit par le bien qui en réſulte ! Jamais mon étourderie n'eut autant beſoin de vos conſeils. Pourrez-vous croire, Monſieur, que mes Créanciers ont le ridicule inouï d'avoir perdu patience ? La choſe n'eſt que trop certaine ; & non-ſeulement ils n'ont point voulu ſe contenter des belles promeſſes avec leſquelles il eſt d'uſage que nous payions nos dettes, nous autres grands Seigneurs ; ils ſavent ſi peu vivre, qu'ils viennent d'avoir l'impoliteſſe de me faire mettre en priſon : me voilà le héros malheu-

reux d'une avanture qui n'était encore jamais arrivée. Comme vous êtes très-inſtruit des uſages du monde, s'il vous eſt impoſſible d'ajouter foi à mon hiſtoire merveilleuſe, vous n'avez qu'à prendre la peine de vous tranſporter au Fort-l'Evêque, vous y trouverez, entre quatre murailles, le fameux Comte de C***, qui, malgré l'eſprit & la philoſophie que vous lui connaiſſez, ne peut s'empêcher de faire une aſſez ſotte figure. Je vous prie même, mon cher, de vous rendre au plutôt dans ma ſombre demeure; nous raiſonnerons enſemble ſur les moyens de m'en tirer le plus promptement poſſible : je n'aime point un ſéjour où il faut ſe coucher à dix heures, ſi l'on ne veut s'ennuier tout ſeul : mes compagnons de malheur, rient & ſe divertiſſent du matin au ſoir, mais c'eſt afin d'oublier qu'ils ont lieu d'être triſtes. D'ailleurs, puiſque mes

Créanciers ſont auſſi peu au fait de la manière dont on doit traiter un homme de mon rang, il faut bien que je les mépriſe aſſez pour les payer. Je me conſole de l'eſprit provincial que montrent ces Meſſieurs, parce que j'aurai ſoin de m'adreſſer une autrefois à des gens qui connaîtront mieux le monde.

Adieu, mon cher ami; je vous attends avec la plus vive impatience.

Le Comte de C * * *.

Le Samedi 16, à neuf heures du matin.



LETTRE CCXXXVII.

*Le même, au Marquis de F***.*

EH, quoi, deux jours se sont passés sans que je vous aie vu ! Dans la bisarrerie de ma situation je croyais devoir attendre d'autres procédés de votre amitié. Mais j'imagine qu'une chose vous rend un peu excusable; vous ne voulez paraître devant moi que lorsque vous saurez ce que je pense de votre amour héroïque pour la séduisante Julie. Une telle idée tient de l'enfantillage ; il faut s'y conformer, par indulgence, & je vais vous écrire tout ce que j'ai sur le cœur. Vous voilà donc tout-à-fait pris au piége, mon pauvre Marquis; votre jolie Danseuse vous paraît le phénix, non-seulement

des filles de Théâtre, mais même des femmes qui paſſent pour honnêtes, & qui ſouvent le ſont le moins. Eh! pourquoi ne craignez-vous pas d'être la dupe de quelque manége adroit? Connaiſſant le faible de votre cœur, vous jugeant capable de faire les plus grands ſacrifices, on peut feindre de vous aimer, on peut pouſſer la ruſe jusqu'à dédaigner des gens très-riches. La Belle ſe flatte, ſans doute, d'être amplement dédommagée de tous ces efforts pénibles : que ſait-on ſi elle n'a pas prévu même que vous ſeriez un jour aſſez fou pour vouloir l'épouſer. Au-lieu de vous armer d'une juſte défiance, vous aîdez vous-même à vous envelopper dans les filets que l'on a pu vous tendre. Vous avez, Marquis, les paſſions très-vives; je vais, avec votre permiſſion, vous comparer à un volcan : le feu s'allume par degrés dans ſes abîmes, & lorſque les différentes

matières qu'il contient se sont enflammées, rien ne pourrait éteindre le vaste incendie qui tout-à-coup s'annonce avec fracas, & l'explosion est terrible : voilà l'image de votre cœur. Vous êtes jeune, sans expérience, &, par conséquent, facile à tromper. Il me semble pourtant que vous auriez dû vous appercevoir que la semillante Julie a un air bien fripon, bien éveillé : or, ces minois-là désignent communément une petite personne bien fourbe & bien maligne. Il est vrai qu'on a dit & redit que rien n'était si trompeur que la mine. On a observé aussi que les Demoiselles attachées au Spectacle, ne sont pas toutes intéressées & trompeuses, & qu'il y en a même parmi elles qui sont très-estimables. Il est encore vrai que Julie semble avoir un excellent caractère, & que, sans être trop crédule, on pourrait trouver sincères les preuves qu'elle vous a

données de ſon amour : ſi elle n'avait eu pour vous qu'une tendreſſe ſimulée, elle n'aurait point quitté l'Opéra. Je ne conclurai cependant pas de tout ceci que vous êtes l'unique objet de ſon attachement, ni que l'intérêt n'entre pour rien dans ſa conduite actuelle ; j'aime mieux différer mon jugement, plutôt que de riſquer à vous induire en erreur par une déciſion trop précipitée. C'eſt à vous, mon ami, à réfléchir mûrement d'après tout ce que je viens de vous dire ; oſez ſaiſir le flambeau que je vous préſente, éclairez les actions de cette inconcevable Julie, & la raiſon vous indiquera bientôt le parti que vous devez prendre. Si elle en était véritablement digne, il ne ſerait pas impoſſible de vous la faire épouſer ; il me ſerait facile de lever des obſtacle qui vous paraiſſent inſurmontables ; je connais une certaine Paroiſſe aux environs de cette

Capitale, où un Prêtre de mes amis vous marîrait ſans beaucoup de difficultés. Mais, encore une fois, ne précipitez rien, peſez le pour & le contre, tâchez d'être sûr des ſentimens de l'objet de votre vive tendreſſe. Si cet examen ne détruit point la réſolution où vous êtes, je vous promets qu'en ſortant de priſon, je vous prouverai qu'on doit tout attendre d'un ami tel que moi. Mais, (& je ne ſaurais me laſſer de le répéter) réfléchiſſez mûrement à la biſarre alliance dont vous formez le deſſein, & qui n'eſt pourtant pas ſans exemple : craignez de nous expoſer l'un & l'autre à un repentir éternel.

Le Comte de C * * *.

Ce Lundi 18.

LETTRE CCXXXVIII.

*M. P***, à la Comteſſe de C***.*

MADAME,

JE ſerais votre plus cruel ennemi, ſi je pouvais douter que votre cœur ne ſe ſoit briſé en apprenant l'empriſonnement de M. votre fils, & que vous n'ayez verſé des larmes lorſque vous avez appris toute ſon infortune. Vous êtes mère, Madame, & par conſéquent ſenſible; vous joignez à cette qualité reſpectable, celle d'être extrêmement bienfaiſante & d'aimer à protéger tous les malheureux. On cite encore parmi vos vertus cet amour ardent de la Religion, cette piété vive

& ſincère, trop rare dans le ſiècle où nous ſommes, & qui annonce la compaſſion & l'humanité. Dois-je penſer qu'à tant de titres précieux vous ne réuniſſiez point celui de mère tendre? Non, ce ſerait trop dégrader vos ſentimens, ce ſerait trop outrager la Nature. Il eſt vrai que M. votre fils a mené une vie diſſipée, & qu'il a follement contracté beaucoup de dettes; mais les jeunes gens ne connaiſſent que bien tard le prix de la Sageſſe; ils ne ſentent l'avantage & le bonheur d'une conduite ſans reproche, qu'après s'être livré à toute la fougue de leurs paſſions. M. le Comte gémit de ſes erreurs; ſon repentir eſt d'autant plus vrai, qu'il lui eſt inſpiré par la ſituation déplorable où ſes fautes l'ont réduit. Quelle félicité pour vous, Madame, de recevoir ce nouvel enfant prodigue, & de le voir abjurer à vos pieds les égaremens de ſa jeuneſſe!

Tont en éprouvant la douceur de lui pardonner, vous goûterez encore celle de le trouver & raiſonnable & vertueux. Pour le mettre à même de ne jamais s'écarter du bon chemin qu'il veut ſuivre, il ne s'agit que de réparer les déſordres qui règnent dans ſes revenus. Je me ſuis donné beaucoup de mouvemens, afin de parler à tous ſes Créanciers, & de les engager à un accommodement à l'amiable; je ſuis parvenu à les aſſembler chez moi; ils ont eu égard à mes repréſentations, je les ai tous rendus d'un même avis. Les peines & les ſoins qu'il m'a fallu prendre, les démarches qu'il me reſtent même à faire dans l'inſtant, jointes aux obligations de mon état, m'empêchent d'avoir l'honneur de me préſenter aujourd'hui chez vous, Madame; mais je compte me le procurer demain matin, à votre lever. C'eſt à vous, Madame la Comteſſe, à terminer

mon ouvrage, en ayant la bonté de vous charger du payement des dettes les plus preſſantes. Il vous ſera d'autant moins onéreux de donner à M. votre fils cette dernière marque d'une extrême bienfaiſance, que les Créanciers ſe contenteront de recevoir une partie des ſommes qui leurs ſont dues, & qu'ils accorderont, pour le reſte, tout le tems qui ſera jugé néceſſaire. Eh! pourquoi refuſeriez-vous de rendre ſervice à votre fils unique dans les triſtes circonſtances où il ſe trouve? Voudriez-vous le laiſſer périr de misère & de douleur dans le fond d'une priſon? Si un malheureux obſcur & inconnu avait recours à votre charité, la Religion vous porterait auſſi-tôt à ſoulager ſes peines: les principes ſaints dont elle vous a pénétrée, auraient-ils moins de force quand il faut ſauver la vie & l'honneur de celui qui eſt toujours votre fils, malgré les fautes d'une jeuneſſe

neſſe inconſidérée ? Je crois vous connaître aſſez, Madame, pour devoir me flatter que vous ſerez demain dans les diſpoſitions où je deſire de vous trouver. Lorſque vous m'aurez dit un mot, je me charge d'arranger toutes les affaires à votre ſatisfaction, & à celle de l'infortuné qui languit dans les fers. Pour moi, voyant le ſuccès ſuivre mes peines, je puis vous aſſurer que je ne ſerai pas le moins heureux.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

P***.

De Paris, ce 20 Mars, 17..



LETTRE CCXXXIX.

*Madame de Fontenor, au Comte de C***.*

LA tranquilité dont jouït ma Sœur, me fait toujours beaucoup de peine, ſur-tout quand je la compare aux inquiétudes, aux alarmes que j'éprouve, moi, dont le ſort ſerait ſi digne d'envie! Mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de troubler à jamais ſa vie paiſible & fortunée, & de faire déchirer ſon cœur par les paſſions les plus violentes. Oui, Monſieur le Comte, mon attaque réuſſira mieux que la vôtre: nous autres femmes nous connaiſſons bien davantage les faibleſſes de notre ſexe, que l'homme à bonnes-fortunes qui ſe vante le plus de les avoir étu-

diées. Je vais répandre dans ſon âme le poiſon de la jalouſie ; elle ſe croira trompée par ſon mari ; après s'être livrée à la douleur, elle finira par vouloir ſe venger. Pourquoi ſe piquerait-elle d'être fidelle à un époux dont elle ſe croira dédaignée & trahie ? Sans qu'elle y prenne garde, ſa vertu deviendra moins farouche, ſon eſprit s'éclairera, les préjugés ceſſeront d'offuſquer ſa raiſon ; elle ſera charmée d'avoir un prétexte pour briſer le joug impoſé par le devoir. Peut-être qu'un jour elle s'appercevra qu'elle s'eſt trop preſſée à regarder ſon mari comme parjure à la foi conjugale ; mais elle s'en conſolera facilement, ou du moins elle ne ſera pas plus heureuſe que moi, puiſque la voix du remord s'élèvera quelquefois malgré elle dans le fond de ſon cœur.

****.

Ce Lundi.

LETTRE CCXL.

*La Comteſſe de C***, à M. P***.*

Comment avez-vous pu imaginer, Monſieur, que j'aurai la faibleſſe de payer les dettes de mon fils? N'auriez vous pas dû ſentir que, ſi j'avais pour lui cette condeſcendance criminelle, ce ſerait approuver ſa mauvaiſe conduite, & m'en rendre complice? Je ſuis étonnée qu'un honnête homme, dont les lumières égalent la probité, n'ait point fait tout de ſuite cette ſage réflexion. Mais je le vois, la bonté de votre cœur vous a ſéduit, vous vous êtes trop laiſſé emporter au deſir de rendre ſervice, ou plutôt vous avez cédé aux ſollicitations, aux im-

portunités de ce malheureux, qui commence peut-être à ſe repentir du libertinage dans lequel il a vécu. Il regrette actuellement le bonheur dont il aurait joui s'il ſe fût comporté en homme raiſonnable; il frémit des ſacrifices qu'il ſera contraint de faire à ſes Créanciers pour ſortir d'embarras. S'il lui en coûte la moitié ou même les trois-quarts de ſon bien, il maudira les ſuites cruelles qu'ont eues ſes paſſions, qui l'ont entraîné dans la dernière indigence; nous le verrons ſe corriger de ſes fautes, s'efforcer de mériter mes bontés, & s'en rendre peut-être digne. Quelle ſatisfaction pour ma tendreſſe! car croyez qu'il m'eſt cher, malgré les déſordres de ſa conduite, & que je gémis jour & nuit, de ne pouvoir me montrer ſa mère qu'en l'accablant d'une trop juſte rigueur. Vous voyez, Monſieur, combien il m'en coûte pour ne point céder à vos vives ſolli-

citations : mais je dois me priver de la douceur de répandre ſur lui mes bienfaits, dans la crainte qu'il ne fût pas plus ſage s'il recouvrait trop facilement ſa liberté. Ne prenez donc point la peine de venir chez moi demain ; vous feriez une démarche inutile, puiſque la raiſon & l'amour que m'inſpire mon fils, m'engagent à ne point changer de ſentiment. J'eſpère qu'une autrefois je ſerai aſſez heureuſe pour pouvoir ſuivre vos conſeils, & vous témoigner l'eſtime & la conſidération avec leſquels je me ferai gloire d'être toute la vie, Monſieur, votre très-humble ſervante.

La Comteſſe de C***.

Paris, ce 20 Mars.



LETTRE CCXLI.

*Madame de Fontenor, à Madame P * * *, sa sœur.*

Une légère indiſpoſition m'empêche de ſortir, & me forcera peut-être de paſſer pluſieurs jours ſans te voir. Comme je crains que tu ne ſois auſſi retenue chez toi pendant quelque tems, à cauſe des ſoins minutieux auxquels tu veux bien t'aſſujétir pour ton enfant & pour ton ménage, je vais t'informer d'une choſe importante, qu'il eſt néceſſaire que tu ſaches. Je voudrais avoir une bonne nouvelle à t'apprendre, je t'écrirais avec plus de plaiſir. Mon amitié va s'acquitter d'un triſte devoir, en te montrant qu'on abuſe de ta crédulité;

mais devais-je souffrir que tu fusses toujours honteusement trompée? Puisque le hasard m'a fait découvrir les perfidies d'une personne que tu juges digne de ton estime & de ta tendresse, ne serait-ce pas contribuer moi-même à ton déshonneur, si je te cachais les vérités funestes qui peuvent t'éclairer & t'armer d'une juste défiance ? O ma Sœur ! qui l'aurait soupçonné ? ton mari n'est qu'un parjure, un infidèle ; il vit secrètement avec une maîtresse, il débauche la femme de son ami : pendant qu'il affecte la plus exacte probité, & qu'il semble ne vivre que pour idolâtrer son épouse, il manque à tous les sentimens qu'il affiche sans cesse, & se dédommage dans les bras d'une autre, des efforts qu'il se fait encore pour te marquer un reste d'amour ; mais il ne tardera point à ne plus se contraindre ; peut-être même t'a-t-il déja laissé entrevoir son indifférence

& sa haîne : n'as-tu pas surpris quelquefois en lui un air de froideur, dont il attribuait la cause aux nombreuses affaires qui l'accablent, ou bien au travail de son cabinet ? Ah, ma Sœur ! en faut-il davantage pour te dévoiler toute sa perfidie ? Tu le vois, ton mari n'est qu'un inconstant & un hypocrite, parvenu à se jouer de ta tendresse & de l'estime du Public. Mais combien d'hommes lui ressemblent dans le monde, & sont beaucoup moins coupables que ceux qui ne jètent aucun voile sur leurs désordres, & se rient de la pitié qu'inspirent les larmes de leurs épouses infortunées ? Je serais encore comme toi la dupe des vertus apparentes de M. P * * *, si quelqu'un ne m'avait rendu le service de le démasquer. Il y avait hier au soir un cercle nombreux dans mon appartement, & en attendant l'heure du jeu, on s'est entretenu de diverses choses : on est

venu à parler des Procès ſinguliers & biſarres, qui, depuis quelque tems, ſemblent ſe ſuccéder exprès pour amuſer les oiſifs & la malignité du Public; la converſation a tombé enſuite ſur les Avocats célèbres qui font la gloire du Barreau ; ton mari n'a pas manqué d'être du nombre de ceux que l'on a cité; mais à ſon nom M. des B * * *, qui vient fort peu chez moi, s'eſt écrié : — » Quel dommage que cet » habile homme ne mène point une » meilleure conduite ! il a une épouſe » charmante, qu'il va bientôt rendre » malheureuſe, puiſqu'il eſt en liaiſon » ſecrette avec une jeune perſonne, » qu'il a mariée après lui avoir fait » quitter l'Opéra. Je demeure dans » une maiſon voiſine de cette jeune » perſonne, & je ſuis témoin que tout » le quartier, qui le voit entrer furti» vement à toute heure chez la petite » Bourgeoiſe, a bien raiſon de croire

» qu'il en eſt l'amant favori «. — Ce propos a été pour moi un coup de foudre ; cependant, afin de le laiſſer tomber, comme s'il n'avait été qu'une plaiſanterie, j'ai feint d'en rire avec tous ceux qui l'avaient entendu. Mais je ſuis vraiment en colère contre ton parjure époux, quand je me repréſente la fauſſeté de l'amour qu'il te témoigne, & la ſincérité de la tendreſſe que tu as pour lui. Il eſt indigne du moindre attachement ; ſon odieux procédé eſt tout-à-fait impardonnable. Diſſimule pourtant ce que tu dois en penſer, feint d'ignorer qu'il te ſoit infidèle ; tes reproches ne pourraient que l'aigrir, & tu ferais encore plus malheureuſe. Que de femmes à ta place, chercheraient à ſe conſoler en recevant les tendres ſoins d'un amant eſtimable, qui ne ſongerait qu'à leur plaîre! Eh, quel crime feraient-elles en ſe permettant une inclination honnête?

Si leurs maris n'ont aucun ſcrupule de manquer à la foi conjugale, pourquoi ſeraient-elles blâmables d'être au moins volages en apparence?....... Mais je m'arrête; ces réflexions toutes naturelles, ſcandaliſent peut-être ta vertu trop ſévère. Adieu; je ne me les ſuis permiſes que pour te détourner un moment des noires idées qui vont t'affecter. Tâche de ne point trop te livrer au chagrin; vois ce qui peut apporter quelque ſoulagement à tes peines; car enfin, les perſonnes raiſonnables ne doivent point s'affliger comme un enfant, ſur-tout s'il y a des moyens honnêtes de ſe conſoler.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Ce 21.



LETTRE CCXLII.

Le Vicomte de L * * , à la Marquiſe de F* * *.*

IL vient, Madame, de me tomber une miſſive entre les mains, que je me hâte de vous envoyer; vous y verrez quels ſont les beaux projets de M. votre fils, & qu'il n'y a point de tems à perdre, pour en empêcher l'exécution. J'allais ſortir quand j'ai entendu un Laquais, ſans livrée, remettre à mon Portier une Lettre pour M. le Marquis de F * * *; je l'ai priſe auſſi-tôt, & appercevant ſur l'adreſſe une écriture de femme, j'ai cru devoir m'éclaircir de ce qu'elle contenait. Vous allez convenir, Madame, que ſi j'ai

fait une indiſcrétion, j'avais, ſans doute, un preſſentiment qu'elle ſerait excuſable par l'importante découverte qu'elle occaſionnerait. Vous m'avez confié votre fils, & vous ne ceſſez de me recommander de veiller ſur ſes actions : je ne dois donc rien négliger pour tâcher de m'en inſtruire, ſur-tout dans un tems où ma vigilance eſt réveillée par des ſoupçons qui ne paraiſſent que trop bien fondés. Je vois avec la dernière douleur que ce jeune homme va ſe perdre dans une ville telle que Paris, où le libertinage & les mauvais exemples peuvent corrompre les cœurs les plus honnêtes. Oui, ma reſpectable amie, il vous prépare des chagrins bien cruels, ſi vous n'y mettez ordre promptement. Il a commencé, malgré moi, par ſe lier avec de jeunes débauchés, qui n'ont aucun ſentiment de honte & de pudeur, &

qui, parce qu'ils sont d'une illustre naissance, croient pouvoir se livrer impunément aux désordres les plus scandaleux ; il fait continuellement des parties avec ces dangereux amis, rentre souvent à des heures indues, & quelquefois même ne vient point coucher à la maison : pour comble d'inconduite, le voilà qui forme le projet d'épouser une Danseuse de l'Opéra. Je ne vous porte mes plaintes qu'à la dernière extrémité, parce que je me flattais qu'il se corrigerait, ou que du moins ses égaremens n'iraient point à cet excès ; mais je me suis trompé, il est entièrement perverti : c'est à la sagesse d'une mère tendre à le forcer de rentrer dans le bon chemin. Je pense que vous ne pouvez mieux faire, que de l'éloigner bien vîte du séjour de la Capitale : il n'y a plus moyen de le placer dans les Mousquetaires ; ainsi

achetez-lui une Compagnie de Cavalerie. J'attends votre réponſe, afin de me conformer à vos ordres.

Je ſuis avec un reſpectueux attachement, &c.

Le Vicomte de L * * *.

De Paris, ce 21 Mars, 17...



LETTRE CCXLIII.

*Julie C***, au Marquis de F***.*

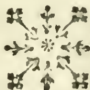
J'AI réfléchi à ta propoſition, mon bon ami; depuis que tu me l'as faite, elle me revient ſans ceſſe dans l'idée, & je ſuis preſque fâchée de t'avoir donné ma parole d'y conſentir. Cela t'étonne que je réfléchiſſe; vraiment, tu verras bien d'autres changemens dans mon caractère quand je ſerai ta femme; tu as déja commencé, Dieu me pardonne, à me rendre raiſonnable....... Mais eſt-il écrit que je deviendrai ton épouſe légitime? Moi être un jour Marquiſe! Oh, la métamorphoſe ſerait tout-à-fait plaiſante. Tout eſt arrangé, me dis-tu, nous

nous marîrons en ſecret, & quand tu ſeras majeur, nous ceſſerons de faire un myſtère de notre union. Sais-tu bien qu'il n'y a rien de plus fou que ce deſſein-là, & que je le trouverais tout-à-fait extravagant ſi je ne t'aimais pas autant que je t'aime? Ecoute, mon cher, prends garde à te repentir de m'avoir élevée juſqu'à toi. Je ſuis contente dans mon obſcurité, je ris, je chante, je m'amuſe, j'ai le plaiſir de poſſéder mon amant, & de le lutiner quand je veux: il ſerait bien déſagréable qu'après nous être confiné dans notre ménage, tu me rendiſſes triſte & mauſſade, & me forçâſſes à te haïr, moi dont toutes les actions ont reſpiré la joie, l'aimable folie, & qui ſuis née pour éprouver les ſenſations délicieuſes de la tendreſſe, & non le vilain ſentiment de la haîne: ce qu'il y aurait de pire, c'eſt qu'il ne ſerait plus tems de nous faire la moue à l'un & à

l'autre. Tâchez-donc, mon cher Marquis, d'être aussi raisonnable que moi; restons comme nous sommes, dans la crainte que le titre d'époux ne détruise tout notre bonheur. Je vous réponds de vous aimer toujours, quelle que soit la situation où je me trouve; mais je ne puis vous répondre d'avoir la patience de souffrir vos froideurs & vos mépris: je pourrais bien m'amuser, je vous en avertis, à vous faire quelquefois enrager.

JULIE C***.

Ce 20 Mars, avant de me coucher.



LETTRE CCXLIV.

*Madame P * * *, à Madame de Fontenor, sa sœur.*

Ah, ma Sœur! je me croyais heureuse, mais je ne le suis point, je ne le serai même jamais. Quel bonheur me sera-t-il possible de goûter, puisque mon mari aime une autre que moi? Il me dédaigne après m'avoir tant chérie, & ses caresses n'auront d'autres motifs que de me tromper plus sûrement. Il lui était bien facile de m'en imposer! je n'avais aucun soupçon, j'étais loin d'imaginer que j'avais perdu son cœur; il paraissait, d'ailleurs, si tendre, si attentif à me plaire! encore aujourd'hui il m'a demandé, avec un air inquiet, comment

je me portais ; des larmes roulaient dans mes yeux, & il ne m'a quittée qu'après que je l'ai eu assuré que je n'avais qu'une violente migraine..... Mais j'ouvre les yeux, tu me le montres tel qu'il est.... & je deviens pour toujours malheureuse. Je te remercie cependant de m'avoir rendu ce cruel service ; sans toi il aurait ri de ma sotte crédulité, je l'aurais long-tems gêné dans ses plaisirs ; au-lieu que ma mort va bien-tôt le délivrer d'une femme qui ne lui est encore qu'indifférente, & qu'il ne tarderait point à détester..... Plus je relis ta Lettre, plus je m'étonne d'avoir été la dupe de ses fausses caresses. Je me rappelle en effet qu'il a souvent l'air froid & de mauvaise humeur ; quelquesfois même il me repousse en me disant qu'il s'occupe d'une affaire importante. Je songe aussi avec quel intérêt je lui ai entendu parler de cette jeune

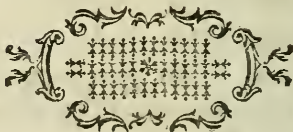
perſonne qui a quitté l'Opéra ; il n'a pas ceſſé de la voir depuis qu'elle eſt rentrée en grace avec ſa famille : combien de fois ne l'a-t-il pas priée, elle & ſon mari, de venir manger à la maiſon ! Aurait-il tant deſiré de l'attirer au logis, s'il n'avait cherché qu'à lui rendre ſervice ? Le ſuccès des démarches qu'il a faites pour elle, ne l'empêche point de la combler de politeſſes & d'attentions. En faut-il davantage pour me prouver qu'on t'a bien informée ? D'ailleurs, puis-je douter d'une intrigue connue de tout un quartier ? . . . . O mon Dieu ! qui l'aurait cru ? il affecte des ſentimens qu'il eſt bien éloigné d'avoir. Je ſuis moins fâchée de la perte de ſon cœur, que de trouver en lui la fourberie & la diſſimulation : il ſe montrait vertueux, & ſe familiariſait avec le vice. Ah ! qu'il ceſſe de ſe contrefaire, qu'il paraiſſe tel qu'il eſt, un parjure & un

infidèle. Puiſque je ſuis la cauſe de ſon hypocriſie, & qu'il ne m'aime plus, je vais aller paſſer le reſte de mes jours auprès de la bonne Michelle, je vais quitter la parure des Dames, & reprendre les ſimples habits d'une payſanne; il aura la liberté d'agir à ſa fantaiſie : il ſera moins coupable. La mort ne tardera point à le délivrer d'une épouſe qui lui eſt à charge...... Mais que dis-je! aurais-je la cruauté de quitter mon fils, dans un âge où il ne ſaurait ſa paſſer de ſa mère?....... Non, ce cher enfant ſera ma conſolation; les ſoins que j'en prendrai adouciront mes peines. Je dois vivre pour lui..... & même pour mon époux, dont l'inconſtance ne m'autoriſe point à l'imiter. Peut-être qu'un jour ma douceur & ma tendreſſe toucheront enfin ſon cœur, & l'engageront à revenir à moi. Mais qu'il m'oublie ou

me haïsse, j'ai promis de l'aimer toujours, je remplirai mes sermens. La satisfaction de suivre tous mes devoirs, & les soins que je prodiguerai à mon fils, feront souvent tarir mes larmes : j'éprouverai qu'une honnête femme ne peut jamais être véritablement malheureuse.

LOUISE R * * * P * * *.

Ce 22 *Mars*, 17....



LETTRE

LETTRE CCXLV.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

Vous m'envoyez à l'inſtant la ſingulière épître que vous écrit Lucrèce ſeconde ; je vous remercie de bon cœur de m'avoir procuré une lecture auſſi curieuſe ; cette femme-là a des idées qui ne ſont pas communes : elle ſe perſuade fortement que ſon mari lui eſt infidèle, & cependant elle s'en conſole, parce qu'elle a un fils digne de toute ſa tendreſſe, & parce qu'elle a promis d'aimer toujours ſon époux. En vérité, voilà une manière unique de raiſonner : les hommes ſont bien heureux que les femmes qui ſe croient adorées de leurs maris, ne s'aviſent point

encore d'avoir une façon de penſer auſſi biſatre. Votre affidée Femme-de-chambre m'a remis avec cette miſſive originale le petit billet que vous m'écrivez, dans lequel vous vous félicitez de voir combler tous vos vœux, puiſque vous êtes enfin parvenue à troubler le bonheur dont votre ſœur jouïſſait dans ſon ménage. Mais permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous livrer à la joie; elle peut s'appercevoir que vous l'avez trompée, & l'amour conjugal en reprendra de nouvelles forces. D'ailleurs, nous ne nous ſommes pas propoſé ſeulement d'exciter entre les deux époux une querelle paſſagère; ce ſerait nous borner à un trop mince avantage : ſongez que nous avons réſolu de faire en ſorte que la petite perſonne n'ait plus lieu de ſe glorifier de ſa rare ſageſſe, heureuſement paſſée de mode. Je vous demande ſi vous avez

employé un moyen suffisant ? Elle est remplie de mille préjugés gothiques, & je vous avoue qu'il me paraît impossible de la séduire. Je veux cependant qu'elle soit aussi honteuse, que si elle avait quelque faiblesse à se reprocher. Je lui aurais déja fait éprouver une partie des chagrins que je lui prépare, qui lui seront beaucoup plus sensibles que ceux dont vous êtes la cause ; mais que peut le renard lorsqu'il est tombé dans un piége ? Patience, je ne languirai pas éternellement en prison.

A propos, comme je n'ai rien de caché pour vous, mon amie, je vous dirai en confidence que le Marquis de F * * *, va se marier secrètement avec une Danseuse de l'Opéra, dont il est amoureux fou. J'ai fait envain tout mon possible pour l'empêcher de se déshonorer par cette extravagance. Je crois qu'il vous aimait autrefois :

les ſentimens qu'il jurait à vos pieds, l'auraient défendu des charmes d'une dangereuſe ſyrêne, ſi ſon amour avait été ſincère, ou plutôt s'il était auſſi conſtant que moi. Ne lui parlez jamais de ce que je vous confie aujourd'hui; il ſerait furieux que j'aie manqué de diſcrétion; vous nous mettriez dans le cas, l'un & l'autre, d'avoir une affaire d'honneur. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur; Mademoiſelle Javote, qui veut vous porter ma Lettre, me preſſe de finir..... Encore une fois, ſachez garder mon ſecret. Je connais votre prudence; cela me ſuffit, je ſuis tranquile.

Le Comte de C * * *.

Ce 22.



LETTRE CCXLVI.

*M. P***, à Mme. de Fontenor.*

QUEL étrange changement s'eſt donc fait dans le caractère de ma femme! elle n'eſt plus la même depuis quelques jours. Autrefois j'avais le plaiſir de la trouver ſans ceſſe d'une humeur égale; lorſque je rentrais à la maiſon, ou lorſque je venais un inſtant auprès d'elle pour me délâſſer du travail de mon cabinet, ſon air ſatisfait & riant me pénétrait d'une douce joie; j'étais le plus heureux des hommes. Mais actuellement je ſuis le mari le plus infortuné. Mon épouſe eſt tombée tout-à-coup dans une triſteſſe profonde; elle eſt en proye à une noire mélancolie; & j'en ignore le ſujet.

Une vive allégresse brillait autrefois dans ses yeux, quand elle prodiguait de tendres soins à son fils: aujourd'hui elle le caresse d'un air morne, ou le fixe long-tems avec l'expression de la douleur ; je l'ai même surprise qui l'embrassait en pleurant. Je l'ai priée, je l'ai conjurée de m'avouer le motif secret de ses chagrins; elle persiste à me dire que rien ne lui fait de la peine, tandis que tout me prouve qu'elle gémit intérieurement. Je ne puis me le dissimuler, son âme est douloureusement affectée, & elle s'efforce de m'en cacher la cause. Je devrais cependant avoir gagné sa confiance, elle n'a point lieu de craindre d'épancher ses secrets dans mon sein ; & Dieu m'est témoin que je fais tout ce qu'il m'est possible pour la rendre heureuse: je la regarde non-seulement comme mon épouse, mais encore comme ma meilleure amie. O vous, sa Sœur! vous

que je me fais un devoir & un plaiſir d'aimer & de chérir avec elle, vous connaiſſez tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, peut-être vous a-t-elle parlé plus librement qu'à moi : d'aignez m'apprendre ce qu'elle n'oſe me révéler. Si elle vous en a fait un myſtère, voyez-là, dites-lui que ſon ſilence me réduit au déſeſpoir, qu'elle découvre hardiment le ſujet de ſa triſteſſe, & que je m'empreſſerai de la faire ceſſer. A-t-elle à ſe plaindre de moi, malgré mon extrême attention à ſatisfaire ſes moindres deſirs; croit-elle qu'il lui manque quelque choſe? eh bien, qu'elle le déclare, qu'elle s'explique, je ne lui refuſerai rien, ſes vœux ſeront auſſi-tôt comblés. Je m'adreſſe à vous, Madame & très-chère Sœur, raſſurez ſon âme timide, dites-lui qu'avec ſes charmes & ſes vertus, on peut tout obtenir de l'époux dont on fait le bonheur.

Ce 24 Mars. P***.

LETTRE CCXLVII.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

FORT-BIEN, le désordre commence à régner dans le ménage; avant qu'il soit peu il va ressembler à la plupart de ceux de Paris; & les choses seront dans l'ordre. La femme boude d'un côté, l'époux se désole de l'autre. A merveille! ces gens-là auront du moins l'air d'être mariés. Vous devez vous applaudir de votre ouvrage, si vous n'avez prétendu que semer la zizanie entr'eux. Moi, je me propose d'aller beaucoup plus loin, je veux suivre le premier plan que je me suis d'abord tracé; le seul changement que je suis contraint d'y faire, c'est de rendre Ma-

dame P***, coupable en apparence, puiſqu'il eſt impoſſible qu'elle le ſoit réellement. Je vous avoue même que cette nouvelle idée me flatte infiniment plus que l'autre, & que je me promets de goûter un plaiſir bien plus piquant; car il n'y a rien d'extraordinaire d'apprivoiſer une Belle qui ſe montre long-tems farouche; mais perdre de réputation celle qui croyait pouvoir s'énorgueillir de ſa ridicule ſageſſe, ou dont l'heure n'eſt pas encore venue! voilà un amuſement délicieux, que je ſerais preſque tenté de préférer à la gloire trop commune, d'adoucir une Prude ou de triompher d'une Agnès. Vu les difficultés qu'il ſemble y avoir à faire paſſer pour galante une femme qui s'efforce d'être vertueuſe, ne vous imaginez pas que ce ſoit le chef-d'œuvre d'un homme du monde; rien n'eſt ſi facile, le moindre petit-maître s'en fait un jeu;

il lui ſuffit de dire à deux ou trois de ſes amis que Madame une telle, qui affiche des mœurs ſi rigides, s'humaniſe ſecrettement en ſa faveur : tout Paris en eſt bientôt imbu; l'amour-propre du petit-maître y trouve ſon compte, ainſi que la malignité du Public. Tel eſt l'exemple que je vais imiter, afin de tourmenter la chère Sœur & ſon grave mari; le tout pour vous faire plaiſir & pour m'amuſer à leurs dépens. Je vois qu'il eſt tems de commencer mon innocente malice; réflexion faite, je n'ai pas beſoin d'attendre que mes fers ſoient briſés : qu'importe ma priſon, mon eſprit & mon imagination ſont auſſi libres que l'air. J'y ſuis décidé, dès aujourd'hui je vais confier aux jeunes gens qui viennent me voir, que je ſuis du dernier mieux avec Madame P***; j'engagerai le Chevalier de B*** à dire auſſi de ſon côté qu'il n'a qu'à ſe louer

de ſa douceur ; il ſera charmé de ſe venger de la réſiſtance inconcevable qu'il a éprouvée ; nous recommanderons à nos confidens d'être diſcrets, & ils n'auront rien de plus preſſé que de manquer à leur parole. Il eſt ſurtout eſſentiel que vous me ſecondiez, ô mon amie ! répondez à la dolente miſſive de l'Avocat, marquez-lui que la triſteſſe de votre Sœur n'a d'autre cauſe qu'une paſſion ſecrette qu'elle ſe reproche ; faites-lui même entendre qu'elle a peut-être commis une plus grande faute ; ajoutez qu'elle vous a confié, après bien des façons, qu'elle eſt amoureuſe de moi, & priez-le inſtamment de ne jamais vous trahir. Le prétendu ſecret que vous avoûrez, lui fera paraître vraiſemblables les bruits déſavantageux que le Chevalier & moi, allons répandre ſur ſa chère moitié, & qui, certainement, parviendront juſqu'à lui ; car il faut qu'il ſoit auſſi

un de nos confidens ; autrement ce ne ſerait guères la peine d'en avoir un ſi grand nombre. Je ris d'avance de la mine plaiſante de ce pauvre époux, quand il ſaura ſon malheur imaginaire, & je me repréſente l'air moitié colère & moitié contrit de notre Lucrèce, furieuſe de perdre le fruit de toutes ſes privations.

A vous parler ſérieuſement, je ſuis preſque fâché de jouer ce mauvais tour à M. P*** ; c'eſt mon meilleur ami, il ſe donne des peines infinies pour mettre mes Créanciers à la raiſon. De quel prix vais-je payer ſes bontés ! .... Mais quel enfantillage ! eſt-ce que je m'aviſe d'avoir des remords, c'eſt-à-dire, des préjugés ? Examinons le tort que je fais à mon illuſtre défenſeur, à l'homme qui a promis de briſer mes fers : je ferai cauſe qu'on croira que ſa femme lui eſt infidelle...... Mais je ne lui attire qu'une diſgrae chiméri-

que : combien de maris l'éprouvent réellement, & ont le bon eſprit d'en rire ? Tout bien conſidéré, il n'aura pas beaucoup à ſe plaindre de moi ; je mériterai très-peu le reproche d'ingratitude.

Le Comte de C***.

Ce 24, à minuit.

LETTRE CCXLVIII.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F***.*

SERIEZ-VOUS un inconſtant, mon cher Marquis ? Cet amour ſi tendre, formé dès votre enfance, a-t-il eu le ſort des paſſions ordinaires ? Vous vous ſeriez donc trompé ſur la nature de vos ſentimens, ou bien les hom-

mes ne peuvent s'empêcher d'être volages. Mais du moins, ſi je ne ſuis plus votre amante, regardez-moi comme votre amie. Il eſt étonnant que je vous reproche ſi ſouvent vos torts ; il ſemble qu'il y ait long-tems que vous cherchiez à rompre avec moi. Quelle preuve de froideur & même d'indifférence ne me donnez-vous pas ! vous ne m'écrivez plus, vous ne vous trouvez plus dans les maiſons où je vais, afin que nous ayons au moins le plaiſir de nous voir un inſtant ; & que vous êtes loin de m'inviter à me reſſouvenir de ce joli appartement, qui devait être toujours conſacré à notre bonheur mutuel, & qui peut-être n'eſt plus témoin que de votre perfidie ! Eh bien...... vous allez être ſurpris....... c'eſt moi qui vous y demande un rendez-vous pour demain dans la matinée. Ne penſez pas que je veuille avoir un charmant tête-à-tête ;

je m'occupe de chofes plus férieufes. J'ai à vous entretenir d'une affaire importante, qui n'exige aucun délai. Je me flatte que vous ne refuferez point d'avoir avec moi une converfation d'un quart-d'heure, que je ne veux devoir qu'à votre complaifance, non à l'amour que vous me juriez autrefois. Vous daignerez m'entendre demain, n'eft-ce pas, Monfieur le Marquis? Quel eft le Magiftrat ou le Miniftre, qui ne s'empreffe pas de donner audience à une jolie femme? Je ne puis croire que vous foyez moins obligeant.

Ce 24. ****.



LETTRE CCXLIX.

*La même, à M. P * * *.*

LA dernière Lettre que vous venez de m'écrire, mon très-cher Frère, m'a fait une peine infinie, en m'apprenant que vous n'êtes point heureux dans votre ménage; elle m'aurait affligée encore davantage, si je n'avais soupçonné depuis long-tems une partie des chagrins que vous éprouvez. Mais elle a réalisé mes inquiétudes, & je vous plaints bien sincérement. Vous m'inspirez beaucoup plus qu'une pitié stérile, je crois ressentir vos justes douleurs; j'ai presqu'autant besoin que vous-même de consolation, quand je pense que ma Sœur, au-lieu d'être la cause de votre félicité, sera peut-être

celle de toutes vos infortunes. Je me ſuis apperçu, avant vous, du changement qui vient de ſe faire en elle, & ce n'eſt qu'après des prières ſouvent réïtérées, qu'elle a pu ſe réſoudre à me faire un aveu qui....... le dirai-je?..... a déchiré mon cœur. Etonnée, confondue de ce que j'entendais, je lui ai repréſenté les bienfaits dont vous la comblez chaque jour; je lui ai rappellé ce qu'elle ferait ſans vous: un torrent de larmes a ſemblé m'annoncer ſon repentir, & je l'ai embraſſée en la croyant revenue d'un moment de faibleſſe. Sa jeuneſſe & la ſimplicité de ſes mœurs me rempliſſaient encore de quelques allarmes; néanmoins je me flattais que mes conſeils &........ j'oſe vous l'avouer, que mon triſte exemple, lui apprendraient à ſe tenir en garde contre ſes paſſions: aurais-je à rougir de mes fautes, dont vous avez ſu les funeſtes

ſuites, ſi une amie ſincère, inſtruite par ſa propre expérience, & corrigée de ſes erreurs, m'eût avertie des dangers auxquels une jeune perſonne eſt expoſée dans le monde? Hélas! faudra-t-il que ma Sœur achève de me prouver qu'une triſte fatalité, attachée à mon ſexe, l'oblige à faire des fautes avant qu'il ſache qu'on n'en doit point commettre? Non, elle m'a toujours parue trop ſage & vous aimer trop tendrement, pour qu'elle ait oſé enfreindre tous ſes devoirs; la mélancolie où vous la voyez plongée, les larmes qui lui échappent, peuvent montrer les combats qu'elle livre pour vaincre une paſſion fatale, plutôt que les remords du crime..... Cependant, redoutons les faibleſſes d'un cœur violemment agité; éloignez d'elle M. le Comte de C***, quand il ſera libre de ſe préſenter chez vous; elle ſerait peut-être moins maîtreſſe de triompher de

ſon penchant, ſi elle en voyait trop ſouvent le dangereux objet. Je ne vous aurais jamais découvert, mon cher Frère, ce qui ſe paſſe dans l'âme de votre épouſe, s'il n'était néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit, afin d'y apporter le remède que votre prudence vous ſuggérera. Par un tel aveu, je vous donne non-ſeulement des preuves de ma tendre amitié, je vous marque encore la confiance & l'eſtime que m'inſpirent votre mérite. Je ſuis perſuadée que vous n'éclatterez point en reproches, & que ce ne ſera point par de mauvais traitemens que vous chercherez à ramener une infortunée qui eſt au déſeſpoir de flotter entre le vice & la vertu. Vous ſentirez que la douceur, les bons procédés, & l'éloignement de celui qu'elle aime, ſont les meilleurs moyens que vous puiſſiez employer.

Je vous témoigne mon attachement

dans une circonſtance bien fâcheuſe ! que ne m'eſt-il réſervé de vous en donner de nouvelles preuves, dans une occaſion moins déſagréable !

Je ſuis pour la vie votre affectionnée Sœur.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Le 25 Mars, à dix heures du matin.

LETTRE CCL.

*Le Marquis de F***, à Madame de Fontenor.*

IL faut donc vous répondre tout de ſuite, puiſque votre Femme-de-chambre a la complaiſance d'attendre. J'aurais eu cependant beſoin de me recueillir quelques inſtans, afin de peſer mûrement certains endroits de votre

Lettre, que je ne dois point laiſſer ſans replique, & qui me cauſent un peu d'embarras, je l'avoue avec franchiſe. Vous me prodiguez les épithètes d'inconſtant & de volage, vous penſez qu'à votre égard je ſuis devenu tout-à-fait indifférent. Mais ſi je recherche avec moins d'empreſſement l'occaſion de vous voir, pourquoi ne pas ſoupçonner qu'une infinité d'obſtacles peuvent me contrarier ſans ceſſe? Je crois vous l'avoir déja dit, & vous l'avez ſûrement éprouvé, lorſqu'on eſt entré dans le monde, il faut ajouter de nouveaux plaiſirs aux amuſemens qu'il nous offre, ſans quoi on ſerait à charge à la Société, qui veut de la complaiſance & une humeur gaie & toujours égale : on ſe laiſſe donc entraîner de cercle en cercle, de ſouper en ſouper; on n'eſt plus à ſoi, mais tout à ſes amis. Convenez, Madame, que je ne ſuis coupable qu'en apparence,

& qu'il eſt bien difficile d'être ſon maître quand on eſt comme emporté dans un immenſe tourbillon. Vous pouſſez enſuite l'injuſtice juſqu'à m'accuſer de ne plus vous aimer. Il eſt vrai que le nombre des jolies femmes qu'on rencontre dans le monde, rend ſouvent moins vive l'impreſſion que nous fait le ſeul objet digne de notre attachement ; mais on ne ſaurait oublier tout-à-fait la Beauté qui reçut notre premier hommage. S'il arrivait que je ceſsâſſe d'être votre amant, ſoyez perſuadée que vous ſeriez toujours mon amie : il me ſerait même impoſſible de ne point vous accorder ce précieux titre. Si l'inconſtance ordinaire au genre humain me forçait à quitter celle que j'adore, je n'aurais point l'inconcevable cruauté de la haïr, & malgré mon changement, ſa préſence me remplirait d'un trouble délicieux ; elle m'inſpirerait un ſentiment plus doux

& plus durable que l'amour, celui de l'amitié, qui réunit les âmes, épure les passions, & dont le tems ne fait que resserrer les nœuds.

Après cette explication, qui m'a paru nécessaire, vous penserez peut-être qu'il est inutile que nous nous trouvions aujourd'hui dans l'appartement qui ne me plaîsait que parce que vous y veniez quelquefois. Je me conformerai, sans murmurer, à tout ce que vous voudrez me prescrire : il se pourrait, ma chère Jeannette, qu'on s'apperçût enfin que vous vous rendez mystérieusement dans une maison inconnue. Cependant, au cas que vous persistiez à vouloir en courir les risques, je vous attendrai ce matin à midi précis : il faut bien vous donner le tems de faire votre toilette. Ce n'est point par complaisance que je consens à ce rendez-vous ; je serai toujours charmé de satisfaire vos vœux ; mais il

me ferait encore plus doux de les pré-
venir.

Le Marquis de F * * *.

Samedi, à dix heures.

LETTRE CCLI.

*La Marquife de F * * *, au Vicomte de L * * *.*

JE reconnais dans votre vigilance, Monfieur le Vicomte, le zèle d'un bon ami, & je fens toute l'imporrance de l'avis que vous m'avez donné. Je m'apperçois, avec douleur, que le goût du plaifir répandu dans la Capitale a féduit mon fils, & que des faux amis & des femmes dangereufes ont corrompu fes mœurs. Qu'eft devenue cette vertu pure qui brillait dans fes

difcours

difcours & dans toutes fes actions! Il aurait rougi de prononcer le moindre menfonge; la candeur qui fe peignait fur fon front, donnait un charme inexprimable à fes traits : quel fpectacle plus délicieux pour les âmes honnêtes, que celui qu'offre un beau jeune homme qui fait être vertueux! Je ne crois pas que la tendreffe maternelle me faffe illufion, quand je déclare hautement que fi mon fils eut toujours été fage, il aurait été le jeune homme le plus accompli, & moi je ferais la femme la plus heureufe. Hélas! je me fuis longtems flattée de ce bonheur fuprême; la douceur de mes exhortations, mes bontés conftantes, la certitude d'avoir en moi une mère & une amie, me paraiffaient avoir affermi fon âme dans la fageffe. Quel trifte réveil fuccède au fonge agréable dont j'étais enchantée! je vois mon fils oublier tout ce que j'ai fait pour lui, devenir vicieux, &

ſe rendre coupable d'une conduite répréhenſible , ſans craindre de faire mourir de chagrin la plus tendre des mères....... Il eſt encore tems de le rappeller à ſes devoirs; il me reſte du moins l'eſpérance de le rendre meilleur. Oui , ne négligeons rien pour réprimer ſes paſſions. Mais il faut le traiter avec ménagement; trop de ſévérité l'affligerait , le réduirait au déſeſpoir; & je veux faire naître ſon bonheur, & non cauſer ſes peines. Ne lui dites donc rien qui puiſſe le mortifier; cachez-lui même que je ſuis inſtruire de ſes déſordres & du mariage qu'il projette : j'aurai le tems de tout prévenir, de l'arrêter aux bords du précipice; je le verrai peut-être digne de la félicité que je lui deſtine: eh ! ne prouverai-je pas mieux que je ſuis ſa mère en le forçant d'être heureux, que ſi j'abuſais des droits que la Nature & les Lois me donnent ſur

lui, pour le tyranifer le refte de fes jours ? Gardez-vous bien auffi, mon cher Vicomte, de perfécuter la jeune perfonne dont il eft amoureux : faut-il faire un crime à cette infortunée de l'obfcurité de fa naiffance ; & parce que le hafard nous a placés de beaucoup au-deffus d'elle, devons-nous abufer de notre rang & de nos richeffes pour l'opprimer ? Les avantages dont nous jouïffons, ne doivent fervir qu'à défendre & protéger le pauvre contre l'oppreffion & l'indigence.

Adieu, mon ancien & refpectable ami, je compte vous remercier moi-même dans cinq ou fix jours de toutes vos bontés, puifque je vais me rendre promptement à Paris. S'il arrivait que je ne puffe faire tout le bien que je me propofe, je ferais du moins la feule à plaindre.

La Marquife de F***.

*Du Château de F***, le 25 Mars.*

LETTRE CCLII.

*M. P***, à Mme de Fontenor.*

Tout eſt tranquile chez moi, tout eſt plongé dans un ſommeil profond; ma femme elle-même en goûte les douceurs.... elle ſemble jouïr du calme de la vertu. Moi ſeul je veille pour éprouver l'horrible tourment de la jalouſie.... Que dis-je! je ne ſuis point en proye à cette paſſion aviliſſante, qui dégrade deux êtres à la fois, change la ſageſſe en crime, & fait le malheur de ceux qui la reſſentent, autant que des perſonnes qu'elle oblige à perſécuter: je ſuis animé par l'honneur, qui me dit que la mort eſt préférable à l'ignominie, qui ne ferait même que l'ouvrage du préjugé. Il eſt affreux,

ſans doute, d'être l'objet du mépris de la Société; mais ce qui eſt encore plus cruel que la honte, c'eſt de ne pouvoir accorder ſon eſtime à la compagne qu'on s'eſt choiſie, à la femme qui doit paſſer ſes jours avec nous, à la mère de ſes enfans...... Quelle triſte lumière a paſſé dans mon âme! je dois fuir l'épouſe que j'adorais, la haîne doit ſuccéder à mon amour...... Mais peut-être qu'elle n'eſt point coupable, elle a peut-être triomphé des ſentimens que ſa vertu condamnait..... O Dieu! ſi je la trouvais réellement criminelle...... Non, il eſt impoſſible que le vice ſouille jamais un cœur auſſi pur, qui a toujours été l'aſyle de l'innocence & de la ſageſſe. Je l'ai vue conſtament occupée de ſon ménage, & ne craindre ni la peine ni la fatigue, pour prodiguer ſes ſoins à l'enfant qu'elle nourrit: ce n'eſt point à de telles indices que l'on connaît une femme

capable de manquer à tous ſes devoirs........ Mais elle vous a confié, ma chère Sœur, le trouble ſecret qui l'agite & les remords qui la déchirent: je veillerai ſur toutes ſes actions, je l'empêcherai de ſe rendre encore plus malheureuſe en me déshonorant. Le Comte de C * * * ignore l'impreſſion qu'il a faite, je m'en flatte du moins; les ſervices que je vais lui rendre, le pénétreront de reconnaiſſance; il ne pourrait ſe réſoudre à payer mes bienfaits par le dernier outrage...... C'eſt ainſi que je tâche de me raſſurer; mais joignez-vous à moi, ma chère Sœur, informez-vous de tout ce qui m'intéreſſe, & continuez à me faire part de vos découvertes: vous conſerverez la vertu d'une Sœur qui vous eſt chère; & j'aurai la ſatisfaction de ſavoir juſqu'à quel point je dois lui accorder mon eſtime. P * * *.

Ce 25, à minuit.

LETTRE CCLIII.

*Madame de Fontenor, au Comte de C * * *.*

QU'AI-JE à vous apprendre, mon cher Comte, & quel étonnement vais-je vous caufer ! Ce n'eft plus dans la maifon de mon mari que je vous écris ; je fuis actuellement au Couvent des Religieufes de Saint * * * ; j'y ai déja paffé une partie de la journée d'hier & toute la nuit dernière ; mais dans une agitation, dans un accès de fureur qui m'a mis hors d'état de goûter un feul moment de repos. Vous auriez été d'abord effrayé, & vous n'auriez pu enfuite vous empêcher de rire, fi vous m'aviez vue me promener à grands pas dans ma chambre grillée,

frappant du pied par intervale, en parlant & gesticulant comme si je m'étais entretenue avec quelqu'un. N'allez pas vous imaginer que je sois prisonnière dans cette ennuieuse & sainte demeure; je m'y suis confinée volontaîrement, afin d'attendre qu'on ait préparé l'appartement que je dois occuper. Vous ne concevez rien à ce changement imprévu dans ma situation; je vais vous en détailler les causes, tandis que mon âme est un peu plus tranquile; mais je ne vous réponds point d'achever paisiblement un récit qui pourra fort bien rallumer toute ma colère.

Je prétendrais vainement vous déguiser une partie de mon avanture; le bruit public, ou mon mari lui-même, vous en informerait bientôt: ainsi je prends le parti de vous parler avec sincérité. Sur ce que j'ai entendu dire que Madame la Marquise de F * * *, avait beaucoup à se plaindre de M. son

fils, j'ai desiré d'avoir une conversation particulière avec lui, afin de l'engager à ne point mécontenter une mère qui a tout fait pour le rendre heureux. Comme je n'osais le voir chez moi, parce que M. Fontenor s'est avisé d'en devenir jaloux, sans considérer qu'il était bien naturel que j'aimâsse à recevoir les visites d'un jeune homme qu'il m'est permis d'appeller mon frère depuis ma plus tendre enfance, il m'a mandé de me rendre dans certain appartement, qu'il loue à l'insçu de tout le monde, je ne sais à quel dessein. Je n'ai point fait difficulté d'y aller hier vers les midi : cette démarche pouvait-elle me paraître indiscrette ? J'avais pour moi le témoignage de ma conscience, & je m'étais faite accompagner d'une de mes Femmes-de-chambre. Mais souvent l'action la plus innocente, paraît criminelle aux yeux de la malignité. A peine commençais-je

à dire quelques mots au Marquis, que la porte de la chambre où nous étions, s'eſt tout-à-coup ouverte avec violence, & j'ai vu entrer mon mari, l'œil hagard, les joues bouffies de fureur, ſoufflant au-lieu de parler, & ne pouvant que me faire des geſtes menaçans. Le Marquis a voulu mettre l'épée à la main; mais trois grands coquins de laquais, qui ſuivaient mon cher époux, l'ont ſaiſi au travers du corps, ſe ſont emparés de ſon épée, & l'ont tenu en reſpect : cette première victoire a ſemblé rendre la parole à M. de Fontenor, qui s'eſt écrié : — » Mes ſoupçons n'é-
» taient que trop bien fondés; qu'en
» penſez-vous, Madame? Il eſt, par-
» bleu ! édifiant de venir trouver un
» jeune homme chez lui. J'aurais en-
» core été long-tems votre dupe, ſans
» l'honnête M. T * * *...... (Oui, il l'a traité d'honnête....... le ſcélérat !) » Ce digne ami faiſait épier de-

» puis long-tems toutes vos actions :
» on est accouru l'avertir que vous ve-
» niez de monter dans un Fiacre, avec
» la friponne qui vous est affidée ; il
» en a conclu que vous alliez *incognito*
» dans la maison suspecte où vous avez
» coutume de vous rendre quelque-
» fois ; il s'est empressé de m'infor-
» mer de tout le manége ; & moi je
» me suis fait un plaisir de troubler
» votre mystérieux tête-à-tête, afin
» qu'une autrefois vous vous gêniez
» moins «. — C'est à-peu-près de la sorte que s'est exprimé M. de Fontenor, tandis que le pauvre Marquis se débattait dans les bras vigoureux de ceux qui le retenaient. J'allais essayer à me justifier ; & il ne m'aurait pas été difficile de confondre la noire imposture ; mais mon mari, trop fortement prévenu, ne m'en a point donné le tems ; il m'a interrompu pour me dire qu'il fallait amicalement nous séparer,

que nous vivrions chacun de notre côté, comme bon nous semblerait, & qu'il voulait bien m'assurer la moitié de ses revenus, afin de me faire un certain sort..... & qu'en attendant qu'on m'eût trouvé & meublé une maison convenable, il était de la bienséance que je me retirâsse dans un Couvent, où il allait lui-même me conduire. Cet arrangement m'a paru raisonnable, j'ai cru devoir y acquiescer; le Marquis s'est adouci; M. de Fontenor a pris congé de lui d'une manière fort honnête, m'a donné galamment la main jusqu'à son carrosse, & sans prononcer un seul mot, m'a menée dans la maison Religieuse où je suis maintenant, & d'où je vous écris cette énorme missive.

Je ne puis me résoudre à finir sans avoir du moins la consolation de maudire encore ce misérable T***. N'admirez-vous pas son acharnement à me

pourſuivre, ſon effronterie, ſon inſolence? Je ſuis naturellement bonne; mais, ſi je le renais, il me ſemble que j'aurais un plaiſir délicieux à l'étrangler. O le malheureux! il eſt cauſe que je vais devenir l'entretien de la Cour & de la Ville. Eh! que penſera ma généreuſe protectrice, Madame la Marquiſe de F * * * ? elle va peut-être me croire tout-à-fait coupable; & la perte de ſon amitié ferait pour moi le comble du malheur. Que va penſer auſſi ma bégueule de Sœur, avec ſon air prude & pincé? elle triomphera de me voir ſi humiliée, ſi couverte de mépris, & quelle ſatisfaction pour elle de comparer ſon ſort au mien! .. Mais ſa joie ſera de courte durée; elle commence déja à reſſentir une partie de mes peines. cette idée conſolante me fera ſupporter avec moins d'impatience le cruel affront que j'éprouve.

LETTRE CCLIV.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

LE Roman le plus rempli de fictions merveilleuſes ne m'a jamais cauſé tant de ſurpriſe, que la lecture de votre dernière épître ; non qu'elle contienne des faits bien extraordinaires, car rien de ſi commun, dans les Hiſtoires Romaneſques, que la ſubite apparition d'un mari jaloux, qui ſemble tomber des nues exprès pour troubler le bonheur de deux amans. Mais je ne m'attendais point à vous voir aller étourdiment chez un jeune homme qui s'eſt montré long-tems amoureux de vous ; il faut avouer que ſi cette démarche n'avait dans votre eſprit rien

de criminel, elle peut du moins paraître trop inconſéquente. Je ne me ſerais point imaginé non-plus que le Marquis deſirât d'avoir un tête-à-tête avec une jolie femme, tandis qu'il idolâtre une nymphe piquante, dont il éprouve l'extrême douceur. Voilà ce qui m'étonne & me confond..... Mais tâchons d'oublier cette folie; ſongeons ſeulement aux ſuites qu'elle a eues. Vous vous êtes donc librement rendue priſonnière; j'avoue que la fin de cette avanture n'eſt point auſſi plaiſante que le commencement, & que vous devez faire, au milieu des barreaux & des grilles qui vous environnent, une mine triſte tout-à-fait comique. Vous vous écrierez que je prends mal-à-propos un ton de jérémie, puiſque vous n'avez qu'à le vouloir pour ceſſer d'être recluſe. Ecoutez-moi, belle de Fontenor, ſi je vois un peu en noir, contre ma coutume, ce n'eſt

pas ſans quelque raiſon. En effet, le Serin qui voltige à ſon aiſe dans une cage dorée, & qu'on nourrit de biſcuit & de bonbons, n'en eſt pas moins fâché d'avoir perdu ſa liberté Le jaloux Financier peut avoir agi de ruſe pour vous conduire poliment dans une priſon dont il empêchera que vous ne ſortiez de votre vie. Un inſtant, un rien, un ſeul Créancier de mauvaiſe humeur nous met dans les fers; & le diable nous y retient enſuite des années entières, afin d'avoir le plaiſir de nous faire enrager. Malheureuſement je ſuis un exemple de cette accablante vérité. Depuis que je me ſuis laiſſé prendre comme un ſot, que de jours ſe ſont triſtement paſſés, & combien de fois ai-je peſté contre mon étoile maudite! Je me déſeſpère ſur-tout aujourd'hui de mon long eſclavage, qui me force à différer la vengeance éclatante que je veux

tirer du fourbe, du ſcélérat T***. Oh! je le ferai repentir, ce traître, des mauvais tours qu'il vous a joués, & de ſon audace à faire réjaillir juſques ſur moi ſa noire malice. Ce dangereux ſerpent devrait être déja écraſé ſous mes pieds........ Mais le grave P*** procède à ma délivrance avec une lenteur ſi aſſomante, il y met tant d'ordre & de formalités, que je crains de vieillir dans ma demeure obſcure..... Eh, morbleu! que ne fait-il les plus grands ſacrifices, que ne donne-t-il tout mon bien à mes coquins de Créanciers: je m'en vengerais ſur d'autres quand je ſerai rentré dans le monde. Il aime mieux me laiſſer morfondre & peſter jour & nuit contre lui. J'en ſuis plus ardent à pourſuivre notre projet. D'après les réflexions que j'ai faites, car, par malheur j'ai tout le tems de réfléchir ici, je vais tendre un nouveau piége à la Lucrèce mo.

derne, qui n'eſt vertueuſe que par innocence. Je me propoſe de lui écrire une Lettre qui ſera tournée de manière, qu'elle ne pourra me répondre ſans paraître amoureuſe de moi, & même ſans me faire de certaines avances; elle ne ſentira point la force des expreſſions dont elle ſera comme obligée de ſe ſervir; & quand elle ſerait plus fine, elle aurait bien de la peine à ne point ſuivre l'impulſion que je prétends lui donner.

Il faut bien que je cherche à m'amuſer dans mon ennuieuſe priſon, & à vous prouver mon tendre attachement.

Le Comte de C * * *.

Ce 26.



LETTRE CCLV.

*M. P***, à Madame de Fontenor.*

Soyez-bien persuadée, Madame & très-chère Sœur, que je prends toute la part possible à votre malheureuse avanture, & que je vous rends la justice qui vous est due. M. de Fontenor a conçu mal-à-propos de l'ombrage d'une entrevue qui ne pouvait rien avoir de criminel, puisqu'il est tout simple que, ne voulant point recevoir chez lui le fils de votre bienfaitrice, la reconnaissance vous ait engagé à le revoir dans quelque maison particulière. J'espère que cet époux trop injuste ne tardera pas à revenir de sa prévention, & qu'il me sera facile de vous

reconcilier enſemble. Quelle ſatisfaction pour moi de pouvoir me dire que vous me devez l'un & l'autre votre bonheur ! Madame P * * *, qui m'a montré le petit billet que vous lui avez écrit, refuſe d'aller vous conſoler ; elle m'aſſure même, en fondant en larmes, qu'elle ne doit plus avoir aucune liaîſon avec vous, parce que vous avez refuſé de ſuivre ſes conſeils, & que votre imprudence ſemble vous rendre coupable. Je ne conçois rien à un tel procédé, qui n'eſt nullement dans ſon caractère. Peut-être ſe repent-elle de vous avoir confié les ſentimens que lui inſpire le Comte de C * * *, & veut-elle éloigner une perſonne dont la ſeule préſence la fait rougir. . . . . O Dieu, ſi elle ne vous fuyait qu'afin de mieux ſe livrer à ſon funeſte penchant ! . . . . Cette dernière idée me paraît la plus probable, & je vous prie, ma chère Sœur, de nous

continuer vos visites. N'écoutez point le ressentiment que vous pourrez avoir contre mon épouse ; ayez l'indulgence de pardonner à sa jeunesse, & répondez à ma sincère amitié.

P***.

Ce 27 Mars.

LETTRE CCLVI.

*Le Comte de C***, à Madame P***.*

DANS la prison où mes malheurs m'ont plongé, je goûte du moins la consolation d'être plaint des cœurs honnêtes & sensibles, & j'aime à me flatter que vous daignez aussi, Madame, être touchée de mon triste sort. La certitude de vous intéresser adoucit l'horreur de mon esclavage, &

m'aîde à le ſupporter ſans murmures. Me ſerais-je bercé d'une illuſion commune aux infortunés ; me verriez-vous avec indifférence languir dans les fers ? Non, vous avez l'âme trop bonne pour ne point vous attendrir ſur ma ſituation. Ainſi, tandis que M. P * * * ſe donne les plus grands mouvemens, afin d'obtenir ma liberté, ſa généreuſe épouſe, non moins bienfaiſante, fait des vœux au Ciel pour que je ceſſe d'être malheureux. Eſt-ce que ſi mon bonheur dépendait de vous, Madame, vous retarderiez d'un ſeul inſtant ma félicité ? Indépendament que vous ſerez toujours très-charitable, ſi vous aviez quelque ſujet de chagrin, vous ſeriez encore plus diſpoſée à partager les peines d'un priſonnier : nos propres malheurs nous rendent infiniment ſenſibles à ceux de notre prochain ; & ce n'eſt que du riche qui n'éprouve aucune viſſicitude

dans sa fortune, ou du grand Seigneur sans cesse en crédit à la Cour, que l'indigent & le misérable ne reçoivent quelquefois ni pitié ni secours. Mais vous êtes bonne & humaine envers les infortunés, sans avoir eu besoin d'être portée à la compassion par le sentiment de vos peines. Qui aurait pu se résoudre à vous affliger ? Vos charmes & vos vertus sont également dignes d'admiration, & je ne saurais croire que M. P * * *, cesse jamais de vous aimer. Il saisissait autrefois avidement toutes les occasions qui se présentaient de faire votre éloge; il me parle moins de vous actuellement, sans doute afin de ne me rien dire qui puisse détourner son attention des moyens de finir promptement mes malheurs. Je rends tellement à son zèle toute la justice qui lui est due, que je vous prie, Madame, si vous avez la bonté de m'écrire dans ma

prison, de ne montrer à cet estimable époux, ni ma Lettre, ni votre réponse : je pourrai du moins me flatter qu'il ne vous aura point dicté une partie des consolations dont elle sera remplie; je les regarderai comme les pures expressions de votre cœur; ma joie & ma reconnaissance en seront beaucoup plus vives. Eh! quelle bonne-œuvre ne ferez-vous pas en versant le baume de la consolation dans l'âme désespérée d'un malheureux prisonnier!

Je suis avec un respectueux attachement, &c.

Le Comte de C * * *.

Du Fort-l'Evêque, ce 28 Mars.



LETTRE

LETTRE CCLVII.

*Madame P * * *, au Comte de C * * *.*

MONSIEUR,

NE vous affligez point dans votre prison; vos amis font des vœux pour que vous soyez bientôt libre, & je suis la première à prier le Ciel en votre faveur. Qu'il me tarde de goûter le plaisir de vous voir ! s'il dépendait de moi, ce serait aujourd'hui, tout-à-l'heure même. Je suis au désespoir que cette satisfaction me soit peut-être encore interdite pendant plusieurs jours. Il faut prendre patience, & se consoler en se persuadant que le bonheur le plus différé est ordinaîrement

le plus agréable. Avez-vous pu croire, Monſieur, que je vous aie oublié! un priſonnier tel que vous, occaſionne des regrets auſſi vifs que ſincères : à chaque inſtant je ſoupire après votre délivrance. Rendez-donc une autre-fois plus de juſtice à mon cœur. O Monſieur le Comte! s'il eſt vrai que je puiſſe apporter quelque conſolation à vos peines, je ſens que votre préſence adoucira les chagrins que j'éprouve. Vous avez bien raiſon, les âmes tendres & malheureuſes, ſont charmées d'épancher leurs ſecrets dans le ſein de l'amitié. Hélas! depuis que je ne vous vois plus, j'ai mille ſujets d'afflictions; ma Sœur me contrarie ſans ceſſe, & mon mari m'obſerve avec ſoin, comme s'il voulait pénétrer mes vrais ſentimens, dont il n'aurait aucun lieu de douter ſi mon cœur lui était bien connu. Ce qui redouble mes inquiétudes, à cauſe de certaines

raiſons, c'eſt que je m'apperçois qu'il me mépriſe....... Je n'oſe préſentement vous en dire davantage. Dès que vous ſerez ſorti de votre vilaine priſon, ne manquez pas de venir me voir; je vous prouverai peut-être combien j'ai été malheureuſe pendant votre abſence. En attendant le moment qui doit combler mes vœux, je vous exhorte encore à ne point trop vous abandonner à la triſteſſe: de mon côté, je tâche de vaincre ma douleur...... En voilà bien aſſez pour répondre à votre Lettre, que j'ai reçue tandis que mon mari était au Palais, & à qui j'en ai fait myſtère, ainſi que de ma réponſe. Je ſouhaite que ce que je vous écris de moi-même, vous faſſe autant de plaiſir que j'en ai à vous exprimer ce que je penſe. Je voudrais qu'il me fût poſſible de faire beaucoup plus pour vous. O mon Dieu! que je ſerais

contente ſi j'avais le bonheur de vous revoir dès aujourd'hui !

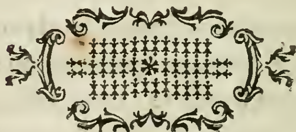
Je ſuis avec les ſentimens dont vous devez être perſuadé,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

LOUISE R*** P***.

De Paris, ce 29 Mars, 17..



LETTRE CCLVIII.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C ***.*

Qui s'y ferait attendu, mon cher Comte ! je ſuis marié depuis deux jours, & ce n'eſt point avec Julie ; c'eſt avec la fille du Préſident de ****. Moi-même j'ai peine à le croire ; je me regarde comme un autre être ; ſi vous pouviez m'appercevoir, vous trouveriez très-plaiſans, mon air étonné & ma contenance embarraſſée. Le changement imprévu de mon nouvel état, les fêtes conſécutives que me donne une famille qui eſt devenue la mienne, & qui m'était étrangère il n'y a que deux jours, les viſites à recevoir & à rendre ; tout cela ne me

permet point d'aller vous voir de ſi-tôt : à peine ai-je pu ſaiſir un inſtant pour vous écrire à la hâte tout ce qui vient de ſe paſſer. Jugez quelle a été ma ſurpriſe en recevant, Mardi dernier, un billet de la main de ma mère, qui me mandait qu'elle venait d'arriver en poſte à Paris ; qu'elle avait accepté un appartement chez le Préſident de * * * *, & qu'elle voulait me parler d'une affaire très-importante. Ne me doutant nullement du motif de ſon arrivée ſubite, je me ſuis empreſſé de voler auprès d'elle. Quel ſpectacle déchirant s'eſt offert à mes yeux ! je l'ai trouvée mourante, cette mère ſi tendre & ſi reſpectable. — » Approchez, mon fils, (m'a-t-elle dit d'une voix faible) » vous êtes ſeul la cauſe » de mon triſte état ; la précipitation » de mon voyage, jointe aux vives » inquiétudes que vous m'inſpiriez, » m'ont fait tomber malade en arrivant

» ici. J'accours pour vous empêcher
» de faire une faute qui vous désho-
» norerait, & dont vous vous repen-
» tiriez en vain toute votre vie. Si j'ai
» le bonheur de vous faire entendre
» la voix de la raiſon, je mourrai tran-
» quile en vous béniſſant; mais ſi vous
» mépriſez mes exhortations mater-
» nelles, la douleur & le déſeſpoir
» avanceront ma dernière heure, &
» d'autres mains que les vôtres me
» fermeront les yeux...... Mon fils,
» mon cher fils! vous vous propoſez
» donc d'épouſer ſecrètement une fille
» de Théâtre! je ſuis inſtruite de tout
» par une Lettre que cette jeune per-
» ſonne vous écrivait, & qui m'a été
» envoyée par le Vicomte de L***.
» Avez-vous bien ſongé qu'en exécu-
» tant ce deſſein honteux, vous per-
» driez l'eſtime des honnêtes gens, &
» feriez mourir votre mère de chagrin?
» Répondez-moi, l'Amour a-t-il étouffé

» dans votre cœur tout autre senti-
» ment; n'êtes-vous plus mon fils ? «
— Immobile au chevet du lit de ma mère, dont les accens douloureux retentissaient au fond de mon âme, j'étais tour-à-tour déchiré par mille passions opposées; tantôt je me représentais l'adorable Julie, je la voyais me sourire, & me promettre un bonheur éternel; tantôt je me représentais les bontés, la tendresse de ma mère, qui me priait de lui obéir, quand elle pouvait interposer son autorité, & je me disais qu'il serait affreux de lui donner la mort, quand le devoir & la reconnaissance m'obligeaient à prévenir tous ses vœux. Au milieu de ce choc violent de passions différentes, je levais, en tremblant, les yeux; j'allais peut-être m'écrier que l'amour tyrannisait mes sens, & me forçait, malgré moi, à remplir ma promesse; mais j'apperçus que le

viſage de ma mère était baigné de larmes; alors la tendreſſe filiale l'emporta, je tombai à ſes genoux; je demandai ſincérement pardon à la femme reſpectable qui m'a donné le jour, & pris le ciel à témoin que j'étais prêt à lui obéïr. — » Vous êtes encore mon » fils! s'écria-t-elle, & vous méritez » le bonheur que je vous deſtine: vous » allez voir la jeune épouſe dont vous » venez de vous rendre digne «. — A ces mots, une porte s'ouvrit, & je vis paraître le Préſident de****, tenant ſa fille par la main, dont vous ſavez, cher Comte, que la beauté eſt éblouiſſante. — » La voilà, me dit l'eſtimable vieillard; la voilà, celle qui vous » eſt deſtinée depuis long-tems, & à » laquelle vous ne deviez être uni que » dans quelques années; mais nous » vous l'accordons aujourd'hui, afin » de vous arrêter aux bords du précipice qui s'ouvrait ſous vos pas «.

— M'était-il poſſible de réſiſter encore ? Je ne me connaiſſais plus, tous ces gens vertueux s'étaient emparés de moi ; je balbutiai quelques mots de ſoumiſſion & de reconnaiſſance, & je baiſai la main de mon épouſe future, dont le front modeſte ſe couvrit d'une aimable rougeur. Tranquile en apparence, mais vivement agité dans l'intérieur, j'entendis arrêter mon mariage pour le lendemain, ſans avoir la force de rien objecter. Enfin, que vous dirai-je, ô mon ami ! on a craint de me laiſſer à moi-même, on n'a point voulu que j'euſſe le tems de faire des réflexions, le Vicomte de L*** m'a comme gardé à vue, me répétant des choſes très-ſenſées, & me félicitant du bonheur que j'allais éprouver : de ſon côté ma mère a voulu que je paſſâſſe des heures entières auprès d'elle ; & dans un de nos entretiens, elle m'a montré un contrat, qu'elle m'a dit être

de quinze-cents livres de rente viagère, & qu'elle enverrait à Julie, aussitôt que je serais devenu l'époux de Mademoiselle de * * * *, ne voulant pas, a-t-elle ajouté, qu'une personne que j'avais aimée, fût exposée à tomber quelque jour dans la misère. C'est ainsi que j'ai vu approcher l'instant de mon mariage ; toutes les dispenses avaient été obtenues, & vingt-quatre heures ont suffi pour lier à jamais ma destinée à une personne que je ne connaissais qu'à peine. Mais je suis loin de m'en repentir ; le Président est extrémement riche, & ce qui me flatte beaucoup plus, ma femme est très-jolie, & paraît avoir un caractère fort doux : je sens que je l'aimerais si je pouvais oublier Julie.

Le Marquis de F * * *.

Ce 2 Avril.

LETTRE CCLIX.

*Madame de Fontenor, au Comte de C***.*

Que deviennent vos craintes pusillanimes, Monsieur le Comte? je suis pour toujours hors du Couvent qui, selon vous, devait me servir de prison; j'occupe une maison très-vaste, que mon mari a fait magnifiquement meubler. Ainsi me voilà ma maîtresse; ce n'est plus qu'à moi seule que je rendrai compte de mes actions; quoique mariée, je goûterai tous les charmes de la liberté; mon état sera même préférable à celui d'une jeune personne qui peut disposer de sa main, puisque j'aurai des priviléges dont elle n'oserait jouir. Il faut avouer que les usages des

Villes ſont admirables, délicieux ; une femme eſt-elle laſſe de ſon mari, elle le quitte, on s'arrange à l'amiable, chacun va vivre de ſon côté ; ce procédé paraît tout ſimple ; on n'y fait même aucune attention : qu'on diſe encore, après cela, que le mariage eſt un eſclavage affreux, dans lequel on languit toute ſa vie ! Il ſemble que les gens du bon-ton aient réformé tacitement ce que la loi conjugale avait de trop contraire à la Nature, ou à la faibleſſe humaine. Je compte bien me procurer tous les agrémens qu'il eſt permis d'avoir dans mon heureuſe ſituation : mes jours vont s'écouler dans un enchaînement de plaiſirs.

Il ne manquerait plus rien à mon bonheur, ſi je voyais l'orgueil de ma Sœur humilié ; elle peut toujours ſe glorifier de ſa froide vertu, puiſqu'elle ignore juſqu'à préſent les bruits déſavantageux que vous & le Chevalier

de B***, faites courir ſur ſa conduite. On m'en a déja raconté une partie, ſous prétexte de plaindre l'innocence, contre laquelle la calomnie oſe ſe déchaîner. Mais ce n'eſt point aſſez que je les ſache, il eſt encore néceſſaire qu'ils lui parviennent, groſſis de tous les propos de la malignité, & que, pour mettre le comble à ſa confuſion & à ſon déſeſpoir, on en informe ſon cher époux. J'ai eu l'art de commencer à mettre le trouble & la diſcorde dans ce ménage autrefois ſi bien uni : eſt-ce que vous aurez moins de ruſe & de malice que moi ? Je ne vous le cacherai point; j'avais quelques remords des chagrins que je prétends cauſer à cette Sœur trop heureuſe; je ſentais qu'elle m'était encore chère ; mais les nouveaux ſujets de plaintes qu'elle vient de me donner depuis ma ſéparation d'avec mon mari, ont redoublé ma haîne, & m'em-

pêchent d'être arrêtée par aucune considération. Elle voulait rompre avec moi d'une manière outrageante, elle aurait eu l'impudence de me bannir de chez elle, ſi M. P * * * n'avait interpoſé ſon autorité. Je vous demande, mon cher Comte, ſi ne voilà pas des motifs aſſez forts pour m'exciter à la vengeance, & pour vous engager à me ſeconder avec une nouvelle ardeur? Eſt-ce ma faute ſi elle me force à bannir la pitié de mon âme, & ſi j'étouffe cette tendreſſe dont il m'était ſi doux de lui donner des preuves?

* * * *.

Ce 2 Avril.

P. S. A propos, voilà donc le Marquis marié avec Mademoiſelle de * * * *. Il peut ſe flatter d'avoir une belle idole. Vous aſſuriez qu'il allait faire la ſottiſe d'épouſer une

fille de l'Opéra. Extravagance pour extravagance, j'aurais autant aimé l'une que l'autre : il aurait du moins ri quelquefois avec sa divinité de coulisses ; au-lieu qu'il va s'ennuier à la mort avec son indolente vestale. Ce qu'il y a encore d'aussi vrai, c'est que vous avez mal connu ses intentions, ou que vous vous étiez proposé de me faire croire une fable.



LETTRE CCLX.

*Le Marquis de F***, à Madame de Fontenor.*

BANNISSEZ toute inquiétude, ô mon amie! ma mère ne vous croit nullement coupable ; elle rejette la faute ſur votre mari, qu'elle accuſe d'avoir conçu d'injuſtes ſoupçons à mon égard. Dans une viſite qu'il lui a rendue, elle s'eſt plainte amérement des chagrins qu'il avait cauſés à ſa chère fille, & lui a dit, avec chaleur, que, comme vous n'aviez fait qu'une démarche indiſcrète, il aurait dû éviter un éclat ſcandaleux, & chercher à vous rendre plus raiſonnable, en montrant moins de défiance, en ayant de meilleurs procédés. Voyant que ſa con-

duite était blâmée par la perſonne dont il deſirait le plus d'obtenir le ſuffrage, il a pris de l'humeur, & s'eſt retiré bruſquement. Ainſi, je vous le répète, ma mère vous aime toujours; la froideur que vous avez cru remarquer ſur ſon viſage, était plutôt l'expreſſion de la douleur qu'elle reſſent de votre ſéparation. Je ſais qu'elle a deſſein d'aller vous voir dans votre nouvelle demeure, auſſi-tôt que ſa ſanté le lui permettra; & comme elle ſe rétablit de jour en jour, j'eſpère qu'elle ne tardera point à vous donner cette ſatisfaction. En attendant, venez ſouvent lui tenir compagnie; vous ne ſauriez lui faire un plus grand plaiſir: tant vous avez eu l'adreſſe de lui prouver votre innocence par les diſcours que vous lui avez tenus, & ſur-tout par les larmes qu'elle vous a vu répandre.

Pour moi, j'ai gardé le ſilence, en-

chanté de n'avoir befoin de rien ajouter à la manière dont vous vous êtes défendue. Je vous avoûrai que s'il avait fallu que je trompaffe la bonne-foi de ma mère, il m'eût été peut-être impoffible de m'y réfoudre : comment ofer lui mentir, quand mon cœur eft pénétré de fes bontés & des marques de fa tendreffe? Je rougis des reproches qu'elle aurait à me faire, fi ma conduite lui était dévoilée. Mais je veux que l'avenir répare les fautes du paffé; je ne craindrai plus les regards de la meilleure des mères; mon âme n'aura point honte de s'offrir toute entière à fes yeux. Quelqu'effort qu'il m'en coûte, je renonce à tout penchant dont je n'oferais lui faire l'aveu, & que la vertu condamnerait; je ne veux aimer que ma femme, dont les grâces & la douceur m'enchantent de plus-en-plus, & qui me procurera le bonheur délicieux de remplir les de-

voirs d'époux & de bon fils. Sans doute que vous approuverez des ſentimens auſſi louables, & que le titre de mon amie vous paraîtra préférable à celui de ma maîtreſſe : tel ſera le genre d'attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

Le Marquis de F * * *.

Ce 3.



LETTRE CCLXI.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

Enfin, je ſuis à la veille de ſortir de ma maudite priſon ; tout eſt arrangé, mes Créanciers ſont contens, ils vont être régiſſeurs de mes biens, dont ils toucheront les revenus, excepté ſix-mille livres par an, qu'ils ont la complaiſance de me laiſſer juſqu'à ce que mes dettes ſoient liquidées ; encore m'a-t-il fallu vendre ma Charge, pour donner des à-comptes aux plus preſſés. Le grave M. P***, malgré toute ſa Juriſprudence & ſa brillante élocution, a eu bien de la peine à les mettre d'accord. Je ne ſais comment il a pu conférer ſi long-tems,

avec eux; pour moi, qui n'ai entendu parler qu'une ſeule fois de leurs prétentions, j'en ai la tête caſſée. M'en voila quitte, grace à l'honnête Avocat, que je ne puis m'empêcher d'eſtimer, quoique je me prépare à lui jouer un aſſez vilain tour. Mais au fonds ce n'eſt qu'une plaiſanterie, puiſqu'il n'aura que la peur. Revenons à mes ſix-mille livres de rente. Avec cette ſomme modique, je ferai une bien ſotte figure dans le monde : heureuſement que j'aurai la conſolation de contracter de nouvelles dettes.

Je crois que vous me reprochez d'avoir voulu vous tromper, quand je me ſuis aviſé de vous écrire que notre cher Marquis, emporté par un fol amour, allait en ſecret ſe méſallier d'une manière ridicule. Tout inouï qu'était ce projet, je ne l'avais cependant pas pris dans mon imagination, & il avait réellement été arrêté. Je

tremblais ou je me réjouïſſais de le voir réuſſir ; n'importe quel ſentiment m'agitait. Ce dont il s'agit, c'eſt de vous aſſurer que je vous ai dit la vérité. Mais eſt-il rien de ſi peu ſtable que les ſentimens d'un homme qui ne ſait être ni vertueux ni vicieux ? Sans ceſſe le jouet de ſes paſſions, il ſe décide aujourd'hui pour une choſe qui lui paraiſſait hier le comble de l'extravagance, & qu'il rejette le lendemain en faveur d'une autre idée, dont il ne tarde point à ſe dégoûter. Tel eſt le caractère du Marquis ; la mort lui ſemblait préférable à la ſeule penſée de renoncer à ſa Danſeuſe ; & le voilà qui, tout-à-coup, épouſe une jeune perſonne à laquelle il n'avait jamais ſongé : les gens qui lui reſſemblent, ſont auſſi peu capables de réfléchir pour faire une bonne action, que pour commettre une ſottiſe.... Mais quel diable de langage eſt-ce que je vous

tiens-là ! je crois, Dieu me pardonne, que je viens de moralifer. Vous verrez que c'eft un effet de ma misère future ; mon efprit eft défagréablement affecté des fix-mille livres de rente que je vais avoir pour toute fortune : les malheureux fe piquent ordinairement d'être des Philofophes........ Oh, bien, moi, je ne veux point m'ennuier en ennuiant les autres ; je me tiendrai en garde contre le ton fentencieux & lugubre ; & de crainte d'y retomber encore dans cette miffive, je me hâte de la finir, en vous répétant, belle de Fontenor, que je vous aime avec conftance ; chofe qui femblait ne devoir jamais m'arriver.

Le Comte de C * * *.

LETTRE CCLXII.

Le même, à la même.

Peste soit des importuns ! j'allais hier chez vous afin de vous communiquer un nouveau ſtratagême que je vais mettre en uſage, qui me paraît infaillible, pour achever d'humilier la petite Sœur ; mais il ne m'a point été poſſible de vous dire deux mots en particulier ; la vieille Marquiſe de F * * * avait juré, ſans doute, de vous faire une viſite éternelle ; il m'a fallu lui céder la place ; je me ſuis retiré en la maudiſſant de bon cœur : faible conſolation pour l'impatience qu'elle m'a cauſée ! Que diable faites-vous de cette moraliſeuſe inſupportable ?

Eh, morbleu! voyez plutôt, voyez de ces charmantes petites-maîtresses, qui ne respirent que le plaisir, & s'y livrent avec une indolence qui prouve qu'elles y sont accoutumées ; leurs discours légers & frivoles, éloignent l'ennui, tandis que leurs manières agréables, les jolies mines qu'elles ont étudiées, enchantent les yeux, & ravissent les cœurs. Voilà une société digne de vous, ma chère amie, & que vous devez songer très-sérieusement à prendre pour modèle : je pense même, soit dit par parenthèse, que vous avez d'heureuses dispositions pour égaler bientôt vos aimables modèles.

Je reviens à ce que je voulais vous dire hier, & que je suis obligé aujourd'hui de vous écrire, parce que je vais me promener aux environs de Paris, afin de respirer à mon aise cet air qui appartient à toutes les créatu-

res vivantes, & que l'homme barbare ravit ſi ſouvent à ſon ſemblable. Liſez attentivement le reſte de mon épître, attendu qu'à mon retour de la Campagne j'exécuterai, peut-être même avant que de vous voir, l'excellent projet que je viens d'imaginer, & dont je crois devoir vous inſtruire en peu de mots. J'ai répandu dans le monde que je n'avais qu'à me louer de la douceur de Madame P***; le Chevalier confie auſſi diſcrètement, à qui veut l'entendre, qu'elle lui a donné des preuves non équivoques de ſon amour pour le prochain : non-content de cet innocent manége, je me ſuis encore aviſé d'écrire une Lettre captieuſe à la belle Agnès, afin que ſa réponſe eût tout l'air d'une galante miſſive : il me ſemble que cette conduite, adroite mérite les plus grands éloges. Mais ce n'eſt point aſſez, le

triomphe auquel nous prétendons, exige une fineſſe encore plus ſubtile, ou, ſi vous voulez, une malice beaucoup plus conſommée : tout ce que nous avons fait juſqu'à préſent, peut devenir inutile & tourner à notre confuſion ; en effet, ce mari que nous cherchons à tromper, & cette femme que nous nous propoſons innocemment de déshonorer ſans qu'elle s'en doute, n'ont qu'à être aſſez raiſonnables pour s'expliquer entr'eux ; notre ouvrage n'eſt-il pas détruit ſans reſſource ? Empêchons ce funeſte éclairciſſement, & faiſons ſi bien, que le pauvre époux ait des preuves de l'infidélité prétendue de ſa chère moitié, & qu'après avoir été ſi attentive à pratiquer tous ſes devoirs, la Belle ſoit elle-même confondue de l'échec que va ſouffrir ſa vertu. J'avoue qu'il n'eſt pas facile d'opérer un tel prodige ;

mais, comme dit je ne ſais quel Poète:

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Les difficultés ne me rebutent point; elles ſervent au contraire, à redoubler mon zèle & mon activité. Les réflexions profondes qui m'ont montré le défectueux des reſſorts que j'ai mis en mouvement, m'éclairent en même-tems ſur les moyens de perfectionner mon ouvrage, & de me couvrir de gloire par un ſuccès auſſi brillant qu'inattendu. Le grave Juriſconſulte croira voir ſa honte de ſes propres yeux; & notre Lucrèce interdite, rougiſſant d'être ſoupçonnée & preſque convaincue, paraîtra éprouver la confuſion qui ſuit l'hypocriſie démaſquée. Je ne vous en dis pas davantage; c'eſt après-demain que ſe fait le dénouement de la Pièce; cataſtrophe qui ſera tout à la fois & tragique & comi-

que : il est inutile de vous avertir que la scène se passera chez l'Avocat même.

Après le mari, qui, comme de juste, joûra le premier rôle, j'aurai l'honneur d'être un des principaux personnage..... Eh! qu'ai-je à ménager? il s'agit de vous rendre service, & de m'amuser en faisant une malice innocente. J'ajoûte encore, que je suis de si mauvaise humeur, que je me battrais volontiers, si vous me témoigniez en avoir envie...... Je ne désespère pas de me procurer bientôt ce plaisir; Fontenor m'a dit la demeure de ce coquin de T***; je pourrai bien, s'il raisonne, lui faire l'honneur de lui couper les deux oreilles...... Ma foi, je voudrais que quelqu'un eût la complaisance de m'envoyer savoir des nouvelles de l'autre Monde; on n'y trouve peut-être pas des créanciers impitoyables, des gens qui refusent de faire crédit, ou de prêter de

l'argent. Je ne vais plus que végéter avec mes six-mille livres de rente ; mes anciens amis daignent à peine me regarder ; ce qu'il y a de pis, c'est que toutes les bourses me sont fermées, & que les Marchands n'ont aucune confiance ni en mes billets, ni en mes belles paroles. Je me suis présenté chez la Nymphe que j'entretenais avec tant de faste : croiriez-vous que l'insolente créature a feint de ne me point connaître ? j'en suis sorti la rage dans le cœur. Il ne me reste que la ressource du jeu, & l'espoir de rencontrer quelque vieille coquette, qui fasse la sottise de se ruiner en ma faveur. En attendant une meilleure fortune, on me verra toujours gai, heureux, content de mon sort, si je puis me flatter d'être aimé de la seule femme qui m'a rendu constant.

Le Comte de C * * *.

Ce 6.

LETTRE CCLXIII.

*Madame de Fontenor, au Comte de C * * *.*

Vous êtes un homme charmant, votre zèle eſt infatigable. J'entrevois toutes les obligations que je vais vous avoir. Je ſuis ſeulement fâchée que vous ne m'ayez point détaillé le nouveau plan que vous avez conçu; j'en aurais admiré d'avance la ſage combinaiſon; au-lieu que je ne puis le bien connaître que par le ſuccès qui doit le couronner. Tout ce que j'en ſais, par le peu que vous m'en avez dit, me fait eſpérer que nous achéverons de triompher d'une Sœur orgueilleuſe, qui ne pourra plus ſe flatter d'être plus heureuſe que moi, & qui affiche la

vertu, afin de me méprifer. Si elle avait témoigné plus de ménagement pour les faibleffes dont j'ai eu la fottife de lui faire l'aveu ; je n'aurais point cherché à l'humilier, ni à la couvrir de l'opprobre qu'elle prétendait faire réjaillir fur moi. Hélas ! elle me force à ne reffentir pour elle que de la haîne, tandis que j'aurais voulu l'aimer toute ma vie ; mais mon cœur eft bien différent du fien ; elle me méprife, elle me détefte ; & moi je ne puis m'empêcher de la chérir encore ; tout en me réjouïffant des chagrins qui lui font préparés, je frémis des fuites de ma vengeance, & je verfe même des larmes en fongeant à l'objet que nous allons perfécuter........ Mais je dois étouffer des fentimens qu'elle ne mérite point, & confidérer que ma vengeance ne lui fait aucun tort réel, puifqu'il lui reftera toujours la fatisfaction intime de n'avoir jamais ceffé

d'être vertueuſe. Hélas! il me ſerait impoſſible de lui ravir cette paix de l'âme que donne le bon témoignage de la conſcience : qu'aura-t elle donc à ſe plaindre ? Achevez, mon cher Comte, de lui ôter du moins l'eſtime publique. C'eſt demain que vous conſommez votre ouvrage, & que vous prouvez que l'eſprit triomphe facilement de l'innocence..... Il me vient une idée : n'y aurait-il pas moyen, qu'en me trouvant chez mon beau-frère, je fuſſe moi-même témoin de l'effet que produira votre ſtratagême ? O ce ſerait un ſpectacle délicieux ! Mandez-moi, ou venez me dire, ſi je puis me procurer ce plaiſir raviſſant : ma préſence nuirait-elle à l'exécution de votre deſſein ? Je meurs d'impatience de recevoir une réponſe ſatisfaiſante.

* * * *.

Ce Dimanche, 7.

P. S. Un mot au ſujet de T * * *. Laiſſez, je vous prie, ce miſérable tranquile, ou contentez-vous de lui faire dire que ſi on n'avait pour lui le plus profond mépris, on le ferait repentir de ſon impudence & de ſa ſcélérateſſe. Pourquoi voudriez-vous vous compromettre avec un homme auſſi vil?..... O Dieu! ſi vous alliez vous expoſer à quelqu'accident...... Mon cher Comte, ſi vous m'aimez, ne me mettez point dans le cas de craindre pour vos jours..... & d'avoir, peut-être, votre mort à me reprocher.



LETTRE CCLXIV.

*Le Comte de C***, à Madame de Fontenor.*

J'ARRIVE à l'inſtant de la Campagne, & je trouve chez moi votre Lettre, à laquelle je m'empreſſe de répondre. Je ne vois aucun inconvénient à vous rendre ſpectatrice du déſordre plaiſant que je vais répandre dans la maiſon de notre honnête homme, ainſi que de la confuſion dont je vais avoir l'art de couvrir ſa trop ſage moitié; il me ſemble, au contraire, qu'il eſt à ſouhaiter que vous vous trouviez au dénoûment de la Pièce, afin que vous ſachiez tout de ſuite qu'il ne pouvait être plus heureux. D'ailleurs, vous contemplerez la mine étonnée & ſin-

gulière des deux époux dans le premier moment de la cataſtrophe, & je me propoſe de bien rire du récit que vous m'en ferez. Mais il faut avoir ſoin de n'arriver qu'une heure après que j'aurai mis en uſage mon ſtratagême. Quand je l'aurai développé à vos yeux, vous ſentirez combien ce que j'exige eſt néceſſaire. Apprenez donc quelle eſt la ruſe que j'ai méditée, & qui va nous combler de joie. Enveloppé dans une longue redinguote de drap gris, je me gliſſerai ce matin, vers midi, dans la maiſon du Juriſconſulte, ſans être vu de perſonne; & au cas que je ſois apperçu, on me prendra pour un laquais, chargé de quelque commiſſion; parvenu dans le Sallon qui précède la chambre où Madame P * * * ſe tient ordinaîrement ſeule ou avec ſon marmot, je n'aurai garde d'aller plus loin; je me tapirai dans un coin obſcur; là j'attendrai patiemment l'arrivée

de l'Avocat, qui revient ſouvent du Palais à une heure préciſe ; dès que je l'entendrai approcher, je ſauterai par la fenêtre du jardin qui eſt très-baſſe, au moment qu'il pourra m'appercevoir, & feignant de vouloir me cacher le viſage, je tirerai, avec précipitation, mon mouchoir de ma poche, afin de laiſſer tomber la Lettre que m'a écrite l'innocente Beauté, lorſque j'étais en priſon. M. P * * *, ſurpris de ma fuite ſoudaine, ne manquera pas de concevoir de violens ſoupçons, & de courir ramaſſer la fatale miſſive ; il lira, & qu'elle lui perſuadera que ſon épouſe eſt parjure, infidelle, & qu'il vient de troubler un de nos ſecrets rendez-vous. Jugez, ma chère amie, des reproches dont il l'accablera, & convenez qu'il ne ſera point facile à la Lucrèce moderne de ſe diſculper. Pour moi, riant de l'erreur de ce pauvre mari, je ne remettrai plus

le pied dans ſa maiſon, & j'achéverai de goûter un plaiſir malin, & de vous ſervir au gré de vos ſouhaits, en racontant mon avanture dans le monde, d'une manière qui donnera ſingulièrement priſe à la Médiſance. Qu'ai-je à ménager avec M. P * * * ? il n'a plus de ſervices à me rendre. Vous voyez combien il eſt important que vous ne paraiſſiez qu'après la première querelle des deux époux; car ſi le bon Avocat ne trouvait point ſa moitié abſolument ſeule, pourrait-il s'imaginer que j'avais avec elle un myſtérieux tête-à-tête ? En arrivant ſur les trois heures, par exemple, vous les ſurprendrez encore dans la chaleur de la diſpute. Tandis que vous jouïrez d'une ſcène auſſi agréable à votre cœur, j'aurai l'honneur d'avoir, dans le bois de Boulogne, une converſation avec ce coquin de T ***, à qui j'ai fait dire qu'un ami intime devait aller le prendre chez lui vers les

deux heures, pour une affaire de grande conſéquence : il ſera furieuſement ſurpris de ma viſite, & n'aura pas de peine à comprendre de quelle nature ſera la promenade que je lui propoſerai. Vous avez grand tort de vouloir que je traite avec moins d'égards ce dangereux perſonnage ; les ſentimens qu'il m'inſpire depuis longtems, m'obligent à lui faire cette politeſſe ; d'ailleurs, ma deſtinée actuelle & celle que je prévois, me cauſent une telle humeur bourrue, que je me couperais volontiers la gorge avec quelqu'un qui ne m'aurait donné aucun ſujet de haîne : jugez donc ſi je dois être diſpoſé à me battre contre un fourbe que j'ai lieu de déteſter & de punir. Au reſte, ne craignez rien, ma vie ne ſera nullement en danger : les coquins ne ſont ni braves ni redoutables.

Le Comte de C * * *.

Ce Lundi matin.

LETTRE CCLXV.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C * * *.*

Vous êtes un monſtre, dont je délivrerais la terre, ſi je ne croyais pas qu'il vaut mieux vous abandonner au mépris & à la haîne publique, digne partage des ſcélérats, dont le mauvais cœur eſt connu : votre ſupplice ſera prolongé par l'horreur que vous inſpirerez à tous les honnêtes gens. Ami faux & perfide, homme corrompu & dégradé par le crime, vous aviez donc formé l'odieux deſſein de me faire faire un mariage déshonorant, pour enrichir une vile créature qui feignait de m'aimer, & n'agiſſait que par vos funeſtes conſeils ? Vous abuſiez ſans

honte de ma confiance, vous vous proposiez de me sacrifier à l'intriguante Julie. Sont-ce là les sentimens d'un homme de votre naissance ? la bassesse de votre âme, les actions infâmes auxquelles vous engagent vos mœurs dépravées, ne vous ont-elles pas réduit au-dessous de la classe obscure du dernier des Citoyens ? Avez-vous pu oublier que c'est par la vertu que l'on s'élève réellement, & non par le hasard d'avoir eu des Ayeux qui se sont illustrés ? Jusqu'à présent le juste Ciel s'est joué de vos projets criminels, & renvoye sur vous l'ignominie dont vous cherchiez à me couvrir. Mais vous n'en êtes pas moins coupable, & votre confusion doit en être plus grande : quel supplice pour le méchant que la rage de n'avoir point réussi dans tout le mal qu'il s'était promis de faire ! J'ai découvert, au moment que j'y pensais le moins,

votre connivence avec une fille méprisable, & l'affreux complot dont j'ai manqué d'être la victime. Comme je me suis trouvé hier dans le quartier de Julie, une forte envie m'a pris de savoir si elle avait reçu le contrat de quinze-cents livres de rente viagère, que ma mère m'avait promis de lui envoyer....... J'étais peut-être aussi entraîné par un reste de faiblesse pour cette fille que j'avais cru si tendre. Quoiqu'il en soit, je suis entré si brusquement chez elle, que je l'ai surprise occupée à brûler un grand nombre de Lettres, dont une table était encore toute couverte; l'effroi qu'elle a montré à ma vue, l'effort qu'elle a fait pour me cacher ces Lettres, où il m'a semblé entrevoir votre écriture, tout cela ma paru suspect, & je lui ai arraché des mains les missives qu'elle allait jeter au feu. Je vous en envoye une, afin que vous vous rappelliez, par

ſe contenu, de ce que j'ai pu lire dans les autres...... O Dieu! quelle obligation n'ai-je pas à la meilleure des mères, de m'avoir arrêté ſur les bords de l'abîme où je courais me précipiter. La candeur & la vertu ſont le partage de l'épouſe que j'ai reçu de ſa main; au-lieu que vous m'en deſtiniez une qui réunit tous les vices. Mes plaiſirs purs & délicieux ne ſeront jamais troublés par les remords cruels..... Mais le ſpectacle de ma félicité doit déchirer votre cœur. Je ſuis heureux, & je connais toute la perverſité de vos ſentimens: Je ſuis vengé; qu'un autre que moi vous puniſſe de votre perfidie, en vous arrachant une vie que vous allez traîner dans l'opprobre, & qui vous ſera bientôt à charge. Je ſuis aſſez vertueux pour reſpecter la loi la plus ſacrée de mon Souverain; mais ſi vous paraiſſiez jamais vouloir m'attaquer, je ſaurais me défendre, &

vous faire repentir, peut-être, de n'avoir été ni bon ami ni bon Citoyen.

Le Marquis de F * * *.

Ce Lundi, à midi.

LETTRE CCLXVI.

*Le Comte de C * * *, à Julie D * * *.*

DOUTERAS-TU toujours, petite friponne, du pouvoir de ton minois chifonné ? Ignoreras-tu toujours quel est l'empire qu'une femme adroite sait prendre sur l'homme le plus raisonnable, &, par conséquent, sur un jeune fou, tel que le Marquis, qui s'imagine bonnement que tu l'adores, & dont l'âme faible semble voler au-

devant de l'efclavage? Mets donc une entière confiance en tes attraits, & fur-tout en mes confeils. Tu as jufqu'à préfent affez bien joué ton rôle. continue à paraître défintéreffée ; c'eft le point effentiel, que je ne me lafferai jamais de te recommander. Tu me dis qu'il eft bien défagréable de perdre les préfens & les fommes que cet amant te prodiguerait dans la frenéfie de fa paffion. Mais ne vois-tu pas, enfant que tu es, qu'il faut favoir facrifier quelque chofe pour avoir beaucoup plus par la fuite. Qu'eft-ce que l'imbécile Marquis te donnerait maintenant? Je fuppofe que tous ces dons aillent à trente-mille livres. Mais quand il fera majeur, n'as-tu pas lieu d'en attendre fix fois autant; & quelle fortune pour toi, fi tu deviens fa femme, comme je l'efpère, fi tu fais être docile à mes avis! Ta mère approuve abfolument mes raifons; & il

faut qu'elles ſoient bien lumineuſes, puiſqu'elles ont pu pénétrer les épaiſſes ténèbres de ſon entendement. Il eſt vrai que pour achever de la décider, je lui ai repréſenté que tu continûrais à recevoir ſecrètement les viſites de ce Baron Allemand & de ce riche Sous-Fermier; ces Meſſieurs ſont trop honnêtes pour ne pas ſe gêner un peu, afin de te voir devenir une grande Dame. Tâche ſeulement que perſonne ne s'apperçoive de cette ſotte inclination dont tu m'as parlé, qui te procure tant de plaiſir dans les tête-à-tête que tu trouves moyen d'avoir avec ce joli Danſeur qui ſe montre auſſi fat que rempli de talens. Il faut encore te réſoudre à quitter l'Opéra; ce dernier ſacrifice achèvera de faire tourner la tête à ton amant en titre. Eſt-ce que la miſſive qui contenait de prétendues offres d'une fortune conſidérable, n'a pas opéré des merveilles? Je

l'avais fait écrire par mon Valet-de-chambre ; & j'étais sûr que le pauvre Marquis en ferait la dupe. Tu ne cesses de m'objecter, qu'en te retirant de l'Opéra, tu t'exposes à tomber dans la misère, au cas que ton mariage vienne à n'avoir point lieu. Ecoute, petite folle ; quand il arriverait que des obstacles imprevus s'opposâssent à mes projets & aux tiens, ne t'es-tu pas ménagée des ressources par les faveurs que tu accordes en secret à des gens tout disposés à t'enrichir, si tu le desirais ; & t'imagines-tu qu'une jolie femme puisse cesser de trouver des dupes ? D'ailleurs, en cas d'évènemens fâcheux, tu rentrerais à l'Opéra, où tu aurais alors tous les charmes de la Nouveauté : c'est une politique que devraient avoir la plupart des Demoiselles de ce voluptueux Spectacle ; quelques années d'absence leur redonneraient un nouveau prix. Ne

penſe pas que le Marquis renonce à l'envie de t'épouſer, ſans te combler de magnifiques préſens; ſon fol amour ſera de durée; & ſi tu ne pouvais être ſa femme, tu aurais du moins le plaiſir de le ruiner; ce qui vaudrait peut-être encore mieux. Laiſſe-toi donc conduire; j'ai tout prévu, & je ſaurai faire ſervir à ton bonheur les obſtacles même que nous rencontrerons. Tu me délivres d'un rival qui m'es devenu odieux par les difficultés que j'éprouve à l'éloigner de l'objet que j'adore : je t'en récompenſerai au-delà de tes vœux. Adieu, friponne; ſois toujours auſſi malicieuſe que jolie; tu paraîtras encore plus charmante.

Le Comte de C***.

Ce 4 Mars.

LETTRE CCLXVII.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

AH, Marquiſe! je me jète dans le ſein de l'amitié, pour tâcher de recevoir quelque conſolation..... Mes larmes coulent en abondance, & m'empêchent de diſtinguer les caractères que je vous trace d'une main tremblante... Mon fils vient d'expirer à mes yeux; on l'a apporté chez moi tout ſanglant & percé de deux coups mortels; il n'avait eu que la force de dire ſon nom; & les bonnes gens qui l'ont recueilli ont cru qu'il demeurait chez ſa mère. Je n'ai pu repouſſer leur zèle charitable, ni refuſer des ſecours à l'infortuné qui m'inſpirait tout-à-la

fois de l'horreur & de la pitié ; ſon ſang coulait à longs flots.... Ma tendreſſe s'eſt réveillée à cet affreux ſpectacle ..... je ne me ſerais point crue ſi ſenſible..... Il avait perdu connaiſſance. J'ai promptement envoyé chercher un Chirurgieu ; pendant qu'on viſitait ſes bleſſures, il a repris l'uſage de ſes ſens, & ne m'a pas eu plutôt fixée, qu'il m'a reproché d'être l'unique cauſe de tous ſes malheurs, & m'a priée de lui faire grace de mes ſermons. Aſſez puſillanime, a-t-il ajouté, pour reſſentir quelque peine de l'abandon qu'il éprouvait de ma part, & ſurtout des difficultés qu'il prévoyait à ſe procurer un grand nombre de Créanciers, & cherchant à s'étourdir & à ſe diſſiper, il venait de ſe battre avec un ſcélérat, que le Ciel n'aurait point dû protéger, mais qu'il réſerve, ſans doute, à une mort ignomineuſe ; d'ailleurs, il l'avait attaqué avec ſi peu de

ménagement & tant de fureur, qu'il n'avait pu parer les coups précipités de ſon ennemi, qui, le voyant tomber, s'était hâté de prendre la fuite..... En vérité, s'eſt-il écrié d'une voix faible: » Il ſemble qu'il ſoit un Dieu ven» geur qui puniſſe juſqu'aux fautes » commiſes contre les mœurs & en» vers la Société..... Cependant cet » Etre ſublime doit avoir des occu» pations beaucoup plus importan» tes..... Mais je ſens que ma der» nière heure s'approche..... J'ai du » moins la conſolation d'avoir porté » le trouble & la diviſion dans un » ménage du plus mauvais exemple, » où règnait un bonheur trop tranquile » & trop monotone. M. P*** va ſen» tir ſon exiſtance, au-lieu que conſ» tamment aimé de ſon épouſe, il ne » faiſait que végéter..... L'adorable » de Fontenor eſt unique, elle ſait » combien la vertu eſt à charge.....

» Ma foi il eſt plaiſant de paraître en » délivrer une femme, qui porte conſ- » tamment ce lourd fardeau : ſon » orgueil eſt furieuſement humilié ! » &...... « — Il allait en dire davantage, mais ſes forces ſe ſont éteintes ; en vain a-t-il voulu lutter contre la mort, je l'ai vu expirer dans les convulſions du déſeſpoir ; & je n'ai pu m'empêcher de donner des larmes à ſa triſte fin.

Que ſignifient les propos qu'il m'a tenus en mourant ? L'innocente P***, cette épouſe ſi attachée à tous ſes devoirs, aurait-elle tombé dans les piéges que le libertinage ſe plaît à tendre à la Vertu ?... Pourquoi votre chère Orpheline l'a-t-elle occupé dans ſes derniers momens ? Je ne ſais ſur quoi fixer mes idées incertaines. J'ai cru, cependant, devoir, par un petit billet, informer l'honnête M. P*** de

tout ce que je venais d'entendre. .... O mon amie ! le cadavre ſanglant de mon fils, que je crois encore avoir ſous les yeux, m'effraie & m'afflige. Venez mêler vos larmes aux miennes, & venez avouer que ma ſévérité, blâmée ſi ſouvent, n'était que trop bien fondée. N'avais-je pas raiſon de regarder ce malheureux comme un libertin incorrigible? Après avoir perſiſté dans le vice, & diſſipé la plus grande partie de ſon bien, il oſe enfreindre les ſages Loix du Prince contre les duels, & reçoit la mort par les mains d'un ennemi mépriſable. Mes remontrances ne l'ont point touché, ni la juſte rigueur dont il m'a contrainte d'uſer envers lui; &, ce qui me déſeſpère davantage, il meurt comme il a vécu......... Hélas ! je n'ai plus qu'à prier Dieu de lui faire miſéricorde.... Il devait être la conſolation de ma

vieilleſſe....... Vains regrets!......
il ne me reſte que vous ſeule dans le monde.

La Comteſſe de C***.

Ce Lundi 8.

LETTRE CCLXVIII.

*La Marquiſe de F***, à la Comteſſe de C***.*

QUELLES triſtes nouvelles viens-je d'apprendre coup-ſur-coup!...... O Dieu! pourrai-je réſiſter aux violentes ſecouſſes qu'éprouve mon âme dans le même inſtant; ce n'était point aſſez d'avoir à partager vos douleurs; il m'était réſervé d'avoir à verſer des larmes ſur mes propres infortunes. J'achevais à peine de lire votre Lettre,

qu'on m'en a remis une de la jeune & intéreſſante P * * * ; & j'y ai vu que ma chère Jeannette venait de rendre le dernier ſoupir..... Mort affreuſe & inattendue !... Je ſuis plongée dans une vive affliction, dont je ne veux point me diſtraire, & que je dévore avec une ſorte de délice : je ne recevrai des viſites, je ne ſortirai qu'après m'en être profondément pénétrée, afin d'être inſenſible à toute eſpèce de conſolation...... Je n'ai donc prodigué mes ſoins & ma tendreſſe à cette malheureuſe enfant, que pour qu'elle ſe ſoit livrée à des paſſions criminelles ; que pour la voir périr d'une mort funeſte, déchirée par des remords trop tardifs..... Que n'a-t-elle eu plus de tems pour ſe repentir !...... Vous le voyez, ma chère Comteſſe, je ne ſuis pas plus fortunée que vous, qui avez perſécuté votre fils unique par une rigueur implacable : il faut en conclure

qu'il eſt des caractères vicieux que ne ſauraient corriger, ni la douceur ni la ſévérité...... ou plutôt ma Jeannette aurait toujours été digne de mes bienfaits, ſi elle n'avait été ſéduite par les vices qui règnent dans les Villes : ah! que n'a-t-elle reſté avec moi, parmi les heureux & tranquiles habitans de la Campagne....... Mais qui pouvait prévoir cet affreux évènement ! Jamais je n'aurai la force de vous en faire le récit..... Liſez la Lettre de ſa Sœur, & laiſſez-moi pleurer ma pauvre Orpheline : je ſerais moins touchée de ſa perte, ſi elle était morte vertueuſe.

La Marquiſe de F***.



LETTRE DERNIERE.

*Madame P***, à Madame la Marquiſe de F***.*

O MON Dieu, Madame ! je ne ſais où j'en ſuis. . . . . . C'en eſt fait, ma Sœur eſt morte ; une main qui doit m'être chère, malgré ſon crime, lui a percé le ſein. . . . . . . Mais comment vous détailler la ſcène horrible dont je viens d'être témoin ! le trouble & la douleur m'empêchent d'écrire..... J'étais ſeule dans ma chambre à coucher, j'allais mettre mon fils dans ſon berceau, lorſque j'ai comme entendu tomber quelque choſe de la fenêtre du Sallon dans le Jardin, & un inſtant après mon mari eſt arrivé, l'œil menaçant, l'air furieux, & tenant une

Lettre d'une main, & de l'autre l'épée qu'il porte quelquefois à la Campagne; j'ai jeté un grand cri en le voyant paraître de la ſorte; mais ſans faire attention à ma frayeur, il m'a demandé, d'un ton terrible, ſi je reconnaiſſais la Lettre qu'il avait apportée; je lui ai répondu, en tremblant, que je l'avais écrite à M. le Comte de C***. A ces mots, ſa fureur a redoublé, & il s'eſt écrié: — » C'en eſt aſſez, perfide! tu cou-
» vres du dernier affront un homme
» qui n'a rien de ſi cher que l'hon-
» neur, je viens de voir ton amant ſe
» ſauver. . . . . mais tu ne me déſho-
» noreras plus davantage «. — Il levait le bras pour m'ôter la vie, dans cet inſtant ma Sœur eſt entrée, s'eſt élancée comme un éclair entre nous deux, & a reçu le coup mortel que mon mari allait me porter. A peine l'a-t-il vue tomber à ſes pieds, que ſa

fureur s'eſt éteinte; il a jeté loin de lui ſon épée, a appellé du ſecours, & s'eſt efforcé d'arrêter le ſang de ma pauvre Sœur. Mais, repouſſant tout-à-coup les ſecours qu'on lui donnait, elle s'eſt écriée d'une voix faible : — » Je ſuis indigne de tous ces » ſoins, laiſſez-moi mourir : un Dieu » juſte me fait recevoir le châtiment » que je mérite Honteuſe que ma » Sœur fût plus ſage que moi, & » qu'elle eût le droit, par ſa bonne » conduite, de me faire des remon-» trances, j'ai deſiré qu'elle me reſ-» ſemblât; n'ayant pu réuſſir à lui faire » aimer le vice, j'ai cherché à la ren-» dre coupable au moins en apparen-» ce. Le Comte de C * * * ne m'a » que trop bien ſervie; cette Lettre, » qu'il a fait tomber exprès entre les » mains de M. P * * *, lui a été écrite » pendant qu'il était en priſon; il a » ſu, pour ainſi dire, conduire la

» plume de ma Sœur, qui, raſſurée
» par ſon innocence, ne voyait rien
» de criminel dans les expreſſions
» dont elle a fait uſage. Ce triomphe
» n'était pas encore aſſez pour nous;
» le Comte a voulu perſuader qu'il
» obtenait des rendez-vous ſecrets,
» d'une femme généralement eſtimée:
» il eſt inutile de vous inſtruire de
» l'odieux ſtratagême qu'il vient d'em-
» ployer. Enchantée de ſavoir ma
» Sœur ſur le point d'être déshono-
» rée, j'accourais jouïr de ſa confu-
» ſion; mais le Ciel a fait deſcendre
» le châtiment ſur ma tête coupable,
» & ne m'a conduite ici que pour
» forcer ma bouche à défendre l'in-
» nocence, dont j'avais machiné la
» perte; j'ai frémi en voyant en dan-
» ger les jours d'une perſonne que,
» ſans m'en douter, j'aimais encore
» dans le fond de mon cœur, &, em-
» portée par une pitié que je ne me

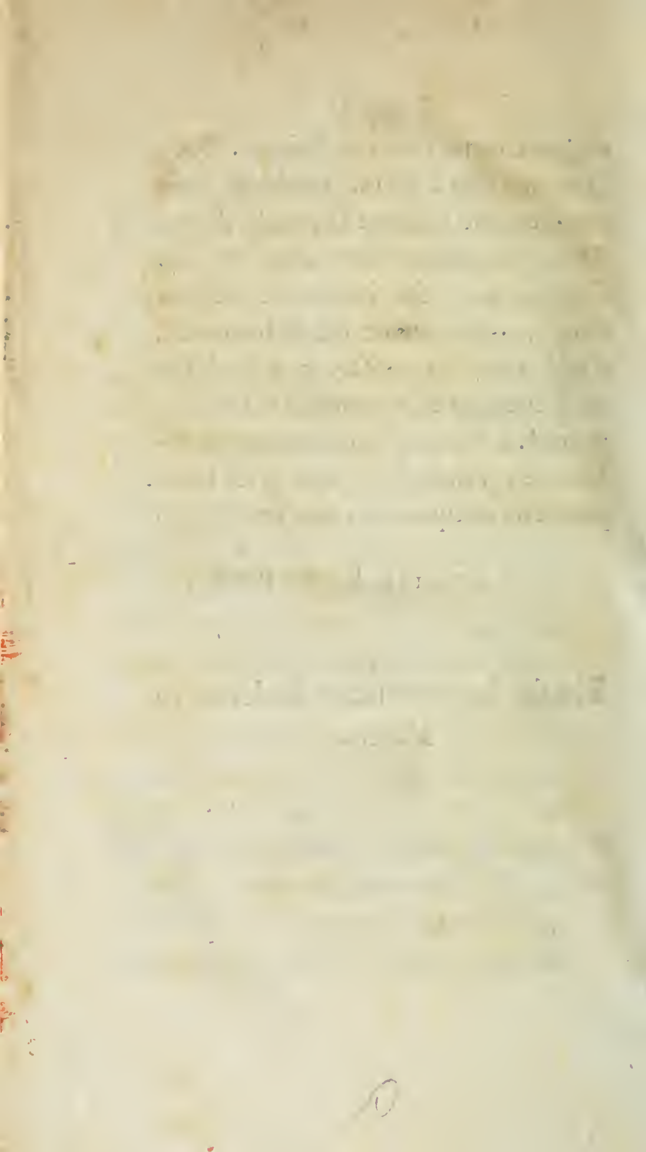
» croyais plus digne de reſſentir, j'ai
» voulu détourner la mort dont elle
» était menacée..... hélas! c'était moi-
» même qui devais la recevoir, puiſ-
» qu'elle était deſtinée au crime....«
— A ces mots elle a expiré en me
tendant les bras. Nous tâchions envain de la calmer & de l'engager à garder le ſilence; ſon cœur ſe ſoulageait par l'aveu de ſes fautes.

Voilà, Madame, le détail de ce qui vient de ſe paſſer à la maiſon. Mon mari eſt au déſeſpoir; je m'efforce d'adoucir ſa douleur, quoique j'aie autant que lui beſoin de conſolation. Un ami intime, que nous avons envoyé chercher, nous conſeille de cacher à tout le monde la fin tragique & involontaire de ma pauvre Sœur, & de répandre qu'elle eſt morte ſubitement. Nous ſommes ſûrs de nos domeſtiques, qui nous aiment comme leurs pères; ainſi le Public ignorera

toujours cette fatale hiſtoire........ O mon Dieu ! il me ſemblera voir toute ma vie l'affreux ſpectacle de ma Sœur, poignardée dans mes bras, & m'arroſant de ſes larmes & de ſon ſang..... Elle aurait été ſi heureuſe, ſi elle avait pu conſerver à la Ville les Vertus qu'elle montrait à la Campagne !... Venez, ſa reſpectable bienfaitrice, venez avec moi prier Dieu pour elle aux pieds de ſon lit.

LOUISE R*** P***.

Fin de la quatrième & dernière Partie.



Nougaret, Pierre Jean Baptiste
La paysanne pervertie


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 06 01 07 001 2